Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Professor B.E. Shore

SANINE

Il a été tiré de cet ouvrage

Cinq exemplaires sur japon impérial numérotés de 1 à 5

Dix exemplaires sur hollande numérotés de 6 à 15

LR
A79275
.Fp
Artsuibashev, Mikhail Petrovich

(MICHEL ARTZYBACHEV)

3

SANINE

— ROMAN —

Traduit du Russe par JACQUES POVOLOZKY

473918
16.4.48

PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1911

SANINE

I

Vladimir Sanine passa loin de sa famille la période la plus importante de sa vie, celle où le caractère se forme sous l'influence des premiers contacts avec la nature et les hommes. Personne n'avait veillé sur lui, aucune main ne l'avait façonné et son âme s'était développée libre et indépendante comme un arbre au milieu d'un champ.

Il avait passé de longues années hors de chez lui et lorsqu'il revint, sa mère et sa sœur Lyda ne le reconnurent presque plus. A vrai dire, les traits de son visage, sa voix et ses manières avaient peu changé ; mais quelque chose d'inconnu donnait à son visage une expression nouvelle.

C'était vers le soir. A peine arrivé, Sanine pénétra dans la maison aussi tranquillement que s'il l'avait quittée cinq minutes auparavant ; sa haute stature, ses épaules carrées, ses cheveux blonds et l'expression calme de sa figure, que les coins des lèvres égayaient à peine d'un soupçon de moquerie, ne révélait pas la moindre trace de fatigue ou d'agi-

Ainsi il avait vécu n'importe où, faisant n'importe quoi, travaillant ou désœuvré, selon son caprice; il paraissait aimer boire et avoir connu beaucoup de femmes. Mais rien de ce destin sombre et terrible, que l'âme rêveuse de Lyda eût désiré ne se manifestait dans cette existence. Il n'avait sur la vie aucune idée générale, il ne haïssait personne et ne souffrait pour personne.

Certaines expressions qui lui échappèrent parurent à Lyda simplement triviales. Ainsi, Sanine mentionna en passant qu'à un moment donné, sa détresse fut telle que déguenillé, il avait été obligé de raccommoder, lui-même, sa culotte.

— Tu sais donc coudre, demanda involontairement Lyda vexée et déconcertée, car cela lui semblait peu héroïque et peu masculin.

— Je ne savais pas auparavant, mais comme il l'a fallu, j'ai appris, répondit en souriant Sanine qui devinait les sentiments de sa sœur.

La jeune fille haussa légèrement les épaules, se tut et regarda dans le jardin. Elle avait l'impression de s'éveiller le matin, après un rêve ensoleillé, sous un ciel gris et froid.

La mère aussi éprouvait une sensation pénible ; la pensée que son fils n'occupait pas dans la société cette place honorable qu'elle avait espérée, lui était particulièrement douloureuse. Elle commença par lui dire qu'il était impossible qu'il continuât la vie qu'il avait menée jusque-là, et qu'il lui faudrait s'arranger plus convenablement. Elle avait parlé d'abord avec circonspection, craignant de blesser son fils, mais, voyant que ce dernier ne lui accordait aucune attention, elle finit par s'irriter ; elle

insista obstinément, avec une colère stupide de vieille femme, comme si son fils ne gardait cette attitude que pour la taquiner. Mais Sanine ne s'étonna et ne se fâcha de rien, il semblait savoir à peine qu'on lui parlait ; fixant sur sa mère des yeux caressants et distraits, il se taisait. Seulement à cette question :

— Mais comment vivras-tu désormais ?

Il répondit :

— N'importe comment.

Et l'on sentait dans sa voix calme et ferme et dans ses yeux clairs qui ne sourcillaient pas, que ces deux mots, sans aucune valeur pour sa mère, avaient pour lui une signification précise, vaste et profonde.

Maria Ivanowna soupira, et après une courte pause ajouta tristement :

— Enfin ! c'est ton affaire, tu n'es plus un enfant... Si vous alliez faire une promenade au jardin ; il y fait si bon maintenant.

— En effet ! viens Lyda, montre-moi le jardin, dit Sanine à sa sœur. Je l'ai déjà oublié.

Tirée de sa rêverie, Lyda eut un soupir, et se leva. Ils se mirent à marcher côte à côte dans l'allée ; vers le fond de verdure humide, déjà sombre.

La maison des Sanine était située dans la rue principale de la ville, mais la ville étant petite, leur jardin se prolongeait jusqu'à la rivière, derrière laquelle commençaient immédiatement les champs. C'était une ancienne maison seigneuriale, avec des vieilles colonnes décrépites et pensives, et une vaste terrasse. Un grand jardin en taillis profilait sa masse sombre, comme un nuage vert foncé, qui

serait descendu sur la terre. Le soir, ce jardin était impressionnant, on eût dit qu'un esprit ancien, désolé, vacillant, errait dans l'épaisseur des fourrés et dans les greniers poudreux de la vieille maison.

L'étage supérieur était composé de plusieurs salles sombres et vastes. Tout le jardin était traversé par une seule allée étroite, jonchée de branches sèches et peuplée de crapauds que l'on foulait aux pieds ; toute la vie familiale d'à présent, tranquille et modeste avait cherché abri dans un autre coin de la demeure ; c'était là-bas près de la maison, où scintillait le sable jaune répandu sur le sol, où les parterres touffus étaient bariolés de fleurs multicolores ; une table de bois, peinte en vert, était posée là, en face des fleurs. L'été, quand il faisait beau, on y prenait le thé ; et tout ce petit coin s'animait alors d'une vie simple et paisible, qui contrastait fortement avec ce vieux logis spacieux, désert et abandonné à l'inévitable décrépitude.

Quand la maison eut disparu derrière eux sous la verdure, et qu'autour de Sanine et de Lyda s'élevèrent seuls les vieux arbres silencieux, immobiles, et qui semblaient méditer comme des êtres sensés, Sanine enlaça subitement la taille de sa sœur et lui dit d'une voix étrange, à la fois câline et mauvaise :

— Que tu es devenue une belle fille ! Celui que tu aimeras le premier sera bien heureux...

Au contact de son bras musclé et solide comme du fer un fluide brûlant coula par la chair souple de Lyda ; elle se troubla, eut un frisson et recula imperceptiblement, comme si elle avait senti l'approche d'un fauve invisible.

Ils arrivaient à la rivière et l'humidité se faisait déjà sentir. Un roseau aigu se balançait pensivement à la surface de l'eau ; sur l'autre rive, les champs se déroulaient assombris et lointains. Le ciel était doux et profond illuminé par la douce lueur des premières étoiles...

Sanine s'écartant de Lyda saisit de ses deux mains un tronc d'arbre desséché, et l'ayant cassé avec un craquement sec, le jeta dans la rivière. Sur l'eau des cercles se propagèrent dans tous les sens et s'évanouirent ; et le roseau s'inclina semblant saluer en Sanine, quelqu'un de ses proches.

II

Il était environ six heures. Le soleil était ardent encore, mais une ombre douce et verdâtre montait déjà du jardin. L'atmosphère était imprégnée de lumière, de calme et de chaleur.

Maria Ivanowna préparait des confitures, et une odeur forte et agréable de sucre bouillant et de framboise se répandait sous les feuillages des tilleuls.

Depuis le matin, Sanine s'occupait des parterres, essayant de relever les fleurs flétries par la poussière et l'ardeur du soleil.

— Tu ferais mieux d'arracher d'abord les mauvaises herbes, lui fit remarquer Maria Ivanowna, qui le regardait de temps en temps à travers la vapeur bleuâtre et vacillante du brasier, adresse-toi à Grounca, elle le fera.

Sanine leva vers elle son visage gai et couvert de sueur.

— Pourquoi faire, dit-il, secouant les cheveux qui se collaient à son front, qu'elles croissent à leur aise... j'aime toute verdure.

— Quel original tu fais ! répliqua la mère haussant débonnairement les épaules. Pourtant ce qu'il venait de dire lui avait fait plaisir.

— C'est vous qui êtes tous des originaux, répondit Sanine, avec conviction ; il alla vers la maison, pour se laver les mains, puis revint près de la table s'installer commodément dans un fauteuil d'osier.

Il se sentait heureux, dispos et allègre ; la verdure, le soleil, le ciel bleu pénétraient son âme d'un rayon si lumineux qu'elle en était épanouie, dans un bonheur complet. Les grandes villes avec leurs bruits assourdissants, leur vie affairée et futile lui étaient odieuses. Maintenant autour de lui régnaient le soleil et la liberté ; et il ne se préoccupait guère de l'avenir, étant disposé à accepter de la vie tout ce qu'elle pourrait lui donner.

Sanine cligna des yeux, étira et contracta avec une profonde jouissance ses muscles vigoureux.

Une brise fraîche et vaporeuse soufflait, et le jardin entier semblait soupirer doucement. Les moineaux gazouillaient, çà et là, s'entretenant hâtivement de leur petite vie si grave, mais si incompréhensible aux hommes ; et, tirant sa langue rouge, l'oreille dressée, Mille, le fox-terrier bigarré, les écoutait dans l'herbe. En haut les feuilles murmuraient, et leurs ombres arrondies se mouvaient sans bruit sur le sable uni du sentier.

Maria Ivanowna s'irritait douloureusement du calme de son fils. Certes, elle l'aimait, comme elle aimait tous ses enfants, mais c'était précisément à cause de son affection qu'elle eût été contente de blesser son amour-propre, afin de le forcer à reconnaître la valeur de ses paroles et de sa conception de la vie. Comme la fourmi terrée dans le sable, elle avait consacré tous les instants de sa longue existence à construire l'édifice fragile de sa pros-

périté domestique. De même que cette longue bâtisse uniforme, semblable à une caserne ou à un hôpital, était faite d'infimes petites briques, sa vie était faite de menus soucis qui constituaient pour elle, architecte incapable, la matière même des jours ; mais en réalité, ils la gênaient, l'irritaient, l'effrayaient même parfois, et toujours la préoccupaient jusqu'à l'anxiété. D'ailleurs elle pensait qu'il était impossible de vivre autrement.

— Mais quoi, en sera-t-il de même plus tard ? demanda-t-elle soudain, les lèvres pincées, et feignant de consacrer toute son attention à la cuisson des confitures.

— Comment, plus tard ? fit Sanine, et il éternua.

Il parut à Maria Ivanowna qu'il n'avait éternué que pour la froisser, et bien que cette idée fût évidemment absurde, elle s'offensa.

— Qu'il fait bon chez vous ! murmura Sanine rêveusement.

— Pas mauvais ! répondit sèchement Maria Ivanowna, jugeant à propos de paraître fâchée ; il lui était cependant agréable d'entendre son fils louer la maison et le jardin auxquels elle s'était attachée comme à des créatures proches et affectionnées.

Sanine la considéra, puis dit, pensif :

— Je m'y sentirais encore mieux, si vous ne m'importuniez avec toutes sortes de futilités.

La voix tranquille avec laquelle il avait prononcé ces paroles en démentait le sens blessant, de sorte que Maria Ivanowna ne savait vraiment si elle devait rire ou se fâcher.

— Dire que je te vois !... dit-elle avec dépit. Enfant, tu as toujours été peu normal, mais à présent...

— Et à présent ? répéta Sanine, gaîment, comme s'apprêtant à entendre quelque chose de très agréable.

— Et, à présent... tu n'es que plus beau ! compléta la mère d'un ton mordant, en agitant sa cuiller.

— Eh bien, tant mieux ! sourit Sanine.

— Tiens ! voilà Novikow, ajouta-t-il après un bref silence.

De la maison sortait justement un bel homme blond de haute taille. La chemise russe de soie rouge qui moulait son torse un peu gros, mais bien cambré, jetait, au soleil, des reflets brillants ; et les yeux bleus du nouveau venu étaient affables et paresseux.

— Ah ! mais vous vous disputez donc sans cesse, dit-il de loin, d'une voix molle et caressante. Et à propos de quoi, mon Dieu !

— Maman trouve qu'un nez grec m'irait mieux et moi je rends grâce à Dieu de me l'avoir fait tel qu'il est.

Il regarda son nez, sourit, et serra la paume large et potelée de Novikow.

— Et quoi encore ? s'exclama Maria Ivanowna, dépitée.

Novikow éclata de rire, et l'écho doux et sonore résonna gaîment dans la verdure : on eût dit que quelqu'un de bon et de silencieux s'égayait là-bas, de sa joie.

— Eh ! je sais bien de quoi il s'agit... on s'inquiète encore de ton sort.

— Voilà ! prononça Sanine avec une perplexité comique.

— Mais c'est ce qu'il te faut !

— Eh! s'exclama de nouveau Sanine, si vous vous y mettez à deux il ne me restera plus qu'à fuir.

— Non je crois que c'est moi qui vais bientôt partir, dit Maria Ivanowna avec une soudaine méchanceté, désagréable surtout pour elle-même. Elle retira du feu la bassine de confitures, et sans regarder personne se dirigea vers la maison.

Le fox-terrier se leva d'un bond dans l'herbe où il était couché, et dressant les oreilles la suivit des yeux ; puis, après avoir frotté son museau sur sa patte de devant il examina attentivement la maison et courut à ses occupations, quelque part au fond du jardin.

— As-tu des cigarettes ? demanda Sanine très content du départ de sa mère.

Novikow ayant paresseusement redressé son grand corps indolent sortit son étui à cigarettes.

— Tu as tort de la taquiner, reprocha-t-il doucement à Sanine, c'est une femme âgée.

— Mais comment l'ai-je taquinée ?

— Voilà !...

— Comment « voilà » !... c'est elle qui me cherche noise. Moi, mon cher, je n'ai jamais rien demandé aux gens, et je veux qu'ils me laissent en paix.

Ils se turent.

— A part cela, comment vas-tu, docteur ? demanda, tout à coup, Sanine dont les yeux suivaient attentivement les ondoyantes fantasmagories que la fumée de tabac décrivait gracieusement au-dessus de sa tête.

Pensant, probablement, à autre chose, Novikow ne répondit pas tout de suite.

— Pi-to-ya-ble-ment ! scanda-t-il enfin.

— Comment ça ?

— Mais... ainsi... en général. Tout m'ennuie, la petite ville m'horripile. Bref, je ne sais plus que faire.

— Tu ne sais plus que faire ? Toi, qui te plaignais de ne pas pouvoir souffler un moment !

— Ce n'est pas de cela que je parle... On ne peut pas éternellement soigner... soigner... il y a aussi une autre vie.

— Et qui t'empêche de la vivre, l'autre vie ?

— Eh ! mais c'est une question compliquée !

— Compliquée en quoi ? que te faut-il encore ? tu es jeune, beau garçon, bien portant...

— Eh bien, vois-tu, il se trouve que tout cela ne me suffit pas ! répliqua Novikow avec une ironie bénigne.

— Comment te dire ? sourit Sanine. Je trouve pour ma part que c'est même un peu trop.

— Pas à mon avis. Novikow se mit à rire. Et l'on pouvait deviner dans son rire que l'opinion que Sanine avait de sa beauté, de sa force et de sa santé, lui était agréable, mais le rendait confus comme une jeune fille.

— En effet, il te manque une chose, dit pensivement Sanine.

— C'est ?

— Une conception juste de la vie. L'uniformité de ton existence te pèse, mais si quelqu'un te conseillait d'abandonner tout et de t'en aller droit devant toi, tu t'en effrayerais.

— Aller où ? chez les va-nu-pieds ? hum !

— Eh bien soit ! chez les gueux... je te regarde et

je songe : voilà un homme qui serait capable de se faire enfermer à Schlusselbourg [1] pour le reste de sa vie, perdant ainsi ses droits, sa liberté, et cela pour doter l'Empire russe d'une constitution quelconque. Je me demande à quoi lui servirait une constitution. Mais quand il est question de mettre fin à l'ennui qui ronge sa propre vie, et de s'en aller ailleurs à la recherche d'intérêts nouveaux, il se pose immédiatement cette question : pourrais-je vivre autre part ? Ne me perdrais-je pas, moi qui suis un homme fort et bien portant, si je renonce à mes appointements et par conséquent à ma chemise de soie, à mes faux cols et au reste... C'est drôle, ma foi !

— Il n'y a là rien de drôle à mon avis, dans le premier cas il s'agit d'une cause, d'une idée, alors qu'ici...

— Eh bien, ici ?

— Mais... Comment diable s'exprimer !... Et Novikow fit claquer ses doigts.

— Vois comme tu raisonnes, interrompit Sanine. Tu as toujours recours aux subterfuges. Tu ne me feras pas croire que l'idée d'une constitution a pour toi plus d'importance que le sens et l'intérêt de ta propre vie ?...

— Question à discuter. Peut-être que si.

Sanine eut un geste contrarié.

— Laisse, je t'en prie. Si on te coupait le doigt cela te ferai plus de mal que si on coupait le doigt de n'importe quel autre sujet russe. C'est un fait.

— Ou bien du cynisme, dit Novikow, avec l'intention d'être mordant ; mais il ne fut que ridicule.

1. Forteresse politique en Russie.

— Soit. Mais c'est la vérité. Et présentement, bien que non seulement en Russie mais aussi dans beaucoup d'autres pays du monde il n'y ait ni constitution, ni intentions d'en faire, tu souffres parce que ta propre vie ne te satisfait pas, et pas du tout à cause du manque de constitution. Et si tu dis autre chose, tu mens. Je te dirai plus — Sanine s'interrompit lui-même, une flamme de gaieté dans ses yeux clairs — tu es mécontent, non de ta vie en général, mais parce que Lyda ne s'est pas encore éprise de toi. N'est-ce pas vrai ?

— Tu dis des bêtises, mon cher... des bêtises ! s'écria Novikow, devenant aussi rouge que sa blouse, tandis qu'une confusion naïve et sincère faisait perler des larmes dans ses bons yeux calmes.

— Des bêtises, quand après Lyda tu ne vois plus rien au monde. Mais de la tête aux pieds, un seul désir est inscrit en toutes lettres sur ta personne : la posséder. Et tu dis : des bêtises ?

Le visage de Novikow se contracta et il se mit à marcher rapidement par l'allée.

Si un autre que le frère de Lyda lui eût parlé de la sorte, il se serait senti plus déconcerté encore, mais de la part de Sanine même, il lui était si étrange d'entendre de telles paroles au sujet de Lyda qu'il ne comprit pas tout de suite.

— Sais-tu ? murmura-t-il, je crois que tu poses, ou bien...

— Ou bien... quoi ? demanda Sanine en souriant. Novikow haussa les épaules en silence et regarda de côté.

Une autre déduction se présentait à son esprit. Définir Sanine : un homme immoral et mauvais.

Mais cela il ne pouvait le lui dire, éprouvant pour Sanine une affection sincère, qui datait du collège. Il s'ensuivait alors qu'il accordait sa sympathie à un homme immoral, ce qui lui semblait impossible... De ces pensées la confusion et le malaise naissaient dans son esprit. Le souvenir de Lyda lui était pénible et l'intimidait ; mais comme il adorait la jeune fille et que le sentiment profond qu'il éprouvait pour elle lui était cher, il ne pouvait garder rancune à Sanine de lui en avoir parlé ; c'était en son âme une sensation douloureuse et bonne en même temps, comme si une main brûlante avait pris son cœur et le serrait doucement.

Sanine gardait le silence et souriait d'un sourire attentif et câlin.

— Eh bien, cherche-moi une autre définition ; j'attendrai, n'étant nullement pressé, dit-il.

Novikow continuait à marcher le long de l'allée, et il était visible qu'il souffrait.

En ce moment Mille accourut près d'eux, regarda autour de lui d'un air soucieux, puis alla se frotter contre les genoux de Sanine, comme si quelque chose le rendait joyeux, et qu'il voulût montrer sa joie à tout le monde.

— Mon cher petit toutou ! dit Sanine, caressant le chien.

Novikow se retenait à peine de poursuivre la discussion, craignant que Sanine n'abordât de nouveau cette question qui l'intéressait plus que n'importe quoi. Pourtant ce qui ne touchait pas Lyda lui semblait futile, morne et sans aucun sens.

— Et... où est maintenant Lydia Petrovna ? di machinalement Novikow. Il venait de formuler l

question qui, justement, le préoccupait, mais qu'il n'eût voulu à aucun prix exprimer à ce moment.

— Lyda? et où veux-tu qu'elle soit? Elle se promène sur le boulevard avec des officiers. Toutes les jeunes filles de notre ville se trouvent à cette heure sur le boulevard.

Une jalousie confuse contracta le visage de Novikow.

— Lydia Petrovna! comment peut-elle, intelligente et distinguée comme elle l'est, passer son temps avec ces messieurs...

— Mais, mon ami, sourit Sanine, Lyda est aussi jeune, aussi belle et bien portante que toi; elle possède en plus ce qui te manque, c'est-à-dire l'avidité de tout. Elle est curieuse de tout savoir, de tout connaître, de tout éprouver... mais la voilà en personne... regarde-la seulement et réfléchis... quelle beauté!

Lyda était de plus petite taille et beaucoup plus jolie que son frère. Une tendresse fine et gracieuse, mêlée à une force souple lui donnait quelque chose d'étonnant et de charmeur; ses beaux yeux foncés, fascinaient par leur orgueil. Et elle avait une voix caressante et sonore, dont elle était fière, et qu'elle aimait à faire entendre.

Lyda descendit lentement le perron. Elle marchait avec ce déhanchement léger d'une jeune pouliche et relevait d'un geste assuré sa longue robe grise.

Deux jeunes officiers, chaussés de bottes brillantes, et portant les culottes de cuir des cavaliers, la suivaient de près, s'embarrassant dans leurs éperons qu'ils faisaient exagérément tinter.

— C'est moi la beauté dont vous parliez? demanda Lyda, emplissant tout le jardin de sa voix d'or et de sa fraîcheur féminine. Elle tendit la main à Novikow, en regardant Sanine de travers; elle n'avait pas encore réussi à discerner dans les paroles de son frère, quand il plaisantait ou quand il parlait sérieusement.

Novikow serra fortement la main de la jeune fille, et devint si cramoisi, que les larmes lui montèrent aux yeux. Mais Lyda ne fit aucune attention à lui; depuis longtemps elle était habituée à sentir peser sur elle son regard de vénération timide, et ce regard ne la tourmentait pas.

— Bonsoir Wladimir Petrovitch, dit en s'inclinant ainsi qu'un ardent et vif étalon, le plus âgé, le plus beau et le plus blond des deux officiers. Ses éperons tintèrent bruyamment.

Sanine savait déjà qu'il s'appelait Zaroudine, qu'il était capitaine de cavalerie, et qu'il recherchait les bonnes grâces de Lyda avec une insistance obstinée. Le second officier, le lieutenant Tanarow, voyait en Zaroudine un modèle d'officier, qu'il tâchait d'imiter en tout; mais il était silencieux un peu maladroit, et beaucoup moins bien de visage que Zaroudine.

Tanarow fit à son tour tinter ses éperons, sans, prononcer une parole.

— Oui, toi, répondit Sanine à sa sœur, trop sérieusement...

— Sans doute, sans doute, je suis une beauté... ajoute : sans pareille! Lyda glissa un regard sur le visage de son frère, puis riant, se jeta dans un fauteuil. Ayant levé ses deux bras ce qui fit ressor-

tir son buste haut et ferme, elle enleva son chapeau, mais laissa tomber dans le sable une épingle, longue comme un dard, et emmêla sa voilette dans ses épingles et dans ses cheveux.

— Andreï Pavlovitch, aidez-moi, je vous en prie, demanda-t-elle au lieutenant d'une voix plaintive et coquette.

— Oui, une beauté, reprit pensivement Sanine, ne la quittant pas des yeux.

Lyda lui lança un nouveau regard plein de méfiance.

— Nous sommes tous beaux, ici, dit-elle.

— Non, dit Zaroudine, et son rire découvrait ses dents blanches et brillantes. Nous ne sommes qu'un humble décor sur lequel votre beauté se détache plus éclatante et plus splendide.

— Oh! vous êtes éloquent, s'étonna Sanine, et dans sa voix il y avait une imperceptible nuance de raillerie.

— Lyda Petrovna rendrait n'importe qui éloquent, fit remarquer le silencieux Tanarow, qui essayait de décrocher le chapeau de la jeune fille, mais ne faisait que lui tirer les cheveux, l'agaçant et l'égayant en même temps.

— Tiens! mais vous aussi, vous êtes éloquent, fit Sanine d'une voix traînante qui voulait paraître étonnée.

— Laisse-les donc tranquilles! murmura hypocritement Novikow; mais au fond la raillerie de Sanine l'enchantait.

Lyda les yeux à demi fermés examinait son frère; et Sanine lut, clairement, dans ses prunelles assombries :

« Ne pense pas, semblaient dire ces prunelles, que je ne me rende pas compte ce que valent ces hommes. Mais je le veux ainsi... Cela m'amuse. Je ne suis pas plus bête que toi, et je sais ce que je fais. »

Sanine, lui, sourit.

Le chapeau était enfin enlevé et Tanarow alla solennellement le déposer sur la table.

— Ah! Voilà ce que vous m'avez fait... Andreï Pavlovitch! s'écria, subitement Lyda plaintive et coquette, et l'expression de son regard changea' tenez, vous avez dérangé ma coiffure... et me voilà obligée maintenant de rentrer.

— Cela... je ne me le pardonnerai jamais! balbutia Tanarow confus.

Lyda se leva, retroussa sa robe, et sentant fixés sur elle les regards des hommes, elle sourit instinctivement. Puis elle courut vers le perron.

Quand elle fut partie, les jeunes hommes respirèrent, plus libres et plus légers ; ils se sentaient, tout à coup, soulagés d'un grand poids ; ils venaient de perdre cette tension nerveuse, qu'éprouvent toujours les hommes en présence d'une femme jeune et jolie.

Zaroudine tira de sa poche une cigarette, l'alluma avec délice, et prit la parole. Mais ceux qui l'écoutaient, se rendirent bientôt compte qu'il parlait seulement parce qu'il avait l'habitude de soutenir une conversation, et que ses pensées n'étaient pas du tout à ce qu'il disait.

— Je viens d'exhorter Lydia Petrovna à abandonner tout pour apprendre sérieusement le chant : avec la voix qu'elle possède, sa carrière est assurée !

— Une belle carrière ! ma foi ! répondit Novikow, d'un air maussade, et en regardant de côté.

— Et pourquoi serait-elle mauvaise ? demanda Zaroudine sincèrement étonné, en ôtant sa cigarette de la bouche.

— Mais, qu'est-ce qu'une actrice ? sinon une femme publique, répondit Novikow, irrité. La jalousie le faisait souffrir réellement ; l'idée que la jeune femme dont il aimait le corps pourrait se montrer devant d'autres hommes dans un costume provocant, qui rendrait ses charmes plus excitants et plus désirables encore, le tourmentait péniblement.

— Ça c'est un peu fort, dit Zaroudine dont les sourcils se relevaient.

Novikow lui lança un regard haineux. A ses yeux, Zaroudine était justement un de ces hommes qui désiraient la femme aimée et il était irrité de ce que Zaroudine fût joli garçon.

— Que non ! et ce n'est pas tout ; comment paraître presque nue sur la scène, faire des grimaces sous le regard des hommes, qui s'éloigneront d'elle comme d'une femme publique, après l'avoir payée ! vous trouvez cela parfait ? Alors, il n'y a plus rien à dire.

— Mon ami, répliqua Sanine, toute femme aime d'abord qu'on admire son corps.

Novikow haussa les épaules avec colère.

— Quelles trivialités débites-tu là !

— Je ne sais pas si ce sont des trivialités, mais je sais que c'est la vérité ; Lyda ferait beaucoup d'effet sur une scène, quant à moi, je voudrais bien l'y voir.

Bien que ces paroles eussent éveillé en eux une curiosité instinctive et avide, ils se sentirent gênés.

Zaroudine, qui se croyait plus intelligent et plus riche en ressources que tous les autres, crut de son devoir de les sortir de cette situation embarrassante.

— Alors, que doit faire la femme, à votre avis? Se marier ?... Faire des études et perdre son talent ? Ce serait un crime envers la nature, qui l'a douée de ses meilleurs dons.

— Ouf ! fit Sanine railleur, en effet ! comment l'idée de ce crime ne m'est-elle pas venue à l'esprit ?

Novikow sourit avec malveillance et ce fut par pure politesse qu'il répondit à Zaroudine.

— Et pourquoi, un crime? Une mère ou un bon docteur sont mille fois plus utiles que n'importe quelle actrice.

— Allons donc ! fit Tanarow indigné.

— Comment faites-vous pour débiter tant d'inepties, sans vous ennuyer un seul instant ? demanda Sanine.

Zaroudine s'interrompit brusquement au milieu de sa réplique et se tut. Ils se rendirent compte que ce sujet était, en effet, ennuyeux et inutile. Cependant, se sentant tous vaguement blessés, ils eurent un moment de morne silence.

Lyda et Maria Ivanowna se montrèrent bientôt sur le perron. La dernière phrase de son frère avait frappé l'oreille de la jeune fille, mais elle ne savait pas de quoi il était question.

— Vous avez donc si vite laissé tomber la conversation ?... fit-elle d'une voix enjouée. Venez

du côté de la rivière, il y fait bon maintenant.

En passant devant les hommes, elle cambra légèrement sa taille et ses yeux devinrent un instant foncés, comme s'ils cachaient une énigmatique promesse.

— Promenez-vous jusqu'à l'heure du souper, dit Maria Ivanowna.

— Avec plaisir, approuva Zaroudine ; et faisant cliqueter ses éperons, il offrit son bras à Lyda.

— J'espère qu'il me sera permis de vous accompagner, dit Novikow, s'efforçant d'être ironique, ce qui donnait à son visage un aspect larmoyant.

— Et qui donc vous en empêche ? lui répondit Lyda souriante. Elle regardait par-dessus son épaule.

— Va, frère, va, lui conseilla Sanine, je vous accompagnerais bien si elle était moins persuadée que je suis son frère.

Lyda se redressa, parcourue d'un frisson étrange et ayant lancé un coup d'œil à son frère, elle eut un rire bref et nerveux.

Maria Ivanowna était absolument indignée de la conduite de son fils.

— Pourquoi dis-tu des stupidités pareilles ? lui demanda-t-elle avec rudesse, quand Lyda fut partie, tu veux donc toujours poser pour l'originalité ?

— Je t'assure que je n'en ai aucune envie, répondit Sanine.

Maria Ivanowna le considéra avec perplexité. Elle ne parvenait jamais à comprendre son fils, elle ne savait pas ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, alors que tous les autres pensaient et sentaient à peu près comme elle-même.

Il entrait aussi dans sa conception, que chaque

homme doit sentir, parler et agir, ainsi que sentent, parlent et agissent tous les hommes ayant le même rang par leur éducation, leur fortune et leur position sociale. Elle était aussi d'avis que les gens ne peuvent pas être simplement des hommes ayant des particularités individuelles issues de leur nature, mais que les hommes doivent être moulés sur une certaine forme commune. La vie qui l'entourait confirmait en elle cette idée, que l'éducation des hommes devait tendre à les diviser en deux groupes : celui des intellectuels, et celui des non intellectuels. Ces derniers pouvaient conserver leur individualité, ce qui leur attirait le mépris des autres ; quant aux intellectuels mêmes, ils formaient différents groupes selon l'éducation qu'ils avaient reçue et leurs convictions ne répondaient pas à leurs qualités personnelles, mais à leur situation respective : ainsi chaque étudiant devait être révolutionnaire, et chaque fonctionnaire bourgeois ; il lui semblait impossible qu'un artiste ne fût pas libre-penseur, qu'un officier ne pût garder une notion exagérée de noblesse extérieure, etc., mais si un étudiant se fût subitement révélé conservateur où un officier anarchiste, elle eût trouvé cela bizarre et même déplaisant. Quant à Sanine, par son origine et son éducation, il ne devait point être tel qu'il était, aussi Lyda, Novikow et Maria Ivanowna et tous ceux qui l'approchaient, éprouvaient-ils à son égard une désagréable sensation d'attente déçue... Avec son instinct de mère, elle avait eu vite fait de remarquer l'impression qu'il produisait sur son entourage, et cela lui était pénible.

Sanine devinait bien ce qui se passait dans le

cœur de sa mère. Un instant il eut l'intention de la rassurer, seulement il ne sut comment s'y prendre; et puis il eût fallu inventer de faux sentiments, exprimer des idées qu'il n'avait pas, et cela lui était tout à fait difficile. Il sourit, se mit debout et pénétra dans la maison.

Là il se mit au lit pour réfléchir. Il se dit que les hommes voulaient transformer le monde en une caserne monastique, avec un seul règlement pour tous, et des statuts nettement établis, ayant pour but l'anéantissement de toute individualité ou sa soumission complète à une seule puissance sénile et mystique quelconque. Il allait réfléchir aussi sur le rôle et le sort du christianisme, mais cela lui parut tellement ennuyeux qu'il s'assoupit insensiblement et dormit jusqu'à la nuit close.

Après avoir suivi son fils du regard, Maria Ivanowna soupira longuement, et à son tour, songea. Elle se dit que Zaroudine faisait ostensiblement la cour à Lyda, qu'elle désirait que cela fût sérieux. — « Lydotschka a déjà vingt ans, Zaroudine paraît être un homme très comme il faut... On dit qu'il obtiendra cette année un escadron. Quant aux dettes, il en a par-dessus la tête. Mais pourquoi donc ai-je fait ce rêve détestable? Je sais que tout cela est absurde, et ça ne m'en trotte pas moins par la tête. »

Ce rêve Maria Ivanowna l'avait fait le jour où Zaroudine était venu pour la première fois dans leur maison. Elle avait rêvé Lyda tout de blanc habillée, marchant dans une prairie couverte d'herbe et de fleurs.

Maria Ivanowna tomba dans un fauteuil, et, s'ac-

coudant à la manière d'une vieille femme, elle contempla longuement le ciel assombri. Des pensées menues et navrantes l'obsédaient sans trêve ; elle se sentait triste et vaguement inquiète.

III

A la nuit tombante, les promeneurs revinrent à la maison. On entendait leurs voix animées, au fond du jardin que noyaient les ombres du soir.

Lyda enjouée et toute rouge accourut auprès de sa mère. Elle répandait autour d'elle l'odeur fraîche et pénétrante de la rivière et son charme de jolie femme animée à l'extrême par la présence de jeunes gens sympathiques, et qu'elle stimulait.

— Je veux dîner, maman, je veux dîner, cria-t-elle, houspillant sa mère qui lui souriait; et en attendant, Victor Sergueïevitch va nous chanter quelque chose !

Maria Ivanowna s'en alla préparer le dîner, et chemin faisant, elle songeait que le sort d'une jeune fille belle, attrayante et pleine de santé comme l'était Lyda qu'elle comprenait si bien, ne pouvait pas ne pas être heureux.

Zaroudine et Tanarow entrèrent dans le salon et se dirigèrent vers le piano à queue. Lyda prit place dans le rocking-chair resté sur le balcon, où elle s'étira voluptueusement. Novikow marchait en silence sur les planches du balcon qui craquaient à chacun de ses pas. Il regardait à la dérobée le visage de Lyda, sa gorge haute et ferme, ses petits

pieds chaussés de souliers jaunes et ses chevilles élégantes que ses jupes laissaient à découvert. Mais la jeune fille ne faisait aucune attention à lui ; la sensation puissante et enchanteresse d'une première passion l'envahissait tout entière. Elle ferma les yeux, se souriant à elle-même énigmatiquement.

— Une lutte constante se livrait dans l'âme de Novikow ; il aimait Lyda, mais ne pouvait jamais discerner les sentiments de la jeune fille à son égard. Il lui semblait parfois qu'elle l'aimait, parfois aussi qu'elle ne l'aimait pas. Quand il s'imaginait que Lyda l'aimait, il lui semblait vraisemblable, beau et facile, que son corps jeune et souple lui appartînt un jour totalement, voluptueusement ; mais quand il croyait être certain du contraire, cette idée lui paraissait abominable et impudente ; alors, s'irritant contre la sensualité, il se voyait pitoyable et indigne de Lyda.

Tandis qu'il marchait à grands pas, Novikow se décidait : — Si je pose mon pied droit sur la dernière planche, ce sera « oui », et il faudra s'expliquer, mais si j'y pose le pied gauche... !

Et il n'osait pas se dire ce qu'il adviendrait alors.

Cependant il toucha la dernière planche du pied gauche ; une sueur froide mouilla son front et il se dit, en lui-même :

— Fi donc !... Quelle sottise !... Je suis comme une vieille femme... Allons... un... deux... trois... Au nombre trois, j'irai carrément près d'elle et je lui dirai... Mais... que lui dirai-je ? Enfin ça m'est égal... Eh bien, un... deux... trois... non, jusqu'à trois fois... un... deux... trois... un... deux...

Il avait la tête en feu, la bouche desséchée et

son cœur battait si fort que ses jambes en tremblaient.

Cependant Lyda ouvrit les yeux et lui dit avec dépit :

— Cessez donc de piétiner ! Vous m'empêchez d'écouter.

Et seulement alors Novikow s'aperçut que Zaroudine chantait.

Le jeune officier entonnait à ce moment une romance ancienne.

Je vous aimais, et dans mon cœur peut-être
L'amour n'est pas encore éteint.

Il ne chantait pas mal, mais comme chantent les hommes peu cultivés, c'est-à-dire en remplaçant l'expression par des cris et des pamoisons. Le chant de Zaroudine déplut extrêmement à Novikow.

— Est-ce là un morceau de sa composition ? demanda-t-il avec un sentiment inaccoutumé d'irritation et d'animosité.

— Non... ne dérangez pas !... tenez-vous tranquille, fit Lyda avec humeur, si vous n'aimez pas la musique, allez contempler la lune.

Et, en effet, on pouvait voir la lune toute rouge et toute ronde, émerger lentement et avec mystère des cimes noires du jardin. Sa clarté insaisissable et transparente ruisselait sur les marches de pierre, sur la robe et sur le visage de la jeune fille qui souriait à ses propres pensées. Les ombres du jardin s'étaient épaissies ; elles étaient maintenant noires et profondes, telles qu'on les voit dans la forêt.

Novikow soupira maladroitement :

— Je vous préfère à la lune... et il pensa aussitôt : quelle trivialité suis-je capable de dire...

Lyda éclata de rire.

— Vos compliments sont lourds, mon cher !

— Je ne sais pas faire de compliments, riposta Novikow, renfrogné.

— Mais taisez-vous donc... et écoutez ! fit Lyda en haussant les épaules avec dépit.

Mais qu'il ne vous tourmente plus,
Je ne veux pas vous attrister...

Les sons du piano jaillissaient cristallins, et se répercutaient dans le jardin vert et humide. Le clair de lune s'affirmait, et les ombres devenaient dures.

En bas, sur l'herbe, se promenait Sanine. Il prit place sous le tilleul, voulut allumer une cigarette, mais se ravisa et se tint immobile, charmé par le calme, écoutant les sons mélodieux du piano, et le chant passionné de Zaroudine, dont la voix pénétrait le silence sans le troubler.

— Lydia Petrovna ! éclata subitement Novikow, comme s'il lui apparaissait soudain qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

— Quoi ? demanda machinalement Lyda, qui les yeux tournés vers le jardin, contemplait rêveusement la lune et les petites branches noires, qui se découpaient sur son disque lumineux.

— Il y a longtemps que j'attends... je voudrais vous parler... continua Novikow d'une voix bredouillante.

Sanine prêta l'oreille et tourna la tête de leur côté.

— A propos de quoi? demanda Lyda toujours distraite.

Zaroudine ayant fini une romance se tut quelques instants puis en recommença une autre. Il croyait posséder une voix extraordinairement belle et aimait la faire entendre.

Novikow se sentait le visage marbré de taches rouges et blanches ; un insupportable malaise l'étourdissait. Il balbutia :

— Je... Voyez-vous... Lydia Petrovna... Voulez-vous être ma femme ?

— En balbutiant ces mots, il pensa que cela ne devrait ni s'exprimer ni se sentir ainsi, et avant même d'achever sa phrase, il fut certain que la réponse serait « non ». Il eut aussi l'impression, qu'il lui arrivait là quelque chose de honteux et d'insupportablement ridicule.

Lyda demanda distraitement :

— La femme de qui ? Puis elle rougit subitement, voulut dire quelque chose, se leva et se détourna d'un air embarrassé... La lune éclairait pleinement son visage.

— Je vous aime, bredouillait encore Novikow.

Pour lui, la lune avait cessé de luire, l'air du jardin était étouffant, et tout, autour de lui, s'abîmait... — Moi... je ne sais pas parler... Cela ne fait rien... et je vous aime... beaucoup... « Pourquoi « beaucoup », pensa-t-il, comme si je parlais d'une glace à la crème. »

Cependant Lyda déchiquetait nerveusement une petite feuille tombée entre ses mains. Ce qu'elle

venait d'entendre, la décontenançait et l'ennuyait, parce que c'était aussi inattendu qu'inutile, et puis cette histoire allait creuser un abîme entre elle et Novikow auquel elle était habituée depuis longtemps presque comme à un parent, et qu'elle aimait un peu.

— Vraiment... je ne sais vraiment pas... je n'y ai jamais pensé...

Novikow sentit son cœur tomber lourdement, quelque part, en bas... Il pâlit, se leva et prenant sa casquette : « Au revoir », murmura-t-il sans même entendre ce qu'il disait, et ses lèvres tremblantes se crispaient en un sourire inepte et déplacé.

— Vous partez déjà?

— Au revoir, lui répondit Lyda, troublée, et essayant de sourire avec indifférence, elle lui tendit la main.

Novikow la lui serra rapidement et, tête nue, partit à grandes enjambées, droit devant lui, sur l'herbe humide de rosée. Quand il fut dans l'ombre il s'arrêta net et se prit violemment aux cheveux :

— Mon Dieu !... mon Dieu ! pourquoi suis-je si malheureux ? Se brûler la cervelle... Tout cela est stupide... Oh ! se tuer !...

Les pensées les plus incohérentes se heurtaient dans sa tête, et il se sentait l'homme le plus malheureux, le plus déshonoré et le plus ridicule.

Un instant Sanine eut l'intention de l'appeler mais il y renonça vite et sourit. Il lui semblait grotesque que Novikow se tirât par les cheveux en pleurant presque, parce que la femme dont les épaules, la gorge et les jambes lui plaisaient ne voulait pas se donner.

En outre, il ne lui était pas désagréable de savoir que sa jolie sœur n'aimait pas Novikow.

Lyda resta plusieurs minutes immobile à la même place et Sanine fixa avec une curiosité ardente sa silhouette blanche vaguement éclairée par la lune.

Par la porte de la maison, sur laquelle ruisselait la lumière jaune de la lampe, Zaroudine sortit à ce moment et vint sur le balcon. Sanine entendit le tintement assourdi de ses éperons. Pendant cet intervalle, Tanarow, resté dans le salon, jouait une valse ancienne aux sons tristes et langoureux.

Zaroudine s'approcha doucement de Lyda, et enlaça sa taille d'un geste souple et tendre. Un moment Sanine vit les deux silhouettes se confondre en une seule qui vacillait à travers le brouillard lunaire.

— A quoi songez-vous ? murmura Zaroudine à l'oreille de Lyda. Ses yeux brillaient fiévreusement, et il posa ses lèvres sur l'oreille fraîche de la jeune fille.

Lyda sentait la tête lui tourner, tant elle était effrayée et charmée. Chaque fois qu'il l'étreignait une sensation étrange la saisissait. Elle savait que Zaroudine lui était inférieur, par l'intelligence et la culture, qu'elle ne pourrait jamais lui être soumise, et en même temps il lui était agréable et troublant de permettre ces contacts à un homme bel et fort. Elle avait l'impression de plonger son regard téméraire au fond d'un abîme mystérieux, en se demandant : Si je m'y jetais tout à coup ?... je m'y jetterais si je le voulais !...

— On pourrait nous voir, chuchota-t-elle à peine...

sans se rapprocher de lui ni s'éloigner et l'excitant davantage par sa passivité qui s'offrait.

— Un mot... un seul mot, murmura Zaroudine se serrant contre elle, tandis que le sang bouillonnait dans ses veines... Viendrez-vous ?

Lyda frissonna. Ce n'était pas la première fois qu'il lui posait cette question, et chaque fois elle se sentait languir et trembler, abandonnée par sa volonté.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix sourde en regardant la lune de ses yeux largement ouverts et comme couverts de buée.

Zaroudine ne pouvait et ne voulait répondre franchement à cette question, bien que, comme tous ceux qui réussissent aisément auprès des femmes, il fût persuadé au fond de son âme que Lyda savait cela, le désirait, et qu'elle en avait seulement peur.

— Pourquoi ? Mais pour vous avoir près de moi, pour vous contempler, pour vous causer... n'est-ce pas une torture ? Vous me tourmentez, Lyda... dites viendrez-vous ? répéta-t-il serrant passionnément contre ses jambes tremblantes les hanches rondes, élastiques et chaudes de la jeune fille.

Et ce contact de leurs chairs sembla les envelopper d'une brume suffocante et lourde comme les vapeurs du sommeil. Le corps suave et gracieux de Lyda tendait vers lui, pâmé dans une sensation de bien-être aigu et effrayant. Autour d'elle le monde se transformait, la lune n'était plus la lune et elle regardait de si près, de si près par-dessus, la balustrade de la terrasse, qu'elle semblait suspendue juste au-dessus du pré illuminé. Quant au jardin ce n'était plus celui qu'elle connaissait, mais

un autre, sombre et mystérieux, qui s'approchait et se redressait autour d'elle. La tête lui tourna appesantie. Elle fléchit sa taille avec une paresse bizarre, se dégagea des bras de Zaroudine, murmurant avec peine, de ses lèvres subitement desséchées et enflammées :

— Bien...

Puis elle rentra chancelante, dans la maison. Elle se sentait près d'un abîme vers lequel l'attirait quelque chose de terrible, d'inexorable, de captivant...

— Ce sont des bêtises... ce n'est pas ce que je veux... je plaisante seulement... Oui, je suis simplement curieuse, je m'amuse, voilà tout, tâchait-elle de se persuader, restant debout, au milieu de la chambre, les yeux fixés sur la glace où sa silhouette noire se reflétait, éclairée par le carreau lumineux de la porte.

Elle joignit ses mains sur sa tête, et s'étira sensuellement, suivant des yeux les mouvements de sa taille souple et mince et de ses hanches larges.

Resté seul, Zaroudine tressauta sur ses jolies jambes fortement tendues, il ferma à demi les yeux, haussa les épaules et sous ses moustaches blondes, ses dents brillèrent. C'était un homme heureux, et à ce moment il sentait que l'avenir lui réservait encore plus de jouissances et de bonheur.

Il se représentait Lyda, quand elle se donnerait à lui, si voluptueuse, si ardente et si extraordinairement belle, que sa passion pour elle lui était douloureuse. Lorsqu'il lui avait fait la cour, et même plus tard, quand elle lui avait permis de la serrer dans ses bras, Lyda l'avait toujours intimidé. Pen-

dant qu'il la caressait, une flamme étrange et sombre s'allumait dans les yeux de la jeune fille, comme si, au fond de son âme, elle méprisait Zaroudine. Elle lui paraissait si intelligente, si peu semblable aux autres femmes, devant lesquelles il se sentait supérieur, si fine, qu'en l'embrassant il tremblait, comme s'il s'attendait à recevoir un soufflet ; la pensée même de la posséder lui faisait peur. Parfois il se figurait qu'elle ne faisait que jouer avec lui, et sa position lui semblait stupide. Mais aujourd'hui, après la promesse qu'elle avait faite d'une voix faible, hésitante et sans volonté, qu'il connaissait bien d'après les autres femmes, il sentait sa force et la proximité de la victoire. Et alors, à l'attente languissante des voluptés prochaines, se mêlait une mauvaise perversité : cette jeune fille, orgueilleuse, pure et lettrée serait donc étendue sous lui comme n'importe quelle autre, et il en userait à son gré ! Aprement et bestialement il évoquait des scènes de luxure savamment humiliantes, où le corps nu, les cheveux épars et les yeux spirituels de Lyda étaient entraînés dans une bacchanale sauvage, voluptueuse et cruelle. Tout à coup il la vit distinctement gisant à terre, entendit le sifflement de la cravache, aperçut une raie rose sur sa nudité tendrement soumise, et frissonnant, il chancela : le sang lui affluait à la tête. Des cercles d'or passaient devant ses yeux.

Toutes ces pensées lui faisaient mal physiquement. De ses mains tremblantes Zaroudine alluma une cigarette, puis se dirigea vers l'intérieur de la maison.

Sanine le suivit, il n'avait pu rien voir, mais il

avait tout compris, et un sentiment semblable à la jalousie s'éveillait en lui.

— Ont-ils de la chance, ces idiots-là !... se dit-il. Que diable signifie cela ?... Lyda et lui !...

. . . . . .

On dînait dans la maison. Maria Ivanowna était de mauvaise humeur, Tanarow comme d'habitude gardait le silence, et songeait combien il serait heureux s'il était comme Zaroudine, aimé par une jeune fille comme Lyda. Cependant il lui semblait qu'il l'eût aimée autrement que Zaroudine et que ce dernier était incapable d'apprécier un tel bonheur.

Lyda, silencieuse et pâle, ne regardait personne. Zaroudine était gai et sur ses gardes comme une bête à l'arrêt. Quant à Sanine, selon son habitude, il bâillait, mangeait, buvait beaucoup d'eau-de-vie et paraissait avoir sommeil irrésistiblement. Cela ne l'empêcha pas, après le dîner de déclarer qu'il avait envie d'accompagner Zaroudine. La lune planait haut en pleine nuit.

Zaroudine et Sanine se dirigèrent en silence vers le logis de l'officier. Tout en marchant Sanine ne cessait de regarder Zaroudine, à la dérobée, se demandant à lui-même s'il fallait, oui ou non, le gifler.

— Hum... oui... dit-il subitement, lorsqu'ils approchèrent de la demeure de Zaroudine... Il y a bien des canailles en ce monde, et de plusieurs espèces...

— Cela veut dire ? demanda Zaroudine en levant les sourcils avec surprise.

— Mais, comme ça... en général... Et j'ajoute que les canailles sont les hommes les plus intéressants de la terre.

— Que dites-vous ? fit Zaroudine en souriant.

... — Si fait ! Et je ne sais rien de plus ennuyeux au monde qu'un honnête homme... Qu'est-ce qu'un honnête homme ? Le programme de l'honnêteté et de la vertu est connu de tous depuis longtemps, en sorte qu'on n'y peut trouver rien de nouveau... Et puis ces vieilleries-là tuent toute espèce de personnalité dans l'homme, en le faisant rentrer dans un cadre étroit et ennuyeux !... Point tu ne voleras, ni ne mentiras, ni ne trahiras, ni ne commettras d'adultères... Et le plus curieux c'est que tout cela est inné dans l'homme ! chacun de nous vole, ment, trahit et commet des adultères, tant qu'il peut.

— Oh ! non, pas chacun de nous, objecta Zaroudine avec indulgence.

— Si, chacun de nous... Vous n'avez qu'à bien étudier la vie de chaque homme pour y découvrir le péché... Tenez, la perfidie, par exemple... Ainsi, lorsque après avoir donné à César la part de César, nous nous mettons à table, ou que nous nous couchons tranquillement pour dormir, nous commettons tout simplement une trahison...

— Que me dites-vous là !... s'écria involontairement Zaroudine presque avec indignation.

— Mais, oui... nous payons les impôts, nous faisons le service militaire, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que nous livrons des millions de gens à la guerre et à l'injustice, qui nous révoltent... On se couche tranquillement pour dormir, au lieu de courir pour sauver ceux qui en ces minutes périssent pour nous et nos idées... Et en mangeant un morceau de plus, on

ne fait qu'exposer à la famine, ces hommes dont le bien-être devrait nous être cher et nous préoccuper durant notre vie, si nous étions des gens vertueux... et ainsi de suite. C'est clair. Une canaille, une vraie et franche canaille, c'est une autre affaire. D'abord c'est un homme parfaitement sincère et naturel...

— Naturel ?

— Sans doute, car il ne fait que ce qu'un homme doit faire naturellement... qu'une chose ne lui appartienne pas, et qu'elle lui plaise, il la prendra ; qu'une belle femme ne se donne pas à lui, il la prendra quand même par la force ou par la ruse... Et c'est tout à fait naturel, le besoin et l'intuition de la jouissance étant un des rares traits par lesquels l'homme diffère de l'animal. Plus les animaux sont des animaux, moins ils comprennent la jouissance et moins ils sont capables de se la procurer. Ils ne font qu'exercer leurs fonctions vitales. Quant à nous, nous sommes tous d'accord que l'homme n'est pas créé pour la souffrance, et que la souffrance n'est point l'idéal des tendances humaines...

— Assurément, approuva Zaroudine.

— Alors... la jouissance est le but de la vie humaine. Le paradis est le synonyme de jouissance absolue, et tous nous rêvons plus ou moins le paradis terrestre... Et à l'origine, dit-on, il y avait bien un paradis sur terre. Cette légende n'est nullement une absurdité, mais un symbole et un rêve... Oui, continua Sanine, après un moment de silence, l'austérité n'est pas le propre de l'homme, et les hommes les plus sincères sont ceux qui ne cachent pas leur appétit, c'est-à-dire ceux qui dans

la vie sociale sont appelés des canailles... tenez, vous, par exemple...

Zaroudine tressaillit et fit un bond en arrière.

— Mais vous, certainement, continua Sanine, en feignant de ne rien remarquer, vous êtes le meilleur homme du monde, du moins vous croyez l'être. Eh bien avouez : avez-vous jamais rencontré un homme meilleur que vous?

— Beaucoup, répondit Zaroudine en hésitant ; il ne comprenait pas où Sanine voulait en venir, et ne savait s'il était bon de rire ou de se fâcher.

— Nommez-les, proposa Sanine.

Zaroudine haussa les épaules d'un air embarrassé.

— Vous voyez, continua gaiement Sanine, vous êtes l'homme le meilleur du monde, et, naturellement, moi aussi je suis le meilleur, et cependant, ni vous, ni moi, nous ne reculons jamais devant le mensonge, le vol, l'adultère, surtout devant l'adultère !...

— C'est o-ri-gi-nal, marmotta Zaroudine, en haussant de nouveau les épaules.

— Vous pensez ? demanda Sanine avec une nuance offensante dans la voix. Eh bien, moi je ne le pense pas.

— Oui, les canailles sont les gens les plus sincères, et les plus intéressants aussi, car on ne peut même imaginer des bornes à la turpitude humaine... Et c'est avec un plaisir tout particulier que je serrerai la main d'une canaille...

Sanine serra la main de Zaroudine d'un air extraordinairement franc, le fixant droit dans les yeux ; puis se renfrognant subitement, il murmura d'un ton tout différent :

— Adieu, bonne nuit, et s'en alla.

Pendant quelques minutes, Zaroudine resta immobile sur place, suivant du regard Sanine qui s'éloignait. Il ne savait pas comment prendre les paroles de cet homme, et la confusion et le malaise régnaient dans son âme. Puis se souvenant de Lyda il sourit, en se disant que Sanine était le frère de la jeune fille, qu'au fond il avait raison, et il éprouva pour lui de l'affection et une amitié fraternelle.

— Un gaillard intéressant, pensa-t-il avec suffisance, comme si Sanine lui appartenait aussi jusqu'à un certain point. Ensuite il ouvrit la grille, et traversant la cour éclairée par la lune, il se dirigea vers son pavillon.

Sanine revint à la maison, se déshabilla, se coucha, voulut lire : *Ainsi parlait Zaraloustra* qu'il avait trouvé chez Lyda. Dès les premières pages le livre lui déplut. Les images ampoulées touchaient peu son âme ; il cracha, jeta le volume et peu après s'endormit profondément.

IV

Le fils de Nicolaï Egorovitch Svarogitch, étudiant en technologie, revint dans la maison de son père, propriétaire et colonel en retraite habitant la petite ville.

On l'avait renvoyé de Moscou sous la surveillance de la police, comme suspecté d'être en rapport avec une organisation révolutionnaire. Dans une lettre antérieure à son arrivée, Youriï avait fait part à ses parents de son arrestation, de son séjour en prison et de son exil, en sorte qu'ils étaient déjà préparés à son retour.

Bien que Nicolaï Egorovitch eût d'autres convictions et vît de la gaminerie dans les actions de son fils, ce qui l'affligeait beaucoup, il le reçut assez affablement, tâchant d'éviter toute explication délicate.

Pendant deux longues journées Youriï avait voyagé en troisième classe, et n'avait pu fermer l'œil un seul instant, à cause des cris d'enfants et de la mauvaise odeur qui remplissaient le wagon. Aussi se sentait-il très fatigué; il salua à peine son père et sa sœur Ludmilla, qu'on appelait partout Lyalya ainsi qu'elle s'était nommée elle-même pendant son enfance. Et son premier soin fut d'aller

s'étendre sur le lit dans la chambre de sa sœur, pour reposer un peu.

Quand il s'éveilla le jour était déjà tombé, et les rayons obliques du soleil couchant dessinaient sur le mur, en taches rouges, la silhouette de la croisée. De la chambre voisine, lui parvenait un bruit de verres et de cuillères entre-choquées, le rire joyeux de Lyalya, et une autre voix masculine agréable et distinguée que Yourïï ne connaissait point.

Il eut d'abord l'impression de se trouver encore dans le wagon, et d'entendre le bruit saccadé du train, le cliquetis des carreaux pendant la marche, et dans le compartiment voisin les voix des voyageurs inconnus ; mais il se remit aussitôt de cette erreur, et se dressa vivement sur son séant.

— Ah ! oui ! grommela-t-il renfrogné, en ébouriffant ses cheveux noirs, épais et obstinés ; me voici arrivé.

Il se dit alors que cela ne valait pas la peine d'être venu. On lui avait offert de choisir lui-même un lieu de séjour ; pourquoi était-il venu habiter précisément la maison paternelle ? Yourïï ne pouvait se l'expliquer. Il aimait à se figurer qu'il n'avait fait que choisir le premier endroit présenté à son esprit. Cependant la vérité était tout autre ; durant son existence, Yourïï n'avait jamais vécu de son propre travail, mais des subsides que lui envoyait son père ; aussi avait-il eu peur de se trouver seul, sans appui, au milieu d'étrangers. Ce sentiment l'humiliait, il avait honte de se l'avouer à lui-même. Malgré tout, cet acte lui déplaisait, ses parents n'étaient pas en état de comprendre ni d'approuver

son histoire, cela était clair; et s'il fallait y ajouter encore la question matérielle qu'on soulèverait sans doute en lui objectant qu'il se laissait trop vivre au crochet de son père, il lui serait impossible de vivre en bonne intelligence avec les siens.

De plus cette petite ville que Yourii avait quittée depuis deux ans, lui semblait morne au possible. D'ailleurs tous les habitants du petit chef-lieu de district n'étaient à ses yeux que des bourgeois incapables non seulement de comprendre, mais de s'intéresser à ces questions philosophiques et politiques qui constituaient pour lui le seul intérêt de la vie.

Yourii sauta à bas de son lit, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et se pencha au-dessus du jardin, étalé le long de la maison et que couvraient des fleurs rouges, bleues, jaunes, lilas et blanches, entremêlées comme dans un caléidoscope.

Derrière lui, un autre jardin plus sombre et plus touffu descendait comme tous les jardins du village, vers la rivière, dont la surface miroitait comme une glace pâle, là-bas, parmi les arbres plantés un peu partout. Le soir diaphane pénétra Yourii d'un peu de sa vague tristesse. Bien que s'imaginant aimer la nature, il avait trop vécu dans les grandes villes bâties de pierres, pour qu'elle pût adoucir, calmer et réjouir ses sentiments; et au contraire elle ne faisait qu'éveiller en lui une tristesse inexplicable, rêveuse et maladive.

— Te voilà enfin levé, et ce n'est pas trop tôt, dit Lyalya entrant dans la chambre.

Yourii s'éloigna de la fenêtre. La sensation pénible qu'il avait de sa situation incertaine, et la mélanco-

lie calme que le jour mourant mettait en lui, firent que la gaieté de sa sœur, et sa voix insouciante, lui furent désagréables.

— Tu es dans tes moments de gaieté, lui dit Yourii, inopinément.

— Voilà qui est singulier ! s'écria-t-elle ouvrant de grands yeux étonnés, et au même instant elle éclata de rire plus gaiement encore comme si la question de son frère lui eût rappelé quelque chose de très amusant et de joyeux. Qu'est-ce qui te fait me demander compte de ma gaieté ? Je ne m'ennuie jamais... Je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Elle ajouta, grave, et visiblement fière de ce qu'elle venait de dire :

— Cette époque est si attrayante, que ce serait réellement un péché de s'ennuyer !... Je m'occupe à présent des ouvriers, puis la bibliothèque me prend beaucoup de temps. Pendant ton absence nous avons organisé ici une bibliothèque populaire. Et, tu sais, cela marche très bien.

En un autre moment, cela eût éveillé l'attention de Yourii, mais maintenant quelque chose le mettait mal à son aise.

Et comme Lyalya avait pris un air sérieux et attendait avec une complaisance enfantine l'approbation de son frère, il s'efforça, pour murmurer :

— En vérité !

— Et avec tout cela, comment veux-tu que je m'ennuie ? continua Lyalya contente..

— Moi, tout m'ennuie, dit involontairement Yourii.

Elle feignit de se révolter : c'est très aimable, il n'y a pas à dire ; à peine arrivé depuis quelques

heures à la maison... et encore les a-t-il passées en dormant, qu'il commence à s'ennuyer.

— Je n'y peux rien, ça vient de Dieu, objecta Yourii avec une légère nuance de suffisance. Il lui semblait plus intellectuel de s'ennuyer que de se divertir.

— De Dieu, de Dieu ! chantonna Lyalya prenant un air boudeur et levant la main sur son frère : Hou ! hou !

Yourii ne remarqua pas que sa bonne disposition lui était revenue. La voix sonore et la joie de vivre de sa sœur avaient eu vite fait de dissiper le sentiment pénible qu'il croyait sérieux et profond. Par instinct Lyalya n'avait pas cru un seul instant à l'angoisse de son frère, c'est pourquoi elle n'était point fâchée de sa déclaration.

Yourii lui dit avec un sourire, regardant son visage animé :

— Je ne suis jamais gai.

Lyalya rit, comme s'il venait de lui dire là quelque chose de très divertissant.

— Allons, bon chevalier à la triste figure... jamais... c'est bien... jamais. Viens plutôt, je vais te présenter à un jeune homme... d'un extérieur agréable... viens ! Et ayant saisi la main de son frère elle le tirait après elle, riant.

— Attends, qu'est-ce donc que cet agréable jeune homme ?

— Mon fiancé, lui cria Lyalya en pleine figure d'une voix sonore et joviale ; puis, elle tournoya dans la chambre, faisant gonfler sa robe, extasiée et confuse à la fois.

Yourii savait par les lettres que lui avaient écrites

son père et sa sœur elle-même, qu'un jeune médecin établi depuis peu dans leur ville faisait la cour à Lyalya ; mais il ne savait pas que ce fût là une affaire entendue.

— Voilà ce que c'est, fit-il étonné. Il lui semblait bizarre que cette petite Lyalya si proprette et si fraîche, eût déjà un fiancé, que bientôt elle pût se marier, devenir femme, épouse... et il éprouva pour sa sœur une tendresse et une pitié infinies.

Youriï prit Lyalya par la taille et ils se dirigèrent ainsi vers la salle à manger où sous la lampe allumée, brillait un grand samovar soigneusement fourbi. Nicolaï Egorovitch y était assis près d'un jeune homme inconnu, robuste, au visage basané, aux yeux singulièrement pénétrants, et qui n'avait pas le type russe.

Il se leva d'un air calme, aisé, pour aller au-devant de Youriï.

— Eh bien, faisons connaissance...

— Anatoliï Pavlovitch Riasantzew, proclama Lyalya avec une solennité comique, et elle fit de la main un geste plaisant.

— Je vous prie de m'honorer de vos bonnes grâces, ajouta Riasantzew, badinant.

Ils se serrèrent les mains avec un désir de sincère amitié, et pendant un instant la pensée leur vint de s'embrasser ; ils ne le firent pas et se contentèrent de se regarder amicalement et attentivement dans les yeux.

— Le voilà donc, son frère ! pensa avec étonnement Riasantzew, qui s'attendait de voir dans le frère de la petite Lyalya si vive, si blonde, si florissante, un être aussi clair et plein de joie qu'elle-

même, alors que Yourii était haut de taille, mince et brun, quoique aussi beau que Lyalya, à laquelle il ressemblait même par les traits, fins et réguliers.

De son côté Yourii observant Riasantzew, pensait que c'était là l'homme qui dans cette petite fillette de Lyalya, aussi proprette et aussi fraîche qu'une matinée de printemps, avait discerné et aimé la femme. Et il devait naturellement l'aimer de la manière dont Yourii aimait les femmes. Il lui fut, dès lors, gênant de regarder Riasantzew et Lyalya, comme s'ils eussent pu deviner ses pensées.

Les deux hommes sentaient qu'ils avaient déjà bien des choses à se dire. Yourii avait envie de demander :

— Aimez-vous assez Lyalya? l'aimez-vous sérieusement ?... Voyez-vous, ce serait pitoyable si vous la trompiez... Elle est si pure, si innocente...

Et Riasantzew de répondre :

— Oui, j'aime beaucoup votre sœur, il est impossible de ne point l'aimer. Regardez comme elle est fraîche, appétissante et jolie ; comme elle m'aime gentiment et comme sa gorge est gracieusement décolletée...

Au lieu de cela, Yourii ne dit rien, et Riasantzew demanda :

— Êtes-vous interdit pour longtemps ?

— Pour cinq ans.

Nicolaï Egorovitch qui marchait à travers la chambre, s'arrêta un instant à ces paroles, et se redressant aussitôt, se remit à arpenter la pièce, d'un pas régulier et mesuré de vieux militaire. Il ignorait encore les détails de l'exil de son fils et

cette nouvelle inattendue, lui faisait monter le sang à la tête.

— Le diable sait ce que c'est ! bougonna-t-il à part soi.

Lyalya comprit le mouvement de son père et s'en effraya. Elle avait peur de toutes sortes de disputes, de brouilles et de désagréments, et elle essaya de détourner la conversation.

— Comme je suis bête, se reprocha-t-elle, de n'avoir pensé prévenir Tolia.

Cependant Riasantzew ne connaissait pas le fond de l'affaire ; et ayant répondu à la question de Lyalya qui lui demandait s'il désirait du thé, il questionna de nouveau Yourii.

— Et que pensez-vous faire maintenant ?

Nicolaï Egorovitch fronça les sourcils mais ne dit rien... Yourii comprit subitement le silence de son père, et avant même qu'il eût le temps de peser les conséquences de sa réponse, il dit, sous le coup d'une irritation brusque où il s'obstina :

— Rien pour le moment.

— Comment rien ? demanda Nicolaï Egorovitch s'arrêtant sur place. Il n'avait pas changé sa voix, mais dans ses paroles on percevait clairement un reproche caché.

Le ton de sa voix exprimait clairement : « Comment peux-tu dire « rien » comment ta conscience te permet-elle de dire cela, comme si j'étais obligé de te porter toujours sur mon dos !... Comment oses-tu oublier que je suis vieux et qu'il est déjà grandement temps que tu gagnes toi-même ta vie ! Je ne dis rien, mais comment ne le comprends-tu pas toi-même ! ».

Yourii sentait et pesait ce reproche qui lui fut d'autant plus douloureux, qu'il reconnaissait à son père le droit de penser ainsi ; ce qui ne l'empêcha pas d'en être extrêmement offensé.

— Oui, rien... et que veux-tu que je fasse ! répondit-il d'un air provocant.

Nicolaï Egorovitch voulut dire quelque chose d'acerbe, mais se contint, haussa seulement les épaules, et continua de marcher d'un coin à l'autre de la chambre, de ses pas lourds et saccadés, en trois temps. L'éducation de gentleman qu'il avait reçue ne lui permettait pas de se fâcher le jour même de l'arrivée de son fils.

Yourii le suivait de ses yeux brillants; ses nerfs étaient tendus et il se sentait prêt à saisir le moindre prétexte de querelle. Bien qu'il se reconnût coupable d'avoir provoqué ce choc, il ne pouvait non plus dominer son irritation tenace. Lyalya pleurait presque, et, ne sachant que faire, elle portait son regard suppliant sur son père. Enfin, Riasantzew comprit tout, et ayant pitié d'elle, détourna promptement mais maladroitement la conversation.

La soirée s'écoulait ennuyeuse et tendue. Yourii ne voulait pas s'avouer coupable, pour ne point donner raison à son père qui le blâmait de s'être mêlé à la lutte politique. Il croyait son père incapable de comprendre la chose la plus simple, parce que vieux et peu développé ; il lui reprochait, avec fougue, cette vieillesse et ce manque d'intelligence.

Les propos de Riasantzew ne l'intéressaient pas et de son regard noir et luisant il combina de suivre avec malice la marche de son père dans la pièce.

Juste à l'heure du dîner, arrivèrent Novikow, Ivanov et Semenov.

Semenov était un étudiant universitaire phtisique, débarqué depuis peu dans la ville où il vivait en donnant des leçons. Il était très laid, mince et faible, et sur son visage prématurément vieilli, se répandait insaisissable et pénible l'ombre de la mort prochaine. Ivanov était instituteur ; c'était un homme incohérent aux larges épaules et aux cheveux longs.

Se promenant ensemble sur le boulevard ils avaient appris l'arrivée de Youriï et venaient lui dire bonjour.

Dès qu'ils furent entrés dans la maison, tout s'anima. Les plaisanteries, les bons mots et les rires ne tarirent plus. Au dîner, ils burent beaucoup et Semenov plus que les autres.

Pendant les quelques jours qui avaient suivi le refus que Lyda Sanina avait opposé à sa déclaration, Novikow s'était un peu calmé. Il avait fini par se dire que ce refus était seulement fortuit, causé par sa faute, puisqu'il n'avait pas su préparer la jeune fille. Il lui était cependant pénible d'aller chez les Sanine.

Pour ces raisons il tâchait de ne pas la rencontrer chez elle, mais dans la rue ou chez des connaissances, comme par hasard. De son côté la jeune fille le plaignait, et se sentant en quelque sorte coupable envers lui, elle lui témoignait une prévenance exagérée.

Novikow maintenant se remettait à espérer.

— Messieurs, voici ce que je vous propose, dit-il, lorsqu'ils furent sur le point de se retirer, organi-

sons un pique-nique au couvent... qu'en dites-vous ?

Ce couvent, à la campagne, était le lieu habituel des promenades. Il était situé sur une montagne, dans un endroit joli et confortable, près de la rivière, non loin de la ville. De plus la route qui y accédait était bonne.

Lyalya aimant les parties de toutes sortes, les promenades, les bains, le canotage et les excursions dans la forêt, s'empara de cette idée qu'elle défendit avec acharnement.

— Il faut y aller absolument...

— Mais, quand cela ?

— Demain, si vous voulez.

— Et qui inviterons-nous encore ? demanda Riasantzew, à qui l'idée d'une petite excursion souriait également. Dans la forêt, il pourrait embrasser Lyalya, l'étreindre et sentir tout près du sien son corps aimé, dont la pureté et la fraîcheur aiguillonnaient son désir.

— Oui..., voilà. Nous... nous sommes six. Invitons Schafrow.

— Et qui est-ce demanda Yourii ?

— Il y a dans cette ville un jeune « stoudiosus » de ce nom.

— Eh bien... Ludmilla Nikolavna invitera aussi Karsavina et Olga Ivanowna.

— Qui ça ? demanda de nouveau Yourii.

Lyalya se mit à rire.

— Tu verras, dit-elle d'un air énigmatique en embrassant expressivement le bout de ses doigts.

— Tiens ! tiens ! sourit Yourii, eh bien, nous allons voir, nous allons voir...

Novikow hésita, puis ajouta avec une indifférence peu naturelle :

— On peut aussi inviter les Sanine.

— Il me faut absolument Lyda, s'écria Lyalya, non pas que la Sanine lui plût beaucoup, mais pour faire plaisir à Novikow, dont elle connaissait l'amour. Lyalya était heureuse de son propre amour, et voulait que tous autour d'elle fussent de même heureux et contents.

— Dans ce cas nous serons obligés d'inviter aussi les officiers, déclara Ivanov, mordant.

— Eh bien, invitons-les... plus il y aura de monde, plus on s'amusera.

Ils sortirent sur la terrasse. La lune brillait, claire, l'air était paisible et doux.

— Quelle belle nuit ! dit Lyalya se serrant imperceptiblement contre Riasantzew.

Elle ne voulait pas qu'il partît encore.

Riasantzew pressa fortement la petite main potelée et tiède de sa fiancée.

— Oui, la nuit est merveilleuse, prononça-t-il en donnant à ses paroles simples un sens particulier compréhensible pour eux seuls.

— Qu'elle en soit glorifiée, déclara Ivanov à voix basse ; quant à moi, j'ai envie de dormir. Bonne nuit, seigneur !

Et il s'en alla par la rue, les bras ballants, comme les ailes d'un moulin.

Ensuite partirent Novikow et Semenov ; Riasantzew fit de longs adieux à Lyalya sous le prétexte de conférer avec elle au sujet du pique-nique.

— Allons, au dodo, dit en badinant Lyalya lorsqu'il fut parti ; et soupirant elle arracha à regret

au charme du clair de lune et de toute l'atmosphère nocturne si bonne, son corps jeune et florissant.

Yourii pensa que son père ne dormait pas encore, et que s'ils venaient à se rencontrer, il n'y aurait pas moyen d'éviter une explication pénible et inutile.

— Non, répondit-il à Lyalya, les yeux fixés sur la brume bleue flottant au-dessus de la rivière, non, je n'ai pas envie de dormir... Je m'en vais me promener un peu.

— Comme tu voudras, prononça Lyalya d'une voix lente et tendre ; et s'étirant de nouveau, elle ferma les yeux à demi comme une jeune chatte, sourit à la lune, et se décida enfin à se retirer.

Yourii demeura seul. Quelques secondes, il resta debout immobile, regardant les ombres noires des arbres et des maisons. Ensuite il prit la même direction qu'avait prise Semenov.

L'étudiant malade n'avait pas eu le temps de parcourir une grande distance. Il marchait doucement, courbé en deux, secoué par une sourde toux, et son ombre noire le suivait nette sur le sol clair. Lorsqu'il l'eut rejoint, Yourii remarqua quel changement s'était opéré en lui : pendant toute la durée du dîner, Semenov avait ri, plaisanté peut-être plus que les autres, mais à présent il marchait lentement, las, et dans sa toux rauque, on entendait quelque chose de menaçant, de désespéré et de lugubre, comme le mal même qui le consumait.

— Ah ! c'est vous, fit-il d'un ton distrait, où Yourii crut discerner de la malveillance.

— Je n'ai pas envie de dormir. Je vais vous accompagner, expliqua Yourii.

— Accompagnez-moi, acquiesça Semenov avec

indifférence. Ils marchèrent longtemps en silence. Semenov ne faisait que tousser, tout courbé.

— Vous n'avez pas froid ? demanda Yourïï, seulement parce que cette toux désespérée commençait à lui peser.

— J'ai toujours froid, répondit Semenov avec une sorte de dépit.

Yourïï fut embarrassé comme s'il avait involontairement touché un endroit sensible. Il demanda encore :

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Université ?

Semenov ne répondit pas tout de suite.

— Longtemps, dit-il enfin.

Alors Yourïï se mit à parler de l'état des esprits parmi les étudiants, et de tout ce que l'on estimait en ce moment pour plus essentiel dans ces milieux ; il avait commencé à parler simplement, mais peu à peu il s'anima et finit par discuter avec expression et ardeur.

Semenov écoutait et gardait le silence.

Yourïï passa au dépérissement de l'esprit révolutionnaire, et visiblement il souffrait de ce dont il parlait.

— Avez-vous lu le dernier discours de Bebel ? demanda-t-il enfin.

— Je l'ai lu, répondit Semenov.

— Et qu'en dites-vous ?

Mais Semenov brandit subitement avec irritation sa canne crochue. Son ombre agita aussi un grand bras noir, et ce mouvement rappela à Yourïï le sinistre battement d'aile d'un oiseau de proie.

— Que vous dire ? bredouilla précipitamment

Semenov, moi, je vous dirai que je me meurs, voilà...

Et il agita de nouveau sa canne et de nouveau l'ombre noire imita son mouvement de rapace. Cette fois-ci, Semenov en fit la remarque mentale.

— Voyez, dit Semenov avec amertume, la mort est derrière moi, qui guette chacun de mes mouvements... que voulez-vous que me fasse Bebel !... un bavard qui bavarde ; un autre bavardera d'autre chose, et moi, de toute façon, aujourd'hui ou demain je mourrai...

Pendant que l'étudiant parlait, Youriï décontenancé gardait un silence triste, grave ; il se sentait blessé par ce qu'il entendait.

Le malade poursuivait :

— Vous, par exemple, vous pensez que tout cela est très important ; ce qui arrive dans l'Université et ce que dit Bebel... Et moi, je pense que lorsqu'il vous arrivera comme à moi, d'être près de la mort et d'avoir la certitude de mourir, il ne vous viendra même pas à l'esprit d'attacher aux paroles de Bebel, de Nietzsche, de Tolstoï, et de n'importe qui le moindre sens.

Semenov se tut.

La lune luisait toujours aussi claire, et l'ombre noire les poursuivait sans cesse.

— L'organisme se dégrade... prononça soudain Semenov d'une voix tout à fait changée, faible et pitoyable.

— Si vous saviez comme je redoute de mourir, surtout par une nuit si douce et si claire, continua-t-il avec une angoisse plaintive, en tournant vers Youriï son visage laid, hâve, aux yeux trop bril-

lants ; tout vit, et moi, je me meurs... Cette phrase vous semble, et doit vous sembler clichée... Et moi je me meurs... Mais non pas dans un roman, sur des pages écrites avec une vérité artificielle, mais je me meurs réellement, et elle ne me semble pas clichée, à moi... Un jour vous penserez de même... Je meurs... je meurs... et tout est là !...

Semenov toussa.

— Moi, voilà, je me dis parfois que je serai bientôt dans une obscurité complète, enfoui sous la terre froide, avec un nez effondré, des mains décomposées ; sur la terre tout sera comme à cette heure où je marche encore vivant... Et vous vous vivrez en regardant cette lune, vous respirerez, vous passerez devant ma tombe, et vous vous arrêterez au-dessus pour satisfaire un besoin, pendant que j'y pourrirai hideusement. Que voulez-vous que me fassent Bebel, Tolstoï et des millions d'autres ânes grimaçants, s'écria tout à coup Semenov méchamment.

Yourii se taisait bouleversé.

— Allons ! adieu dit lentement Semenov, me voici arrivé.

Yourii lui serrant la main considéra avec une immense pitié sa poitrine creuse, ses épaules ployées, et sa canne à grosse courbure que Semenov avait suspendue à un bouton de son pardessus d'étudiant. Yourii eût voulu lui dire quelque chose de consolant et de réconfortant, mais sentant que cela lui était impossible, il soupira et répondit :

— Au revoir.

Semenov souleva sa casquette, ouvrit la grille. Le bruit de ses pas et de sa toux sourde décrût et s'éteignit dans le jardin.

Youriï retourna sur ses pas. Et tout ce qui, une demi-heure auparavant, lui avait paru clair, aisé, paisible et tranquille : le ciel étoilé, les peupliers que baignait le clair de lune, les ombres mystérieuses, lui paraissait maintenant sinistre, terrifiant, mortel, et glacé comme un vaste sépulcre.

Arrivé à sa demeure, il se glissa doucement dans sa chambre et y ouvrit la fenêtre sur le jardin. Pour la première fois dans sa vie, il pensa que tout ce dont il s'occupait avec tant d'abnégation et de confiance n'était pas important. Et il songea qu'un jour il sera mourant comme Semenov et qu'alors il n'aurait pas de regret de ce que les hommes ne fussent devenus plus heureux grâce à lui, ni de ce que l'idéal vénéré pendant son existence ne se fût point réalisé, mais un regret, un seul, celui de mourir, cesser de voir, d'entendre et de sentir, avant d'avoir eu le temps d'éprouver toutes les jouissances que la vie aurait pu lui donner.

Mais il eut honte de cette pensée, et faisant un grand effort sur lui-même, il imagina une explication.

— La vie est dans la lutte.

— Oui, mais pour qui lutter, sinon pour soi-même, pour la place qu'on occupe sous le soleil ?... Ainsi remarqua tristement sa pensée intime. Youriï feignit de n'y faire aucune attention et voulut penser à autre chose ; mais son esprit y revenait sans cesse ; il se sentit ennuyé, angoissé, tant que son cœur se souleva jusqu'aux larmes mauvaises et douloureuses.

V

Dès qu'elle eut reçu le mot de Lyalya Svarogvitch, Lyda Sanina en fit part à son frère. Elle pensait qu'il refuserait cette invitation, et elle désirait même qu'il en fût ainsi. Elle pressentait déjà que sur la rivière, dans la douceur nocturne du clair de lune, elle se sentirait impérieusement attirée vers Zaroudine, que ce lui serait une jouissance à la fois attrayante et angoissante, et d'autre par elle avait honte devant son frère que cela fût précisément avec Zaroudine, qu'il méprisait de toute son âme.

Mais Sanine accepta de suite avec empressement. Le jour était tiède et serein, le ciel si pur et si miroitant de soleil, que les yeux en étaient éblouis.

— A propos, il y aura aussi des demoiselles dont tu feras la connaissance, dit machinalement Lydia.

— Tant mieux, fit Sanine. Le temps est d'ailleurs très favorable. Allons-y.

A l'heure fixée, Zaroudine et Tanarow arrivèrent dans la large lineika de leur escadron, attelée de deux grands chevaux régimentaires.

— Lydia Petrovna, nous vous attendons! s'écria Zaroudine tout frais, blanc et parfumé.

Lyda, vêtue d'une robe claire et légère, au col et à la ceinture de velours rose, descendit le perron en courant et tendit ses deux mains à Zaroudine. Le jeune homme les saisit et la retint un instant immobile, plongeant dans ses yeux un regard franc et rapide.

— Partons, partons, cria Lyda, animée et honteuse à la fois, du regard qu'elle comprenait.

Quelques instants plus tard, la lineika roulait à toute vitesse sur la route à peine tracée dans la steppe, écrasant les tiges sèches de l'herbe qui se redressaient ensuite, fouettant les pieds des chevaux. Le vent frais de la plaine agitait légèrement les cheveux et faisait courir de chaque côté de la route les vagues ondoyantes des ajoncs.

En sortant de la ville, ils rejoignirent une autre lineika qu'occupaient Lyalya et Yourii, Svarogitch, Riasantzew, Novikow, Ivanov et Semenov. Ils étaient un peu serrés, se sentaient les coudes, mais cela ne faisait que les mettre en gaieté. Seul Yourii éprouvait de la gêne devant Semenov à cause de leur conversation de la veille. Il lui semblait singulier et un peu désagréable que Semenov plaisantât et rît avec la même insouciance que les autres. Après tout ce qu'il avait entendu de lui, Yourii ne pouvait comprendre le rire du malade.

— Etait-ce donc de la pose ? pensait Yourii, regardant Semenov à la dérobée, ou bien n'est-il point si malade qu'il veut le faire croire ?

Mais cette pensée le rendit confus, et il fit tout pour la chasser.

Des deux lineikas, les bons mots, les plaisanteries et les compliments s'échangeaient à jet con-

tinu. Joueur, Novikow, sauta à bas de sa voiture et courut dans l'herbe près de Lyda. Une entente tacite de se témoigner une amitié exagérée, s'était établie entre eux.

La montagne, en haut de laquelle brillaient les coupoles et les murs blancs du couvent, apparut enfin et se précisa de plus en plus à leurs yeux. Elle était toute couverte de bocages et les cimes des chênes semblaient la friser. Les mêmes chênes s'élevaient sur les îles en bas de la montagne, et entre eux la rivière, large, roulait ses flots calmes.

Les chevaux quittèrent la route pour galoper sur l'herbe tendre et fraîche des prés que les roues du véhicule couchaient. Le sol mou et humide, dégageait une odeur d'eau qui se mêlait à la senteur des chênes proches.

A l'endroit convenu, — une clairière, — les premiers arrivés attendaient allongés sur le gazon ; un étudiant et deux jeunes filles vêtues du costume petit-russien, préparaient le thé et les hors-d'œuvre.

Les chevaux s'arrêtèrent, reniflant, et se fouettant les flancs de leurs queues. Les derniers venus animés par la course, le grand air, l'odeur de l'eau et du bois, descendirent à la fois des deux lineikas et s'éparpillèrent dans la clairière.

Lyalya embrassa les deux jeunes filles qui préparaient le thé ; Lyda les salua, mais avec réserve ; puis elle leur présenta son frère et Yourii Svarogitch, que les deux demoiselles considérèrent avec une curiosité naïve et discrète.

— Eh... mais vous ne vous connaissez pas non plus, s'aperçut tout à coup Lyda. Yourii Niko-

laïevitch Svarogitch, je vous présente mon frère, Wladimir Petrovitch.

Sanine sourit, bienveillant, et serra la main de Youriï qui ne lui accorda aucune attention. Sanine s'intéressait à tout individu, et il aimait faire de nouvelles connaissances ; Youriï était persuadé qu'il n'existait ici-bas que peu de gens intéressants et les rencontres nouvelles le laissaient toujours indifférent.

Ivanov connaissait un peu Sanine, et ce qu'il avait entendu sur son compte, lui plaisait. Il le regarda donc curieusement et s'approcha le premier pour lui parler : quant à Semenov il lui tendit la main avec indifférence.

— Et maintenant, on peut s'amuser ! s'écria Lyalya, les obligations ennuyeuses sont remplies.

D'abord ils se sentirent quelque peu embarrassés, plusieurs d'entre eux se voyant pour la première fois ; mais lorsqu'au goûter les hommes eurent bu quelques verres de liqueur, et les femmes un peu de vin, la gêne fit place à la gaieté. On but beaucoup, on rit, on plaisanta, parfois avec succès, on courut à qui mieux mieux, on grimpa sur la colline.

Le bois était si vert et si joli, imprégné d'un calme si doux et si lumineux que rien de sombre, de soucieux ou de méchant ne restait dans les âmes.

— Voilà, dit Riasantzew accourant essoufflé : si les hommes couraient et sautaient toujours de la sorte, les neuf dixièmes des maladies disparaîtraient.

— Et des vices aussi, ajouta Lyalya.

— Oh ! des vices, l'homme en aura toujours assez, fit remarquer Ivanov, et bien que personne n'eût

trouvé son observation spirituelle ni juste, tous rirent franchement.

Pendant qu'on buvait le thé, le soleil déclina, la rivière se dora et de longs rayons rougeâtres et obliques s'allongèrent entre les arbres du bois.

— Messieurs, au canot! cria Lyalya retroussant sa robe et se mettant à courir la première vers le rivage, allons, qui arrivera le premier?

On la suivit, les uns en courant, les autres plus sages et plus lents, et tout le monde s'installa parmi les éclats de rire, dans un grand canot bariolé.

— Démarrez! cria Lyalya d'une voix jeune où résonnait son insouciance joviale.

Le canot glissa sur l'eau traçant derrière lui de larges raies qui se dispersèrent vers les bords du fleuve.

— Yourii Nikolaïevitch, pourquoi vous taisez-vous? demanda Lyda à Svarogitch.

— Je n'ai rien à dire, sourit Yourii.

— Est-il possible? minauda Lyda renversant sa tête en arrière et percevant que tous les hommes l'admiraient.

— Yourii Nikolaïevitch n'aime pas bavarder à la légère, dit Semenov, il a...

— Ah! il a besoin d'un thème sérieux, l'interrompit Lyda.

— Regardez, voilà un thème sérieux! s'exclama Zaroudine, en désignant le rivage.

On voyait là dans un endroit abrupt, entre les racines d'un vieux chêne tordu, un trou noir, étroit et morne, voilé de hautes herbes.

— Qu'est-ce? demanda Schafrow qui n'était pas du pays.

— Une caverne, répondit Ivanov.

— Quelle sorte de caverne ?

— Le diable le sait... On dit qu'il y avait ici, autrefois, une fabrique de fausse monnaie. Et selon l'usage les faux monnayeurs furent tous pris... c'est d'ailleurs un abominable « usage », ajouta Ivanov.

— Et s'il n'existait pas tu t'empresserais d'ouvrir tout de suite une fabrique de fausses pièces de vingt copecks, n'est-ce pas? ironisa Novikow.

— De copecks ?... non pas... de roubles, ami, de roubles.

— Hum, fit Zaroudine, haussant légèrement les épaules. Il n'aimait pas Ivanov dont il ne comprenait point les plaisanteries.

— Oui... Eh bien, on les attrapa tous, et la caverne fut abandonnée. Puis, elle s'écroula, et maintenant personne n'y va plus. Enfant, j'y grimpais parfois... C'est assez intéressant par là.

— Je crois bien! s'écria Lyda, Victor Sergueïevitch, vous qui êtes brave, allez-y un peu.

Sa voix était étrange, comme si elle voulait maintenant en pleine lumière, et devant la compagnie, se moquer de Zaroudine, se venger de ce dangereux enchantement qu'il exerçait sur elle en tête à tête.

— Et pourquoi faire? demanda Zaroudine perplexe.

— J'irai, moi, s'offrit Yourii, mais il rougit à la pensée qu'on allait le croire poseur.

— Ça, c'est une belle action! approuva Ivanov.

— Peut-être veux-tu y aller aussi? lui demanda Novikow.

— Non pas, je préfère rester assis !

Et tout le monde de rire.

Le canot abordait le rivage, et du trou noir un air glacé soufflait maintenant au-dessus de leurs têtes.

— Je t'en prie, Yourii, ne fais pas de sottises ! insistait Lyalya près de son frère. Des sottises, vraiment...

— Mais oui, des bêtises, lui accorda Yourii badinant. Semenov, voulez-vous me passer la bougie?

— Et où la prendrais-je?

— Mais derrière vous, dans le panier aux provisions. Semenov tira flegmatiquement du panier, une bougie.

— Vous y allez sérieusement? demanda à Yourii une grande et belle jeune fille, un peu forte de poitrine, que Lyalya appelait Zina et qui se nommait Karsavina.

— Pourquoi n'irais-je pas ? répondit Yourii, feignant en ce moment l'indifférence ; mais il se souvint que pendant les dangereuses expéditions politiques, il tâchait également de se montrer indifférent et ce souvenir lui fut déplaisant.

L'entrée de la grotte était noire et humide. Brrr... fit Sanine en y regardant de près. Il trouvait ridicule que Yourii descendît dans un lieu désagréable et dangereux, seulement parce qu'on le regardait faire. Yourii alluma la bougie évitant de lever les yeux sur personne. Une pensée secrète hantait son esprit : ne se rendait-il pas ridicule? Il tremblait de le paraître, mais en même temps il se disait que, loin d'être ridicule, il était au contraire admirable, beau et éveillait chez les femmes

cette mystérieuse curiosité, si agréable et si troublante à éprouver.

Il attendit que la bougie commençât de flamber, sourit pour se garantir des rires et plongea brusquement dans les ténèbres. La bougie elle-même semblait s'être éteinte. Un instant on craignit réellement pour lui, et tous attendirent, curieux.

— Prenez garde, Youriï Nikolaïevitch, s'écria Riasantzew. Il se cache parfois des loups...

— J'ai mon revolver, répondit Youriï, et sa voix souterraine avait un éclat sourd, singulier.

Il avançait lentement, avec précautions. Les murs étaient bas, inégaux et humides comme ceux d'une cave. Le sol tantôt montait, tantôt descendait et une ou deux fois Youriï faillit tomber dans des trous.

Il se dit qu'il valait mieux retourner ou bien s'asseoir et attendre quelques instants, pour pouvoir dire après qu'il était allé assez loin.

Tout à coup, un bruit de pas glissant sur l'argile, et une respiration haletante se firent entendre derrière lui. Quelqu'un le suivait. Youriï leva la bougie au-dessus de sa tête.

— Zinaïda Pavlovna ! s'écria-t-il étonné.

— Elle-même, répondit gaiement Karsavina retroussant sa robe pour franchir un trou.

Youriï était agréablement touché que ce fût justement elle, cette belle jeune fille gaie à la chair potelée. Il la regarda, un sourire brillant dans ses yeux.

— Avançons-nous ? proposa la jeune fille, un peu confuse.

Youriï, docile et léger avança, ne pensant déjà plus au danger, et éclairant soigneusement le chemin de Karsavina.

Les parois de la caverne étaient d'argile humide, couleur de cannelle, par endroits se rapprochaient menaçants, en d'autres se reculaient, laissant le passage libre. Çà et là des monceaux de pierre et des blocs de terre s'étaient détachés et à leur place se creusaient des vides noirs, béants. Au-dessus des jeunes gens une masse de terre était suspendue, et c'était quelque chose d'horrible, de la voir ainsi penchée, immobile, soutenue seulement par quelque équilibre secret et puissant.

Puis, tous les corridors de la grande grotte ténébreuse dont l'air était lourd et épais, se rencontraient dans un même endroit. Yourii en fit le tour pour chercher une issue ; des ombres et des taches de lumière se balançaient à sa suite, disparaissaient après dans une obscurité complète. Il y avait bien quelques sorties, mais toutes étaient obstruées.

Dans un coin pourrissaient les débris d'un plancher de bois, évoquant les débris de quelques vieux cercueils exhumés de la terre et condamnés à moisir là.

— Rien d'intéressant, dit Yourii en baissant involontairement la voix. Le poids de cette masse de terre l'oppressait.

— Tout de même ! chuchota Karsavina en regardant autour d'elle avec des yeux fiévreux.

Elle avait peur, et se tenait inconsciemment plus près de Yourii, comme cherchant en lui une protection.

Yourii le remarqua et cela le toucha ; une tendresse naissait en lui, pour la beauté et la faiblesse de sa compagne.

— On dirait que nous sommes des enterrés vivants, continua Karsavina. Nous pouvons crier, nul n'entendra.

— Sûrement, railla Yourii.

Et subitement, il eut un vertige. Il regarda de côté cette gorge pleine, à peine couverte par la fine chemisette petit-russienne, les épaules rondes et tombantes de la jeune fille, et la pensée qu'au fond, elle était à sa merci et que personne ne pourrait les entendre, lui traversa si brutalement l'esprit que pendant un instant il en fut tout troublé... Cependant il parvint à se maîtriser aussitôt ; il était sincèrement persuadé que le viol d'une femme est une chose hideuse, et que pour lui Yourii Svarogitch cela était tout à fait inadmissible. Mais au lieu de faire ce qu'il désirait en ce moment plus que la vie, ce pourquoi son corps s'enflammait tout entier d'une passion violente, il dit :

— Essayons !

Le tremblement étrange de sa voix l'effraya ; il lui sembla que Karsavina devinait ses pensées.

— Comment faire ?

— Je ferai feu, expliqua Yourii en sortant son revolver.

— Ne craignez-vous pas l'éboulement ?

— Je n'en sais rien, répondit Yourii, quoiqu'il fût convaincu que rien n'arriverait. Et vous, avez-vous peur ?

— Non... Allez-y... tirez... dit Karsavina en reculant un peu.

Yourii tendit le bras et tira. Un petit trait de feu zébra les ténèbres, un nuage de fumée les enveloppa, et l'écho sourd, grave et courroucé, s'envola

vers la montagne. Mais la voûte de terre restait suspendue, immobile.

— C'est tout, dit Yourii.

— Allons-nous-en.

Ils retournèrent sur leurs pas ; mais lorsque Karsavina eut tourné le dos à Yourii, et qu'il vit ses hanches rondes et fortes, le même désir s'alluma dans ses veines et il lui fut pénible de résister.

— Ecoutez Zinaïda Pavlovna, dit-il, s'effrayant de sa propre voix et de la question qu'il était en train de poser, mais feignant néanmoins d'être insouciant, voici une question psychique intéressante : Comment n'avez-vous pas craint de venir avec moi ?... Vous disiez vous-même tout à l'heure que personne ne pourrait entendre nos cris... et pourtant, vous ne me connaissez pas du tout...

Karsavina rougit vivement, dans les ténèbres, mais ne répondit pas.

Yourii respirait avec difficulté. Il avait la sensation de glisser doucement vers des profondeurs ; et une honte l'opprimait.

— Je me suis dit que vous êtes un honnête homme... balbutia faiblement la jeune fille.

— Et si vous aviez tort de penser ainsi ? répondit Yourii, éprouvant la même sensation aiguë. Et soudain, il lui sembla que cette conversation était très belle et très originale.

Alors... je me serais noyée.., prononça Karsavina encore plus bas et devenant encore plus rouge.

Et à ces mots, un sentiment de douce pitié pénétra Yourii ; son excitation tomba, il fut, sans transition joyeux et soulagé.

— Quelle excellente femme ! pensa-t-il sincère-

ment, et il fut si sensible à la pureté de ses sentiments que les larmes lui montèrent aux yeux.

Karsavina lui souriait heureuse et orgueilleuse de sa réponse et de l'approbation muette de Youriï.

Et pendant qu'ils s'acheminaient vers la sortie, la jeune fille se demandait avec une agitation étrange, pourquoi les paroles de Youriï lui avaient semblé si peu offensantes, mais au contraire agréables et émouvantes.

VI

Ceux qui étaient restés en haut ayant attendu un peu près de la caverne et plaisanté au sujet de Karsavina et de Youriï, se dispersèrent le long du rivage. Les hommes allumèrent des cigarettes et jetant les allumettes dans l'eau observaient avec attention les cercles larges et réguliers qu'elles faisaient sur la surface du fleuve.

Lyda, chantonnant doucement, marchait sur l'herbe, ou, les mains à sa ceinture, esquissait de ses petits pieds chaussés de bottines jaunes, des pas de danse.

Lyalya cueillait des fleurs pour les jeter ensuite sur Riasantzew qu'elle embrassait des yeux.

— Peut-être boirons-nous en attendant? demanda Ivanov à Sanine.

— Voilà une idée, acquiesça Sanine.

Ils entrèrent dans le canot, et, débouchant les bouteilles de bière, se mirent à déguster.

— Des ivrognes fieffés! dit Lyalya en leur lançant une touffe d'herbe.

— Excellent! prononça Ivanov avec délice.

Sanine éclata de rire.

— J'ai toujours été étonné de ce que les hommes se mettent en garde contre le vin, dit-il en plaisan-

tant, l'homme saoul est à mon avis le seul qui sache vivre comme il faut.

— Oui, comme une brute, déclara Novikow du rivage.

— Soit, répliqua Sanine, mais un homme saoul est le seul capable de faire ce qu'il désire... il chante s'il veut chanter, il danse s'il a envie de danser... et il n'a honte ni de sa joie ni de sa gaieté.

— Et parfois aussi, il en vient aux mains, fit remarquer Riasantzew.

— Cela arrive, en effet ; c'est quand les hommes ne savent pas boire... ils sont trop excités.

— Et toi, aimes-tu à te battre quand tu es saoul ? demanda Novikow.

— Non, répondit Sanine ; je me battrais plutôt quand je ne suis pas ivre... mais saoul je suis le meilleur homme du monde, parce que j'oublie alors beaucoup d'abominations.

— Les hommes ne sont pas tous pareils, fit remarquer de nouveau Riasantzew.

— C'est dommage pour eux... seulement moi je ne m'occupe pas des autres, je vous assure.

— On ne peut pas parler ainsi ! fit Novikow.

— Et pourquoi pas ? si c'est la vérité ?

— Une belle vérité, déclara Lyalya, secouant la tête.

— La plus belle que je connaisse, répondit Ivanov à la place de Sanine.

Lyda qui tout haut, avait entonné une chanson, s'arrêta dépitée.

— Ils ne se pressent pas, dit-elle.

— Et pourquoi le feraient-ils, objecta Ivanov. Il ne faut jamais se presser.

— Et Zina... l'héroïne sans peur... et sans reproche naturellement! fit remarquer Lyda avec sarcasme.

Tanarow gonfla de rire à ses propres pensées, ce qui le rendit confus.

Lyda appuya ses mains sur ses hanches et balançant son corps avec grâce elle regarda Tanarow.

— Quoi donc?... peut-être s'amusent-ils bien là-bas, ajouta-t-elle énigmatiquement, en haussant les épaules.

— Tss ! interrompit Riasantzew.

— Un bruit sourd s'échappait du trou noir.

— Un coup de feu, s'écria Schafrow.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Lyalya pleurnichant déjà, accrochée au bras de Riasantzew.

— Rassurez-vous, en admettant qu'ils aient rencontré un loup, il n'y a pas de danger. Les loups sont paisibles à cette époque de l'année... et encore se garderaient-ils bien d'attaquer deux hommes à la fois... expliqua Riasantzew, mais au fond, il était mécontent de l'idée saugrenue qu'avait eue Yourii.

— Eh par Dieu! gromme la Schafrow également dépité.

— Mais ils viennent, ils viennent, ne vous tourmentez pas, dit Lyda remuant ses lèvres dédaigneusement.

On entendait en effet un bruit de pas et bientôt surgirent de l'obscurité Karsavina et Yourii.

Yourii éteignit la bougie, sourit à tout le monde d'un sourire aimable et indécis ; il ne savait pas encore comment on jugeait sa conduite. Il était

couvert d'argile et Karsavina aussi en avait plein l'épaule, ayant heurté un pan de mur.

— Eh bien, quoi ? demanda Semenov sans intérêt.

— C'est assez original et joli, répondit Yourii d'un ton irrésolu comme s'il eût voulu se disculper ; seulement les galeries étant obstruées ne conduisent pas loin. Nous avons vu aussi un plancher pourri...

— Et avez-vous entendu le coup de feu ? demanda Karsavina, les yeux brillants d'animation.

— Messieurs, nous avons déjà bu toute la bière et nos âmes s'en réjouissent suffisamment, s'écria Ivanov de la barque. Partons !

Quand le canot fut poussé au large, la lune était déjà levée. Le soir était merveilleusement transparent et doux ; en haut et en bas, au ciel et dans la rivière, scintillaient les feux follets des étoiles, et l'esquif semblait flotter entre deux abîmes aériens sans fond. Dans l'eau et sur la rive, le bois était noir, mystérieux. Un rossignol chantait, tous se turent, ayant l'impression que ce n'était pas là un oiseau qui chantait, mais un être heureux, intelligent et rêveur.

— Comme il fait beau ! s'exclama Lyalya en levant les yeux et posant sa tête sur l'épaule ronde et tiède de Karsavina.

Et l'on se tut longtemps encore pour écouter. Les trilles sonores du rossignol emplissaient le bois, ondulaient sur la rivière et vibrant par-dessus les prairies dans les fleurs : et les herbes se pâmaient sous les caresses de la brume lunaire, se perdaient dans le lointain, au ciel étoilé et froid,

— Qu'est-ce qui le fait chanter ? demanda Lyalya de nouveau, laissant tomber sa main sur les genoux fermes et solides de Riasantzew, dont le contact lui fit peur et la réjouit à la fois.

— Mais l'amour sans doute, répondit Riasantzew, mi-badinant, mi-sérieux et couvrant doucement de sa main la petite paume tendre et tiède qui reposait avec confiance sur ses genoux.

— Par une nuit pareille on n'a envie de penser ni au bien ni au mal, dit Lyda répondant à ses propres pensées.

Elle se demandait si c'était bien ou si c'était mal de jouer ce jeu exquis mais dangereux. Et, en regardant le visage de Zaroudine, plus mâle et plus beau sous le clair de lune qui allumait dans ses yeux une lueur sombre, elle éprouva la même sensation faite de faiblesse pénible et de douce lassitude.

— Mais à tout autre chose ! lui répondit Ivanov.

Sanine souriait, les yeux fixés sur le sein cambré et sur la gorge blanche de Karsavina, assise en face de lui.

L'ombre légère de la montagne atteignit le canot ; mais lorsque, traçant sur l'eau des raies bleues et argentées, le canot se fut glissé dans la clarté, tout sembla devenir plus large, plus libre et plus lumineux encore qu'auparavant.

Karsavina ôta son large chapeau de paille et bombant davantage sa haute poitrine, elle chanta. Bien que peu ample sa voix était élevée et douce. Elle chanta une chanson russe belle et triste comme toutes les chansons russes.

— Bien senti ! marmotta Ivanov.

— Très bien, dit aussi Sanine.

— Quand Karsavina eut fini de chanter, tout le monde applaudit, et le claquement des mains se répercuta avec rudesse, dans le bois obscur et sur la surface de la rivière.

— Chante encore Zinotchka ! insista Lyalya, ou si tu veux, récite-nous de tes vers...

— Comment, vous êtes aussi poète ? demanda Ivanov. Combien Dieu peut-il donner de dons à un seul être !

— Est-ce mal ? plaisanta Karsavina devenue confuse.

— Non, c'est très bien au contraire, répliqua Sanine.

— Quand une jeune fille est comme vous, belle et séduisante, que lui faut-il de plus ? soutint Ivanov.

— Récite donc, Zinotchka ! supplia Lyalya toute imprégnée d'amour.

Karsavina sourit, timide, se détourna légèrement vers l'eau, puis, sans se faire prier davantage, récita de la même voix sonore et vibrante :

Cher, cher, je ne te dirai pas,
Je ne te dirai pas combien je t'aime.
Je ferme mes yeux amoureux
Afin qu'ils gardent mon secret.
Ce secret, nul ne le saura...
Seulement les jours mélancoliques,
Seulement les nuits de douceur bleue,
Seulement les prunelles dorées des étoiles
Et les treillis fins et clairs
Des branches aimantes des contes nocturnes
Savent tout...mais elles ne devront dire rien
Du mystère, de mon amour.

De nouveau tous se montrèrent ravis et applaudirent avec acharnement, non pas que les vers fussent très beaux, mais parce qu'il y avait dans les âmes un désir caressant d'amour, de bonheur et d'extase.

— O nuit, ô jour, et vous, grands yeux de Zinaïda Pavlovna, soyez généreux, et dites : n'est-ce pas moi le bienheureux ? se lamenta subitement Ivanov, si fort, de façon si inattendue et d'une voix de basse telle, que tous tressaillirent.

— Et moi, je puis te le dire, ce n'est pas toi, déclara Semenov.

— Pauvre de moi ! sanglota Ivanov, parmi les rires.

— Sont-ils mauvais mes vers ? demandait Karsavina à Yourii.

Yourii pensait que ces vers n'étaient pas très originaux, et qu'ils ressemblaient à des centaines d'autres vers, mais Karsavina était si jolie et le regardait si gentiment de ses yeux foncés et craintifs, qu'il répondit, sérieux :

— Ils m'ont semblé beaux et vibrants à souhait.

Karsavina lui sourit étonnée elle-même que cette louange lui fît tant de plaisir.

— Tu ne connais pas encore ma Zinotchka, dit Lyalya : elle est toute sonorité et beauté.

— Voyez-vous ! s'émerveilla Ivanov.

— Vraiment, insista Lyalya comme pour se justifier : sa voix est belle et sonore, elle-même est une beauté, ses vers beaux et sonores et il n'y a pas jusqu'à son nom qui ne soit beau et sonore.

— Ouf là ! mon Dieu ! Chic, splendeur et aromates, dirons-nous aussi ! s'extasia Ivanov.

Du reste je vous donne parfaitement raison.

Karsavina riait rougissante, et heureuse de ces éloges.

— Il est temps de rentrer ! dit sèchement Lyda.

Ces louanges adressées à la jeune fille lui déplaisaient. Elle se croyait plus belle, plus intéressante, et plus intelligente que Karsavina.

— Et toi, ne nous chanteras-tu rien ? lui demanda Sanine.

— Non, répondit Lyda avec dépit, je n'y suis pas disposée.

— En effet, il est temps de rentrer, accorda aussi Riasantzew, se rappelant que le lendemain il faudrait se lever de bonne heure, être à l'hôpital assister aux autopsies.

Mais tous les autres regrettaient de partir. Et le long du chemin, ils gardèrent un silence languissant et satisfait.

L'herbe des steppes, maintenant invisible, fouettait de nouveau les pieds des chevaux ; la poussière levée par les roues faisait des nuages derrière les voitures.

Les champs, bleus de clarté lunaire, semblaient à présent unis, déserts, infinis...

VII

Trois jours plus tard, dans la soirée, Lyda rentrait à la maison, malheureuse et brisée. L'angoisse étreignait son cœur ; elle aurait désiré s'en aller au loin dans quelque endroit inconnu, mais elle ne savait pas où diriger ses pas.

Arrivée dans sa chambre, elle s'arrêta et joignit les mains ; elle se sentait pâlir, et ses yeux restaient obstinément fixés sur le plancher. Elle venait de comprendre soudainement combien elle était allée loin, en se donnant à Zaroudine. Pour la première fois, elle avait conscience de l'ascendant humiliant, que cet officier borné, futile et qui lui était infiniment inférieur, avait pris sur elle, depuis l'irréparable faiblesse. Désormais elle ne pourrait plus refuser, quand il lui demanderait de venir ; elle ne pourrait plus se jouer de lui, en s'abandonnant capricieusement à ses baisers, pour l'écarter ensuite avec un sourire ; mais il lui faudrait se soumettre comme une esclave à ses caresses les plus grossières...

Elle ne pouvait pas encore comprendre comment tout cela était arrivé. Comme toujours elle avait éprouvé une sensation à la fois enivrante et angoissante ; d'un coup, le feu lui était monté à la tête, et elle s'était sentie entourée soudain d'une

brume blanchâtre qui annihilait tout sentiment, sauf le désir exaspéré de se jeter dans l'abîme.

La terre semblait se dérober sous ses pieds, son corps était languissant et docile, et elle ne voyait plus que les yeux sombres, brillants, impudents qui l'attiraient ; ses pieds nus frissonnèrent douloureusement et passionnément au contact brutal de l'homme ; et cependant elle désirait encore et encore son attouchement grossier fait de jouissances et de douleurs.

A ce souvenir, Lyda, frémit tout entière, haussa les épaules et se cacha le visage dans ses mains. Puis elle traversa la chambre d'un pas chancelant, ouvrit la fenêtre, et regarda un long moment la lune, suspendue au-dessus du jardin ; un rossignol chantait au loin dans quelque feuillage.

Une sourde anxiété la tourmentait. C'était un sentiment étrange et pénible mêlé de désir et d'orgueil blessé, qui naissait de cette pensée qu'elle avait gâté sa vie pour un homme sot et fat ; que sa chute avait été bête, vilaine, fortuite.

L'avenir lui parut gros de menaces ; mais elle essaya de dissiper ses pressentiments funestes, par une bravade obstinée.

— Eh bien, ça y est... et puis, après ?... pensa-t-elle en fronçant les sourcils, et se grisant de ces paroles grossières, avec une douloureuse jouissance ; vétilles que tout cela ! J'ai voulu, et je me suis donnée... et j'en ai été si heureuse, si heureuse...

Frissonnante, elle s'étira, tendant en avant ses mains jointes. « C'eût été bête de ne pas se donner... il ne faut plus y penser... c'est fait, c'est fini ! » Elle quitta la fenêtre avec effort et commença à se

déshabiller, dénouant les lacets de ses jupons qu'elle laissait tomber sur place.

— Mais enfin, on ne vit qu'une fois, se dit-elle encore en frissonnant au contact de l'air frais, qui caressait tendrement ses épaules et ses bras nus. Et qu'est-ce que j'aurais gagné à attendre un mariage légal ? A quoi m'aurait-il servi ?... n'est-ce pas la même chose ?...

Suis-je assez bête pour y attacher de l'importance ? Et il lui sembla qu'elle avait pris dans ce jeu tout ce qu'il avait de meilleur, et que, libre comme un oiseau, maintenant, elle avait droit d'attendre de l'avenir encore bien des joies, de l'intérêt et du bonheur.

— Si je le veux j'aimerai ou je n'aimerai pas, chantonna Lyda doucement, et elle pensa avec satisfaction que sa voix était plus belle que celle de Karsavina.

— Oui, ce ne sont que des bêtises, je me donnerais au diable, si l'envie m'en prenait ! répondit-elle à ses pensées, dans un élan grossier. Et rejetant ses bras nus derrière sa tête, elle se redressa si vivement que sa poitrine en craqua.

— Tu ne dors pas encore, Lyda ? demanda la voix de Sanine, derrière la fenêtre.

Lyda tressaillit, effrayée, mais se remit aussitôt, et s'étant couvert les épaules d'un grand mouchoir alla vers la fenêtre, souriante.

— Comme tu m'as fait peur... dit-elle.

Sanine s'approcha, et s'accouda au rebord de la fenêtre. Ses yeux brillaient, et il souriait :

— Oh, c'est dommage ! dit-il tout bas, gaiement.

Lyda hocha la tête, interrogativement.

— Sans foulard, tu étais beaucoup mieux, expliqua Sanine d'une voix faible mais expressive.

Elle le regarda avec stupeur, et d'instinct se pelotonna dans son fichu.

Sanine se mit à rire. Confuse, elle s'accouda à son tour; maintenant elle sentait sur sa joue l'haleine chaude de son frère.

— Tu es belle ! dit-il.

Lyda le regarda vivement et s'effraya de ce qu'elle crut lire sur son visage. Elle se détourna brusquement de lui, mais sentit de tout son corps, les yeux de son frère fixés sur elle. Et cela lui sembla si laid et si affreux qu'un froid glacial se répandit en elle et que son cœur frémit. Tous les hommes la regardaient exactement de la même façon, et cela ne lui déplaisait pas; mais venant de son frère, ce regard lui devenait impossible et inouï. Elle fit un effort sur elle-même, pour dire avec un sourire :

— Je le sais.

Sanine la contemplait en silence. Quand elle s'était accoudée à la fenêtre, sa chemise et son châle avaient glissé, et il put voir de côté, éclairée par la lune, un peu de sa poitrine blanche, et tendre infiniment.

— Les hommes dressent constamment entre eux et le bonheur, une grande muraille chinoise, dit Sanine d'une voix lente, tremblante et bizarre qui effraya Lyda jusqu'à la terreur.

— Comment ? fit-elle sourdement et sans détourner les yeux du jardin sombre ; elle craignait de rencontrer le regard de son frère, car il lui semblait qu'il en aurait pu résulter quelque chose qu'elle n'osait même pas définir.

Cependant, elle n'avait plus de doute : elle savait ce que c'était, mais elle en avait peur, car cela lui paraissait vilain et attrayant.

Sa tête brûlait et elle ne voyait plus rien. Elle sentait avec curiosité et aversion, l'haleine ardente qui effleurait ses cheveux à la tempe, tandis que, des frissons traversaient sa chair.

— Mais, ainsi... répondit Sanine, et sa voix tomba.

Lyda eut la sensation d'un éclair passant à travers son corps; elle se redressa rapidement, puis, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se pencha sur la table, et, subitement éteignit la lampe.

— Il est temps de dormir ! dit-elle en fermant la croisée.

Lorsque la lampe fut éteinte, la cour parut plus éclairée encore, et la figure de Sanine se détacha plus nettement sous la lumière blanche de la lune. Il restait debout, dans l'herbe abondante et pleine de rosée, et il riait.

Lyda quitta la fenêtre, et alla s'asseoir machinalement sur le lit. Tout s'agitait en elle, ses pensées s'embrouillaient. Elle entendit les pas de Sanine qui s'éloignait, un bruit d'herbe foulée aux pieds, et elle appuya sa main sur son cœur qui battait avec violence.

— Qu'ai-je donc ? pensa-t-elle dégoûtée, serais-je devenue folle ? quelle saleté ! Une simple phrase prononcée par hasard me fait déjà penser à... Serait-ce donc de l'érothomanie ? Est-il possible que je sois si dégoûtante ; si dépravée ? Où faut-il être tombée pour se dire que...

Et cachant sa tête dans l'oreiller Lyda pleura lentement, des pleurs d'amertume...

— Pourquoi est-ce que je pleure ? se demanda-t-elle enfin, ne comprenant pas la raison de ses larmes, mais se sentant humiliée, malheureuse et digne de pitié...

Elle pleurait parce qu'elle s'était donnée à Zaroudine, et qu'elle n'était plus comme avant orgueilleuse et pure, elle pleurait de ce qu'elle avait vu d'effrayant et d'outrageant dans les yeux de son frère. Elle pensait qu'auparavant il ne l'aurait jamais regardée ainsi, et que cela n'était arrivé, qu'à la suite de sa chute.

Mais ce qui la tourmentait plus que tout, ce qui l'offensait et l'angoissait avec le plus de force, c'était de se dire qu'elle était femme et que, tant qu'elle serait jeune, belle et bien portante, elle dépenserait ses meilleures forces à se donner aux hommes, à leur procurer des jouissances, et que, plus ces jouissances seraient nombreuses pour elle et pour eux, plus elle serait méprisée.

— Pourquoi ? qui leur donnait ce droit ?... Ne suis-je pas un être libre aussi ? se demanda Lyda en fixant de ses yeux la pénombre terne de la pièce.

Toute sa jeune chair lui criait qu'elle avait le droit de prendre à la vie tout ce qu'elle pouvait lui donner de plus agréable et de meilleur et aussi qu'elle avait le droit de faire tout ce qu'elle désirait de son beau corps fort, vibrant, et qui n'appartenait qu'à elle.

Mais dans son cerveau la pensée se débattait vainement comme prise en des filets perfides, puis, lasse, retombait anxieuse et épuisée...

VIII

Depuis longtemps déjà Yourïï Svarogitch s'occupait de la peinture, qu'il aimait et à laquelle il consacrait tous ses loisirs. Autrefois il avait songé à devenir peintre, mais le manque d'argent d'abord et plus tard, l'activité qu'il avait déployée dans son parti, l'avaient empêché de suivre cette voie. Maintenant il ne pratiquait cet art que par occasion et sans but précis.

Et, sans doute à cause de cela, la peinture, loin de le satisfaire le désenchantait et l'angoissait. Chaque fois que son travail ne le satisfaisait pas, Yourïï en était navré et souffrait ; et quand il réussissait, il se laissait aller à des rêveries douces et mélancoliques, se disant que tout cela était inutile et ne lui donnerait ni succès ni bonheur.

Karsavina plaisait beaucoup à Yourïï. Il aimait les femmes grandes, potelées et jolies, à la voix sonore, au regard tendre, un peu sentimentales.

Tout ce qu'il pensait de l'attirance de sa belle âme et de sa pureté, le jeune homme ne le pensait que parce qu'il la trouvait jolie et désirable ; cependant il tâchait de se persuader qu'elle ne lui plaisait point à cause de ses épaules, de sa poitrine,

de ses yeux, de sa voix ; mais seulement par son innocence de sa pureté. Il lui semblait que penser ainsi était plus noble et plus beau, bien que ce fût précisément la pureté féminine qui allumât en son sang, le désir. Depuis le soir où il l'avait connue, une envie brûlante de souiller son innocence grondait en lui ; ce désir il l'éprouvait également en présence de toutes les belles femmes.

Et parce que ses pensées étaient maintenant occupées par une jeune fille belle, joyeuse, florissante de vie, Yourii eut l'idée de peindre la vie. Comme toujours il s'enthousiasma de suite, croyant que, cette fois, il serait parfaitement capable de réaliser sa pensée.

La grande toile, une fois préparée, Yourii se mit au travail avec une hâte fiévreuse comme s'il eût craint d'être en retard. Quand il posa les premières couches de couleur et que la toile fut couverte de taches tendres et harmonieuses, tout en lui vibra d'extase et de confiance ; il croyait déjà voir son œuvre dans tous ses détails. Mais, plus le travail avançait, plus nombreuses surgissaient des difficultés techniques qu'il ne pouvait vaincre. Tout ce que son imagination lui représentait de beau, lumineux, puissant, devenait plat et terne sur la toile ; maintenant loin de le séduire, les détails ne faisaient que le dérouter et l'agacer, si bien que Yourii cessa de s'en occuper, et finit par peindre à coups de pinceau larges et inégaux. Mais alors au lieu de la vie ardente et magnanime qu'il avait voulu créer, il ne distingua sur la toile que la silhouette, dénuée de toute valeur artistique, d'une femme grosse et flasque. Il n'y avait plus rien en elle de ce

que Yourii trouvait beau et original ; mais tout y était mol et banal. Il vit que son tableau était commun, qu'il imitait les dessins de Moukh, et que son idée était quelconque.

Et, comme toujours, Yourii devint grave, triste ; et s'il n'eût pas cru que pleurer était honteux, il se fût caché le visage dans l'oreiller pour s'abandonner aux sanglots. Il eût voulu se plaindre à quelqu'un de quelque chose, mais point de son impuissance. Mais il resta à contempler son tableau, morne et dégoûté, songeant que la vie était en général ennuyeuse, impuissante et trouble et qu'elle ne contenait rien qui pût l'intéresser, lui, Yourii. Il se figura encore avec horreur qu'il serait peut-être obligé de vivre des années encore, là, dans cette petite ville.

— Alors... la mort ! pensa-t-il le front glacé.

Et il voulut dessiner la mort. Il prit un couteau et, avec une dureté qui lui était pourtant pénible, se mit à gratter sa « Vie ».

Il était navré de ce que son travail exécuté avec tant de griserie, disparût si difficilement. La couleur se détachait comme à regret, le couteau frottait, glissait et deux fois pénétra dans la toile. Puis Yourii constata que le fusain ne marquait pas sur la surface huileuse et cela lui causa une véritable souffrance. Il prit le pinceau, dessina directement avec de l'ocre jaune, ensuite il peignit, de nouveau avec des gestes négligents et lents, en proie à une sourde tristesse. Le tableau qu'il concevait à présent, loin de s'en ressentir, gagnait au contraire à cette négligence, et aux tonalités sourdes et ternes des couleurs. Mais l'idée première

de la mort avait disparu d'elle-même, et Yourii peignait maintenant la « Vieillesse ». Il la représentait sous l'aspect d'une vieille femme décharnée et lasse, qui se traînait sur une route piétinée, par un crépuscule roux et maussade. A l'horizon se mourait la pourpre suprême du soir, et sur le ciel d'un rouge verdâtre, de sombres silhouettes de croix se dessinaient en ombres vagues.

Un cercueil noir, effroyablement lourd écrasait les épaules osseuses de la vieille femme. Et dans son regard trouble dormaient des désolations ; et déjà un de ses pieds s'appuyait au rebord de la fosse noire.

Le tableau était lugubre.

On appela Yourii pour déjeuner ; mais, il n'y alla pas, et continua son œuvre. Plus tard Novikow vint, et lui raconta quelque chose ; mais Yourii n'écoutait, et ne répondait pas.

Novikow soupira et s'assit sur le canapé. Il était content de pouvoir se taire et réfléchir, n'étant venu chez Svarogitch que parce qu'il lui était insupportable de rester seul, chez lui. Le refus de Lyda lui pesait encore, quoiqu'il ne pût comprendre s'il en était triste ou seulement humilié. D'un naturel honnête et paresseux, il n'avait rien saisi des cancans qui couraient déjà dans la ville au sujet de Lyda et de Zaroudine. Nulle jalousie ne le tourmentait ; il souffrait seulement de son rêve envolé.

Novikow pensa que sa vie était gâchée et cependant l'idée que s'il en était ainsi elle ne valait pas la peine d'être continuée ne lui vint pas à l'esprit. Il songea au contraire que maintenant, sa vie lui

étant devenue un supplice, son devoir était de la consacrer aux autres et de ne plus s'inquiéter de son propre bonheur. Sans trop savoir se rendre compte du pourquoi, il avait confusément résolu d'abandonner tout, et de partir pour Pétersbourg, y renouer des relations avec le parti et se jeter tête baissée vers la mort. Cette pensée lui semblait haute et belle, et la conscience qu'elle était sienne, adoucit sa tristesse et lui causa même de la joie. Il se sentait grandir à ses propres yeux, entouré d'une auréole de clarté. Et le douloureux reproche qu'il fit involontairement à Lyda l'attendrit au point qu'il eut presque envie de pleurer.

Puis il s'ennuya. Svarogitch peignait toujours sans aucun égard pour lui... Novikow se leva et s'approcha de la toile.

Le tableau n'était pas achevé, mais précisément à cause de cela, il donnait l'impression d'une puissante esquisse. C'était pour l'instant ce que Yourii ne pouvait mener plus loin.

Novikow trouva le tableau merveilleux, il resta bouche bée et regarda Yourii avec une admiration naïve, enfantine.

— Eh bien ? lui demanda Yourii, se reculant.

Il pensait lui-même que son tableau bien qu'il eût des défauts, et que ces défauts fussent graves et saillants était quand même le plus intéressant des tableaux qu'il eût jamais vus. Yourii ne s'expliquait pas d'où lui venait cette idée, mais si Novikow eût trouvé le tableau mauvais, il en aurait été offensé et chagriné. Mais Novikow extasié, dit à voix basse :

— Très bien !

Yourii voulut être un génie méprisant sa propre création. Il eut un beau soupir, jeta ses pinceaux qui allèrent salir un coin du canapé, et s'éloigna sans regarder le tableau.

— Eh, frère ! dit-il.

Il fut sur le point de s'avouer à lui-même et d'avouer à Novikow, le doute imprécis que la réussite faisait naître en lui, la quasi certitude de ce que, dans aucun cas, il ne saurait rien faire de cette heureuse esquisse. Mais étant resté pensif un moment il prononça seulement :

— Tout cela ne nous avance en rien !

Novikow se dit que Yourii posait, mais, au même instant sa propre tristesse serra son cœur, et lui fit reconnaître mentalement :

— En effet...

Et il ajouta à haute voix, après un moment de silence :

— Que veux-tu dire ?

Yourii ne pouvant répondre exactement à cette question, resta muet. Novikow considéra encore un peu le tableau, et se recoucha sur le divan.

— Et moi, frère, j'ai lu ton article dans le *Kraï*. Très fort ! reprit-il.

— Qu'il aille au diable ! répondit Yourii avec un inexplicable dépit. Il se remémorait les paroles de Semenov. A quoi cela servirait-il ? Ce n'était pas lui qui empêcherait d'exécuter, de piller, de violenter comme auparavant... ce n'était pas en écrivant des articles qu'on agissait !... Je regrette de l'avoir écrit... Pour quoi faire, mon Dieu ? Pour être lu par un ou plusieurs imbéciles... et après, quoi ? En fin de compte, qu'est-ce que cela me fait ? A

quoi bon se cogner la tête contre une muraille ?

Devant les yeux de Yourii, défilèrent les premières années de son activité politique : les réunions secrètes, les propagandes, les risques, les échecs, son enthousiasme, et la placidité parfaite, de ceux-là précisément qu'il voulait sauver. Il traversa la chambre, et fit un geste de méprisante indifférence.

— Alors ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit ? traîna la voix de Novikow ; et se souvenant de Sanine il ajouta : Des égoïstes ! voilà ce que vous êtes tous.

— Mais oui, ça n'en vaut pas la peine, prononça Yourii avec ardeur, sous l'influence de ses souvenirs et du crépuscule, qui faisait déjà pâlir les choses.

— Si nous parlions de l'Humanité. A quoi serviraient tous nos efforts en vue d'une constitution et d'une révolution ? Peut-être, dans cette liberté que nous rêvons se cachent les germes de la désagrégation future ; peut-être que l'homme une fois son idéal réalisé, revient en arrière, et marche de nouveau à quatre pattes... Ne faudra-t-il pas tout recommencer ?... Et si je ne pense qu'à moi-même alors... alors que puis-je obtenir ? Dans la meilleure hypothèse je pourrai par mes talents et mes actes me conquérir la gloire, me griser du respect des hommes, qui me sont inférieurs ; c'est-à-dire du respect de ceux-là que je ne puis précisément pas estimer et dont la vénération ne peut nullement me toucher... Et ensuite, vivre, vivre jusqu'à la tombe... pas plus loin ! Et la couronne de laurier s'attacherait si bien sur mon crâne chauve, que je finirais par en être dégoûté...

— Il ne parle que de lui-même, marmotta Novikow en raillant.

Yourii ne distingua pas et continua tristement, s'écoutant parler avec un plaisir maladif. Ses paroles lui semblaient sombres, belles, et l'animaient d'un sentiment d'amour-propre élevé.

— Et dans le pire des cas, je serais un génie méconnu, un rêveur ridicule, sujet pour feuilles humoristiques, un être absurde, inutile s'il en est.

— Ah ! ah ! l'interrompit Novikow, triomphant, et il se souleva même sur le divan : inutile à personne, alors tu le reconnais toi-même...

— Tu es bizarre ! interrompit Yourii à s tour. Penses-tu que je ne sais comment il fa vivre et en quoi il faut croire ! Peut-être me serais-je fait crucifier avec bonheur, si j'avais cru sauver le monde par ma mort ! Mais je n'ai pas cette foi ; quoi que je fasse, je ne changerais rien au cours de l'histoire, et la contribution que j'y pourrais apporter serait si petite, si insignifiante que le monde s'en passerait sans rien perdre de sa grandeur. Et cependant, pour cette contribution infime je dois vivre, souffrir, attendre péniblement la mort !

Yourii ne s'apercevait pas qu'il s'était écarté du sujet, et ne répondait plus aux paroles de Novikow, mais à ses nouveaux sentiments. Il s'arrêta tout à coup au souvenir de Semenov. Un mauvais frisson de terreur lui courut dans le dos.

— Tu sais, je souffre de cette imminence, dit-il d'une voix basse et confiante, tandis que ses yeux scrutaient distraitement par la fenêtre assombrie, je sais que c'est naturel et que je n'y peux rien, mais c'est tout de même effroyable et monstrueux.

Novikow éprouva qu'il en était bien ainsi, mais malgré sa frayeur intime, il n'en répliqua pas moins :

— La mort est un phénomène physiologique utile.

— En voilà un imbécile, pensa Yourii avec colère.

Il riposta irrité :

— Oh ! mon Dieu !... Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que notre mort soit utile ou non à quelqu'un ?

— Et ton crucifiement !

— Ça, c'est autre chose, répondit Yourii irrésolu et calmé à l'instant.

— Tu te contredis, fit remarquer Novikow avec une nuance de supériorité indulgente.

Yourii saisit ce ton et s'en fâcha... Il passa la main dans ses cheveux noirs touffus et grogna :

— Je ne me contredis jamais... Il est parfaitement clair que si je meurs par ma propre volonté...

— C'est égal, continua Novikow sans capituler. Vous voulez tous des feux d'artifice, des applaudissements et le reste... Egoïsme, que cela !

— Eh bien, soit... cela ne change rien à l'affaire.

La discussion s'embrouilla. Yourii sentit qu'en effet, ce n'était pas là ce qu'il fallait dire, mais il ne pouvait plus saisir le fil qui quelques secondes auparavant, lui semblait tendu et précis. Il marcha par la chambre, étouffant sa contrariété et finit par se tranquilliser, se disant ce qu'il se disait toujours en pareil cas :

— Parfois on est mal disposé ; d'autres fois, on parle avec une netteté telle que l'on croit voir devant soi tout ce qu'on veut dire ; d'autres fois encore on a la langue liée dans la bouche, et alors on s'ex-

prime d'une manière incohérente et grossière... Cela arrive...

Ils se turent. Youriï arpenta la chambre, s'arrêta un peu près de la fenêtre, prit sa casquette :

— Allons faire un brin de promenade, dit-il.

— Allons-y, accepta Novikow avec le secret espoir, fait de joie et de crainte, qu'ils pourraient rencontrer, par hasard, Lyda Sanina.

IX

Ils parcoururent deux fois le boulevard sans rencontrer de connaissances, écoutant la musique qui, comme à l'ordinaire, jouait dans le jardin. Elle jouait faux, sans ensemble, mais de loin elle paraissait harmonieuse et tendre. Ils rencontrèrent des hommes et des femmes dont les voix hautes et les rires bruyants, contrastant avec la musique lente et la douce mélancolie du soir, eurent vite fait d'énerver Yourii. Au bout du boulevard, Sanine s'approcha d'eux et les salua gaiement. Il ne plaisait pas à Yourii c'est pourquoi leur conversation languit. Sanine se moquait de tout ce qui se passait devant leurs yeux. Il finit par rencontrer Ivanov et tous deux firent mine de s'en aller.

— Où allez-vous donc? demanda Novikow.

— Je veux régaler un ami, répondit Ivanov. Il sortit de sa poche une bouteille de vodka et la brandit triomphalement. Sanine riait.

Cette vodka et ce rire parurent à Yourii, plats, vulgaires et le firent se détourner avec dégoût. Sanine s'en aperçut mais préféra garder le silence.

— Je te remercie, ô mon Dieu, de ne pas m'avoir fait semblable à ce farceur! prononça Ivanov avec un sourire ambigu.

Yourii rougit.

— Et il fait encore de l'esprit par-dessus le marché, pensa-t-il, méprisant.

Il s'écarta avec un haussement d'épaules.

— Novikow, pharisien inconscient, viens avec nous, interpellait Ivanov.

— Et où diable?

— Boire la vodka!

— Novikow fouilla le boulevard d'un regard anxieux; Lyda n'apparaissait nulle part.

— Lyda est à la maison et fait pénitence pour ses péchés, fit remarquer Sanine souriant.

— Des bêtises, grommela Novikow, vexé, j'ai un malade.

— Qui mourra fort bien sans ton secours, répliqua Ivanov. Du reste, nous pouvons aussi boire l'eau-de-vie sans ton concours.

— Irai-je me saouler? pensa Novikow, amer, et il ajouta tout haut:

— Eh bien, soit, allons-y.

Ils s'en allèrent. Yourii entendit longtemps après. la voix de basse grossière d'Ivanov, mêlée au rire insouciant et caressant de Sanine.

Il se promena de nouveau le long du boulevard. Des voix de femmes l'interpellèrent. Zina Karsavina et l'institutrice Doubowa étaient assises sur un banc et lui faisaient signe de s'approcher. Le jour tombait déjà et leurs figures étaient à peine distinctes parmi l'ombre du soir; elles étaient en vêtements foncés, sans chapeaux, portant des livres. Yourii les rejoignit, empressé.

— D'où venez-vous? leur demanda-t-il en les saluant.

— De la bibliothèque, répondit Karsavina.

Doubowa se recula en silence, pour faire place au jeune homme et quoique celui-ci eût préféré s'asseoir près de Karsavina, il fut obligé de s'installer à côté de la laide institutrice.

— Pourquoi avez-vous l'air si sombre et si navré? demanda Doubowa, pinçant ses lèvres minces et sèches, selon son habitude.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis navré? Je suis très gai au contraire... Pourtant vous avez raison, je m'ennuie.

— Sans doute, n'avez-vous rien à faire? demanda Doubowa moqueuse.

— Et vous, vous avez donc à faire?

— Oh! sûrement je n'ai guère le temps de pleurer.

— Je ne pleure pas non plus.

— Eh bien vous pleurnichez, plaisanta Doubowa.

— Ma vie est devenue telle maintenant que j'ai oublié le rire.

Dans sa voix perçaient des notes si amères que ses interlocutrices se turent malgré elles. Yourii garda quelques instants le silence et souriant :

— Un de mes amis me disait naguère que ma vie était édifiante, fit-il (quoique personne ne le lui eût jamais dit).

— Dans quel sens, demanda Karsavina circonspecte.

— Elle enseigne comment il ne faut pas vivre.

— Ah! eh bien! racontez-nous ça. Peut-être en tirerons-nous quelque avantage, proposa Doubowa.

Yourii considérait sa vie comme absolument manquée et se croyait lui-même un homme parfaite-

ment malheureux. Il trouvait dans cette pensée une satisfaction douloureuse et il lui était agréable de se plaindre de la vie et du monde en général. Il n'en parlait jamais aux hommes, sentant instinctivement qu'ils ne le croiraient pas, mais aux femmes, surtout quand elles étaient jeunes et belles, il parlait volontiers, longuement, de lui-même. Il était beau, causait bien, et elles éprouvaient toujours pour lui, une tendre pitié.

Cette fois encore, ayant commencé par une plaisanterie, Yourïï reprit naturellement son ton habituel, et parla longtemps de sa vie. Et il apparaissait à travers ses paroles, comme un homme d'une force exceptionnelle, rongé par le milieu et les circonstances, un homme que son parti n'avait pas compris, et qui grâce à des hasards malheureux et à la sottise humaine et non par sa propre faute, n'était maintenant qu'un étudiant ordinaire exilé sous un prétexte quelconque, et non un leader populaire. Comme tous ceux dont l'amour-propre est très développé, Yourïï ne s'apercevait pas que tout cela ne prouvait nullement sa force extraordinaire, et que les hommes de génie vivaient au milieu des mêmes hommes et subissaient les mêmes contretemps. Il lui semblait que lui seul était persécuté par une invincible destinée. Et comme il racontait bien, parlant avec vivacité et clarté, il savait donner à ses paroles le cachet du vraisemblable, et les jeunes filles le croyaient, le plaignaient, s'attristaient sur son sort. Cependant la musique jouait toujours, discordante et plaintive, le soir était obscur et silencieux, et ils devinrent tous tristes et rêveurs. Quand Yourïï eut fini de parler, Doubowa

qui se disait que la vie était monotone, ennuyeuse, et qu'elle vieillirait bientôt, sans avoir goûté au bonheur et à l'amour demanda lentement comme répondant à ses propres pensées :

— Dites-moi, Youriï Nikolaïevitch, l'idée du suicide ne s'est-elle jamais présentée à votre esprit ?

— Pourquoi me le demandez-vous ?

— Parce que...

Ils se turent.

— Vous faisiez donc partie du comité ? demanda Karsavina avec curiosité.

— Oui, répondit Youriï d'un ton bref, comme à contre-cœur ; mais il lui était agréable de faire cet aveu sachant que cela lui prêtait un intérêt farouche aux yeux de la jeune fille.

Ensuite Youriï les accompagna jusqu'à la maison. Chemin faisant ils parlèrent et rirent. La tristesse s'était enfuie.

— Comme il est charmant ! s'exclama Karsavina quand Youriï fut parti.

— Attention ! ne t'en amourache pas !

Doubowa la menaça du doigt.

— En voilà une idée, s'écria Karsavina avec un effroi instinctif et secret.

Youriï rentra de très bonne humeur. Il regarda le tableau commencé, et n'en éprouva plus rien. Il se coucha. Et la nuit il rêva de femmes jeunes et belles...

X

Le soir suivant, Yourii se rendit encore au même endroit, où, la veille, il avait rencontré Karsavina et Doubowa. Il avait passé toute la journée à se souvenir délicieusement des heures passées avec elles et il eût voulu les rencontrer de nouveau, aborder le même sujet, et revoir cette expression d'intérêt et de caresse, dans certains yeux doux. Le soir était parfaitement clair, calme et tiède. Une poussière sèche et fine tourbillonnait dans l'atmosphère de la ville, et sauf quelques rares passants, il n'y avait personne sur le boulevard.

Yourii secoua la tête sous le coup d'un dépit insurmontable, comme s'il venait à subir un affront et se mit à marcher lentement, le regard baissé vers le bout de ses bottines.

— Quel ennui, pensa-t-il, que vais-je faire?

A sa rencontre venait l'étudiant Schafrow, qui de loin, lui souriait déjà avec politesse.

— Comment se fait-il que vous flânez par ici ? demanda-t-il amicalement, s'arrêtant et tendant à Svarogitch sa main large et puissante.

— Mais, je m'ennuie... je n'ai rien à faire. Et vous-même, où allez-vous ? fit Yourii paresseuse-

ment et dédaigneusement. Il parlait toujours ainsi à Schafrow, parce qu'il se croyait le droit, en sa qualité d'ancien membre du comité, de le considérer en étudiant jeune et naïf jouant au révolutionnaire.

Schafrow sourit, content de lui-même.

— Nous avons aujourd'hui une lecture, dit-il, montrant un paquet de brochures minces à couvertures multicolores.

Yourii prit distraitement une brochure et l'ouvrant, lut le titre long et sec d'un article socialiste qu'il connaissait et avait oublié depuis longtemps.

— Et où faites-vous la lecture? demanda Yourii avec le même sourire dédaigneux, en rendant la brochure au jeune homme.

— A l'école, répondit Schafrow désignant justement le lycée où Karsavina et Doubowa étaient institutrices.

Yourii se souvint que Lyalya lui avait antérieurement parlé de ces lectures, mais qu'il n'y avait attribué aucune attention.

— Puis-je m'y rendre avec vous? demanda-t-il à Schafrow.

— Mais, je vous en prie!... s'empressa d'acquiescer Schafrow, avec un sourire bienveillant.

Il croyait Yourii propagandiste acharné et, s'exagérant le rôle qu'il avait tenu dans le parti, éprouvait pour lui un respect touchant à l'admiration.

— Je m'intéresse beaucoup à cette affaire! se crut obligé d'ajouter Yourii, pensant avec joie que sa soirée serait occupée et surtout qu'il pourrait voir Karsavina.

— Je vous en prie, je vous en prie, répéta Schafrow.

— Ah! bien, allons.

Ils traversèrent rapidement le boulevard, se dirigèrent vers le pont aux abords duquel l'atmosphère était tout imprégnée de la fraîcheur de l'eau, et arrivèrent à l'école où ils trouvèrent déjà les hommes rassemblés.

Dans une grande salle encore sombre que garnissaient une chaise et des bancs symétriquement rangés, se détachait confusément l'écran blanc de la lanterne magique. Des rires étouffés s'entendaient. Près de la fenêtre, à travers laquelle on apercevait le ciel assombri et les cimes vert foncé des arbres, se tenaient Lyalya et Doubowa. Elles accueillirent Yourii par des exclamations joyeuses.

— Comme tu as bien fait de venir, lui dit Lyalya.

Doubowa lui serra fortement la main.

— Pourquoi ne commence-t-on pas encore? demanda Yourii, scrutant furtivement la salle, avec l'espoir de voir Karsavina.

— Zinaïda Pavlovna n'assiste donc pas aux lectures? dit-il désenchanté.

Mais au même instant une allumette pétilla sur la tribune près de l'écran, éclairant le visage de Karsavina. Elle allumait une bougie, sa figure fraîche et jolie était éclairée par en bas, et elle souriait gaiement.

— Je crois bien que j'y prends part, répondit-elle d'une voix sonore, tendant d'en haut sa main à Yourii.

Il la lui serra en silence, heureux de sa présence. Elle s'appuya légèrement sur lui pour sauter, et

comme elle le frôlait, Yourii perçut l'odeur saine de sa chair.

— Il est temps de commencer, dit Schafrow sortant d'une autre pièce. Le gardien traversa la salle, marchant lourdement avec ses grosses bottes. Il allumait l'une après l'autre de grandes lampes qui répandirent bientôt une vive lumière. Schafrow ouvrit la porte du corridor et dit à voix haute :

— Quand il vous plaira, messieurs.

On entendit un bruit de pas d'abord timides puis précipités, et le public envahit la salle. Yourii considérait les arrivants avec curiosité ; l'intérêt perçant du propagandiste s'éveilla en lui. Il y avait là des vieilles gens, de jeunes hommes, des enfants. Personne n'occupa le premier rang ; plus tard il fut occupé par des dames que Yourii connaissait déjà ; le gros inspecteur de l'école, le maître et la maîtresse des collèges de garçons et de jeunes filles. Le reste de la salle était rempli d'hommes portant cafetans et paletots, de soldats, de paysans, et de femmes, et aussi d'une foule d'enfants, en blouses et en robes chamarrées.

Yourii prit place près de la table à côté de Karsavina, et se mit à écouter Schafrow qui lisait tranquillement, mais assez mal, quelque chose sur le suffrage universel. Sa voix était sourde, manquait de souplesse, et tout ce qu'il lisait prenait le caractère d'un tableau de statistique. Cependant, on l'écoutait avec attention, et seuls, les intellectuels, assis au premier rang, finirent par se remuer et chuchoter entre eux. Yourii en fut dépité et il eut pitié de Schafrow. Et quand l'étudiant fut fatigué, Yourii dit doucement à Karsavina :

— Donnez, je finirai la lecture.

Karsavina lui jeta à la dérobée un coup d'œil caressant.

— Voilà qui est bien!... Lisez.

— Est-ce que cela ne paraîtra pas déplacé ? demanda Yourii, lui souriant comme à un complice.

— Déplacé ? mais tout le monde en sera content.

Et profitant d'une interruption elle parla à Schafrow, et comme ce dernier se sentait fatigué, percevant les défectuosités de sa lecture, il accepta avec joie.

— Mais, je vous en prie, je vous en prie, s'exclama-t-il selon son habitude, cédant la place à Yourii.

Yourii aimait et savait lire. Sans regarder personne il se dirigea vers la tribune, et commença d'une voix nette et sonore. Une ou deux fois, il se retourna vers Karsavina et chaque fois, il rencontra son regard brillant et expressif. Il lui sourit discrètement un peu confus et revenant à son livre, lut plus haut avec plus d'expression ; il lui semblait qu'il accomplissait là, pour elle, une œuvre bonne et intéressante.

Lorsqu'il eut fini de lire, le premier rang l'applaudit ; Yourii s'inclina sérieusement du côté du public, et descendant de la tribune adressa à Karsavina un large sourire, comme pour lui dire : « J'ai fait cela pour toi. »

Le public trépignait, murmurait, remuait les chaises, et finit par s'écouler. Yourii fut présenté à deux dames qui le contemplèrent.

Puis on éteignit les lumières et la pièce devint tout à fait sombre.

— Je vous remercie, dit chaleureusement Schafrow serrant la main de Yourii; si on lisait toujours ainsi chez nous!

La lecture était sa besogne et il se sentait obligé envers Yourii, comme si le jeune homme lui avait rendu un service personnel bien qu'il le remerciât au nom du peuple.

Schafrow prononça ces mots d'une voix ferme, assurée.

— Nous ne faisons pas assez pour le peuple, déclara-t-il, comme s'il dévoilait à Yourii un grand secret, et quand on fait quelque chose, on le fait tant bien que mal, nonchalamment. C'est vraiment bizarre, pour amuser des seigneurs qui s'ennuient, on fait venir des douzaines d'acteurs de premier ordre, des chanteurs, des lecteurs; mais quand il s'agit du peuple, on lui fait faire la lecture par un homme tel que moi... sa main fit un geste débonnaire et ironique... et tout le monde est content. Que leur faut-il de plus!

— C'est vrai, dit Doubowa, il est répugnant de lire sur les journaux des colonnes entières consacrées aux jeux merveilleux des artistes, tandis qu'ici...

— Et c'est pourtant une chose intéressante, déclara Schafrow en ramassant avec amour ses brochures.

— Sainte naïveté, pensa Yourii, mais la présence de Karsavina et son propre succès le rendaient bon, indulgent, et cette simplicité de Schafrow l'émut un peu.

— Où allons-nous maintenant? demanda Doubowa, quand ils furent sortis dans la rue. Dehors

il faisait beaucoup plus clair que dans la salle, et au ciel s'allumaient les étoiles.

— Schafrow et moi, nous allons chez Botowes, dit Doubowa, et vous, vous allez accompagner Zina.

— Avec plaisir, dit Yourii, sincèrement.

Ils se séparèrent.

Le long du chemin, jusqu'à la demeure de Karsavina, qui occupait avec Doubowa un petit logement au milieu d'un grand jardin peu ombragé, Yourii et Karsavina conversèrent de la lecture et Yourii se persuadait de plus en plus qu'il venait d'accomplir quelque chose de bon et de grand.

Devant la porte, Karsavina dit :

— Entrez donc chez nous un instant.

— Je veux bien, accepta Yourii.

Karsavina ouvrit la porte et ils pénétrèrent dans une petite cour négligée qui précédait le jardin.

— Allez dans le jardin dit Karsavina en riant, je vous inviterais bien dans la maison, mais je crains que ce ne soit pas suffisamment arrangé chez nous, pour vous recevoir ; je ne suis pas rentrée depuis ce matin.

Elle pénétra dans la maison, et Yourii se dirigea lentement vers la verdure parfumée. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta au milieu d'un sentier, et mû par une curiosité avide fixa les fenêtres de la maison, comme s'il se passait quelque chose d'extraordinaire, de mystérieux et de joli.

Karsavina apparut sur le perron, et Yourii eut peine à reconnaître la jeune fille : elle avait remplacé sa robe noire par une fine chemise petit-russienne largement décolletée, à manches courtes, et par une jupe bleue.

— Me voilà, fit-elle, et une cause imprécise la faisait sourire, timide.

— Je le crois, répondit Yourii avec une expression mystérieuse qu'elle seule pouvait comprendre.

Elle sourit, se détourna un peu, et ils marchèrent parmi les buissons verts de lilas et de hautes herbes.

Les arbres étaient petits ; il y avait surtout des cerisiers, aux feuillages jeunes sentant la gomme ; derrière le jardin, un pré s'étendait, où l'herbe drue était fleurie.

— Asseyons-nous ici, dit Karsavina.

Ils s'installèrent sur une haie à demi effondrée et contemplèrent le crépuscule transparent qui descendait, languide sur la prairie.

Yourii attira vers lui une branche de lilas et des fines gouttelettes de rosée jaillirent en gerbe.

— Voulez-vous, je vous chanterai quelque chose, proposa Karsavina.

— Mais, certainement, répondit Yourii.

Comme l'autre soir sur la rivière, Karsavina cambra sa poitrine nettement dessinée sous la chemise transparente et jeta les premières notes : *La brillante étoile d'amour*.

Sa voix montait dans l'air du soir, passionnée et pure. Yourii s'immobilisa, respirant à peine, et la couvant des yeux. Elle sentit son regard, ferma les yeux, cambra davantage sa gorge et chanta toujours mieux, plus fort. Tout semblait l'écouter, tout était silencieux, et Yourii compara ce mystère et ce calme au silence attentif qui règne dans les bois, quand chante le rossignol printanier.

Lorsqu'elle se tut, après avoir fait vibrer la

dernière note, le silence sembla devenir plus profond. La rougeur du soir s'éteignait, et le ciel était d'instant en instant plus sombre, plus vaste. Les feuilles s'agitaient imperceptiblement, l'herbe frémit, quelque chose de tendre et de parfumé flotta dans l'air, un soupir s'élevait de la prairie, se répandait dans le jardin.

Karsavina regarda Yourii et ses yeux flambaient dans la pénombre.

— Pourquoi vous taisez-vous? demanda-t-elle.

— On est trop bien ici, murmura Yourii. Et il attira encore la branche lourde de rosée.

— Oui, il fait bon, répondit Karsavina, rêveuse. La vie est bonne! ajouta-t-elle, après un court silence.

Dans le cerveau de Yourii quelque chose remua de familier et de triste sans sincérité, qui disparut aussitôt.

Deux sifflements perçants résonnèrent au delà de la prairie, puis le calme revint.

— Aimez-vous Schafrow? demanda inopinément Karsavina, en riant elle-même de l'imprévu de sa question.

Un sentiment jaloux s'agita en Yourii, mais il répondit sérieux, s'efforçant un peu:

— C'est un brave garçon.

— Avec quel entraînement il s'adonne à son travail!

Yourii ne répondit pas.

Une vapeur blanchâtre montait de la prairie et l'herbe blêmissait sous la rosée.

— Il commence à faire humide, dit Karsavina serrant les épaules.

Yourii considéra inconsciemment ces épaules tendres et rondes, et subitement se sentit confus : elle saisit son regard et l'ayant compris se troubla, mais cela lui était agréable et plaisant.

— Allons-nous-en.

Et ils s'en revinrent à regret, se heurtant l'un contre l'autre par le sentier étroit. Le jardin était devenu obscur et Yourii regardant autour de lui, se dit que maintenant allait commencer une autre vie mystérieuse, inconnue des hommes, la vie du jardin ; là-bas, parmi les arbres et l'herbe humide viendraient bientôt errer des ombres furtives, les ténèbres descendraient et l'étrange voix verte de ce silence parlerait seule...

Il le dit à Karsavina. La jeune fille se retourna, et ses yeux foncés regardèrent longuement le jardin obscur. Yourii pensa que, si elle jetait tout à coup ses vêtements pour courir toute nue, blanche et joyeuse sur l'herbe mouillée, cela ne serait nullement bizarre, mais au contraire beau et naturel, et que la vie du jardin obscur, loin d'être profanée, n'en serait que plus complète. Yourii eut l'intention de le lui dire aussi, mais il ne l'osa pas, et parla du peuple et des lectures. Mais leur conversation languit et cessa comme s'ils avaient dit tout à fait autre chose que ce qu'il eût fallu dire. Ils parvinrent ainsi en silence à la porte, se souriant, et accrochant de leurs épaules les feuillages mouillés, qui les éclaboussaient de rosée. Il leur semblait que tout s'apaisait et que tout, autour d'eux, s'abandonnait au même bonheur.

La cour était comme auparavant calme, déserte, et les fenêtres ouvertes faisaient sur la maisonnette

blanche des taches d'obscurité. Mais la porte sur la rue était poussée, et on entendait dans la maison, des pas précipités et le bruit des tiroirs qu'on ouvrait et refermait.

— Olia est venue, dit Karsavina.

— C'est toi Zina? prononça dans la chambre la voix de Doubowa, et le ton de cette voix faisait comprendre que quelque chose de mauvais était survenu.

Elle sortit sur le perron, pâle, éperdue.

— Où étais-tu disparue ?... Je te cherche... Semenov se meurt, dit-elle haletante.

— Quoi ! demanda Karsavina avec effroi.

— Oui, il se meurt... Le sang a jailli de sa gorge... Anatoliï Pavlovitch dit que c'est la fin... On l'a transporté à l'hôpital. Et comme c'est bizarre, inattendu : Nous étions chez les Ratoves prenant le thé ; il était si gai ! Il discutait de quelque chose avec Novikow, quand tout à coup, il s'est mis à tousser, s'est levé, chancelant et a vomi du sang, sur la nappe, dans une petite soucoupe à confiture, un sang épais, noir...

— Et lui... sait-il que... demanda Youriï mû par une curiosité aiguë, et se souvenant brusquement du clair de lune et de l'ombre noire, et de cette voix triste, faible et irritée : « Vous, vous vivrez encore, vous passerez devant ma tombe, vous vous y arrêterez pour satisfaire votre besoin. »

— Je crois qu'il le sait, répondit Doubowa, agitant nerveusement ses mains, il nous a regardés tous demandant : « Qu'est-ce que c'est »... puis, tout son corps a tremblé affreusement.

Il a dit encore : « Déjà »... Ah ! comme c'est laid et terrifiant !

Ils cessèrent de parler.

C'était la nuit, et, quoique l'air fût transparent, l'ombre leur semblait devenue subitement triste et plus noire.

— La mort est une chose horrible, dit Yourii pâlissant. Doubowa soupira et baissa les yeux. Le menton de Karsavina trembla et elle sourit d'un aune sourire coupable.

Cette mort ne la frappait pas si vivement que les autres, parce que toute frémissante de vie, elle ne pouvait concentrer son attention sur la mort. Elle ne pouvait croire qu'il fût possible de souffrir et de mourir par une soirée d'été, si douce et si claire et alors qu'en elle vibrait la lumière et la joie de vivre. Cela était naturel, sans doute, mais lui paraissait mal, sans qu'elle sût pourquoi. Et, honteuse de sentir ainsi, elle tâcha d'étouffer ses sentiments, d'en susciter d'autres ce qui la faisait paraître plus effrayée même que Doubowa et que Yourii.

— Oh ! le pauvre ! alors il...

« Alors il mourra bientôt ? » voulut demander Karsavina ; cependant elle ne le fit pas ; mais accabla Doubowa d'une série de questions absurdes, dénuées de sens.

— Anatolii Pavlovitch dit qu'il mourra cette nuit ou demain matin, au plus tard, fit sourdement Doubowa.

Karsavina parla d'une voix douce, hésitante.

— Allons chez lui... ou, peut-être ne faut-il pas... Je ne sais...

Et la même question se posa pour tous.

Fallait-il aller voir mourir Semenov ; était-ce bien ou mal ? et pourtant tous désiraient en la craignant, l'effrayante vision. Aller ? le geste leur paraissait alternativement très beau et très vil.

Yourii haussa les épaules, indécis :

— Allons-y... On peut ne pas entrer, puis, qui sait...

Peut-être voudra-t-il voir quelqu'un... consentit Doubowa, soulagée.

— Allons, dit Karsavina résolument.

— Schafrow et Novikow y sont déjà, ajouta Doubowa, comme pour se justifier.

Karsavina courut à la maison prendre son chapeau et un manteau, ensuite ils traversèrent d'un pas morne, la petite ville, se dirigeant vers un grand bâtiment à trois étages, mal recouvert de plâtre gris : l'hôpital où se mourait Semenov.

Sous les voûtes basses des corridors, l'obscurité était appesantie par une odeur persistante d'iodoforme et d'acide carbonique. Quand ils passèrent devant la section des fous, ils entendirent une voix étrangement concentrée, qui parlait vite d'un ton coléreux, mais ils ne virent personne, et cela leur fut doublement pénible.

Ils se retournèrent craintivement vers une petite fenêtre carrée. Dans le couloir, un vieux moujik à grande barbe blanche étalée sur sa poitrine, comme un plastron, et portant un long tablier blanc, vint à leur rencontre, en traînant ses grosses bottes.

— Que demandez-vous ? questionna-t-il en s'arrêtant.

— On vous a amené aujourd'hui un étudiant, Semenov, précisa Doubowa.

— Salle n° 6, donnez-vous la peine de monter, fit le domestique s'éloignant. Ils l'entendirent cracher bruyamment sur le plancher, qu'il frotta ensuite du pied.

En haut, il faisait plus clair, plus propre, et les plafonds n'étaient pas voûtés. Une porte à laquelle était fixé un écriteau portant : « Cabinet du docteur » était ouverte. Une lampe brillait dans la pièce, et quelqu'un y choquait des fioles !

Youriï jeta les yeux dans la chambre et appela.

Le bruit de fioles cessa, et Riasantzew apparut, frais et puissant, comme toujours.

— Ah ! fit-il d'une voix haute et gaie, évidemment habitué à cette atmosphère, si lourde aux visiteurs. C'est justement aujourd'hui mon jour de service. Bonjour, mesdemoiselles !

Mais, fronçant de suite les sourcils, et d'une voix tout autre, triste, expressive :

— Je crois qu'il est dans le coma. Venez, Novikow et les autres sont là.

Pendant qu'ils allaient en file indienne par les couloirs propres et déserts le long des grandes portes blanches aux numéros noirs, Riasantzew parlait :

— On a envoyé chercher le pope. C'est étonnant comme il s'est écroulé vite. J'en suis même surpris. Du reste ces derniers jours, il s'enrhumait continuellement et cela nuisait à son état. Tenez, il est là...

Riasantzew ouvrit une porte blanche, et entra ; les autres le suivirent, gauches, se bousculant sur le seuil.

La salle était propre et vaste. Sur les six lits qui s'y trouvaient, quatre étaient vides, et soigneusement bordés de rudes couvertures grises, qui tombaient en plis droits et rigides, évoquant — pourquoi? — des cercueils; sur le cinquième était assis un petit vieillard en robe de chambre, à la face ridée, qui regardait craintivement les arrivants; enfin, sur le sixième lit, couvert d'une couverture semblable, Semenov était étendu. A côté de lui, Novikow était assis, courbé en deux, et près de la fenêtre se tenaient Ivanov et Schafrow.

Pourtant dans la salle, tous s'embarrassèrent de devoir se serrer les mains en présence de Semenov mourant; mais, en même temps, il leur semblait encore plus gênant de ne pas le faire, et de rendre plus évidente l'approche de la mort. Les uns se saluèrent, les autres n'en firent rien, mais tous s'arrêtèrent d'un même mouvement pénible et troublé.

Le malade respirait à de rares intervalles, difficilement. Il ne ressemblait guère au Semenov que tout le monde connaissait; d'ailleurs il ne semblait plus vivant. Bien qu'il eût les mêmes traits qu'auparavant et que ses membres fussent pareils à ceux des autres hommes, ils se distinguaient pourtant par une fierté particulière, terrible, émouvante. Ce qui animait si naturellement le corps des autres, ne semblait plus exister en lui : quelque chose d'horrible s'accomplissait hâtivement quelque part, au fond de ses organes immobiles ; comme un travail inévitable et nécessaire que surveillait avec une attention extraordinaire, le peu qui lui restait de sa vie.

La lampe brûlant au plafond, éclairait nettement le visage inanimé du moribond. Debout au milieu de la salle, tous le fixaient, muets, comme s'ils craignaient de troubler ce je ne sais quoi de grandiose et d'oppressant ; et dans le silence, la respiration saccadée, sifflante et difficile du malade s'entendait avec une terrible netteté.

La porte s'ouvrit de nouveau, et traînant ses menus pas séniles, un petit pope gros et dodu pénétra dans la pièce ; il était accompagné d'un chantre, homme maigre et noir. Avec eux arriva aussi Sanine. Le prêtre salua le docteur en toussottant, et s'inclina poliment devant les personnes présentes. On lui répondit avec un empressement et une courtoisie exagérée, puis on s'immobilisa de nouveau. Quant à Sanine, il ne salua personne mais s'étant installé près de la fenêtre, il examina curieusement Semenov et les assistants, essayant de discerner ce qui se passait en eux et en l'agonisant.

Celui-ci respirait toujours de même, immobile.

— Sans connaissance ? demanda onctieusement le pope sans regarder personne !

— Non, lui répondit précipitamment Novikow.

Sanine murmura quelque chose d'inintelligible. Une seconde le prêtre le considéra interrogativement, et n'entendant rien se détourna, lissa ses cheveux, revêtit son étole, et se mit à lire d'une voix douce et fûtée, avec une diction expressive, la prière des morts.

Le chantre l'accompagnait de sa basse enrouée, et leurs voix si discordantes, se mêlaient et se disjoignaient tristement, en sonorités qui montaient vers le haut plafond.

Quand retentit la cadence des litanies plaintives et stridentes, tous les yeux se portèrent, mus par un effroi involontaire, vers le visage du mourant.

Novikow, qui était le plus rapproché du lit, crut voir les paupières de Semenov trembler légèrement, et ses yeux qui ne voyaient plus, se tourner du côté ou résonnaient les voix. Mais il sembla aux autres que Semenov restait aussi immobile qu'auparavant.

Dès les premières notes, Karsavina s'était mise à pleurer, lentement, sans essuyer les larmes qui coulaient sur son beau visage. Tous la considérèrent, et Doubowa pleura également ; les hommes sentirent leurs paupières se mouiller, et serrèrent les dents, pour empêcher leurs larmes de couler. Et chaque fois que les voix s'élevaient plus haut, les sanglots des jeunes filles s'élevaient aussi.

Sanine se renfrognait. Un insurmontable dépit lui faisait remuer ses épaules, il pensait que ce chant pénible même aux hommes bien portants et loin de mourir, devait être à Semenov, intolérable, en admettant qu'il parvînt à ses oreilles.

— Vous auriez dû baisser la voix ! s'adressa-t-il au pope d'un air fâché.

Ce dernier prêta aimablement l'oreille, mais, ayant compris il fronça les sourcils et continua de psalmodier encore plus haut. Le chantre se retourna vers Sanine, sévère ; et les autres le regardèrent aussi, craintivement, comme s'il venait de dire là, quelque chose de mauvais et d'incorrect.

Sanine esquissa un mécontentement, et garda le silence.

Quand tout fut terminé, et que le pope eut enve-

loppé sa croix dans l'étole, ce fut plus pénible encore. Semenov ne bougeait toujours pas.

Et voilà que tous éprouvèrent à la fois un besoin aussi irrésistible qu'effrayant; on désirait que cela fût fini, et que Semenov fût déjà mort.

Les assistants se regardèrent honteux, effrayés, chacun tâchant d'étouffer en lui ce sentiment mauvais. Alors, Sanine prononça d'une voix lente :

— Que cela finisse ! C'est pénible.

— Ou-i, répondit Ivanov.

Ils avaient échangé ces paroles d'une voix faible, et il était évident que Semenov n'avait pu les entendre, néanmoins tous se regardèrent indignés.

Schafrow voulut dire quelque chose, mais à cet instant, un son nouveau, indescriptible et pitoyable, résonna dans la chambre et tous frissonnèrent en l'entendant :

— I...i...i... gémissait Semenov.

Puis, comme s'il eût trouvé ce dont il avait besoin, il traîna longtemps ce râle plaintif, qu'interrompait seulement sa respiration rauque et saccadée.

D'abord, on ne comprit même pas ; mais aussitôt après, Karsavina, Doubowa et Novikow éclatèrent en larmes. Le pope récita avec solennité la prière des agonisants, et son visage poupin exprimait un attendrissement de circonstance. Quelques minutes se passèrent ainsi. Enfin Semenov se tut subitement.

— Il est mort, marmotta le prêtre.

Mais juste à ce moment, Semenov remua lentement, avec effort, ses lèvres collées, son visage se contracta comme pour sourire, et les assistants entendirent sa voix sourde, si invraisemblablement faible, qu'elle semblait sortir de la profondeur de

sa poitrine, comme à travers le couvercle d'un cercueil :

— Une vraie ra-ca-ille, prononça-t-il fixant le pope.

Il frissonna, ouvrit ses yeux pleins d'une épouvante folle, et se raidit.

Tous avaient entendu ces paroles, mais personne ne bougeait : la tristesse avait subitement quitté le visage rouge et moite du pope ; il se retourna et regarda craintivement autour de lui, mais personne n'y faisait attention, seul, Sanine souriait.

Les lèvres de Semenov remuèrent de nouveau, mais aucun son n'en sortit ; seulement un côté de sa moustache blonde et rare s'abaissa. Il se raidit davantage, devenant plus terrible et plus long. Il n'y eut plus ni mouvements ni sons.

Personne ne pleurait plus. L'approche de la mort avait été plus effroyable et plus triste que la venue. On trouvait même bizarre que cette affaire si pénible et si grave se terminât si vite et si simplement. Ils restèrent encore quelques instants debout autour du lit, considérant la figure amincie du mort, comme s'ils attendaient une suite, et s'efforçant d'évoquer en eux-mêmes la pitié et l'horreur. On surveilla avec une attention concentrée les mouvements de Novikow, pendant qu'il fermait les yeux et croisait les bras du mort. Ensuite on se retira discrètement.

Dans les couloirs, les lampes étaient déjà allumées, et tout y semblait si familier et si simple, que tous respirèrent plus librement. Le pope marchait en avant, il piétina une seconde sur place, et voulant dire quelque chose d'aimable pour réconforter la jeunesse, il prononça après un soupir :

— C'est dommage, un jeune homme. D'autant qu'il est évidemment mort dans l'impénitence. Mais la miséricorde de Dieu, vous savez...

— Oui, naturellement, répondit par politesse Schafrow, qui était plus près de lui que les autres.

Le pope découragé demanda :

— Avait-il une famille ?

— Vraiment, je ne sais pas, répondit Schafrow déconcerté.

Tous s'entre-regardèrent, il semblait singulier et peu convenable que personne ne sût si Semenov avait une famille et où elle se trouvait.

— Sa sœur fait ses études quelque part dans un gymnase, fit remarquer Karsavina.

— Ah ! eh bien, au revoir ! dit le prêtre, en soulevant légèrement son chapeau de ses doigts potelés.

— Au revoir, répondirent-ils tous avec ensemble.

Dans la rue, ils s'arrêtèrent, et respirèrent soulagés.

— Où allons-nous maintenant ? demanda Schafrow.

Ils hésitèrent d'abord, puis brusquèrent les adieux, et se dispersèrent.

XI

Quand Semenov vit le sang, et qu'il sentit le vide se faire en lui et autour de lui, quand ensuite on le soutint, le porta, le coucha, faisant ainsi pour lui ce qu'il avait fait lui-même pendant toute sa vie, il comprit qu'il allait mourir, et il lui sembla bizarre de ne ressentir aucun effroi devant la mort.

En parlant de son effroi, Doubowa n'avait fait que conclure d'après cette frayeur que toute personne bien portante éprouve devant la mort, mais elle ne pouvait pas supposer que le mourant lui-même ressentît beaucoup moins d'effroi qu'elle-même. Et puis, elle et tous les autres, avaient pris la pâleur et le regard fou du malade, causés par la faiblesse et la perte du sang, pour une expression d'épouvante. Mais, la vérité était tout autre.

De tout temps, et surtout depuis qu'il se savait atteint de phtisie, Semenov avait eu peur de la mort. Au début de sa maladie, son état était terrible et ressemblait probablement à celui d'un condamné à mort, sans espoir de grâce. Il semblait presque à Semenov, que depuis cet instant-là le monde eût cessé d'exister, que tout ce qu'il y avait auparavant de beau et d'agréable en lui eût

irrévocablement disparu, que tout fût mourant à l'entour, et que chaque seconde dût amener quelque chose d'insupportable, d'épouvantable et de hideux, comme un abîme noir et béant.

Semenov se représentait la mort, précisément, sous la forme d'un précipice immense, rond, et absolument noir. Et, n'importe où il allait, faire n'importe quoi, le gouffre noir était devant lui, et dans ce vide ténébreux disparaissaient tous les sons, toutes les couleurs, et toutes les émotions.

C'était là un état d'esprit effroyable, mais qui bientôt finit par s'apaiser. Et, plus le temps s'écoulait, plus Semenov approchait de la mort, plus cela devenait pour lui trouble, vague, éloigné!

Et tout ce qui l'entourait, les sons, les émotions et les nuances, redevenait pareil aux sons, aux émotions et aux nuances, que Semenov avait toujours connus. Le soleil luisait comme d'habitude, les hommes agissaient comme ils avaient toujours agi, et Semenov lui-même accomplissait les actes les plus importants et aussi les plus insignifiants, comme de coutume ; il se levait le matin, se débarbouillant soigneusement, déjeunait, trouvait les mets délicats agréables, et désagréables les mets insipides, comme auparavant, jouissait du soleil et de la lune, pestait contre la pluie et la brume, jouait, comme auparavant, au billard avec Novikow et les autres, faisant la lecture comme autrefois, et ne pouvait s'empêcher de trouver les livres, les uns, intéressants et les autres ennuyeux et bêtes, comme toujours ; et, de constater que non seulement dans la nature et dans son entourage, mais qu'en lui-même rien n'avait changé, lui parut d'abord douloureux et

bizarre. Il essaya de changer cet ordre de choses, en obligeant le monde de s'intéresser à lui et à sa mort, lui faisant comprendre toute l'épouvante de sa situation, tâchant de le convaincre que tout était fini. Mais, lorsqu'il eut raconté tout cela à ses connaissances, il se rendit vite compte qu'il n'aurait pas dû le faire. Ceux à qui il s'adressait, se montraient d'abord étonnés, ensuite sceptiques, feignant de mettre en doute la sentence du docteur, et à la fin s'efforçaient de changer de conversation, parlant avec persévérance d'autres choses, moins désagréables. Et voilà qu'une minute après Semenov lui-même causait avec eux, non de la mort, mais de la vie. Tous ses efforts d'intéresser le monde entier à ce qui se passait en lui, restaient donc parfaitement infructueux.

Alors, il essaya de s'isoler, de s'absorber et de souffrir dans la conscience inébranlable qu'il avait de sa mort prochaine. Mais, parce qu'autour de lui et en lui-même, tout restait comme auparavant, il lui parut absurde de se persuader qu'il en pouvait être autrement, et que lui, Semenov, ne resterait pas toujours exactement tel qu'à cette heure. Et la pensée de la mort, qui s'était d'abord douloureusement enfoncée dans son cœur, commença à faiblir, et à délivrer son âme : les moments d'oubli complet se faisaient de plus en plus nombreux, et la vie paraissait de nouveau colorée, mouvementée, vibrante.

La proximité du gouffre ténébreux ne le tourmentait plus que le soir, quand il restait seul. Dès qu'il éteignait la lampe, il lui semblait que quelque chose sans forme et sans aspect se dres-

sait immédiatement devant lui, dans l'obscurité, chuchotant sans cesse : chch... chch... chch... et que, sortant de ses propres entrailles, un autre chuchotement terrible répondait au premier. Il se sentait alors fondre dans ce murmure et dans ce vide obscur ; et son propre corps s'agitait dans ce bruit comme prêt à s'y dissoudre, à disparaître sans trace, pitoyablement.

Il résolut de dormir la nuit avec une lampe allumée.

Devant la lumière, les chuchotements bizarres s'effaçaient, l'obscurité s'écartait, la sensation du gouffre béant disparaissait parce que la clarté remplissait l'âme de Semenov des notions de la vie, habituelles et familières ; il distinguait des chaises, un encrier, des rayons de lumière, ses propres pieds, une lettre commencée qu'il faudrait terminer, une icone, devant lequel était suspendue une veilleuse qu'on n'allumait jamais, ses chaussures qu'il avait oublié de poser dehors, près de la porte, et mille autres vétilles qu'il comprenait parfaitement.

Mais, dans les coins de la pièce que la lumière de la lampe n'atteignait pas le chuchotement terrible persistait ; et tout endroit obscur se transformait, pour Semenov, en un abîme profond, qui semblait vouloir l'engloutir. Il évita de fixer les ténèbres, et de penser à la mort. Car il lui était suffisant de s'en rappeler pour que les ténèbres sortissent de tous les coins, emplissant la chambre, l'entourant, éteignant la lampe pour lui dérober le monde qu'ils couvraient d'un voile imperméable, froid et opaque. Semenov, à ces moments-là, souffrait atrocement, il avait envie de pleurer

comme un petit enfant, ou de se cogner la tête contre le mur. Mais plus les jours s'écoulaient, et plus il s'approchait de la mort, plus ses sensations perdaient de leur intensité ; cependant elles se réveillaient avec une force terrible et nouvelle, quand un mot quelconque, un geste, la vue d'un cimetière ou celle d'un cercueil, rappelaient à Semenov qu'il allait mourir tout de même.

Et il commença à éviter toute allusion à sa fin prochaine, cessant de passer par les rues qui conduisaient au cimetière, et ne se couchant jamais sur le dos, avec les mains croisées sur sa poitrine.

Deux vies s'agitaient en lui : sa vie antérieure, ample et évidente, qui ne pouvait concevoir la pensée de la mort, qui ne s'en préoccupait pas, nourrissant l'espérance d'une existence éternelle ; et une autre vie, secrète, insaisissable, dissimulée comme un ver dans un fruit, qui suintait des ténèbres à travers la première vie, qu'elle empoisonnait, qu'elle torturait, qu'elle rendait insupportable.

Et ce fut à cause de cette double vie que Semenov ne s'effraya presque pas lorsqu'il se trouva enfin face à face avec la mort.

— Déjà ? avait-il seulement demandé, afin de savoir à quoi s'en tenir.

Et, lisant sur les visages de ceux qui l'entouraient, que sa vie finissait, Semenov s'étonna seulement que ce fût si simple et si naturel, comme la fin d'une affaire pénible. En même temps, il comprit par sa conscience intérieure, particulière et nouvelle, que cela ne pouvait être autrement, et que la mort venait normalement, son organisme étant détruit.

Il eut toutefois le regret de ne plus rien revoir

de ce qu'il avait vu jusqu'ici. Et pendant qu'on le transportait vers l'hôpital en voiture, il restait silencieux et ses yeux largement ouverts, pleins de larmes, regardaient autour de lui, tâchant d'embrasser tout, d'un seul regard, et souffrant de ne pouvoir retenir dans sa mémoire jusqu'aux moindres détails du monde entier, avec son ciel, ses hommes, sa verdure et ses horizons bleus et lointains. Tout lui semblait également cher, les détails qu'il n'avait jamais remarqués, aussi bien que les choses qui lui avaient toujours paru importantes et belles : le ciel profond, transparent et étoilé, le dos maigre du cocher, couvert d'un sarrau bleu et usé, et le visage triste de Novikow, et la route poudreuse, et les maisons avec leurs fenêtres éclairées, et les arbres sombres s'enfuyant, silencieux, en arrière, et le bruit de roues, et la brise frôleuse du soir, tout ce qu'il voyait, entendait et éprouvait, lui paraissait cher infiniment.

Et plus tard, avant que les souffrances physiques l'eussent isolé, en parcourant avidement et à la hâte la salle de l'hôpital, il observait et tâchait de retenir dans sa mémoire, chaque figure qu'il voyait, chaque mouvement et chaque geste. Mais, toutes ces émotions s'accumulant au plus profond de sa poitrine, allèrent grossir la source même de sa souffrance. Petit à petit, il s'éloignait de la vie, et quand il voyait maintenant quelque objet, il lui semblait étranger et inutile. Enfin, commença la dernière lutte contre la mort, et elle remplit tout son être, donnant naissance à un monde nouveau, à un monde particulier, fait d'agitations, de chutes, de faiblesses et d'efforts désespérés.

Il eut aussi des moments de lucidité : alors ses douleurs s'apaisaient, sa respiration devenait plus profonde et plus calme, et, comme à travers un voile blanc, il entrevoyait de nouveau des couleurs, des images et percevait des sons. Mais tout cela lui semblait insignifiant, faible et lointain.

Près du lit voisin, un homme au visage rasé et bizarre lisait un journal ; mais Semenov n'eut même pas l'idée de chercher à comprendre ce que lisait cet homme et pourquoi il lisait. Cependant il entendait distinctement dire que les élections du parlement étaient ajournées, et qu'un attentat avait été commis contre le grand-duc ; mais les paroles n'avaient plus pour lui aucun sens ; elles naissaient, éclataient, et passaient à travers le vide, sourdement, sans trace, comme des bulles d'air : Semenov voyait les lèvres de l'homme remuer et découvrir ses dents, ses yeux ronds se fixer sur la page ; il entendait le froissement du papier, tandis que la lampe brillait au milieu du plafond, et qu'autour d'elle des mouches, noires et sinistres, voltigeaient avec bruit.

Un point lumineux surgit dans le cerveau du malade, illuminant de plus en plus les choses environnantes.

Semenov pensa soudainement, avec une lucidité parfaite, que maintenant tout était pour lui, inutile, et que toutes les vanités du monde ne pouvaient augmenter, même d'une heure sa vie à lui, Semenov, qui devait mourir.

De nouveau il se plongea dans les ondes vacillantes d'un brouillard noir, et de nouveau il y eut la lutte sourde et sans merci entre deux forces ter-

ribles, secrètes, qui s'anéantissaient, en d'imperceptibles efforts, mais qui embrassaient convulsivement le monde entier.

Semenov se rendit pour la seconde fois à la vie, lorsqu'il entendit pleurer et chanter autour de lui, et il put se dire que cela lui était complètement étranger, et n'avait aucun rapport avec ce qui se passait en lui. Mais pendant un instant, une notion claire et lucide se ralluma en lui, il vit et comprit jusqu'au fond, ce visage d'homme, habilement triste, qui ne l'intéressait en rien.

Et cela fut le reste de sa vie ; ensuite vint l'incompréhensible, l'absolument inexprimable pour tous les vivants.

XII

— Viens chez moi, nous allons célébrer une messe pour le mort, dit Ivanov à Sanine.

Sanine accepta silencieusement, d'une inclinaison de tête. En chemin, ils achetèrent de la vodka et des hors-d'œuvre. Plus loin, ils rejoignirent Yourii Svarogitch, qui parcourait le boulevard, la tête baissée sur la poitrine.

La mort de Semenov avait fait sur Yourii une impression confuse et pénible qu'il lui paraissait à la fois indispensable et impossible d'analyser.

— Mais tout cela est très simple, se dit Yourii, en essayant de tracer dans son esprit une ligne droite et courte, l'homme n'existait pas avant qu'il ne fût venu au monde, cela est clair... et il n'existera pas non plus quand il sera mort, voilà qui n'est pas moins simple, ni moins clair... La mort, qui n'est que l'arrêt complet de la machine élaborant la force vitale, est compréhensible et n'a rien de terrible en elle... Autrefois il existait un garçon, Youra, qui allait au collège, cassait le nez de ses camarades, et qui s'amusait à hacher les orties; il avait sa vie propre, particulière, intéressante, pleine d'imprévu... Plus tard, ce Youra mourut et

voilà qu'à sa place, marche et pense, un homme tout à fait différent, l'étudiant Yourii Svarogitch. Et si on les mettait ensemble, Youra ne saurait nullement comprendre le Yourii d'aujourd'hui et peut-être le haïrait-il même, comme quelqu'un qui pourrait devenir son répétiteur, et lui causer un tas d'ennuis ! Cela veut dire, qu'entre eux existe tout un abîme, et que, si le garçon Youra est vraiment mort, je suis mort moi-même, et jusqu'à présent je ne m'en étais même pas aperçu. Voilà comme cela s'est passé. C'est si naturel et si simple ! Oui, et au fond que perdons-nous en mourant ?... La vie est plutôt mauvaise que bonne... Il est vrai qu'il y a aussi des plaisirs, et les perdre serait pénible, mais en mettant une fin à tous les maux de la vie, la mort nous fait plutôt gagner. Oui, c'est très simple et nullement terrible ! dit Yourii tout haut en poussant un soupir de soulagement ; mais il se reprit aussitôt, ressentant une fine piqûre en son âme. Non !... Un monde entier, compliqué et plein de vie, qui se transforme en un clin d'œil en néant... non, ce n'est pas la transformation du garçon Youra en Yourii Svarogitch, mais c'est dégoûtant, absurde, incompréhensible et effrayant...

Une sueur fine et froide, perlait sur son front.

Il tendit toutes les forces de son cerveau, afin de concevoir cet état impossible à supporter, mais que chacun supporte, comme l'avait fait tout à l'heure Semenov.

— Et il n'est pas mort de peur, pensa Yourii souriant de l'étrangeté de cette réflexion. Au contraire, il se moquait encore de nous tous, et surtout du pope, de ses prières, de sa fausse tristesse...

Youriï se dit qu'il avait touché là un certain point, qu'il ne tarderait pas à l'éclaircir ; mais entre son âme et ce point se dressait comme un mur d'opacité insurmontable ; son esprit glissait sur une surface lisse, et au moment où il croyait atteindre la pensée, celle-ci le fuyait. Et, de tous côtés, son imagination ne trouvait que les mêmes paroles plates et ennuyeuses : « Incompréhensible », « effrayant »... Sa pensée n'avançait pas et, probablement, ne pouvait plus avancer...

C'était pénible et fatigant pour son âme et pour son corps. Une angoisse serrait son cœur, ses pensées semblaient devenir flasques, incolores, la tête lui faisait mal, et il avait envie de s'asseoir là, sur le boulevard, renonçant à tout, même à la vie.

— Comment Semenov avait-il pu rire, en sachant que tout allait être fini !... Était-ce un héros ?... Mais non, il ne s'agissait pas d'héroïsme ici... Alors, la mort n'était pas aussi terrible qu'il le pensait ?...

Ivanov l'appela subitement d'une voix forte.

— Tiens, c'est vous ! Où allez-vous ? demanda Youriï en frissonnant.

— Célébrer une messe pour feu notre ami, répondit Ivanov, d'une voix gaie et grossière. Venez avec nous. Que diable faites-vous là, toujours seul ?

Et Youriï effrayé, attristé, ne trouva pas Ivanov et Sanine aussi désagréables que d'habitude.

— Mais oui, je vais avec vous, accepta-t-il ; mais au même instant, il songea, se souvenant de sa supériorité : « Au fait, qu'ai-je à faire avec ces gens-là ? Irai-je boire leur vodka et débiter des truismes ? »

Il fut sur le point de refuser, mais tout son être

protestant instinctivement contre la solitude, il s'en fut avec eux.

Ivanov et Sanine gardaient le silence, et ils arrivèrent ainsi, jusqu'à la demeure d'Ivanov.

Il faisait nuit, complètement, et, devant la porte, ils distinguèrent vaguement une silhouette d'homme, assise sur un banc et tenant dans ses mains une grosse canne à crochet.

— Tiens, l'oncle Pietre Ilitch ! s'écria joyeusement Ivanov.

— Moi-même, répondit l'homme, et sa voix sourde et puissante résonna fortement dans l'air pur.

Yourii se souvint que l'oncle d'Ivanov était un vieux chantre ivrogne, faisant partie du chœur de la cathédrale. Il portait sa moustache grise à la manière des soldats du temps de Nicolas Ier, et sa veste, noire et usée, puait abominablement.

— Bon, bon, bon ! dit-il, et sa voix, semblait sortir d'un tonneau. Ivanov le présenta à Yourii.

— Celui-ci lui tendit gauchement la main, ne sachant ni quoi dire, ni comment se tenir près d'un tel personnage ; mais, se souvenant tout de suite que pour lui tous les hommes devaient être égaux, il se mit à marcher à côté du vieux chantre.

La chambre qu'occupait Ivanov ressemblait à un cabinet de débarras plutôt qu'à une demeure, tant elle était encombrée et poussiéreuse. Mais quand son hôte eut allumé la lampe, Yourii vit que les murs étaient garnis de gravures faites d'après les tableaux de Wasnetzow, et que ce qu'il avait pris pour un tas de décombres n'était autre chose que des livres amoncelés.

Embarrassé, il se mit à examiner attentivement les gravures.

— Aimez-vous Wasnetzow ? lui demanda Ivanov, qui, sans attendre de réponse, allait chercher la vaisselle.

Sanine annonça à Pietre Ilitch, la mort de Semenov.

— Que Dieu lui fasse paix, gronda de nouveau la voix du vieux chantre. Il ajouta :

— Donc, tout est fini.

Yourii regardait Pietre Ilitch d'un air rêveur, et subitement il éprouva pour le bonhomme une grande sympathie.

Ivanov apporta du pain, une assiette de concombres salés et des verres. Tout cela déposé sur la table préalablement couverte d'un journal, il prit la bouteille, et d'un mouvement sec, presque imperceptible, il en fit sauter le bouchon sans répandre une seule goutte du liquide.

— Quelle adresse ! s'émerveilla Pietre Ilitch.

— On voit tout de suite un homme qui s'y connaît, dit Ivanov d'un air de suffisance, remplissant les verres de liqueur verdâtre.

— Allons, messieurs, dit-il, élevant la voix et prenant son verre. Pour le repos de l'âme, et cœtera.

Ils mangèrent les hors-d'œuvre, puis burent de nouveau. On parlait peu, on buvait beaucoup. Bientôt l'air de la petite chambre devint étouffant, Pietre Ilitch alluma une cigarette et la fumée bleue du mauvais tabac vint encore épaissir l'atmosphère. La vodka bue, la fumée et la chaleur indisposaient Yourii. La tête lui tourna, hantée par l'obsédant souvenir de Semenov.

— Quelle vilaine chose que la mort! fit-il.

— Et pourquoi? demanda Pietre Ilitch. La mort?... ho! ho!... Mais, c'est nécessaire!... La mort!... Et si l'on vivait éternellement?... Ho! ho!.. Prenez garde à ce que vous dites... La vie éternelle!... et que serait la vie éternelle?

Et Yourii se demanda aussitôt ce qu'il en serait s'il devait vivre toujours. Il se représenta une longue raie grise, illimitée, se déroulant sans but dans le vide, comme si elle se dévidait de l'infini à l'infini. Alors, toute notion de couleur, de son et d'émotion, s'effacerait, pâlirait, s'effondrerait dans un gris trouble, coulant toujours, sans mouvement et sans fin. Cela ne serait plus la vie, mais une mort éternisée.

Yourii eut positivement peur.

— Oui, c'est vrai, murmura-t-il.

— Il paraît que ça vous a fait une grande impression? prononça Ivanov.

— Mais qui n'en aurait été pas impressionné? répondit Yourii.

Ivanov secoua la tête et se mit à raconter à Pietre Ilitch les dernières minutes de Semenov.

L'air de la chambre était insupportablement étouffant. Yourii suivait du regard la vodka, brillante sous la clarté de la lampe, qu'engloutissait la bouche rouge d'Ivanov, et il sentit que tout autour de lui tournait et s'embrouillait.

— A-a-a-a-a..., murmurait dans ses oreilles une petite voix fine, mystérieuse et triste.

— Non, la mort est terrible! répéta-t-il inconsciemment pour la seconde fois, comme répondant à cette petite voix mystérieuse.

— Vous êtes par trop nerveux, fit dédaigneusement Ivanov.

— Et vous, êtes-vous capable de?... questionna Yourii.

— Moi? Et non pas! Sans doute, je n'ai nulle envie de mourir : c'est une sale affaire, et vivre est mille fois plus gai. Mais, si la mort venait à me saisir, eh bien... je mourrais dans une heure et sans faire trop de façons.

— Mais tu n'es jamais mort jusqu'ici, donc tu ne peux pas vérifier, sourit Sanine.

— C'est encore vrai, accorda Ivanov.

— Tout cela est déjà entendu, dit subitement Yourii, avec irritation, on peut dire tout ce qu'on veut, mais la mort reste toujours la mort. Elle est terrible par elle-même ; et pour un homme qui... eh bien, pour un homme qui se rend compte de sa vie, cette fin violente et inévitable tue toute la joie de son existence... Quel est donc le sens de la vie?

— Et cela aussi est déjà entendu, l'interrompit railleusement Ivanov, irrité à son tour. Vous pensez tous que vous seulement...

— Quel est donc le sens de la vie? demanda pensivement Pietre Ilitch.

— Mais il n'y en a pas! s'écria Ivanov courroucé.

— Non, c'est impossible, répliqua Yourii, tout est trop ingénieusement disposé autour de nous.

— A mon avis, remarqua Sanine, il n'y a rien de bon sur la terre.

— Que me dites-vous là? Et la nature?

— Oh, la nature! Sanine fit un geste méprisant

et souriant, très doux : Ce n'est qu'une ancienne habitude de dire que la nature est parfaite. Pour être vrai, elle est aussi triste que l'existence humaine chacun de nous pourrait, sans trop surmener sa fantaisie, se représenter le monde cent fois meilleur qu'il n'est. Pourquoi n'avons-nous pas la chaleur et la lumière éternelles, un jardin universel, toujours vert et joyeux.

— Et le sens de notre vie?

— Naturellement, il doit y en avoir un; tout simplement parce que le but implique la marche des choses, et s'il n'y avait de but, tout ne serait qu'un chaos. Or, ce but est hors de notre vie, il est dans le principe même de l'univers, c'est évident. Nous ne pouvons être ni l'origine, ni la fin de l'univers. Notre rôle est auxiliaire, c'est-à-dire passif. Par le seul fait que nous vivons, nous accomplissons notre mission. Notre vie est nécessaire, donc notre mort est nécessaire aussi.

— A quoi?

— Et comment le saurais-je? sourit Sanine, et puis, que m'importe? Ma vie, ce sont mes sensations agréables et désagréables; quant à ce qu'il y a au delà de mes limites, que le diable l'emporte. Nous pouvons inventer n'importe quelle hypothèse, elle n'en restera pas moins une hypothèse sur les bases de laquelle il serait bête de construire la vie... Que celui qui en a besoin se creuse la tête... pour moi, je veux vivre... Voilà!

— A ce propos, si nous prenions un verre? proposa Ivanov.

— Croyez-vous en Dieu? demanda Pietre Ilitch, tournant ses yeux troublés du côté de Sanine; à

présent personne n'y croit plus... on ne croit même plus à ce qui est croyable.

— Oui, je crois en Dieu ! déclara Sanine en riant, la croyance en Dieu m'est restée de mon enfance et je ne vois aucune nécessité de lutter contre elle, ni d'ailleurs de l'affermir. C'est très avantageux : si Dieu existe je lui apporterai une foi sincère et au cas où il n'existerait pas, eh bien ! tant mieux pour moi.

— Mais c'est sur les fondements de la foi et de l'irréligion qu'on bâtit la vie, fit observer Yourii.

Sanine secoua la tête et son visage prit une expression d'indifférence amusée et avenante.

— Non, dit-il, je ne base pas ma vie sur ces éléments-là.

— Et sur lesquels, alors ? fit Yourii, lassé.

« A-a-a... il ne faut plus boire », pensait-il en se passant la main sur le front qu'il sentait couvert d'une sueur froide. Aussi n'entendit-il pas tout de suite ce que disait Sanine. La tête lui tournait ; pendant une seconde il crut se trouver mal.

— ... Je crois que Dieu existe, mais cette foi vit en moi par elle-même, continuait Sanine quoique je ne sache pas avec certitude si Dieu existe. Et s'il me veut quelque chose... comment pourrai-je le savoir, même en gardant une foi des plus ardentes ?... Dieu est Dieu, et comme ce n'est pas un homme on ne peut l'évaluer avec aucune mesure humaine. Sa création, que nous voyons, contient tout : le mal et le bien, la vie et la mort, le beau et le laid, enfin, tout. Or, par cela même tout sens et toute précision nous échappent, donc son sens n'est pas humain, et sa définition du bien et du mal, n'est pas hu-

maine non plus. Notre conception de Dieu sera toujours idolâtre et nous donnerons toujours à notre fétiche une physionomie et des vêtements conformes aux conditions climatériques du lieu où nous vivons... Quelle absurdité !

— C'est juste ! soupira Ivanov.

— Alors à quoi bon vivre ? demanda Yourii en repoussant son verre avec dégoût.

— Et à quoi bon mourir ?

— Je ne sais qu'une chose, répondit Sanine, ce que je désire, c'est que la vie ne soit pas pour moi un supplice... Dans ce but, il faut avant tout satisfaire mes désirs naturels... Notre désir est tout ; quand les désirs s'éteignent en l'homme, sa vie expire aussitôt, et quand il tue ses désirs, il se tue également.

— Mais nos désirs peuvent être mauvais ?

— Cela se peut très bien.

— Alors ?

— Alors... C'est la même chose, répondit affablement Sanine, fixant sur le visage de Yourii ses yeux clairs et immobiles.

Ivanov fronça les sourcils, considéra Sanine avec défiance mais ne dit rien. Yourii se taisait aussi et, sans savoir pourquoi, il lui était pénible de regarder ces yeux clairs et sereins dont il tâchait cependant de soutenir la fixité.

Pendant quelques minutes le calme régna, absolu ; on n'entendait que le bruit que faisait un papillon de nuit, en se cognant désespérément contre la vitre de la croisée. Pietre Ilitch hochait tristement la tête, penchant son visage hébété par l'alcool sur le journal sale et mouillé. Sanine souriait toujours.

Ce sourire constant irritait et attirait Yourii.

« Que ses yeux sont transparents ! » pensa-t-il.

Tout d'un coup Sanine se leva, ouvrit la fenêtre et fit sortir le papillon. Comme le battement doux d'une grande aile, une onde d'air pur et frais passa dans la pièce.

— Oui, dit Ivanov, répondant à ses propres pensées, les hommes sont différents et à cause de cela on va boire.

— Non, répondit Yourii en branlant la tête, je ne boirai plus.

— Et p-pourquoi ?

— Je bois peu, en général...

La vodka et la chaleur alourdissaient sa tête et il avait envie de se retrouver en plein air.

— Je m'en vais... dit-il en se levant.

— Où ça ?... buvons encore !...

— Non, vraiment, je... je dois... marmotta distraitement Yourii, cherchant sa casquette.

— Eh bien, au revoir !

En fermant la porte Yourii entendit encore la voix de Sanine disant à Pietre Ilitch : « ... Oui, ne soyons pas comme les enfants ; seulement les enfants ne savent pas distinguer le beau et le bien, ils sont naturels et sincères, et là est leur... »

Yourii ferma la porte et n'entendit plus rien.

La lune, ronde et claire, planait dans le ciel haut. L'air était frais et l'humidité de la rosée effleurait le front de Yourii. Tout brillait sous la lumière argentée de la lune. Marchant en silence par les rues claires et solitaires, Yourii eut peine à penser que, quelque part, dans la ville, se trouvait une chambre noire et silencieuse dans laquelle était

étendu sur une table, Semenov, glacé par la mort.

Cependant Yourii ne pouvait plus évoquer ces pensées lourdes et terribles qui écrasaient son âme et lui dérobaient le monde en le couvrant d'un brouillard lourd et foncé. Une tristesse calme pesait sur son cœur, et il éprouvait le besoin de contempler la lune, brillante et lointaine.

En traversant une place qui s'étendait devant lui, déserte sous la clarté de l'astre, Yourii se rappela subitement Sanine.

— Quel est donc cet homme ? se demanda-t-il avec perplexité ; et il médita longtemps sans arriver à le définir.

Il lui était agréable d'avoir rencontré un homme que lui, Yourii, ne pouvait définir d'un seul coup, mais il en éprouvait un désir de le juger défavorablement.

— Un phraseur, se dit-il avec un plaisir méchant. Autrefois on posait en montrant du dégoût pour la vie et des idéals singuliers, et maintenant, voilà qu'on pose pour l'animalité...

Puis, cessant de s'occuper de Sanine, Yourii pensa à lui-même. Et il se dit que lui ne posait en rien et que, hormis ses douleurs et ses pensées, il n'y avait rien en lui qui le rendît dissemblable aux autres.

Cela le réjouit, mais quelque chose lui manquait, et le souvenir de Semenov lui revint à l'esprit.

Yourii se dit mélancoliquement qu'il ne reverrait plus l'étudiant malade ; et, quoiqu'il ne l'eût jamais affectionné, Semenov lui devint proche et cher jusqu'aux larmes ; Yourii se figura le défunt

couché dans son tombeau, le visage pourri, et le corps plein de vers, qui remuaient lentement, et d'une manière répugnante à travers les chairs décomposées, sous l'uniforme devenu vert, maculé et humide. Tout frissonnant de dégoût, Yourii se souvint des paroles de Semenov :

« Je serai là, et vous vous arrêterez devant ma tombe, pour satisfaire votre besoin... »

— Et tout ça, ce sont des hommes, pensa Yourii avec effroi, en regardant fixement la poussière grasse de la route ! Je marche et je foule aux pieds des cervelles, des cœurs, et les yeux humains... Oh !...

Une faiblesse nauséabonde lui fit fléchir les genoux.

— Moi aussi je mourrai... et l'on marchera de même sur moi, et l'on pensera ce que je pense maintenant... Oui, tant qu'il n'est pas trop tard, il faut vivre, vivre, vivre... De telle sorte, que pas un instant de ma vie ne soit perdu... Mais comment faire ?

La place était claire et déserte, et la lune répandait partout sa lumière bleue, énigmatique. Une paix profonde enveloppait le village.

Et les cordes frémissantes de Bayane [1]
Nous par-le-ront de lui...

chantonna Yourii doucement.

— Ennuyeux, épouvantable, triste ! prononça-

1. Bayane, le poète des anciens Slaves.

t-il à haute voix, comme s'il se fût plaint à quelqu'un ; mais ses propres paroles l'effrayèrent, et il se retourna pour voir si personne ne l'avait entendu.

— Je suis saoul... pensa-t-il.

La nuit était sereine et silencieuse.

XIII

Quand Karsavina et Doubowa eurent quitté pour quelque temps la petite ville, la vie de Yourii Svarogitch devint uniforme et monotone.

Son père s'occupait de son cercle et de ses travaux d'économie, la présence de n'importe qui suffisait à importuner Riasantzew et Lyalya, de sorte que Yourii se sentait gêné de rester avec eux. Et il lui arriva insensiblement de se coucher le soir de bonne heure, et de se lever le lendemain presque à l'heure du déjeuner. Il passait toutes ses journées dans le jardin ou dans sa chambre, ruminant ses pensées, et attendant qu'un flux puissant d'énergie le poussât à faire quelque chose de grand.

Ce quelque chose « de grand » prenait chaque jour une autre forme ; tantôt c'était un tableau, tantôt une série d'articles qui devaient montrer à tout l'univers, la grosse faute que commettaient les social-démocrates, en ne donnant pas à Yourii Svarogitch le premier rôle dans leur parti ; parfois c'étaient des relations avec le peuple et une action vive et directe avec lui ; mais tout ce qu'il faisait lui semblait extrêmement important.

Cependant, les jours s'écoulaient, ne lui appor-

taient que de l'ennui. Novikow et Schafrow le visitèrent une ou deux fois. Yourii assista aux lectures, rendit des visites à son tour, mais ne trouva nulle part ce qu'il croyait chercher.

Un jour, il alla même chez Riasantzew. Le médecin occupait un grand appartement aéré et spacieux; ses chambres étaient pleines d'objets destinés à distraire un homme fort et bien portant : des attirails de gymnastique, des poids, des appareils électriques, des fleurets, des filets pour les cailles, des embouchoirs et des pipes. Tout cela révélait l'aisance et la vie saine d'un homme vigoureux.

Riasantzew reçut Yourii très affablement, lui raconta des anecdotes, lui offrit de boire et de fumer, il finit en l'invitant à une partie de chasse.

— Mais je n'ai pas de fusil, dit Yourii.

— Qu'à cela ne tienne! vous en prendrez un des miens, j'en ai cinq, répondit Riasantzew.

Il ne voyait en Yourii que le frère de Lyalya, et voulait lui plaire à tout prix. Il insista avec une telle ardeur, pour que Yourii prît un de ses fusils, celui qui lui plairait le mieux, les lui fit voir avec tant de grâce, les démontant devant lui, lui expliquant leur construction, et tirant même à la cible dans la cour, que Yourii finit par rire et accepter enfin fusil et cartouches.

— Voilà qui est parfait, dit Riasantzew sincèrement réjoui. J'ai l'intention d'aller demain au passage des oiseaux. Dans ce cas nous irons ensemble, n'est-ce pas ?

— Avec plaisir, acquiesça Yourii.

Rentré chez lui, il s'occupa presque deux heures de son fusil, l'examinant, l'ajustant à ses épaules,

visant la lampe; puis il graissa soigneusement ses vieilles bottes de chasse.

Le lendemain, vers le soir, Riasantzew gai et frais comme toujours, vint le chercher dans une droschka de course, attelée d'un cheval bai, tout pimpant.

— Êtes-vous prêt? cria-t-il à travers la fenêtre de Yourii.

Yourii, qui avait déjà accroché le fusil, la gibecière et la carnassière, sortit de la maison, l'allure gauche et le sourire confus.

— Je suis prêt, je suis prêt, dit-il.

Riasantzew, très légèrement habillé, regarda avec surprise l'équipement de Yourii :

— Mais, vous serez embarrassé, dit-il en souriant; ôtez donc tout ça, et passez-le ici. Vous le remettrez, quand nous serons sur place.

Il aida lui-même Yourii à retirer son armement, et à le ranger sur le siège de la droschka. Ensuite, ils partirent au trot de leur bon cheval. Le jour touchait à sa fin, mais il faisait encore chaud et la poussière était abondante. La droschka cahotait tellement que Yourii était obligé de se cramponner au siège. Quant à Riasantzew, il ne cessait de parler et de rire; Yourii regardait avec amitié son dos robuste, couvert d'un pardessus en tisor, décoloré sous les aisselles, et imitait malgré lui ses rires et ses plaisanteries. Quand ils arrivèrent aux champs, les herbes dures claquèrent légèrement sous les pieds du cheval; la poussière était tombée, et l'air devenu plus frais et plus doux.

Riasantzew arrêta le cheval en sueur, près d'un terrain plat et oblong, semé de pastèques; puis il cria longuement de sa voix de baryton souple et sonore :

— Kousma-a... Kousma-a-a...

A l'autre bout du terrain on voyait les silhouettes à peine distinctes d'hommes causant entre eux; aux cris de Riasantzew les têtes se levèrent et regardèrent avec attention les nouveaux venus; enfin une silhouette se détacha du groupe et marcha avec précaution le long des rangées. Quand il se fut un peu approché Yourii vit que c'était un paysan aux cheveux blancs, à la grande barbe grise et aux mains calleuses.

Il vint lentement près d'eux et dit en souriant :

— Dois-tu être fort, Anatolii Pavlovitch pour crier comme ça !...

— Bonjour Kousma, comment vas-tu.?... Le cheval peut rester chez toi, n'est-ce pas ?

— Il peut rester chez moi, répondit le paysan d'une voix calme et aimable, en prenant le cheval par la bride. On va à la chasse, quoi ?... Et qui celui-là ? demanda-t-il en considérant Yourii avec attention.

— Le fils de Nikolaï Egorovitch, répondit Riasantzew.

— Tiens ! tiens !... Et voilà, je trouvais justement qu'il ressemblait à Ludmilla Nikolavna... Alors...

Il fut agréable à Yourii que ce vieux paysan aimable connût sa sœur et parlât d'elle avec tant de simplicité et de sympathie.

— Eh bien, en route! dit joyeusement Riasantzew marchant le premier, le fusil accroché à sa gibecière.

— A la bonne heure ! s'écria Kousma derrière eux, et ils l'entendirent encore encourageant de la voix le cheval qu'il emmenait.

Ils marchèrent environ une verste avant de parvenir au marais et le soleil était déjà disparu quand ils y arrivèrent. A cet endroit la terre était plus grasse, couverte d'herbes champêtres, de laîches et de roseaux. L'eau brillait çà et là, répandant une bonne odeur humide. Riasantzew cessa de fumer, écarta ses jambes, et devint subitement grave, comme s'il allait aborder une besogne d'une importance considérable. Youri prit à droite et choisit derrière les roseaux, un petit endroit, moins bourbeux et commode pour s'y tenir debout. Devant lui s'étendait l'étang dont l'eau semblait propre et profonde, scintillante sous les dernières lueurs du crépuscule, et plus loin on distinguait une ligne sombre et unie : l'autre rive.

Presque aussitôt, des canards surgirent et volèrent lourdement, par petits groupes de deux ou de trois. Ils passèrent brusquement au delà des roseaux, par-dessus les têtes des hommes ; sur le ciel encore clair, leurs ombres se dessinaient nettement. Riasantzew tira le premier, et avec succès : le canard tué tournoya dans l'herbe comme une boule, et roula vers l'eau où il tomba, en éclaboussant les roseaux.

— A la bonne heure ! s'écria Riasantzew d'une voix sonore, qui se changea en éclat de rire.

— Au fond, pensa Yourii, c'est un très brave garçon.

Il tira à son tour, également avec succès, mais, l'oiseau tué tomba quelque part au loin et malgré sa recherche, il ne put le retrouver et n'obtint d'autre résultat que de s'égratigner les mains et de tomber dans l'eau jusqu'aux genoux. Mais ces

menus incidents ne firent que l'animer et exciter encore son ardeur.

La fumée de la poudre avait, dans l'air frais de la rivière une odeur particulièrement agréable. Les coups de feu craquaient joyeusement, jetant des lueurs rougeâtres au-dessus de la verdure assombrie. Les canards atteints décrivaient des courbes gracieuses, sur le fond du ciel vert pâle, où s'allumaient les premières étoiles. Youriï se sentit un entrain et une gaieté qu'il n'avait jamais éprouvés auparavant.

A mesure que l'heure avançait, les canards devinrent de plus en plus rares, et la brume s'épaississait tellement qu'il était difficile de viser.

— Eh !... il est temps de rentrer, cria de loin Riasantzew.

Youri n'eût pas voulu partir, mais il alla quand même au-devant de Riasantzew, entrant sans inquiétude dans les flaques d'eau, et s'accrochant aux joncs. Les deux hommes se rejoignirent haletants et les yeux allumés.

— Eh bien, avez-vous eu du succès ? demanda Riasantzew.

— Je crois bien, répondit Youriï, lui montrant sa gibecière pleine.

— Mais, vous tirez mieux que moi, complimenta Riasantzew.

Bien que Youriï crût toujours n'attacher aucune importance à l'adresse et à la forme physique, les paroles de Riasantzew le flattèrent.

Il répondit avec suffisance :

— La chance m'a servi, voilà tout.

Il faisait tout à fait noir, lorsqu'ils revinrent au

gîte. La baktcha [1] était plongée dans l'ombre et, seules, les premières rangées de melons, éclairées par le feu, mettaient sur la terre des taches longues et foncées. Près du gîte, le cheval reniflait ; un tas d'herbes sèches flambaient au même endroit ; on entendait aussi les voix des hommes causant entre eux, les rires des femmes, et une autre voix gaie et égale qui ne semblait pas inconnue à Yourïï.

— Mais c'est Sanine, dit Riasantzew étonné. Comment se trouve-t-il là ?

Ils s'approchèrent du feu. Kousma, assis dans le cercle lumineux, leva la tête et les salua amicalement.

— Eh bien, le gibier a-t-il été abondant ? leur demanda-t-il d'une voix sourde et basse, à travers sa moustache pendante.

— Ce n'est pas ce qui manque, répondit Riasantzew.

Sanine, qui était assis sur une grosse courge leva aussi la tête et leur sourit.

— Par quel hasard êtes-vous ici ? s'étonna Riasantzew.

— Kousma Prokorovitch et moi nous sommes des vieux amis, expliqua Sanine, dont le sourire s'accentuait.

Kousma eut un rire satisfait qui montra les petites rangées jaunes de ses dents gâtées. Ses doigts durs et noueux tapotèrent les genoux de Sanine.

— Mais oui, dit-il ; Anatoliï Pavlovitch, prends place et goûte-moi de cette pastèque. Et vous, panitch [2], comment vous appelle-t-on ?

1. Terre semée de melons et de concombres.

2. C'est ainsi que les vieux russiens appellent les jeunes seigneurs.

— Youriï Nicolaïevitch, fit Youriï, aimable.

Il se sentait un peu mal à l'aise, mais ce vieux paysan, calme, et son jargon caressant, mi-russe, mi-petit-russien, lui plaisait beaucoup.

— Youriï Nicolaïevitch, ça va... Eh bien, faisons connaissance. Assieds-toi Youriï Nicolaïevitch.

Youriï et Riasantzew ayant roulé près du feu, de grands potirons durs et lourds, s'assirent dessus.

— Allons, montrez-nous ce que vous venez d'abattre, dit Kousma.

Jeté hors des carnassières le gibier tué sema sur la terre des taches de sang ; à la lumière vacillante du feu, il prenait un aspect étrange et déplaisant. Le sang des oiseaux paraissait noir, et leurs pattes crispées semblaient remuer.

Kousma prit un canard, et le tâta aux ailes.

— Il est gras, dit-il, approbateur, tu pourrais m'en donner une paire, Anatoliï Pavlovitch... tu en as vraiment tant...

— Prenez tous les miens si vous voulez, proposa Youriï fébrilement.

— Pourquoi tous ?... Tu es trop bon, sourit le vieux paysan. J'en prendrais une paire, une paire seulement, pour que tout le monde soit content.

Les autres paysans et leurs femmes, s'approchèrent aussi pour regarder ; mais, aveuglés par la lumière du feu, Youriï ne pouvait les voir ; tantôt un visage, tantôt un autre, apparaissait vivement éclairé ; mais aussitôt sombrait dans l'obscurité.

Sanine s'était renfrogné. Ayant regardé les oiseaux tués, il se recula et se mit debout. La vue

de ces beaux oiseaux gisant dans le sang et la poussière, leurs plumes cassées et fripées, lui faisait mal.

Yourii mordait avec appétit, à même la tranche d'une pastèque mûre et fondante, que Kousma découpait avec un couteau à cran d'arrêt, au manche d'os jaune. Pourtant il ne cessait pas d'observer curieusement tout ce monde.

— Mange, Yourii Nikolaïevitch, la pastèque est bonne... Je connais ta sœur Ludmilla Nikolavna et ton père aussi; fais honneur à ce plat.

Tout plaisait à Yourii, et l'odeur des paysans semblable à celles, mêlées, du pain et du bisquain, et la vive lumière du feu, et la courge sur laquelle il s'était assis. Il aimait encore voir le visage de Kousma qui apparaissait distinctement lorsque le vieux regardait par terre, et disparaissait dans l'ombre, dès que Kousma levait la tête. Ses yeux brillaient. Et il semblait encore à Yourii, que les ténèbres étaient suspendues juste au-dessus de sa tête, ce qui prêtait à la place éclairée, une douce intimité ; chaque fois que le jeune homme regardait en haut, il ne voyait d'abord rien, mais peu à peu, le ciel haut et sombre apparaissait majestueusement calme, clairsemé d'étoiles.

Cependant Yourii se sentait embarrassé, ne sachant trop de quoi parler, avec ces moujiks.

Quant aux autres, Kousma, Sanine et Riasantzew, ils causaient entre eux avec beaucoup d'aisance et sans prendre la peine de choisir aucun thème de conversation ; ils parlaient de tout ce qui leur tombait sous les yeux, si bien que Yourii en était naïvement surpris.

— Eh bien, comment va la terre ? demanda-t-il, profitant d'un moment de silence, mais il sentit lui-même que sa question était déplacée.

Kousma le regarda et répondit :

— Nous attendons, nous attendons un peu...peut-être arrivera-t-il quelque chose. Puis il se remit à parler de la baktcha, du prix des pastèques et encore d'autres affaires personnelles, et Yourïi s'embarrassa encore plus, quoiqu'il éprouvât un certain plaisir à écouter.

Un bruit de pas se fit entendre, et un chien roux à la queue blanche, fortement recourbée, parut dans le cercle éclairé. Il vint flairer Yourïi et Riasantzew, et se frotter contre les genoux de Sanine qui caressa son dos aux poils rudes et hérissés. Puis, apparut un petit vieillard à la barbe rare et ébouriffée, aux yeux petits et vifs. Il portait un fusil rouillé, à un seul coup.

— Notre gardien... grand-père, dit Kousma.

Le vieux s'étant assis sur le sol, considéra Yourïi et Riasantzew.

— On vient de la chasse... donc... zézaya-t-il, en découvrant ses gencives dégarnies et rongées...Ehée ... Kousma, il est temps de faire cuire les pommes de terre, éhée...

Riasantzew prit le fusil du vieux et le montra en souriant à Yourïi.

— Voilà un drôle de fusil, dit-il, grand-père, comment n'as-tu pas peur de tirer avec ?

— Ehée, donc... Regarde, je me suis presque tué... Stefan Chapka m'a dit qu'on pouvait tirer sans piston... Ehée... sans piston... Il m'a dit que lorsqu'il reste du soufre, on peut faire feu sans

piston... Et voilà, je l'ai mis comme ça sur les genoux, j'ai armé le fusil, et j'ai tiré avec le doigt... comme ça... Alors tout d'un coup, pan !... comme il f... fra... frappa !... J'ai failli me tuer !... Ehée ! éhée... j'ai armé le fusil et, lui, pan !... me f... fra... frappa !... J'ai failli être tué.

Tous rirent... Et les larmes montèrent aux yeux de Yourïï, tant ce petit vieux, avec sa barbe blanche ébouriffée, et sa bouche rentrée lui semblait plaisant.

Le vieux riait aussi, et ses petits yeux pleuraient.

— Il n'a tenu à rien que je ne sois tué...

Derrière le cercle de lumière, dans l'obscurité, on entendait les rires et les voix des filles, qui restaient à l'écart des messieurs étrangers. A quelques pas de lui, et pas du tout à la place où le croyait Yourïï, Sanine frotta une allumette. A la lueur rose de la petite flamme, Yourïï vit briller ses yeux calmes et caressants ; près de lui se tenait une jeune femme, dont les yeux foncés sous des sourcils noirs, regardaient Sanine avec une joie naïve.

Riasantzew cligna de l'œil de leur côté et dit :

— Grand-père, tu ne feras pas mal de surveiller ta petite fille, hein...

— Et, à quoi bon la surveiller ? répondit le vieux Kousma, agitant son bras dans un geste débonnaire. Il faut que jeunesse se passe.

— Ehée donc, éhée ! déclara aussi le vieux garde en retirant du feu avec ses doigts nus, un petit charbon ardent.

On entendit Sanine rire dans l'obscurité, mais sa compagne eut probablement honte, car leurs voix murmurèrent plus à l'écart.

— Il est temps de rentrer, dit Riasantzew en se levant, merci Kousma.

— Pas de quoi, répondit Kousma, secouant avec sa manche les pépins noirs de la pastèque, restés dans sa barbe grise.

Il tendit la main à Riasantzew et à Yourii, et ce dernier serra avec gêne et plaisir les doigts noueux du vieillard.

A une petite distance du feu, il faisait plus clair. Les étoiles scintillaient, froides, et sous leurs pâles lumières tout paraissait merveilleusement calme et infini. Les hommes assis près du feu, les chevaux, le profil de la charrette et le tas de pastèques paraissaient extraordinairement noirs.

Yourii se heurta contre une citrouille et chancela.

— Faites attention par ici, fit la voix de Sanine.

— Au revoir.

— Au revoir, répondit Yourii, en se retournant.

Il vit la silhouette sombre de Sanine et une autre, féminine celle-là, haute et gracieuse, qui se trouvait serrée contre lui ; Yourii sentit son cœur battre et se pâmer doucement. Tout d'un coup, se souvenant de Karsavina, il envia Sanine.

— De nouveau, les roues de la droschka et la respiration du cheval, retentirent dans la nuit. Le feu se voyait à peine, le bruit des conversations et les rires ne s'entendaient déjà plus. C'était le calme. Yourii leva lentement les yeux vers le ciel où les étoiles brillaient infiniment.

Lorsque apparurent les clôtures et les lumières de la ville, et qu'on entendit les aboiements des chiens, Riasantzew dit à Yourii :

— Est-il assez philosophe ce Kousma ?

Yourii regarda le cou de son compagnon, et, faisant un effort pour comprendre ses paroles, qui lui arivaient confuses à travers sa triste rêverie :

— Ah !... oui... répondit-il distraitement.

— Mais, je ne savais pas que Sanine fût un si brave gars, plaisanta Riasantzew.

Yourii se remit complètement ; et il se représenta Sanine, et le joli visage de femme qu'il avait vu à ses côtés, et qui lui avait paru si admirablement doux, à la lueur de l'allumette que Sanine avait frottée. Encore une fois, il envia Sanine malgré lui ; mais cela lui fit penser de suite que les procédés de Sanine envers cette jeune paysanne devaient être considérés comme vilains.

— Je ne le savais pas non plus, dit-il ironiquement.

Riasantzew ne saisissant pas la moquerie, encouragea le cheval. Après un moment de silence, il reprit d'un ton irrésolu :

— Une jolie fille, pas ?... Je la connais... c'est la petite-fille du vieux.

Yourii se taisait. Son enchantement de tout à l'heure s'était dissipé, et il était maintenant fermement convaincu de ce que Sanine était un personnage immoral et grotesque.

Riasantzew fit un grand geste de curiosité, et prononça d'une voix insinuante :

— Diable... quelle nuit !... Cela me pénètre, mo aussi... Ecoutez, si nous y allions également, hein ?...

Yourii ne comprit pas tout de suite.

— Il y a des jolies filles... Voulez-vous ? hein ? continua Riasantzew, d'une voix gaillarde.

Une vive rougeur couvrit les joues de Yourii, un

frisson de sensualité animale parcourut son être, des images confuses apparurent en son cerveau enflammé; mais faisant un effort sur lui-même il répondit sèchement :

— Non, il est temps de rentrer; et il ajouta avec méchanceté :

— Lyalya nous attend.

Riasantzew s'affaissa subitement, ployé, rapetissé.

— Dame, oui... du reste... il est temps, en effet!... marmotta-t-il précipitamment.

Yourii serra les dents, devenu agressif, et, regardant le large dos couvert du paletot blanc, il prononça :

— En général, je ne suis pas amateur de pareilles aventures.

— Eh, oui... ha! ha!... Riasantzew riait bonhomme et hostile en même temps. Puis il se tut.

— Euh, diable... c'était maladroit, pensa-t-il.

Jusqu'à la maison, ils gardèrent le silence, et la route leur sembla éternelle.

— Vous rentrez? demanda Yourii, sans regarder son compagnon.

— Non, j'ai un malade, vous savez... eh!... et il est tard, eh! répondit Riasantzew d'un air embarrassé.

Yourii descendit de la droschka, et ne voulut même pas prendre le fusil et le gibier. Tout ce qui appartenait à Riasantzew lui inspirait une invincible répugnance. Ce dernier l'interpella :

— Et votre fusil?

Yourii se retourna malgré lui, prit avec dégoût les munitions et le gibier, serra gauchement la main

de Riasantzew, et entra. Son compagnon parcourut encore quelques toises en droschka, puis, tout d'un coup, tourna rapidement dans une ruelle, et on entendit le bruit des roues, filant dans le sens contraire. Yourii écouta ce roulement avec haine, et aussi avec une envie secrète.

— Quel plat personnage ! grommela-t-il.

Et il plaignit Lyalya.

XIV

Après avoir porté son bagage à la maison, Yourii, ne sachant que faire, sortit paresseusement sur le perron.

Le jardin était obscur comme un gouffre, et au-dessus de cette ombre, le ciel parsemé d'étoiles scintillantes avait quelque chose d'étrange.

Lyalya était assise sur une des marches du perron; sa petite silhouette floue et pensive se distinguait à peine dans l'obscurité.

— C'est toi, Yourii, fit-elle.

— Moi-même, répondit Yourii, et ayant descendu les marches d'un pas lent, il s'assit à côté de sa sœur. Lyalya appuya doucement sa tête sur son épaule; le parfum frais et tiède de ses cheveux effleura le visage de Yourii. Et Yourii respira avec une jouissance mêlée d'inquiétude, cette subtile odeur de femme.

— Avez-vous fait une bonne chasse? demanda Lyalya affectueusement. Et, après un court silence, elle ajouta d'une voix tendre: Où est donc Anatolii Pavlovitch?... Je vous ai entendu arriver.

— « Ton Anatolii Pavlovitch est une sale bête! »

Yourii, sous le coup d'une animosité subite, eut

envie de lui faire cette réponse ; mais il se contenta de dire, à contre-cœur :

— Vraiment, je ne sais... il est allé voir un malade...

— Un malade... répéta distraitement Lyalya, et elle se tut, regardant les étoiles.

Elle n'était point affligée de ce que Riasantzew n'était pas venu la voir ; au contraire, elle avait désiré rester seule et la présence de son fiancé l'eût empêchée de réfléchir au sentiment si important, si mystérieux et si cher qui emplissait son âme et son jeune corps. C'était le pressentiment d'une crise désirable, inévitable et confuse qui devait terminer sa vie passée et lui faire inaugurer une nouvelle existence. Si nouvelle que Lyalya allait elle-même en devenir tout autre...

Il parut bizarre à Yourii de voir Lyalya d'habitude si gaie et si rieuse, devenue tout à coup silencieuse et pensive. Étant lui-même sous l'influence de sentiments tristes, Yourii voyait tout en teintes lugubres et froides ; ainsi Lyalya, le jardin et le ciel lointain superbement étoilé, tout lui semblait sombre, terni. Il ne devinait pas que sous la rêverie muette et chagrine de sa sœur sommeillait une vie pleine et puissante ; que par le ciel lointain errait une force immense ; que le sombre jardin tirait, puisait de la vie, en la terre... Il ne comprenait pas non plus que dans la poitrine de la paisible Lyalya se cachait un bonheur si complet qu'elle craignait chaque mouvement, chaque impression, qui eut pu rompre ce charme et faire taire la douce mélodie d'amour, musique aussi splendide qu'était beau le ciel étoilé, aussi mystérieuse et attrayante

que le jardin nocturne, et qui ne cessait pas de résonner en son âme.

— Lyalya... aimes-tu beaucoup Anatoliï Pavlovitch ! lui demanda Youriï avec une telle douceur qu'il parut craindre de l'éveiller.

— Comment peut-on me le demander ? sentit Lyalya plus qu'elle ne le pensa ; mais se serrant contre son frère et reconnaissante de ce qu'il lui parlait de l'homme aimé, le seul qui l'intéressait au monde en ce moment : « Beaucoup ! » répondit-elle d'une voix si basse, que Youriï devina plutôt qu'il n'entendit ; puis elle fit un effort pour cacher sous un sourire les larmes de bonheur qui lui montaient aux yeux.

Cependant Youriï crut entendre dans sa voix une certaine inquiétude ; et il en éprouva une plus grande pitié pour Lyalya, une plus grande haine envers Riasantzew.

— Et pourquoi ? demanda-t-il involontairement, s'effrayant lui-même de sa question.

Lyalya le considéra, étonnée mais n'ayant pas distingué son visage elle se mit à rire doucement.

— Ni-gaud !... Il me demande pourquoi !... Mais pour tant de choses... Est-ce que toi, tu n'as jamais été amoureux ?... Il est si bon, si brave, si honnête...

« ... Si beau, si fort... » voulut-elle ajouter, mais elle rougit jusqu'aux larmes dans les ténèbres et s'interrompit.

— Et tu le connais bien ? questionna Youriï.

« Eh, il ne faut pas parler ainsi, pensa-t-il aussitôt irrité et mélancolique, à quoi bon le lui dire ?... Naturellement, elle le croit le meilleur homme de la terre. »

— Anatoliï ne me cache rien ! répondit Lyalya à la fois triomphante et intimidée.

— En es-tu certaine ?

Youriï dit cela avec un mauvais sourire, sentant qu'il ne pouvait plus s'arrêter.

Dans la voix de Lyalya une perplexité inquiète se répercuta :

— Sûrement, mais pourquoi me dis-tu cela ?...

— Pour rien... j'ai parlé comme ça... répondit Youriï effrayé.

Lyalya gardait le silence. On ne pouvait comprendre ce qui se passait en elle.

— Peut-être sais-tu quelque chose... sur lui...? fit-elle subitement et le son douloureux et étrange de sa voix frappa Youriï.

— Mais non,... j'ai questionné comme ça... Que pourrais-je savoir sur Anatoliï Pavlovitch ?

— Ce n'est pas vrai... tu ne m'aurais pas parlé ainsi, insista Lyalya d'une voix sonore.

— Je voulais tout simplement dire... qu'en général... nous autres hommes... nous sommes joliment dépravés.... tous, s'embrouilla Youriï que la honte envahissait déjà.

Lyalya se tut quelques instants puis, soulagée, elle éclata de rire.

— Eh bien, je sais ça... Mais Youriï trouva le rire de sa sœur tout à fait déplacé.

— Ce n'est pas si innocent que tu le crois, prononça-t-il contrarié et méchamment ironique, mais tu ne peux pas le savoir... Tu ne saurais pas te représenter toutes les vilenies de la vie... tu es trop jeune pour le comprendre...

— Tiens, tiens ! Lyalya flattée sourit puis, posant

sa main sur le genou de son frère, elle se mit à parler sérieusement : Et crois-tu que je n'ai pas réfléchi sur ce sujet ? J'y ai beaucoup pensé et cela m'était toujours pénible de me demander pourquoi nous autres femmes nous tenons tant à notre réputation et à notre pureté, pourquoi nous craignons de faire un pas... de tomber, si tu veux, tandis que les hommes estiment presque comme un haut fait, de séduire une femme... C'est horriblement injuste, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Yourii, amer.

Il flétrissait ses propres souvenirs, et avait pourtant conscience de ce que lui, Yourii, n'était pas du tout pareil aux autres hommes... C'était une des plus grandes injustices qu'il y eût...

« Demande à n'importe lequel d'entre nous, s'il veut se marier avec... une fille publique, voulut dire Yourii, avec une cocotte, et chacun répondra négativement... Mais au fond, en quoi un homme vaut-il mieux qu'une fille ?... Celle-là au moins se vend pour un morceau de pain, mais l'homme se débauche simplement par libertinage, et toujours de la façon la plus honteuse... »

Lyalya se taisait. Une chauve-souris, invisible, vint, d'un vol rapide et craintif, heurter le mur une ou deux fois puis glissa légèrement hors du perron. Yourii écouta les mille bruits mystérieux de la vie nocturne, puis, parla de nouveau, de plus en plus irrité, et s'échauffant au son de sa propre voix.

— Et, ce qui est encore pis, c'est que, non contents de savoir cette chose et de la taire, les hommes jouent encore des tragi-comédies compliquées... ils bénissent le mariage, mentant ainsi

devant Dieu et les hommes... Et, ce sont toujours les jeunes filles les plus pures et les plus saintes, ajouta-t-il en pensant avec jalousie à Karsavina, ce sont toujours ces jeunes filles qui tombent entre les mains des hommes les plus débauchés, les plus vilains, et, parfois, infectés et malades... Feu Semenov me disait autrefois que plus la femme est pure, plus sale est l'homme qui la possède... Et c'est la vérité!

— La vérité ? demanda Lyalya d'un air singulier.

— Oh, je le crois bien ! Yourii eut un sourire amer.

— Je ne sais pas, articula Lyalya, et des pleurs contenus tremblaient dans sa voix.

Yourii n'avait pas compris.

— Quoi ?

— Est-ce que Tolia est pareil à tous les autres? murmura Lyalya, désignant ainsi Riasantzew pour la première fois, et ne pouvant retenir davantage ses larmes.

— Mais oui, naturellement qu'il est pareil, prononça-t-elle à travers ses larmes.

— Lyalya, Lyalitchka... mais qu'est-ce que tu as donc ?... Je ne voulais pas te... Ma chérie, finis donc... ne pleure pas... Yourii répétait des phrases incohérentes, et embrassait le bout des doigts mouillés de la jeune fille.

— Non... je sais... que c'est la vérité... bégayait Lyalya étouffant de larmes.

Bien qu'elle eût dit avoir déjà réfléchi sur ce sujet, en réalité elle n'avait jamais essayé de se représenter la vie intime de Riasantzew. Elle savait,

naturellement, qu'il ne pouvait l'aimer d'un premier amour et elle comprenait ce que cela voulait dire, mais elle n'avait songé à ces choses que d'une manière toute superficielle.

Elle sentait qu'elle l'aimait, et qu'elle était aimée de lui, et cela était l'essentiel ; le reste n'avait pour elle aucune importance, mais, parce que son frère lui avait parlé sur un ton aigri, chargé de blâme et de mépris, il lui semblait que devant elle s'était ouvert un précipice, et que son bonheur y disparaissait irrémédiablement : elle ne pourrait plus aimer Riasantzew.

Yourii, se retenant à peine de pleurer lui-même, la consolait, l'embrassait, lui caressait les cheveux, mais elle ne cessait pas de pleurer désespérément.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... se lamentait-elle comme un enfant. Et dans l'obscurité, elle paraissait si petite, si pitoyable, ses larmes étaient si douloureuses que Yourii en éprouva une pitié infinie.

Pâli, défait, il courut dans la maison, se cogna contre la porte, et rapporta un verre d'eau dont il renversa la moitié du contenu par terre et sur ses mains.

— Lyalitchka, finis donc... Est-ce qu'on peut pleurer ainsi ? Qu'as-tu ? Anatolii Pavlovitch est peut-être meilleur que les autres... Lyalya, répétait-il désespéré.

Mais des sanglots nerveux secouaient Lyalya et ses dents se heurtaient bruyamment aux bords du verre.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda la femme

de chambre alarmée, apparaissant dans l'encadrement de la porte. Qu'avez-vous, mademoiselle?

Lyalya se leva en s'appuyant contre la balustrade du perron, et continuant de pleurer, elle se dirigea en chancelant vers les chambres.

— Mademoiselle, petite chérie, mais qu'avez-vous donc?... Faut-il appeler monsieur?... Youriï Nikolaïevitch!...

Nikolaï Egorovitch sortit de son cabinet à pas lents et réguliers, il s'arrêta devant la porte, stupéfait, à la vue de Lyalya.

— Qu'est-il arrivé?

— Mais rien... des vétilles, répondit Youriï, s'efforçant de sourire. On parlait de Riasantzew... des absurdités, quoi!

Nikolaï Egorovitch le regarda fixement, et sa figure vieillie de gentleman d'autrefois prit une expression d'indignation extrême.

— Le diable sait ce que c'est! dit-il en haussant sévèrement les épaules; et pivotant sur ses talons il s'éloigna.

Youriï rougit, voulut dire quelque chose de grossier, mais une honte et une peur inexplicable le retinrent. L'animosité contre son père, la pitié envers Lyalya, le mépris douloureux de lui-même le crispaient. Il revint au perron, en descendit les marches et alla vers le jardin.

Une petite grenouille, coassant lamentablement sous son pied, éclata comme un gland écrasé. Youriï, frissonnant, fit un bon de côté. Il frotta longtemps son pied sur l'herbe humide. De dégoût, un froid nerveux lui passa dans le dos.

Son angoisse et une sensation désagréable aux pieds le firent grimacer maladivement. Toutes les choses lui apparurent sous un aspect abominable. En tâtonnant il trouva un banc dans l'obscurité, s'assit et fixa le jardin, de ses yeux secs et méchants, qui ne voyaient rien sauf les taches épandues des ténèbres. Il se sentait l'esprit lourd, écœuré.

Son regard chercha la place, où se mourait, sur l'herbe noire, peut-être était-elle déjà morte dans des douleurs terribles, la petite grenouille qu'il venait d'écraser. Une vie originale et indépendante venait de finir là, et cependant rien n'était changé dans la nature, rien ne s'en apercevait.

Et par des chemins inextricables, une pensée vint subitement à Yourii, une pensée pénible et inaccoutumée. Tout ce qui occupait sa vie, les raisons pour lesquelles il aimait une chose, haïssant une autre, repoussait, malgré lui, une troisième, acceptait une quatrième, tout cela — et le bien et le mal — n'était qu'un léger brouillard flottant autour de sa personnalité seule. Ses émotions les plus pénibles et les plus sincères n'existaient pas pour ce monde dénué de sens, pas plus que les souffrances d'une petite bête inconnue. Et en supposant que tout ce qui l'agitait dût toucher aussi d'autres êtres, il tressait d'une manière expresse et évidemment stupide, un réseau de fils compliqués entre lui-même et l'Univers. Le seul moment de la mort suffisait pour rompre d'un coup tout ce réseau et le laisser seul, sans récompense, et sans résultat aucun.

Il se souvint encore de Semenov, et de l'indifférence que l'étudiant défunt montrait à l'égard des

idées qui tourmentaient si profondément Yourii et des millions d'êtres à lui semblables; cela fit ressortir brusquement à ses yeux le souvenir de cette naïve admiration pour la joie, pour le plaisir et les femmes, pour la lune, les étoiles et le chant du rossignol qui l'avait si désagréablement choqué le lendemain même de sa triste conversation avec Semenov.

Alors il ne put pas comprendre comment Semenov avait pu attacher de l'importance à des futilités telles que la promenade en canot, et les beaux corps des jeunes filles, après avoir expressément repoussé les pensées les plus profondes et les plus hautes conceptions; mais à présent, Yourii comprenait facilement qu'il n'en pouvait être autrement, car toutes ces bagatelles-là constituaient la vie, la véritable vie, pleine d'émotions et de jouissances; elle seule était réelle, et non pas le jeu puéril des pensées et des paroles, essayant de pénétrer l'immense mystère de la vie et de la mort. Elles avaient beau paraître définitives et graves, après elles viendraient et ne pouvaient pas manquer de venir les paroles et les pensées futures, non moins vraies et significatives.

Cette déduction, naissant inopinément de sa songerie sur le bien et le mal, paraissait si peu naturelle à Yourii, qu'il en perdait complètement la tête. Il voyait s'ouvrir devant lui un grand vide et, pendant une seconde, une sensation de goûter l'espace de la clarté, semblable à celle qui soulève l'homme pendant le rêve, illumina son cerveau. Il eut peur; il rassembla d'un effort violent ses conceptions habituelles de la vie, et la sensation ef-

frayante disparut. Tout fut de nouveau sombre et complexe.

Yourii fut près d'admettre que la vie véritable était dans la réalisation de tout ce qui est naturel à l'homme, que par conséquent, il ne fallait vivre que par ses jouissances ; donc, Riasantzew, avec son point de vue quoique d'une qualité inférieure, était plus logique que lui, en tendant à satisfaire le plus possible les besoins sexuels, ceux-ci étant l'émotion vitale la plus aiguë. Mais, en acceptant cette pensée, il fallait admettre aussi que les distinctions de la débauche et de la pureté n'étaient que des feuilles mortes, couvrant l'herbe jeune et fraîche de la terre. Dans ce cas, les jeunes filles les plus poétiques et les plus chastes, telles Lyalya et Karsavina avaient le droit de se plonger librement dans le torrent de jouissances sensuelles. Et Yourii recula devant sa pensée, la trouvant sale et profane. Effrayé de l'avoir conçue, il la chassa de sa tête et de son cœur, avec des paroles habituelles, lourdes et sévères.

— Eh bien oui, se dit-il, regardant le ciel et les étoiles brillantes, la vie est faite d'émotions, soit, mais les hommes ne sont pas des bêtes... Ils doivent maîtriser leurs désirs, en les dirigeant vers le bien. « Mais, s'il y a un Dieu au-dessus des étoiles ! » se souvint tout d'un coup Yourii, et un pénible sentiment de vénération confuse le cloua à la terre. Il contemplait, sans se détourner, un astre lumineux dans la queue de la Grande Ourse, et se souvenait que le paysan Kousma de la baktcha appelait ces majestueuses étoiles un « tombereau ». Mais il se dit aussitôt, sans cause apparente, que

ce souvenir n'avait rien à faire avec ses pensées, et même le vexait en quelque sorte. Son regard s'abaissa sur le jardin, tout noir, après le ciel étincelant. Yourii continua de réfléchir.

— Si l'on privait le monde de la grâce féminine, si semblable aux premières fleurs du printemps, encore craintives, mais si belles et si touchantes, que resterait-il de sacré dans l'humanité ?

Il se représenta une foule de jeunes filles, belles et pures, comme des fleurs printanières assises à la clarté du soleil, sur l'herbe fraîche, sous des arbres fleuris. Des gorges blanches, des épaules rondes, des mains souples, et des hanches admirables, se mouvaient mystérieusement devant lui. Une extase voluptueuse lui donna le vertige.

Yourii se passa lentement la main sur le front, et revint à lui.

— J'ai les nerfs détraqués, il faut aller me coucher.

Les yeux encore pleins de visions sensuelles Yourii navré et mécontent de lui-même se dirigea vers la maison. Ses mouvements étaient brusques et saccadés.

Déjà couché, essayant en vain de s'endormir, il se souvint de Riasantzew et de Lyalya.

— En somme, pourquoi me suis-je tant indigné de ce que Riasantzew n'aime pas uniquement Lyalya ?

A cette question il ne trouva aucune réponse. Mais l'image douce et caressante de Karsavina apparut dans son cerveau en flamme. Ses efforts de vaincre ses sentiments furent impuissants ; et soudain, il comprit pourquoi il lui fallait que cette femme fût pure et chaste.

— Je l'aime! pensa Yourii pour la première fois, et cette idée chassa toutes les autres, l'attendrissant jusqu'aux larmes... Mais la minute suivante, Yourii se demandait avec un sourire mauvais : Alors pourquoi ai-je aimé d'autres femmes avant elle?... Il est vrai que je ne savais rien de son existence, mais Riasantzew n'en savait pas plus long sur celle de Lyalya. Nous avons pensé tous les deux que la femme que nous désirions posséder à ce moment, était la « vraie », l'indispensable, la seule... Nous nous sommes trompés, mais peut-être nous trompons-nous aussi en cet instant. Alors de deux choses l'une : ou garder une chasteté éternelle, ou s'accorder une liberté absolue — et à la femme aussi, naturellement — de jouir de l'existence et de l'amour... Mais, voyons un peu, — Yourii s'interrompit fiévreusement, — Riasantzew n'est pas blâmable pour avoir aimé des femmes avant Lyalya, mais parce qu'il continue à jouir de plusieurs femmes à la fois, tandis que moi...

Et Yourii se sentit fier et pur, mais seulement pour un instant ; car il se rappela de suite la vision qu'il avait eue d'une foule de jeunes filles, souples et baignées de soleil... Il en fut complètement désorienté et le chaos régna de nouveau dans son esprit.

Se sentant mal couché sur le côté droit, il se retourna maladroitement dans son lit.

— D'ailleurs, se dit-il, aucune parmi les femmes que j'ai connues, ne pourrait me satisfaire pendant toute ma vie... C'est donc toujours comme je me le suis dit : le vrai amour est impossible et le rêver est tout simplement bête...

Yourii se sentit aussi mal sur le côté gauche et se retourna de nouveau, remuant lourdement dans les draps chauds son corps moite. Il commençait à souffrir de la tête.

— La chasteté est un idéal mais l'humanité aurait péri depuis longtemps si elle l'eût réalisée. Cette réflexion surgit inopinément en sa cervelle ; donc c'est absurde. Alors... la vie entière n'est qu'une absurdité, prononça-t-il presque à haute voix, serrant les dents avec tant de fureur que des cercles d'or tournoyèrent devant ses yeux.

Et jusqu'au matin, étendu dans une pose gauche et désagréable, un désespoir sourd, rongeant son âme, Yourii se débattit parmi des pensées contradictoires et lourdes comme des pierres.

A la fin, pour s'en tirer, il se persuada qu'il n'était lui-même qu'un homme mauvais, voluptueux, inutile, égoïste et que ses doutes provenaient de sa lascivité. Mais cela opprima encore davantage son âme et son esprit. Et il se délivra de ce cauchemar par cette simple question :

— Mais à quoi bon me tourmenter ainsi ?...

Et dégoûté du processus de n'importe quelles réflexions, Yourii s'endormit, accablé par une fatigue nerveuse.

XV

Lyalya, le visage enfoui dans son oreiller, s'endormit en pleurant. Le matin, elle se leva la tête lourde et les yeux gonflés, sa première pensée fut de se dire qu'il ne fallait pas pleurer, car Riasantzew qui devait venir à l'heure du déjeuner serait désagréablement impressionné par son visage enlaidi et ses yeux rougis. Mais, se souvenant aussitôt que tout était fini elle en éprouva un chagrin si cuisant qu'elle ne put retenir ses larmes.

— Quelle abomination ! murmura Lyalya suffoquée par son chagrin. Pourquoi ?... Pourquoi ?... répéta-t-elle, et une tristesse infinie pour son amour irrévocablement envolé envahissait son âme.

Il lui semblait d'une laideur surprenante que Riasantzew pût toujours mentir avec tant de facilité.

— Et non seulement lui, mais tous mentent, se dit Lyalya indécise, tous, absolument tous se montraient enchantés de notre mariage, me répétant sans cesse que c'était un homme bon et honnête !... Du reste, ils n'ont pas menti, mais ils trouvent cela normal... Quelle bassesse !

Son entourage habituel était maintenant odieux à Lyalya, car elle le voyait composé de gens méchants et vils. Elle appuya son front contre la vitre

et regarda dans le jardin à travers les larmes qui emplissaient ses yeux.

Dehors il faisait sombre et il tombait une pluie fine mais serrée. Les gouttes d'eau tintaient précipitamment contre les carreaux ; si bien que Lyalya ne put distinguer si c'étaient les gouttes de pluie ou ses larmes qui mettaient comme un voile entre le jardin et ses yeux. Les arbres étaient tristes, mouillés, et l'eau faisait pencher leurs feuilles pâlies ; leurs troncs émergeaient, noirs, dans la pluie, et l'herbe se couchait sur la terre boueuse.

Et Lyalya s'aperçut que toute sa vie était malheureuse ; son passé était sombre, son avenir sans espoir...

La femme de chambre l'invita à prendre son thé mais Lyalya l'entendit parler sans distinguer le sens de ses paroles. Dans la salle à manger, elle eut honte chaque fois que son père lui parla. Il lui semblait comprendre dans ses attitudes et son langage une pitié singulière ; sans doute, tout le monde savait déjà combien abominablement l'homme aimé la trompait. Et cette pitié qu'elle croyait entendre à son égard lui fut si pénible qu'elle se hâta de regagner sa chambre. Là, elle s'assit de nouveau près de la fenêtre et les yeux fixés sur le jardin gris et désolé, elle réfléchit.

— Et pourquoi était-il hypocrite ?... Est-ce parce qu'il ne m'aime pas ?... Non Tolia m'aime... et moi aussi je l'aime... Alors de quoi s'agit-il ?... Ah ! oui, il me trompait ; avant moi il aimait d'autres femmes... de sales femmes, quelconques... Et l'aimaient-elles ?... comme moi ?... se demanda Lyalya avec une curiosité naïve et ardente. Que je suis absurde !

ıoi bon penser maintenant à tout cela ? Il m'a pée, donc tout est fini... Mon Dieu, que je suis ıeureuse !... Mais non, cela m'importe beau- ce : il me trompait... Si, du moins, il m'en avait fait l'aveu !... Mais lui me mentait... C'est abominable !... Avoir caressé d'autres femmes que moi... et même plus... C'est terrible !... Comme je suis malheureuse...

Une grenouille sur le sentier
Saute, saute, les pattes tendues...

chantonna mentalement Lyalya à la vue d'une petite boule grise sautillant craintivement en travers du sentier glissant. Mais quand la grenouille se fut éloignée dans l'herbe, sa tristesse l'assaillit de nouveau.

— Oui, je suis malheureuse, et tout est fini. C'était pour moi si merveilleux... et pour lui ce n'était qu'une vieille chose habituelle... Voilà pourquoi il évitait toujours de me parler de son passé ! Et voilà pourquoi son visage avait toujours une expression bizarre, comme s'il pensait à quelque chose... « Je connais cela, je sais tout, et ce qui arrivera aussi », se disait-il apparemment... Et moi qui... Oh ! c'est honteux ! comme c'est vilain !... Jamais, jamais je n'aimerai plus personne...

Elle pleura encore, la joue collée contre la vitre et épiant de ses yeux brouillés de larmes la course lente des nuages.

— Mais Tolia doit venir aujourd'hui déjeuner ! se souvint-elle soudain avec un tel effort qu'elle

tressauta sur place. Que lui dirai-je ? Que faut-il dire dans des cas pareils ?

Lyalya ouvrit la bouche et fixant le mur de son regard anxieux :

— Il faut le demander à Yourii ! Ce cher Yourii, comme il est bon et honnête ! pensa-t-elle, et des larmes d'attendrissement lui montèrent aux yeux. Puis, sans retard, ainsi qu'elle avait toujours habitude d'agir, elle se dirigea vers la chambre de Yourii.

Mais là, elle trouva Schafrow discutant avec son frère. Irrésolue, elle s'arrêta sur le seuil.

— Bonjour, fit-elle d'un air préoccupé.

— Bonjour, la salua Schafrow, venez donc, Ludmilla Nikolaïevna... il s'agit d'une affaire telle, que votre aide est absolument nécessaire.

Lyalya, ne sachant trop que faire s'assit docilement près de la table, et ses doigts errèrent distraitement parmi les brochures vertes et rouges, entassées.

— Voilà ce dont il s'agit, commença Schafrow en se tournant vers elle comme s'il avait à expliquer quelque chose de terriblement compliqué : plusieurs camarades de Koursk se trouvent dans une situation très embarrassée... et il faut absolument les aider... Alors j'ai imaginé d'organiser un concert. Quoi ?

Cette expression favorite de Schafrow : « quoi ? » rappela à Lyalya le but de sa visite chez son frère et elle considéra Yourii avec confiance et espoir.

— Pourquoi pas ?... C'est très bien... répondit-elle distraite et étonnée de ce que Yourii ne la regardât pas.

Après les larmes que Lyalya avait versées en sa présence et après les pensées qui l'avaient agité toute la nuit, Yourii se sentait las, incapable de rien dire à Lyalya. Il s'attendait à cette visite de sa sœur, mais il lui était impossible de trouver une solution satisfaisante. Et comme il ne pouvait pas réfuter ses propres paroles en poussant de nouveau Lyalya vers Riasantzew, il ne pouvait pas non plus porter un coup décisif à son bonheur naïf d'oiseau insouciant.

— Alors, voilà ce que nous avons décidé, continua Schafrow s'approchant de la jeune fille comme si l'affaire qu'il traitait devenait de plus en plus embrouillée, nous inviterons Sanina et Karsavina que nous prierons de chanter. Elles chanteront d'abord un *solo*, ensuite un *duo*... l'une est contralto et l'autre soprano, ce sera très joli. Puis, je jouerai du violon... Enfin Zaroudine chantera accompagné par Tanarow.

— Mais les officiers accepteront-ils de prendre part à ce concert? demanda Lyalya toujours distraite.

— Oh! oui! s'exclama Schafrow animé, que Sanina accepte seulement et ils ne la quitteront pas... Et puis, Zaroudine est heureux de chanter n'importe où, pourvu qu'il chante... ce qui nous attirera beaucoup d'officiers et nous fera faire une bonne recette.

— Il faudra aussi inviter Karsavina, conseilla Lyalya en regardant son frère, affligée et perplexe. C'est impossible qu'il ait oublié, pensa-t-elle. Mais comment peut-il penser à ce concert idiot, tandis que je...

— Mais je viens de le dire ! s'étonna Schafrow.

— Ah, oui ! fit Lyalya avec un sourire pâle. Eh bien, Lyda Sanina... et puis, vous disiez...

— Mais oui, mais oui, gesticula Schafrow, qui pourrait-on inviter encore ? quoi ?

— Je ne sais pas, dit Lyalya s'efforçant, j'ai mal à la tête...

Yourii se retourna vivement du côté de sa sœur puis il se pencha de nouveau sur ses livres, plein de compassion. Elle lui paraissait si faible, si triste, avec son visage blanc et ses grands yeux sombres.

— Ah ! pourquoi, pourquoi lui ai-je dit cela, pensa-t-il. C'est une question si obscure qui me tourmente moi-même, et en tourmente tant d'autres... Que faire d'elle et de sa petite âme... Pourquoi lui ai-je dit cela !

Et il se serait volontiers arraché les cheveux.

— Mademoiselle, appela la femme de chambre à travers la porte, Anatolii Pavlovitch vient d'arriver...

Yourii effrayé se tourna vers Lyalya et rencontrant son regard douloureux, il s'adressa, confus, à Schafrow.

— Avez-vous lu Charlier Bredlau ?

— Je l'ai lu avec Doubowa et Karsavina. C'est très curieux.

— Oui... sont-elles déjà rentrées ?

— Oui.

— Quand ? demanda Yourii secrètement ému.

— Mais depuis avant-hier.

— Vraiment ! dit Yourii écoutant ce que faisait Lyalya. Il se sentait devant elle honteux et craintif, comme s'il l'avait trompée.

Lyalya resta un instant debout, toucha inconsciemment quelque chose sur la table, puis se dirigea hésitante vers la porte.

— Qu'ai-je donc fait ! se disait Yourii sincèrement repentant ; et son ouïe suivait les pas énervés de la jeune fille.

Lyalya alla vers la salle sentant qu'en elle tout était surmené, triste et glacé. Elle marchait avec la sensation d'être perdue dans un bois obscur. En passant devant la glace elle s'y mira et se vit le visage défait.

— Eh bien, soit... qu'il me voie donc ainsi ! se dit-elle.

Riasantzew attendait debout au milieu de la salle à manger. Sa voix harmonieuse et distinguée disait justement à Nikolaï Egorovitch :

— Cette manifestation est naturellement brave, mais des plus inoffensives...

Sa voix fit frissonner Lyalya ; quelque chose se brisait dans sa poitrine. En la voyant, Riasantzew cessa brusquement de parler, s'approcha d'elle et lui tendit ses deux mains en un geste discret, dont elle seule comprenait la signification et qui lui disait le désir de l'étreinte.

Lyalya ne regarda que le bas de son visage. Ses lèvres tremblaient. Elle se dégagea silencieusement de ses mains, traversa le salon et ouvrit la porte vitrée sur le balcon. Riasantzew la suivit des yeux, étonné mais calme.

— Ma Ludmilla Nikolaïevna boude, dit-il à Nicolaï Egorovitch à la fois grave et amusé.

Nicolaï Egorovitch éclata de rire.

— Allez vous réconcilier !

— On ne peut faire autrement! soupira comiquement Riasantzew, et il suivit Lyalya sur le balcon.

Il pleuvait toujours. Le bruit monotone de la pluie emplissait l'air. Mais les nuages, moins épais à présent, commençaient déjà à se dissiper.

Lyalya la joue appuyée contre le bois frais et humide de la colonne, exposait sa tête à la pluie et ses cheveux étaient déjà pailletés de gouttelettes.

— Ma princesse est fâchée... Lyalitchka! fit Riasantzew l'attirant contre lui et effleurant de ses lèvres ses cheveux parfumés.

A ce contact si familier et intime, le chagrin fondit dans la poitrine de Lyalya et, avant même de réfléchir à ce qu'elle faisait, comme poussée par une force étrangère, elle entoura de ses bras le cou de son fiancé, lui disant parmi de longs baisers :

— Je suis terriblement fâchée contre toi... Tu es mauvais!

Et tout ce qu'elle avait pu penser jusque-là : que son amour était pénible, irréparable et douloureux, lui semblait maintenant absurde.

Mais qu'avait-elle donc à s'inquiéter de tout cela? Elle ne désirait qu'une chose : aimer et être aimée par ce bel homme au torse large.

Pendant le déjeuner elle eut honte de regarder Yourii qui la considérait déconcerté; profitant d'un moment d'inattention générale elle lui murmura d'une voix suppliante :

— Je suis laide...

Yourii eut un sourire gauche. En réalité il était content de ce que tout finît si heureusement; cependant il tâchait de garder en lui-même un profond

mépris pour cette tolérance d'un bonheur bourgeois.

Il se retira dans sa chambre et y resta seul jusqu'à la brune. A l'heure où le crépuscule faisait luire le ciel éclairci, il prit le fusil et partit chasser au même endroit où il allé hier avec Riasantzew. Il cherchait à ne point penser à ce qui venait de se passer.

Après la pluie le marais s'était ranimé. Une symphonie où se fondaient tous les sons régnait de près et de loin, et l'herbe remuait comme agitée par une vie magique dissimulée en elle. Les grenouilles coassaient ; un oiseau piaillait quelque part d'une voix nette et criarde ; les canards voltigeaient parmi la laîche, mais se gardaient bien d'approcher à portée du fusil. Yourii remit son arme sur l'épaule et s'en revint vers la maison écoutant les sonorités cristallines du silence vespéral. L'air tantôt sombre, tantôt diaphane, l'enivrait.

— Il fait bon ! pensa-t-il, tout est bon, l'homme seul est mauvais.

Il aperçut au loin sur la baktcha une lueur connue ; quand il fut plus près, il reconnut, assis autour du feu, les figures éclairées de Kousma et de Sanine.

— Demeure-t-il donc par là ? se demanda Yourii curieux, surpris.

Kousma racontait quelque chose et riait en gesticulant ; Sanine riait également. La lueur du feu, plutôt rose que rouge, brillait comme la flamme d'une chandelle ; les étoiles frémissaient tendrement dans le ciel élevé ; une odeur de terre fraîche et d'herbe mouillée traînait dans la nuit.

Sans savoir pourquoi Yourii ne voulait pas être

aperçu de ces hommes ; mais en même temps il désirait s'en approcher et une tristesse obstinée le navrait. Il sentait qu'entre lui et ces gens se dressait un obstacle inexplicable, peut-être imaginaire et irréel mais absolument insurmontable, comme l'espace dénué d'atmosphère.

Son isolement lui pesait car il se sentait seul au milieu de ce monde, seul dans les soirs transparents, dans la lueur de ses étoiles, seul dans ces sonorités comme enfermé dans une chambre noire. Et cette sensation de solitude étreignait si fortement son cœur qu'en passant le long de la baktcha où poussaient dans l'ombre des centaines de melons blancs, ceux-ci lui parurent comme autant de crânes humains jonchant la plaine...

XVI

L'été s'épanouissait, chaud et lumineux; entre le ciel bleu et la terre accablée de soleil, un voile semblait ondoyer et frissonner. Dans ce mirage brûlant les arbres languissaient de chaleur et leurs feuilles immobiles, inclinées, paraissaient assoupies, au-dessus de leurs ombres courtes gisant parmi l'herbe desséchée et poudreuse.

Mais dans la chambre il faisait frais. Les reflets verts du jardin bougeaient doucement sur le plafond et, pendant que tout semblait figé dans la chaleur, des ombres remuaient sur les rideaux.

Zaroudine, les pans de son sarrau de toile blanche largement écartés, se promenait à pas lents d'un coin à l'autre de la chambre, fumant paresseusement une cigarette. Tanarow, en sueur et vêtu seulement de sa chemise et d'un pantalon de cheval restait étendu sur le divan. Il avait l'air très occupé. Il suivait de ses petits yeux noirs la promenade de son camarade à travers la pièce. Il avait absolument besoin de cinquante roubles, deux fois déjà il les avait demandés à Zaroudine ; mais ne se décidant pas de répéter pour une troisième fois sa demande, il attendait anxieusement que Zaroudine s'en souvint de lui-même. Ce dernier s'en souvenait bien, en effet,

mais il venait de perdre au jeu sept cents roubles et regrettait son argent.

— Il m'en doit déjà deux cent cinquante, se disait-il en regardant Tanarow, avec une irritation croissante, c'est singulier, parole d'honneur ! Nous sommes, certes, en bons termes, mais il devrait tout de même se gêner un peu plus... Qu'il s'excuse au moins de me devoir tant d'argent... Non, je ne lui donnerai plus un centime, ajouta-t-il mentalement avec une joie cruelle.

L'ordonnance, un petit homme au visage duveteux semé de taches de rousseur, aux mouvements lents et paresseux, entra dans la chambre. Gauchement et mollement il se mit dans la position réglementaire et articula, sans regarder Zaroudine :

— Permettez-moi de rappeler à votre noblesse, que votre noblesse a demandé de la bière, mais qu'il n'y en a plus.

Zaroudine rougit d'irritation et regarda involontairement Tanarow.

— Voilà, pensa-t-il, que ça devient insupportable à la fin !... Il sait que je suis à court d'argent et se commande encore de la bière.

— La vodka aussi est près de finir, ajouta le soldat. Zaroudine, dont le dépit augmentait le chassa :

— Eh bien, va-t'en au diable... Il te reste encore deux roubles... va acheter ce qu'il faut.

— Mais il ne me reste rien du tout...

— Comment ? pourquoi mens-tu ? s'écria Zaroudine en s'arrêtant.

— Sa noblesse m'a ordonné de remettre un rouble et soixante-dix kopecks à la blanchisseuse, et je les ai donnés ; j'ai posé le reste, trente kopeks, sur la

table, dans le cabinet de toilette, votre noblesse...

— Ah, oui ! fit Tanarov avec une négligence feinte, mais rouge et ému, je le lui ai dit hier... c'était désagréable, cette femme m'a embêté pendant toute une semaine.

Des taches rouges couvrirent le visage soigneusement rasé de Zaroudine, et sous la peau fine, ses pommettes remuèrent dans une grimace méchante. Il reprit sa marche silencieuse à travers la chambre puis s'arrêtant tout à coup devant Tanarow :

— Écoute, prononça-t-il d'une voix tremblante où grondait un affront ; je te prierai désormais de ne plus disposer de mon argent...

Tanarow rougit et s'agita.

— Non... voyons... pour de telles bagatelles, marmotta-t-il, haussant les épaules.

— Il n'est pas question de bagatelles ici, continua Zaroudine avec un plaisir mauvais comme s'il se vengeait de quelque chose, mais du principe...

— Je... voulait commencer Tanarow.

— Non, je t'en prie, l'interrompit Zaroudine du même ton tranchant et vexant, tu aurais pu du moins me le demander... Mais ce que tu viens de faire là est excessivement incommode.

Tanarow remua les lèvres puis baissant la tête il se mit à tourner entre ses doigts tremblants un petit fume-cigarette en nacre. Zaroudine ayant attendu un moment sa réponse, lui tourna brusquement le dos et faisant bruire des clefs il commença à fouiller dans le tiroir.

— Tiens, prends, achète tout ce qu'il faut... dit-il d'un air fâché mais déjà calmé, en tendant au soldat un billet de cent roubles.

— J'écoute ! répondit le soldat, et faisant un demi-tour à droite il sortit.

Zaroudine fit ostensiblement tinter la clef de sa cassette et ferma le tiroir. Tanarow risqua un timide coup d'œil sur ce coffret qui contenait les cinquante roubles dont il avait besoin; il soupira et alluma une cigarette. Il se sentait gravement offensé mais il craignait de le faire voir, de peur que Zaroudine ne se fâchât davantage.

— Eh ! que signifient pour lui deux roubles... pensa-t-il. Il sait bien comme j'ai besoin d'argent...

Zaroudine arpentait toujours la pièce en proie à une sourde irritation ; mais peu à peu il se calma et quand l'ordonnance eut apporté la bière il but avec plaisir un verre plein du liquide mousseux et glacé. Ensuite tout en suçant les bouts de ses moustaches il parla, comme s'il n'était rien arrivé.

— ... J'ai reçu, hier aussi, la visite de Lidka... Une fille intéressante, frère... Un vrai brasier...

Tanarow, blessé, gardait le silence.

Mais Zaroudine ne le remarquant pas, traversa lentement la chambre, ses yeux riant au souvenir. Son corps sain et fort se pâmait de chaleur, et envahi soudain par des pensées excitantes, il rit tout à coup d'un rire bref, semblable à un hennissement, et qui s'arrêta net.

— Tu sais... hier, j'ai voulu... — il dit un mot spécial, grossier et humiliant pour une femme, — mais elle s'est d'abord cabrée... tu sais, elle a parfois une lueur si orgueilleuse dans les yeux...

Tanarow, excité à son tour, sourit involontairement d'un sourire gluant et bestial.

— Et ensuite... ça y était... si bien que j'ai failli

moi-même tomber dans des convulsions ! acheva Zaroudine, frissonnant à ce souvenir intolérablement aigu.

— En as-tu de la chance ! s'écria Tanarow avec envie.

— Zaroudine est-il chez lui ? résonna de la rue la voix retentissante d'Ivanov. Peut-on entrer ?

Zaroudine tressaillit, inquiet ; comme toujours, il craignait que son récit sur Lyda Sanina ne fût parvenu aux oreilles de quelqu'un. Mais on ne pouvait voir Ivanov qui criait de la rue, à travers la clôture entourant la maison :

— Il est chez lui ! chez lui ! cria Zaroudine par la fenêtre.

Un bruit de pas et de rires résonnait dans l'antichambre comme si toute une foule joyeuse pénétrait dans la demeure. Un instant après entrèrent Ivanov et Novikow, le capitaine de cavalerie Malinowsky, deux autres officiers et Sanine.

— Hourrah ! clama Malinowsky d'une voix assourdissante au moment où son visage empourpré et luisant, aux joues tremblotantes et aux moustaches semblables à deux gerbes de seigle, apparaissait dans l'encadrement de la porte. Bonjour les enfants !..

— Euh ! diable !... voilà encore un billet de vingt-cinq roubles qui saute ! se dit Zaroudine avec un si grand dépit que ses yeux clignotèrent. Mais comme il craignait par-dessus tout de passer pour un homme de mauvaise compagnie, peu riche et peu généreux, il s'écria avec un large sourire :

— Et d'où venez-vous en pareille compagnie ?... Bonjour !... Holà, Tcherepanov !... apporte-nous de la vodka, et quelque chose encore, hein ? Cours

vite au cercle et dis qu'on nous envoie une caisse de bière... Voulez-vous de la bière, messieurs?... Il fait si chaud...

Avec la bière et la vodka, le vacarme grandit. On raillait, on criait, on buvait avec une violente envie de faire du tapage. Novikow, seul était sombre et dans son visage, ordinairement mou et paresseux, brillait quelque chose de cruel.

Il venait d'apprendre hier, ce qui lui était inconnu jusque-là, ce dont la ville entière parlait, et un sentiment d'humiliation et de jalousie féroce régnait en lui.

— Ce n'est pas possible... C'est absurde !... De sales potins, avait-il pensé tout d'abord et son esprit se refusait à se représenter l'orgueilleuse, l'inaccessible Lyda qu'il aimait si respectueusement, dans une attitude indécente et honteuse à côté de Zaroudine, qu'il considérait pour infiniment inférieur et plus bête que lui. Ensuite une jalousie sauvage et bestiale étouffa tout autre sentiment dans son cœur. Il eut d'abord une minute de désespoir, puis une haine terrible, contre Lyda et Zaroudine. C'était si nouveau pour son âme indifférente et molle, qu'il fallait trouver une issue. Il avait passé toute la nuit en proie à une pitié infinie pour lui-même ; la pensée du suicide l'avait même hanté... Cependant, vers le matin un seul désir vivait en lui, le désir âpre, inexplicable et cuisant de revoir Zaroudine.

Maintenant, au milieu des cris des buveurs, il restait seul à l'écart, buvant d'instinct beaucoup de bière et suivant de tout son être tendu les moindres mouvements de Zaroudine, comme un fauve

déjà accroupi pour bondir sur un autre fauve, mais qui feint le calme...

Les dents blanches et luisantes, la beauté, le rire, la voix de Zaroudine, étaient autant de coups portés à Novikow.

— Zaroudine ! dit un officier grand, mince, aux bras démesurément longs et ballants, je t'apporte un livre...

A travers les vociférations de toutes sortes, Novikow entendit tout de suite le nom de Zaroudine et sa voix aussi, comme si toutes les voix s'étaient tues excepté la sienne.

— Quel livre est-ce ?

— De Tolstoï, « Sur les femmes », répondit avec orgueil mais du même ton qu'il eût fait un rapport, le long officier, et sur sa face allongée et incolore on voyait son orgueil de lire Tolstoï et d'en parler.

— Lisez-vous beaucoup Tolstoï ? demanda Ivanov, épiant l'expression orgueilleuse et naïve de l'officier.

— Von Deïtz est un Tolstoïste enragé ! expliqua Malinowsky presque saoul.

Zaroudine prit la brochure mince, à couverture rouge, en feuilleta quelques pages et demanda :

— Est-ce intéressant ?

— Ah ! tu le verras toi-même ! répondit Von Deïtz extasié. Voilà une forte tête, ma foi !... Il te semble que c'est toi-même qui...

— Et pourquoi... Victor Sergueïevitch lirait-il Tolstoï puisque sa propre manière de considérer les femmes est bien définitive... prononça Novikow à voix basse, levant ses yeux de dessus son verre.

— D'où tirez-vous cette conclusion ? demanda

Zaroudine circonspect, en prévoyant une inexplicable attaque.

Novikow garda quelques instants le silence. Tout en lui parlait d'une envie brûlante de crier, de frapper le beau visage suffisant de Zaroudine, de le renverser, de le fouler au pied avec acharnement. Mais les paroles qu'il avait préparées ne sortaient pas de sa bouche et sentant que s'il ne disait pas ce qu'il fallait dire il souffrirait et s'affolerait davantage, Novikow prononça avec un sourire maladroit :

— Il suffit de vous voir seulement... pour le savoir.

Le son sinistre et bizarre de sa voix perça le bruit général et tous se turent subitement comme avant un assassinat. Ivanov devinait de quoi il était question.

— Il me semble... reprit froidement Zaroudine, dont le visage avait changé, mais qui se maîtrisait aussitôt.

— Allons, messieurs, messieurs, qu'y a-t-il encore ? s'écria Ivanov.

— Laisse-les, qu'ils se battent, fit Sanine souriant.

— Il ne me semble rien, cela est ainsi, répondit Ivanov, du même ton, sans lever le visage.

Mais les cris, les bras s'agitaient, les visages riants et épanouis des autres se dressaient entre les rivaux comme un mur vivant. Von Deïtz et Malinowsky repoussèrent Zaroudine ; Ivanov et un autre firent reculer Novikow. Tanarow versait à boire et criait quelque chose sans s'adresser à personne. Devant cette gaieté feinte, bruyante et soudaine Novikow sentit qu'il n'avait plus la force de continuer. Ses

lèvres se figèrent dans un sourire stupide et se tournant vers Ivanov et l'officier qui essayaient de le distraire, il pensait, ahuri :

— Mais, qu'est-ce que je fais donc... Il faut le frapper... le frapper. M'approcher et frapper directement... Autrement je serai ridicule, car tous ont déjà deviné que je lui cherchais noise...

Mais au lieu de cela, il écoutait avec un faux intérêt la discussion entre Von Deïtz et Ivanov.

— Pour ce qui est de la manière d'envisager les femmes, je ne suis point d'accord avec Tolstoï, disait l'officier.

— La femme reste toujours une femelle et c'est l'essentiel, répondait Ivanov. Parmi les hommes on pourrait encore trouver un homme qui mérite de l'estime, un sur mille il est vrai, mais parmi les femmes il n'y en a aucune... Ce sont des singes, nus, roses, gracieux auxquels manquerait une queue... et voilà tout.

— La remarque est assez originale, fit Von Deïtz, approbatif.

— Et très vraie ! pensa amèrement Novikow.

— Eh, mon cher ! riposta Ivanov en agitant son bras juste devant le nez de Von Deïtz, dites ceci aux gens : chaque femme qui regarde un homme commet déjà, en son âme, tout l'adultère.

— Et je vous assure que beaucoup penseront entendre pour la première fois une chose très originale...

Von Deïtz rit aux éclats d'un rire enroué comme un chien qui aboie. Il ne comprenait pas la raillerie d'Ivanov, mais regrettait de ne l'avoir pas dite lui-même.

Novikow lui tendit soudainement la main.

— Déjà ? demanda Von Deïtz étonné, regardant avec attention et surprise la main tendue.

Novikow ne répondit pas.

— Où vas-tu ? lui demanda Sanine.

Novikow gardait le silence. Il sentait que s'il restait une seule minute de plus, les sanglots qui lui gonflaient la poitrine, éclateraient.

— Je sais ce que tu as... Crache dessus ! fit Sanine.

Novikow le regarda avec des yeux pitoyables et ses lèvres tremblaient ; il fit un geste vague et s'en alla sans faire ses adieux à personne. Le sentiment pénible de son impuissance le tourmentait et il se disait pour se calmer :

— Qu'est-ce que j'aurais prouvé en frappant au museau ce vilain monsieur ? Ce n'eût été qu'une sale bataille... Il ne fallait pas me salir les mains.

Mais sa jalousie non satisfaite et le sentiment blessant de son impuissance persistaient et Novikow rentra chez lui profondément angoissé. Il se jeta sur le lit, enfouit sa tête dans l'oreiller et resta toute la journée ainsi, se tourmentant de ne pouvoir rien faire.

— Je vous propose une partie de macao, dit Malinowsky.

— Ça va, accepta Ivanov.

L'ordonnance prépara la table pour le jeu et tous les yeux égayés se tournèrent vers le tapis vert. Les hommes s'animèrent, dès que, frappant durement de ses doigts, Malinowsky commença à distribuer les cartes. Les cartons bariolés s'étalèrent en rangées régulières, les roubles roulaient

en sonnant de tableau à tableau, et des mains crochues, telles des pattes d'araignées, ramassaient l'argent. Des paroles courtes et rauques s'entendirent, toujours les mêmes exclamations de dépit ou de satisfaction, comme si tout le monde ne connaissait que ces expressions-là. Zaroudine n'eut pas de chance. Il s'entêta, éleva sa mise jusqu'à la somme de quinze roubles, mais à chaque taille, on venait ramasser son argent. Des taches sinistres marbraient son beau visage... Ce n'était pas assez d'avoir perdu, le mois dernier, sept cents roubles, voilà qu'il perdait encore ! il ne voulait même plus vérifier sa perte. Sa mauvaise humeur se communiqua aux autres aussi. Von Deïtz et Malinowsky commencèrent à grommeler.

— J'ai mis sur les ailes, disait Von Deïtz irrité mais réservé ; il était sincèrement étonné que ce grossier ivrogne de Malinowsky osât discuter avec lui, l'intelligent et bien élevé Von Deïtz.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? s'écria Malinowsky. Par quel diable !... Chaque fois que je gagne on me dit avoir pris sur les ailes, et quand je perds...

— C'est-à-dire, permettez ! s'agita Von Deïtz, prononçant mal les mots, comme il lui arrivait toujours lorsqu'il était énervé.

— Je ne permets rien... Reprenez... Mais non, reprenez...

— Et moi je vous dis que... cria Von Deïtz d'une voix grêle.

— Messieurs !... Le diable sait ce que c'est... éclata subitement Zaroudine, en jetant les cartes.

Mais, au même instant il s'effraya de sa propre

voix et de tous ces hommes saouls qui l'entouraient et des cartes dispersées sur la table, et des bouteilles et de tout cet entourage révélant une vulgaire débauche militaire, car il avait vu un nouveau personnage debout dans l'encadrement de la porte.

C'était un monsieur vêtu d'un ample complet blanc, mince et de haute taille ; il portait un faux col très haut, très étroit, et restait sur le seuil étonné, cherchant du regard Zaroudine :

— Comment ! Pavel Lvovitch ! Quel bon vent vous amène ? s'exclama Zaroudine qui s'empressa, tout rouge, devant l'étranger.

Ce dernier hésita avant de pénétrer dans la pièce, et tous les yeux se tournèrent involontairement vers ses chaussures blanches qui pataugeaient maintenant au milieu des flaques de bière, des bouchons et des mégots écrasés.

Lui-même était si blanc, si propre et si parfumé qu'au milieu des nuages de fumée, parmi tous ces hommes ivres et congestionnés il eût ressemblé à un lis dans un marais n'eût été son corps frêle, chétif et usé, son visage aminci et ses dents gâtées sous une rare moustache rougie.

Zaroudine lui serra la main.

— D'où venez-vous donc ? Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé de Piter[1] ? dit-il embarrassé, épiant sur le visage de l'étranger si l'expression de « Piter » qu'il venait d'employer ne lui avait pas fait une impression fâcheuse.

— Je suis arrivé hier, répondit enfin le monsieur

1. Abréviation familière désignant Saint-Pétersbourg.

blanc d'une voix assurée, mais qui ressemblait au cri étouffé d'un coq.

— Mes camarades, présenta Zaroudine en désignant Deïtz, Malinowsky, Tanarow, Sanine, Ivanov et Pavel Lvovitch Wolochine, messieurs...

Wolochine s'inclina légèrement.

— Nous le saurons à temps ! répondit Ivanov qui était ivre, à la grande frayeur de Zaroudine.

— Maintenant Pavel Lvovitch, donnez-vous la peine de vous asseoir... Désirez-vous du vin, ou peut-être de la bière ?

Wolochine s'assit avec circonspection sur le fauteuil et son complet blanc fit un halo sur la toile cirée.

— Je ne viens que pour une seconde, ne vous dérangez pas, dit-il avec une nuance de froideur dédaigneuse, en examinant la chambre.

— Mais non, mais non... Comment est-ce possible... je vais envoyer chercher du vin blanc... Je crois que vous aimez le vin blanc, n'est-ce pas ? s'empressait Zaroudine. Il courut dans l'antichambre.

— Fallait-il que cette racaille s'amène justement aujourd'hui, pensait-il avec dépit, tandis qu'il envoyait son ordonnance chercher le vin.

Ce Wolochine est capable de colporter tant de choses sur mon compte à Pétersbourg que je ne pourrai plus mettre les pieds dans une maison convenable !

Cependant Wolochine continuait d'observer son entourage, ne prenant pas la peine de dissimuler, se sentant sans doute à une hauteur démesurée au-dessus de ces personnages. Le regard de ses

petits yeux gris et vitreux montrait la curiosité sincère de quelqu'un à qui l'on montrerait des bêtes rares et étranges. Sa haute stature, la force évidente, les épaules osseuses, et le costume de Sanine attiraient surtout son attention.

— Quel type intéressant... et il doit être d'une force ! pensa-t-il avec l'admiration naïve qu'éprouvent tous les hommes faibles et petits à l'égard d'un homme grand et vigoureux. Wolochine ouvrit même la bouche pour adresser la parole à Sanine, mais celui-ci la poitrine appuyée contre la fenêtre, regardait dans le jardin.

Wolochine s'arrêta net au milieu du mot commencé et le son flasque et cassé de sa voix le vexa.

— Des voyous ! se dit-il.

A cet instant Zaroudine revint dans la chambre. Il s'assit à côté de Wolochine et se mit à le questionner sur Pétersbourg et sur l'usine que ce dernier possédait, cela afin de faire comprendre aux autres combien était riche et important le nouveau venu. Et son beau visage de bête vigoureuse exprimait une suffisance mesquine et singulière.

— Tout est comme auparavant, vous voyez, répondait négligemment Wolochine. Et vous-même, comment allez-vous ?

— Ah ! moi, je végète, fit Zaroudine qui soupira tristement.

Wolochine gardait le silence, regardant dédaigneusement le plafond où bougeaient sans bruit les reflets verts du jardin.

— Nous n'avons ici qu'une seule et même distraction ! continua Zaroudine en comprenant dans

le même geste large et habituel, les bouteilles, les cartes et ses invités.

— Oui-i... La voix de Wolochine traîna indistinctement, et Zaroudine crut entendre dans cette seule parole : « Toi aussi ? »

— Je crois qu'il est temps de m'en aller. Je suis descendu dans un hôtel sur le boulevard... nous nous reverrons sans doute, fit Wolochine se levant.

L'ordonnance rentrait précisément et s'étant mis dans la position réglementaire, d'un mouvement las :

— Votre noblesse, la demoiselle est là...

— Zaroudine frissonna.

— Quoi? demanda-t-il. Puis il reprit, très vite, maladroitement :

— Ah! oui... je sais... et ses yeux fouillèrent la chambre, affolés. Un mauvais pressentiment se glissait en lui.

— Est-il possible que ce soit Lyda? pensait-il ahuri.

Les yeux de Wolochine s'illuminèrent d'une lueur de curiosité avide et sous son ample costume blanc, le corps remua tout entier.

— Oui... Eh bien, au revoir! dit-il en souriant. Et vous, vous êtes resté toujours le même?...

Zaroudine sourit de travers, d'un sourire à la fois orgueilleux et distrait.

Ils sortirent de la chambre, Wolochine faisant craquer ses chaussures blanches, et scrutant tout autour de lui d'un œil perçant. Zaroudine l'accompagna et rentra tout de suite.

— Messieurs... continuez... continuez le jeu...

Tanarow, tiens la banque pour moi... je reviens immédiatement, dit-il précipitamment et ses yeux clignotaient encore.

— Tu m-m-men... articula Malinowsky, complètement saoul... nous verrons bien quelle demoiselle est là ? Mais Tanarow, le prenant par les épaules, l'assit près de la table. Les autres reprirent leurs places sans regarder Zaroudine. Sanine s'assit aussi mais son sourire était devenu grave.

Il devinait que ce devait être Lyda qui attendait Zaroudine et un vague sentiment de jalouse pitié envers sa jolie sœur, déjà malheureuse, naissait en son âme.

XVII

Gauchement assise, en travers du lit de Zaroudine, Lyda Sanine, éperdue, froissait son mouchoir. Zaroudine fut frappé du grand changement qui s'était opéré en elle : au lieu de la jeune fille orgueilleuse, élégante et forte qu'il connaissait, il voyait maintenant une pauvre femme courbée, affaiblie, brisée par une douleur. Son visage était allongé et pâli, ses yeux noirs bougeaient craintivement. Quand Zaroudine entra, ces yeux se levèrent vivement sur son visage, et se baissèrent aussitôt ; et Zaroudine sentit que Lyda avait peur. Une animosité et une irritation terribles s'éveillèrent soudain en lui. Il fit claquer la porte, et venant à elle l'interpella d'une voix dure :

— Tu es extraordinaire, commença-t-il, maîtrisant à peine une brûlante envie de la frapper. Mes chambres sont pleines de monde... Ton frère est là... et tu me tombes sur le dos juste à présent... Comme si tu ne pouvais pas choisir un autre moment pour venir... Ah ! diable !...

Mais les yeux sombres de Lyda se levèrent encore une fois sur lui avec une expression étrange, et Zaroudine, apeuré par ce regard de flamme, changea de visage. Il sourit gentiment de ses dents

blanches, et prenant la main de la jeune fille il se laissa tomber à côté d'elle.

— Au reste... ça m'est égal. Je ne crains que pour toi... Je suis heureux de te voir... Je m'ennuyais sans toi... Zaroudine leva sa main chaude et parfumée et la portant à ses lèvres il l'embrassa au-dessus du gant.

— C'est vrai ? prononça Lyda avec une expression incompréhensible pour lui. Et elle leva de nouveau ses yeux, qui demandaient : « Est-ce vrai que tu m'aimes ? tu sais bien dans quel état je me trouve maintenant : je ne suis qu'une pauvre femme humble et malheureuse et non pas celle d'autrefois. J'ai peur de toi et je connais toute l'horreur de mon humiliation, mais je n'ai personne d'autre sur qui m'appuyer !... »

— Comment peux-tu douter ? répondit Zaroudine d'une voix mal assurée, froide et pénible. Il embrassa encore sa main.

Quelque chose de complexe et de bizarre se passait en lui. Deux jours auparavant Lyda se trouvait étendue là, sur le lit, ses cheveux noirs épars sur l'oreiller blanc ; sa chair souple et fiévreuse se tordait dans les spasmes passionnés ; ses lèvres se brûlaient versant dans tout l'être du mâle le feu sombre d'une intolérable volupté. En cet instant tout l'univers, les milliers de femmes, les jouissances, toute la vie se fondait en un seul désir : imaginer une luxure plus puissante, trouver plus de tendresse, plus de brutalité impudique et cruelle, pour tourmenter ce corps ardent, à la fois si exigeant et si docile.

Et maintenant, un profond dégoût de cette même

femme l'envahissait ; il avait envie de s'éloigner, de la repousser pour ne plus l'entendre, ne plus la voir. Et ce désir était si fort que de rester assis à côté d'elle lui devenait un supplice. Cependant il restait malgré lui. Il avait parfaitement conscience que rien ne pouvait le lier à elle, qu'il l'avait possédée de son propre consentement, qu'il ne lui avait rien promis, lui donnant la même volupté qu'il en recevait, et néanmoins il se sentait comme pris dans une masse gluante et visqueuse de laquelle il ne pouvait pas se détacher, contre laquelle il ne pouvait pas lutter. Il prévoyait que Lyda exigerait de lui quelque chose qu'il serait obligé d'accepter, s'il ne voulait pas commettre un acte vilain, malaisé et répugnant. Zaroudine se voyait aussi absolument impuissant que si on lui eût coupé les membres, et que dans la bouche il n'eût plus de langue, mais une loque mouillée. C'était à la fois offensant et révoltant. Il aurait voulu crier une fois pour toutes qu'elle n'avait pas le droit de rien lui demander, mais au lieu de cela, une crainte confuse faisait battre son cœur, tandis qu'il prononçait cette bêtise claire pour lui-même, mais inattendue et tout à fait déplacée en ce moment :

— Oh ! les femmes, les femmes ! comme a dit Shakespeare...

Lyda le regarda avec effroi. Et soudain une lumière impitoyable éclaira son esprit. En un instant elle comprit qu'elle était irrémédiablement perdue ; que toutes les voluptés et les grâces qu'elle pouvait donner, elle les avait données à un homme qui n'existait pas pour elle. La fleur de sa vie, sa pureté, et son orgueil, elle avait tout jeté aux pieds d'une

bête vilaine et lâche, qui au lieu de lui en témoigner de la reconnaissance, n'avait fait que la salir par des actes d'une lubricité obscure et stupide. Un éclat de désespoir faillit la jeter par terre, en sanglots, les mains tordues; mais en la durée d'un éclair, sa détresse fit place à un accès de méchanceté cruelle, vindicative.

— Vous ne pouvez donc pas comprendre combien vous êtes stupide ! prononça-t-elle d'une voix âpre et lente, à travers ses dents serrées.

Cette phrase brusque et le regard méchant qui l'accompagnait parut si inattendu de la part de Lyda, qu'il savait distinguée, que Zaroudine se recula. Mais ne comprenant pas l'entière signification de ce regard, il essaya de faire passer tout cela pour une plaisanterie.

— De quelles expressions te sers-tu, dit-il froissé; les yeux agrandis, les épaules se redressant.

— Je suis loin de penser à choisir mes expressions ! répondit amèrement Lyda, et elle se tordit les mains.

— Mais pourquoi cette tragédie ! riposta Zaroudine fronçant les sourcils. Sous le coup d'une soudaine excitation, son regard suivait inconsciemment la ligne courbée des bras ronds, potelés, et des épaules inclinées de sa maîtresse.

Ce geste de faiblesse et de désespoir de Lyda éveilla de nouveau en lui l'assurance et le sentiment de sa supériorité. C'était comme s'ils se trouvaient tous les deux sur une balance, où, dès que l'un montait, l'autre descendait. Et Zaroudine fut satisfait de ce que cette jeune fille que son instinct percevait supérieure à lui et craignait même aux

heures de leurs caresses, jouât maintenant à cause de lui, et par sa volonté, un rôle pitoyable et avilissant. Il se radoucit. Il prit tendrement les mains tombées de Lyda, et sourdement excité, la respiration oppressée, l'attira imperceptiblement à lui.

— Allons, allons, rien de terrible n'est encore arrivé.

— Vous pensez ? répondit Lyda, reconquérant quelques forces dans l'ironie et le fixant d'un regard singulier.

— Mais oui, sans doute, dit Zaroudine essayant de l'étreindre d'une étreinte impudique et passionnée dont il savait la puissance.

Mais elle restait froide, immobile, et ses mains faiblirent.

— Voyons, voyons... pourquoi ma petite chatte s'est-elle fâchée? murmura-t-il avec un tendre reproche.

— Laissez-moi... Ici je... Mais laissez-moi donc?

Lyda, d'un effort méchant se dégagea de ses bras. Et Zaroudine se sentit physiquement offensé de ce que l'élan de son désir fût resté vain.

— Diable ! pensa-t-il... liez-vous donc avec des femmes !

Mais qu'as-tu donc? dit-il, si contrarié que son visage se marbra de taches rouges...

Et comme si cette question l'eût soudainement éclairée sur son sort, Lyda se couvrit tout à coup le visage de ses mains et fondit en larmes. Elle pleurait ainsi, à la manière des paysannes, la figure cachée dans ses mains, le buste penché en avant, avec des sanglots continus et doucement. Les longues mèches de ses cheveux pendant lamentable-

ment sur son visage mouillé l'enlaidissaient étrangement. Zaroudine perdit complètement la tête. Il souriait quoique ayant peur d'offenser encore la jeune fille par son sourire. Il essaya de lui retirer les mains du visage, mais Lyda résista obstinément, et de cessa pas de pleurer...

— Ah! mon Dieu! s'exclama Zaroudine.

Il eut encore envie de crier, de lui saisir violemment les mains, et de l'injurier.

— Mais enfin, pourquoi pleurniches-tu?... tu t'es liée avec moi, soit... et puis, après ? En voilà un malheur! Pourquoi pleures-tu juste maintenant? mais cesse donc!... cria-t-il d'une voix perçante en la tirant par la main.

Le visage mouillé, les cheveux éparpillés de Lyda tressaillirent au choc et subitement elle se tut, laissant tomber ses mains. Elle le regardait de bas en haut avec une terreur enfantine. La pensée folle que maintenant chacun pouvait la battre et la maltraiter lui traversa le cerveau... Mais Zaroudine faiblit de nouveau et lui parla onctueusement, sans assurance.

— Voyons, ma Lidotchka, cesse donc... tu es fautive toi-même... Pourquoi ces scènes?... Eh bien oui, tu as beaucoup perdu, il y a eu beaucoup de bonheur. Nous n'oublierons jamais ces....

Lyda sanglota de nouveau.

— Mais finis, don-onc ! cria Zaroudine.

Il arpenta la pièce, tiraillant ses moustaches au-dessus de ses lèvres tremblantes.

Il faisait calme dans la chambre, et derrière la fenêtre les branches fines d'un arbre se balançaient doucement, comme si un oiseau venait de s'y po-

ser... Zaroudine se ressaisit et s'approchant de Lyda l'étreignit avec une sorte de réserve. Elle s'arracha de suite à sa caresse, faisant pour se dégager un geste si brusque que son coude levé lui frappa le menton ; les dents s'entre-choquèrent.

— Au diable ! s'exclama Zaroudine exaspéré par la douleur et plus encore par le bruit désagréable de ses dents heurtées.

Lyda n'avait rien entendu, mais elle eut l'intuition du ridicule, et elle en profita avec une cruauté féminine.

— Quelle expression employez-vous donc là ? dit-elle, le contrefaisant.

— Mais n'importe qui en sortirait de ses gonds ! riposta Zaroudine, dépité et lâche, si je savais au moins de quoi il s'agit !

— Et vous ne le savez pas ! fit Lyda avec la même ironie.

Un silence se fit.

Lyda le considérait obstinément et son visage brûlait. Et voilà que Zaroudine commença à pâlir sous ce regard, d'une pâleur grise comme un voile qui le recouvrait peu à peu.

— Eh bien, vous vous taisez ? Pourquoi ne dites-vous rien ? Parlez-moi, consolez-moi !... s'écria Lyda d'une voix stridente qui, se changeant en cri hystérique, l'effraya elle-même.

— Je... articula péniblement Zaroudine, et sa lèvre inférieure trembla.

— Oui, vous, personne d'autre... vous, vous... à mon grand respect ! cria presque Lyda, étouffant les larmes méchantes et désespérées qui lui montaient aux yeux.

Le voile d'élégance, de beauté et de douceur qui avait existé jusque-là entre eux, se déchirait lentement, laissant voir les bêtes éperdues qu'il avait dissimulées.

Toutes sortes de combinaisons passaient par l'esprit de Zaroudine avec la vivacité d'un éclair. La première idée et la plus forte fut de se débarrasser immédiatement de Lyda ; lui donner de l'argent, et la faire avorter pour en finir avec cette histoire. Mais quoiqu'il trouvât ce moyen le meilleur, il n'en dit rien.

— Vraiment, je ne m'y attendais pas, bégaya-t-il.

— Vous ne vous y attendiez pas ? s'écria Lyda d'une voix sauvage, et comment avez-vous osé ne pas vous y attendre ?

— Lyda, mais je n'ai rien... balbutia Zaroudine, ayant peur de ce qu'il voulait dire, et sentant qu'il le dirait quand même.

Mais Lyda le comprit sans attendre ses paroles. Une horreur désespérée contracta son joli visage. Elle laissa tomber les mains, et s'assit sur le lit.

— Que me reste-t-il à faire ? dit-elle d'un air étrangement pensif, comme se parlant à elle-même. Me noyer ?

— Mais non... pourquoi parles-tu ainsi ?...

— Savez-vous, Victor Sergueïevitch ? lui demanda subitement Lyda les yeux fixés sur les siens. Je suis certaine que vous n'en seriez pas mécontent !

Dans ses yeux et dans le tiraillement nerveux de sa petite bouche il y avait quelque chose de triste et de pitoyable, à ce point que Zaroudine se détourna.

Lyda se leva. L'idée qu'elle avait pu penser à lui comme à un sauveur avec qui elle vivrait tou-

jours, lui semblait désormais incroyable et répugnante. Elle voulut brandir sa main, lui exprimer son mépris, se venger sur lui de l'humiliation qu'elle s'était infligée, mais sentait aussi que si elle parlait elle éclaterait en larmes. Une dernière fierté — le reste de son ancien orgueil — lui fit maîtriser ses pleurs. Elle dit avec une expression de mépris inattendue pour elle-même autant que pour Zaroudine :

— Brute !

Et elle se jeta vers la porte, accrochant son vêtement au pêne, où la dentelle de sa manche se déchira.

Le sang monta à la tête de Zaroudine. Si elle lui avait crié « misérable » ou « lâche », il aurait pu supporter l'outrage avec calme, mais le terme « brute » était si laid et démentait si affreusement l'image qu'il s'était toujours faite de lui-même, qu'il resta sur place, immobile, ahuri. Il rougit jusqu'au blanc de ses yeux. Puis il sourit bêtement, haussa les épaules, boutonna et déboutonna son sarrau, et se sentit sincèrement malheureux.

Mais simultanément la sensation d'une délivrance grandissait en lui. Ainsi tout était fini.

Lâchement, il se dit qu'une jeune femme telle que Lyda ne reviendrait plus jamais. Une seconde il fut dépité d'avoir perdu une maîtresse si belle et si désirable, mais son mécontentement s'acheva dans un geste dédaigneux.

— Eh, que le diable l'emporte ! Je n'en manque pas de femmes !

Il arrangea son sarrau et les lèvres encore tremblantes alluma une cigarette. Puis ayant rendu à son visage une expression insouciante, il retourna auprès de ses hôtes.

XVIII

Sauf Malinowsky qui était ivre, aucun des joueurs ne s'occupait de son jeu.

La curiosité de savoir quelle était la femme venue chez Zaroudine les préoccupait. Ceux qui devinaient que ce devait être Lyda Sanina, enviaient sourdement l'officier et leur imagination échauffée leur représentait cette nudité inconnue dans les bras de Zaroudine.

Sanine au bout de peu de temps se leva et dit :

— Je ne joue plus, au revoir !

— Un instant, mon cher, où vas-tu ? lui demanda Ivanov.

— Je vais voir ce qui se passe par là, répondit Sanine indiquant du doigt la porte close.

Un éclat de rire accueillit ces mots.

— Trêve de pitreries ! Assieds-toi et buvons, fit Ivanov.

— Pitre toi-même ! répondit Sanine, indifférent. Et il partit.

Dans la ruelle étroite où poussaient librement des épais buissons d'orties, Sanine calcula l'endroit où devaient donner les fenêtres du logement de Zaroudine, s'approcha avec circonspection de la clô-

ture et l'enjamba sans difficulté. Quand il fut en haut, il oublia presque pourquoi il était grimpé là, tant lui fut agréable la vue de l'herbe verte du jardin, et le frôlement de la brise fraîche qui pénétrait à travers ses vêtements jusqu'à sa chair. La tension de ses muscles lui procurait aussi une douce jouissance.

Il se laissa tomber de l'autre côté, dans les orties, se frotta l'endroit piqué en grimaçant et s'en alla par le jardin. Il parvint à la fenêtre au moment où Lyda disait :

— Et vous ne le savez pas?...

La voix étrange de sa sœur lui fit deviner de quoi il était question. Appuyé des épaules contre le mur, il se mit à regarder dans la verdure, écoutant en même temps avec intérêt ces voix tour à tour altérées, navrées, animées, qui lui parvenaient de l'intérieur. Il éprouvait de la pitié pour cette belle Lyda si humiliée, dont la silhouette charmeuse ne concordait pas avec ce mot lourd et bestial : enceinte. Mais plus qu'à la conversation il s'intéressait au contraste absurde et bizarre entre les paroles méchantes qu'on échangeait dans la chambre, et le calme paisible du jardin.

Un papillon blanc voltigeait au-dessus de l'herbe, tombant et se relevant sans cesse dans l'air ensoleillé ! Et Sanine suivait son vol avec la même attention qu'il mettait à écouter ce qui se passait dans la maison.

Quand Lyda s'écria :

— Brute !... Sanine rit gaiement. Puis, se retirant du mur sans plus se soucier de ce qu'on pouvait le voir, il traversa lentement le jardin.

Un lézard courant en travers de son chemin attira son attention et Sanine suivit longtemps des yeux son petit corps souple et vert glissant dans les hautes herbes.

XIX

En partant, Lyda ne se dirigea pas vers la maison ; elle prit la direction contraire.

Les rues étaient désertes, l'air brûlait. Les ombres courtes gisaient aux pieds des murs et des clôtures comme vaincues par l'ardeur triomphale du soleil.

Lyda se garantit, par simple habitude, de son ombrelle, ne distinguant pas s'il faisait froid ou chaud, sombre ou clair. Elle marchait très vite le long des clôtures entourées d'une herbe poussiéreuse. La tête inclinée sur sa poitrine, elle regardait machinalement les bouts de ses souliers, avec des yeux secs et brillants. De temps en temps elle rencontrait des hommes suffoqués par la chaleur ; ces passants étaient peu nombreux et le calme pesant des après-midi d'été enveloppait la ville.

Un petit chien blanc, ayant flairé précipitamment la jupe de Lyda, se mit à la suivre, tantôt la devançant, tantôt revenant sur ses pas. Il agitait sa petite queue comme s'il eût voulu dire qu'ils marcheraient ensemble désormais. Au détour d'une rue, Lyda vit un gamin gros et comique, vêtu seulement d'une paire de culottes et d'une chemise, dont un petit bout sortait derrière. L'enfant, les joues gon-

flées et sales, piaulait rageusement dans une gausse.

Lyda fit un signe au petit chien et sourit au gamin, mais son âme restait fermée. Une force obscure la séparant de tout l'univers, l'emportait à travers le soleil, la verdure et la joie de vivre, vers un gouffre noir dont une sourde angoisse présageait l'approche.

Un officier qu'elle connaissait vint à passer. En apercevant Lyda il fit cabrer sa monture, un cheval roux dont le poil couvert d'une sueur légère brillait au soleil.

— Lyda Petrovna, cria-t-il d'une voix gaie et sonore, où allez-vous donc par cette chaleur ?

Lyda regarda distraitement la fouraska négligemment posée sur son front humide, mi-rouge et mi-blanc. Elle garda le silence, souriant seulement, de ce sourire coquet qui lui était habituel.

Et à cet instant elle se demanda elle-même avec perplexité :

— En effet, où vais-je maintenant ?

Elle n'avait pas de colère et ne pensait plus à Zaroudine. Elle était allée chez lui, sans savoir pourquoi ; son instinct lui disait vaguement, qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui, qu'il lui était impossible de garder pour elle seule sa détresse. Maintenant elle sentait nettement que le passé était mort et le présent n'appartenait qu'à elle ; elle seule devait trouver un remède.

Et son cerveau travailla fiévreusement, avec une lucidité rare. Le plus terrible était que la belle et orgueilleuse Lyda disparaîtrait et qu'à sa place il ne resterait qu'une pauvre fille méprisée. Il fallait qu'elle conservât son orgueil et sa beauté ; partir

quelque part où la boue ne pourrait plus l'atteindre.

Cela bien établi il sembla à Lyda qu'autour d'elle un vide s'était fait ; que le soleil, la vie, les hommes n'existaient plus pour elle, qu'il n'y avait plus d'issue hormis la mort, la noyade.

Et cette certitude se détachait si définitivement claire dans son esprit, qu'elle eut l'impression d'une muraille de pierre s'élevant autour d'elle pour l'isoler du reste de l'univers.

Un instant, même, elle n'éprouva plus la sensation écœurante et terrifiante de porter quelque chose en elle, quelque chose qui était encore inerte, mais qui avait brisé sa vie, et dont elle ne cessait de percevoir l'existence depuis qu'elle s'était devinée enceinte.

— Comme c'est simple en vérité... Et il n'est plus besoin de rien ! pensa Lyda regardant à l'entour sans rien voir.

Elle hâta le pas ; et bien qu'elle courût presque, s'embarrassant dans sa jupe large, il lui semblait qu'elle bougeait à peine.

— Je n'ai qu'à dépasser cette maison ; ensuite une autre encore, avec des volets verts, puis un terrain vague...

Elle ne se représentait ni la rivière, ni le pont, ni ce qui devait s'accomplir là-bas ; c'était une tâche brumeuse, vide, où tout devait finir.

Cet état d'esprit dura seulement jusqu'au moment où elle monta sur le pont. Quand elle se pencha sur le parapet et vit, au-dessous, l'eau verdâtre et trouble, son assurance s'évanouit brusquemeut. Tout son être s'imprégna de peur et du désir tenace de vivre encore.

Elle entendit de nouveau les sons des voix, le gazouillement des moineaux ; elle revit la lumière du soleil, les marguerites blanches parmi l'herbe, et le petit chien blanc qui avait résolument décidé que Lyda serait désormais sa légitime propriétaire. Le toutou s'était assis en face d'elle, une jambe de devant repliée sous lui et remuait sa petite queue en spirale, qui traçait sur le sable des hiéroglyphes cocasses.

Lyda le regarda fixement, avec une soudaine velléité de le saisir et de l'étreindre désespérément. De grosses larmes montèrent à ses yeux. Un immense regret pour sa vie si aimée et si belle qui allait sombrer, la fit s'appuyer convulsivement sur le rebord du parapet, prise de vertige. Un gant lui échappa des mains et tomba dans l'eau. Elle le suivit des yeux avec une terreur muette.

Le gant, tournoyant rapidement dans l'air, alla tomber sur la surface plate et comme somnolente de l'eau. Des cercles s'élargirent autour de lui, et tandis qu'ils se dispersaient Lyda voyait son gant jaune clair brunir en se mouillant, puis plonger lentement dans la profondeur glauque de la rivière. Comme pris d'agonie il se retourna deux fois sur lui-même et descendit vers le fond avec de lents mouvements circulaires. Lyda concentrant son attention, le vit reparaître encore deux fois, avant de disparaître sans bruit dans l'abîme... Et l'eau reprit son immobilité unie, somnolente ténébreuse...

— Comment cela vous est-il arrivé, mademoiselle ? dit près d'elle une voix de femme.

Lyda se recula avec effroi, et vit devant elle une

grosse femme au nez camard, qui la considérait avec curiosité et compassion.

Et bien que cette compassion ne pût se rapporter qu'au gant perdu, il sembla à Lyda que cette bonne grosse femme avait pitié d'elle, et devinait ses intentions. Elle eut l'idée de lui raconter sa vie, elle en eût été soulagée. Mais sa personnalité se fût dédoublée ; en ce moment Lyda sentit que cela était impossible. Elle rougit, tressaillit, et ayant bredouillé : « Ce n'est rien... », elle quitta le pont d'un pas rapide, chancelant et inégal.

— Non... pas ici... on me sauverait... se disait-elle, et sa tête lui semblait vide, étrangement.

Elle se dirigea à gauche, vers le rivage, et suivit un sentier, entre la rivière et la haie d'un jardin. Les passants l'avaient frayé parmi les ronces, les orties, les marguerites et l'absinthe qui exhalait un âpre parfum.

Il faisait doux et calme, ici, ainsi que dans une église villageoise. Des saules aux feuilles allongées se penchaient rêveusement au-dessus de l'eau ; le soleil bariolait de taches de lumière la rive abrupte, des hautes bardanes se dressaient dans les orties, Des plantes s'accrochaient à la dentelle qui ornait la jupe de la jeune fille. Une herbe frisée dont les touffes étaient aussi grandes que des arbrisseaux, l'éclaboussait d'une fine poussière blanche.

Maintenant Lyda devait faire un véritable effort pour continuer sa route ; il lui fallait vaincre l'irrésistible puissance intérieure qui voulait vivre, et se rebellait...

— Il le faut... il le faut... il le faut, se répétait Lyda au fond de l'âme, et ses pieds la portaient

aussi difficilement que s'ils eussent dû à chaque pas piétiner des obstacles variés, de plus en plus loin du pont, vers l'endroit que Lyda s'était inconsciemment désigné comme le terme de sa course.

Elle quand elle y fut arrivée et qu'elle vit à travers les tiges fines et entrelacées de l'oseraie l'eau noire et froide, dont les flots contournaient rapidement la rive inclinée, elle comprit enfin combien son être désirait vivre, combien il était épouvantable de mourir, et qu'elle mourrait quand même, parce que la vie lui était impossible. Elle jeta sur l'herbe, sans un regard, son gant et son ombrelle, et se détournant du sentier elle alla tout droit à travers les buissons.

En une minute mille pensées, mille émotions diverses la parcoururent. Au fond de son âme s'éveilla soudain la foi enfantine, depuis longtemps assoupie et remplacée par de nouvelles préoccupations. Elle répéta plusieurs fois une prière naïve et craintive :

— Mon Dieu, aidez-moi... mon Dieu, sauvez-moi...

Le motit d'un air qu'elle venait d'étudier récemment sur son piano, résonnait quelque part, non loin, et elle le fredonna; elle se souvint de Zaroudine, mais sa pensée ne s'arrêta pas; elle crut revoir le visage de sa mère, qui lui apparut infiniment cher et attendrissant, quoique ce fût surtout le souvenir de ce visage qui la poussât vers l'eau. Jamais, comme en cette minute, elle n'avait si bien compris que sa mère et tous les autres qui semblaient l'aimer elle, Lyda, ne l'aimaient pas telle qu'elle était en réalité, avec ses désirs et ses fautes, mais seulement pour ce qu'ils désiraient voir en

elle. Maintenant qu'elle s'était écartée du chemin qui était, selon eux, le seul admissible, ces gens et surtout sa mère la martyriseraient plus fort qu'ils ne l'avaient aimée.

Puis tout s'embrouilla : la peur et le désir de vivre, la notion de l'inévitable, et malgré tout un espoir vague; le souvenir de cet endroit, où elle mourrait et la vue d'un homme ressemblant à son frère, qui enjambait rapidement une clôture pour se diriger vers elle; tout cela brillait, apparaissait, se confondait dans son cerveau pris de délire.

— Tu ne pouvais donc rien imaginer de plus bête, cria la voix essoufflée de Sanine.

Par un enchaînement de hasards et d'impulsions insaisissable Lyda était arrivée justement à l'endroit où finissait le jardin de Zaroudine et où elle s'était naguère donnée à lui sur une haie à demi effondrée, dans une position pénible et incommode, cachée par l'ombre noire des arbres, de la lumière trop vive de la lune. Sanine l'avait aperçue et devinait ce qu'elle voulait faire; son premier mouvement avait été de la laisser agir à sa guise; mais les mouvements saccadés de sa sœur l'apitoyèrent. Il s'était mis à courir, et sautant par-dessus les buissons et les bancs du jardin il avait rejoint Lyda.

La voix de son frère fit sur elle une impression profonde ; ses nerfs tendus à l'extrême par sa lutte morale, se détendirent tout d'un coup ; elle fut prise de vertiges et tout, autour d'elle, se mit à tourner. Elle ne savait plus si elle était dans l'eau ou sur le rivage. Sanine eut le temps de l'attraper juste au bord de la rivière et sa propre force ainsi que sa souplesse lui plurent beaucoup.

— Voilà qui est bien fait ! se dit-il.

Il assit Lyda près de la haie sur une planche et jeta autour de lui un coup d'œil indécis.

— Maintenant, que faire d'elle ? se demanda-t-il.

Mais Lyda reprenait conscience, pâle, défaite et brisée. Des larmes amères coulèrent de ses yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait-elle comme un enfant.

— Tu es bête ! fit Sanine avec une tendre pitié.

Lyda ne l'entendit pas, mais à un geste qu'il fit, elle s'accrocha convulsivement à son bras, en sanglotant plus éperdument.

— Qu'est-ce que je fais donc ! pensa-t-elle avec épouvante, il ne faut pas pleurer, il faut tourner cela en plaisanterie, autrement il devinera tout.

— Eh bien, pourquoi souffres-tu ? lui disait Sanine caressant ses épaules.

Lyda le regarda timidement d'en dessous son chapeau comme une petite fille et se calma subitement.

— Je sais tout... continua Sanine. Je connais toute cette histoire depuis longtemps.

Bien que soupçonnant plus d'une personne de connaître ses relations avec Zaroudine, Lyda ne fut pas moins effrayée des paroles de son frère. Comme si Sanine dût la frapper en pleine figure, elle s'écarta de lui, le regardant avec des yeux secs largement ouverts ; une terreur de bête prise à la course s'imprimait sur ses traits.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend donc ? sourit Sanine, tu fais comme si je venais de te marcher sur la queue. Et la prenant avec bonté par ses épaules rondes, douces, qui frissonnaient craintivement sous ses doigts, il la fit se rasseoir sur la haie.

Lyda reprit docilement sa position assise.

— A vrai dire, qu'est-ce qui te désole tant !... continua Sanine. Peut-être est-ce parce que je sais tout ?... Mais alors, en te donnant à Zaroudine croyais-tu ton acte si mauvais que tu n'osais pas l'avouer ?... Je ne te comprends pas, vraiment... Et pour ce qui est de Zaroudine qui ne veut pas t'épouser... rends-en grâce à Dieu... Tu sais maintenant, et tu le savais même avant de te donner à lui que, quoique beau et avantageux pour l'amour, ce n'est qu'un tout petit bout d'homme et vilain. Son amour ne te rendrait point heureuse. Tu n'as voulu de lui que parce qu'il était beau, et je pense que tu as suffisamment profité de sa beauté.

— C'est lui qui a profité de la mienne... Mais non, moi aussi... oh, mon Dieu !

— Et te voilà maintenant enceinte. Lyda ferma les yeux et fit rentrer sa tête profondément entre ses épaules.

Certes, c'est embêtant, continua Sanine d'une voix basse et douce ; de donner tout d'abord au monde des enfants ; c'est là une affaire sale, stupide, pénible ; mais le plus embêtant c'est que le monde te tourmentera sans répit... Cependant toi, Lidotchka, ma petite Lyda, tu n'as fait de mal à personne ! s'interrompit Sanine avec un puissant élan d'amour, et si tu mettais au monde toute une douzaine de gosses il n'y aurait que toi qui en souffrirais ma petite...

Sanine se tut, se mordillant pensivement les moustaches ; puis il croisa les bras sur la poitrine.

— Je te dirais bien ce qu'il faut faire, mais tu es trop faible et trop sotte pour suivre mes con-

seils... Tu n'aurais pas l'audace nécessaire... Tout de même, ce serait une grosse bêtise que de te donner la mort... Vois briller le soleil, couler doucement l'eau... Figure-toi maintenant qu'une fois morte, on saura bien que tu as été enceinte... eh bien, qu'est-ce que cela te fera ?... Ce n'est donc pas parce que tu es enceinte que tu veux mourir, mais parce que tu crains l'opinion des gens ; toute l'horreur de ta détresse n'est pas dans cette détresse elle-même, mais parce que tu la mets entre toi et le monde... En réalité, ta vie ne changera guère... Et tu ne crains pas les gens qui ne te connaissent pas, mais précisément ceux que tu connais et auxquels tu es soi-disant *chère*... Tu as peur d'eux parce qu'ils ne voudront pas te pardonner ta *chute*... et considéreront comme une horreur que tu ne te sois pas donnée dans le lit conjugal, mais bien dans un bois, ou sur l'herbe par exemple... Or s'ils veulent à tout prix châtier ton péché, comment t'aiment-ils donc, eux ?... Et s'ils t'aiment ainsi pourquoi te préoccupent-ils ?... Ce sont des êtres sots, cruels et méchants, et pourquoi te tourmenter pour des êtres sots, cruels et méchants ?...

Lyda leva vers lui des grands yeux interrogatifs et Sanine lut dans son regard une lueur de compréhension.

— Que faire alors... que faire ?... demanda-t-elle anxieusement.

— Tu as devant toi deux issues : te débarrasser de cet enfant dont personne n'a besoin et dont la naissance, outre les douleurs qu'elle t'occasionnerait, ne ferait rien gagner au monde...

Les yeux de Lyda décelèrent un effroi farouche. Sanine confirma :

— Tuer un être qui est en état de comprendre la joie de vivre et l'épouvante de mourir est atroce, mais anéantir un fœtus, une petite boule inerte de chair et de sang...

Un sentiment indéfinissable agitait Lyda : c'était d'abord une honte insurmontable, une honte telle qu'elle eut l'impression qu'on la déshabillait complètement et que des mains grossières fouillaient sa chair intime. Elle avait peur de regarder son frère comme si, ce regard échangé, ils mourraient de honte tous les deux. Mais les yeux gris de Sanine étaient clairs et tranquilles, sa voix ne tremblait pas plus que s'il eût prononcé des paroles simples, banales. Et sous le pouvoir de ses paroles la honte se dissipa. Lyda sentit la clairvoyance de ce qu'elle venait d'entendre et n'éprouva plus de crainte en y réfléchissant. Alors elle s'effraya de ne point se troubler : elle se prit les tempes d'un air désespéré, et les manches légères de sa robe s'agitaient comme les ailes d'un oiseau effaré.

— Je ne puis pas... Je ne puis pas... interrompit-elle... c'est peut-être juste... mais je ne peux pas... c'est affreux !...

— Voyons, voyons... Sanine s'agenouillait devant elle, lui retirant doucement les mains de son visage... Allons nous tâcherons de cacher ça... Je ferai en sorte d'obliger Zaroudine à quitter la ville, et toi... tu épouseras Novikow et tu seras encore heureuse... Je sais que si tu n'avais pas connu ce bel étalon d'officier, tu aurais sûrement aimé Novikow...

Au nom de Novikow Lyda se sentit dans l'âme

une tendresse confuse. Parce que Zaroudine l'avait rendue malheureuse et qu'elle avait la conscience que Novikow ne l'aurait pas fait, il lui sembla un instant que sa faute n'était pas grave et qu'il ne dépendait que d'elle seule de la réparer... Elle pourrait se redresser, agir, et sourire à la vie qui se déployait, radieuse, devant elle, sous la clarté magique du soleil. Et elle pourrait encore vivre et aimer, mieux et avec plus de force qu'auparavant. Mais le souvenir de sa faute lui revint aussitôt à l'esprit et lui rappela qu'elle n'était plus qu'un être indigne, souillé...

Un mot extrêmement grossier, qu'elle ne connaissait que vaguement et n'avait jamais prononcé, surgit dans sa mémoire. Elle se l'appliqua avec une jouissance si douloureuse qu'elle en resta effrayée, comme si elle venait de recevoir une gifle.

— Mon Dieu... serais-je donc une... Mais oui, mais oui, je suis une... une... Tiens ! voilà pour toi !

— Qu'est-ce que tu me disais ? murmura-t-elle à son frère, désespérée. Et la sonorité de sa belle voix lui fut douloureuse.

— Mais quoi ?... demanda Sanine considérant ses beaux cheveux flottants sur la nuque blanche, et qu'un rayon de soleil venait dorer.

Une peur soudaine le pénétrait : s'il ne réussissait pas à la persuader ? Cette femme jeune et belle, capable de donner tout le bonheur, s'en irait simplement disparaître dans le vide idiot.

Lyda se taisait, impuissante. Elle essayait d'étouffer en elle l'espoir de vivre qui à l'encontre de sa volonté s'était emparé de tout son corps frisson-

nant... Après tout ce qui s'était passé, il lui paraissait honteux non seulement de vivre, mais de désirer la vie. Pourtant son corps sain, vigoureux, imprégné de soleil, rejetait loin de lui ces pensées monstrueuses comme un poison qu'il refusait de boire...

— Pourquoi ce silence ? demanda Sanine.

— C'est impossible.. Ce serait vil... je...

— Je t'en prie, laisse là ces bourdes... répondit Sanine, mécontent.

Lyda leva encore une fois sur lui ses beaux yeux mouillés pleins de désirs secrets. Sanine, après un moment de silence, arracha une branchette, la coupa entre ses dents et la jeta.

—C'est vil... c'est vil !... répéta-t-il, tout à l'heure tu étais frappée de ce que je te disais... Pourquoi ?... Ni toi ni moi ne saurions formuler une réponse précise à cette question... Un crime ?... Mais qu'est-ce qu'un crime ?...

Lorsque, au moment des couches, la mère est en danger de mort, couper des morceaux, écarteler, écraser avec des tenailles d'acier la tête d'un enfant déjà vivant, prêt à crier, ce n'est pas un crime, mais une malheureuse nécessité... Mais suspendre un processus physiologique inconscient, supprimer quelque chose qui n'existe pas encore, une réaction chimique quelconque, cela s'appelle un crime, une horreur !... Et cependant, de l'accomplissement de cette horreur dépend la vie de la mère, plus que sa vie, son bonheur... Pourquoi en est-il ainsi ? Personne ne le sait, mais tout le monde admet.

Sanine souriait. « Ah ! les hommes, les hom-

mes !... ils se créent des règles, des fantômes, des mirages dans le seul but de souffrir. On les dit magnifiques, admirables... L'homme est le roi ! le roi de la création ! un roi qui n'a jamais l'occasion de régner ; un roi qui souffre et tremble devant son ombre. »

Sanine continua après un court silence :

— Au fait, il ne s'agit pas de cela. Tu me disais : c'est lâche... Je ne sais... peut-être... Mais si je parle de ta chute à Novikow, cela lui fera un mal si atroce, qu'il se suicidera peut-être, sans cesser de t'aimer... Et ce serait de sa part une faute. S'il était vraiment intelligent il n'attacherait aucune importance à ce fait que tu as déjà couché avec quelqu'un, passe-moi l'expression vulgaire. Ni ton corps, ni ton âme n'en sont devenus plus mauvais... Mon Dieu ! il pourrait lui arriver d'épouser une veuve, par exemple. Car évidemment, ce n'est pas le fait même qui l'empêcherait de te donner son nom, mais l'imbroglio régnant dans sa tête... Toi-même... Voyons, s'il était donné à l'homme de n'aimer qu'une seule fois de sa vie, toute tentative d'aimer pour un instant serait inutile, désagréable, incommode, ce qui n'est pas. Les amours se succèdent également désirables et heureuses... Si tu peux aimer Novikow, tout ira bien, sinon, viens avec moi, Lidotchka, on peut vivre partout.

Lyda soupira : quelque chose lui pesait sur le cœur, qu'elle essayait de chasser.

— Peut-être... en vérité !... que tout s'arrangera... Novikow... est très gentil... un garçon excellent... et... beau... Non... oui... je ne sais pas...

— Eh bien, à quoi aurait-il servi de te noyer ?...

Le mal ni le bien n'auraient rien gagné, rien perdu par ta mort... ton corps enflé, déformé, se serait roulé dans la fange... et après on t'aurait retirée pour t'enterrer... Voilà tout !

Lyda crut voir devant ses yeux la profondeur verdâtre et sinistre de l'eau, puis le fond visqueux agité par des mouvements imprécis, glissements de serpents, de plantes, de bulles... Et elle eut peur, follement.

— Non, non jamais !... Mieux vaut l'infamie... Novikow... tout ce qu'on veut... mais pas ça... se dit-elle.

— Comme la peur te fait perdre la tête ! fit Sanine, égayé.

Lyda sourit aussi à travers ses larmes et son propre sourire l'emplit de lumière, car il lui prouvait qu'elle pouvait encore rire.

— Quoi qu'il en soit, je vivrai, pensa-t-elle dans un élan passionné et presque triomphal.

— Et voilà ! dit joyeusement Sanine, se levant d'un bond. Rien ne pouvait te dégoûter mieux de ta décision que la pensée de la mort... Et si tes épaules ont pu supporter ce gros fardeau, si tu ne cesses pas de voir et d'entendre la vie, eh bien ! vis ! vis ! N'est-ce pas ainsi ? Eh bien, donne ta petite patte !

Lyda lui tendit la main et dans ce geste, timide et féminin, il y avait une reconnaissance enfantine.

— C'est ça !... tu as une jolie petite main...

Lyda, souriante, se taisait.

Ce n'étaient pourtant pas les paroles de son frère qui l'avaient persuadée ; elle était pleine de vie opiniâtre, vigoureuse, audacieuse ; la crise qu'elle ve-

nait de traverser n'avait fait que tendre ses forces. Un mouvement de plus et la corde aurait cassé; mais ce mouvement ne s'était pas fait et son âme vibrait de nouveau d'une insolente et turbulente volonté de vivre. Lyda extasiée regardait et écoutait, aspirant par tous les pores de son être, l'énorme joie, qui chantait à l'entour dans la lumière du soleil, dans l'herbe verdoyante, dans l'eau lumineuse sur le visage tranquille de son frère et la vaillance de sa propre âme. Elle croyait voir et entendre pour la première fois.

« Vivre ! » retentissait en elle une voix joyeuse et assourdissante.

— C'est bien, fit Sanine, tu pourras compter sur moi dans les moments difficiles. Et maintenant embrasse-moi, parce que tu es une belle fille !

Lyda sourit énigmatiquement comme sourirait une nayade. Sanine enlaça sa taille et percevant dans ses muscles le frisson de ce riche corps de femme, l'étreignit fortement.

Quelque chose d'étrange, et d'infiniment doux se passait dans le cœur de Lyda : elle désirait vivre toujours, mais d'une vie plus ample et plus intense. Sans se rendre compte de ses gestes elle entoura lentement de ses bras le cou de son frère et fermant à demi les yeux, serra ses lèvres pour lui offrir son baiser. Et elle se sentit éperdument heureuse quand les lèvres brûlantes de Sanine se pressèrent si longuement sur sa bouche, qu'elles la meurtrirent. En cet instant, elle n'avait pas besoin de savoir qui l'embrassait, comme la fleur chauffée par le soleil ne se demande pas d'où lui vient la chaleur.

— Mais que se passe-t-il donc en moi ? pensait-

elle étonnée et contente... Ah! oui!... je voulais me noyer... Dieu sait pourquoi... Etait-ce bête!... Ah! c'est bon... encore, encore... Voilà que j'embrasse aussi... Ah! c'est bon!... N'importe qui... mais vivre!...

— Eh bien, voilà... dit Sanine, desserrant son étreinte... ce qui est bon, est bien. Et il ne faut se soucier de rien d'autre...

Lyda arrangeait lentement sa coiffure, le regardant avec un sourire béat, heureux...

Sanine lui passa son ombrelle et son gant.

Elle s'étonna d'abord de l'absence d'un gant, mais se souvenant aussitôt de son aventure, elle rit longtemps d'un rire silencieux, au souvenir de ce fait insignifiant qui lui avait paru sinistre.

— Et tout est ainsi! pensa-t-elle, marchant sur le rivage à côté de son frère. Et elle offrait sa poitrine bombée à la bonne lumière du soleil.

XX

Novikow alla lui-même ouvrir la porte, mais en apercevant Sanine il fronça les sourcils. Tout ce qui lui rappelait Lyda et ce quelque chose de précieux, comme un vase fin, qui s'était brisé en son âme, lui était pénible, infiniment.

Sanine, devinant Novikow, entra avec un sourire affable et conciliant. La chambre de Novikow était malpropre et en désordre, comme si un cyclone y fût passé dispersant sur le plancher des bouts de papier, de la paille et toutes sortes d'autres détritus. Des livres, du linge, des instruments variés, des valises traînaient pêle-mêle sur le lit, les chaises et les tiroirs ouverts de la commode.

— Tu pars ? où ? demanda Sanine déconcerté.

Novikow, évitant de le regarder en face, remuait sur la table des objets quelconques...

— Je m'en vais, frère, vers la misère... j'ai reçu un papier, répondit-il, embarrassé et fâché de l'être.

Sanine le considéra une seconde ; ensuite il porta ses yeux sur la valise, puis le regarda à nouveau ; un large sourire s'épanouit sur son visage. Novikow se taisait, emballant d'un geste mécanique ses bottes avec un tas de fioles. Il souffrait d'être seul en présence de sa tristesse.

— Si tu continues à arranger ainsi ta malle, tu arriveras sur place sans instruments et sans chaussures, fit remarquer Sanine.

— Ah ! articula Novikow en lançant un court regard à Sanine. « Laisse-moi ! ne vois-tu pas que je souffre ! » disaient ses yeux.

Sanine le comprit et se tut.

Les premières ombres du crépuscule flottaient déjà derrière la fenêtre et le ciel serein comme du cristal s'éteignait au-dessus de la verdure légère du jardin.

Sanine dit après un court silence :

— Je suis d'avis qu'au lieu d'aller le diable sait où, tu ferais mieux d'épouser Lyda.

Novikow se tourna promptement vers lui et trembla.

— Je te prierai de cesser ces sottes plaisanteries, cria-t-il d'une voix métallique.

Le son de sa voix s'envolant dans le jardin silencieux, vibra au-dessus des arbres immobiles.

— Pourquoi t'emballes-tu ainsi ? demanda Sanine.

— Écoute... dit Novikow ; ses yeux devinrent ronds, méchants et son visage ne ressemblait plus à cette bonne et indolente figure que Sanine connaissait.

— Crois-tu vraiment que ton mariage avec Lyda serait un malheur ? continuait gaiement Sanine dont les yeux souriaient.

— Cesse ! fit Novikow d'un ton plaintif ; et chancelant comme un homme ivre, il saisit la botte souillée qu'il essayait de cacher, et s'élança vers Sanine, la brandissant au-dessus de sa tête avec une force qu'il ne se connaissait pas.

— Eh, dis donc, un peu plus doucement ! que diable ! dit Sanine contrarié en se reculant malgré lui.

Novikow jeta la botte avec dégoût et s'arrêta, respirant péniblement.

— C'était pour moi, cette vieille botte ! lui reprocha Sanine en secouant sa tête. Il avait pitié de Novikow dont les gestes lui paraissaient ridicules.

— C'est de ta faute... répondit Novikow affaibli et confus.

Et de suite il éprouva pour Sanine une tendre confiance. Il le trouvait si grand et si calme, quand lui-même se savait lamentable, qu'il eut une envie de le caresser, de lui conter sa petite souffrance, comme un enfant à son grand ami ; et des larmes perlèrent à ses yeux.

— Si tu savais comme j'ai le cœur gros ! prononça-t-il par saccades, faisant des efforts pour ne pas pleurer.

— Oui, mon cher, je sais tout, répondit Sanine avec douceur.

— Non, tu ne peux pas le savoir ! dit Novikow s'asseyant à côté de Sanine. Il lui semblait que son état d'esprit était si extraordinairement pénible que personne ne pourrait jamais le comprendre tout à fait.

— Mais si, je le sais, fit Sanine, je puis te le jurer, si tu veux. Et si tu me promets de ne plus te jeter sur moi avec ta vieille botte, je me fais fort de te le prouver. C'est promis ?

— Oui... pardonne Wolodia, marmotta Novikow si confus qu'il appela Sanine par son prénom, ce qui ne lui arrivait jamais.

Cela plut à Sanine, chez lequel le désir de tout arranger s'affermit encore.

— Écoute, mon cher, nous allons parler franchement, commença-t-il en posant amicalement sa main sur le genou de Novikow. Tu as résolu de partir non pas parce que Lyda a refusé ta main, mais parce que le jour où nous étions chez Zaroudine il t'a semblé que ce dernier avait reçu la visite de ma sœur.

Novikow inclina sa tête sur sa poitrine. Il avait l'impression que Sanine venait de lui rouvrir une blessure récente, douloureuse à l'excès.

Sanine le regarda et pensa :

— Eh ! quelle bonne bête tu es !

Je ne veux pas te persuader que Lyda n'a pas eu de relations avec Zaroudine, continua-t-il à haute voix... Moi-même je ne le sais pas... du moins je ne le pense pas, ajouta-t-il vite, en voyant le visage de Novikow s'assombrir.

Novikow lui lança un regard, empreint d'un vague espoir.

— Leurs relations ont commencé à une date si récente que rien de sérieux ne peut avoir eu lieu entre eux, expliqua Sanine, surtout, prenant en considération le caractère de Lyda... Tu la connais, Lyda.

Novikow crut voir passer devant ses yeux l'image de la jeune fille, telle qu'il la connaissait et l'aimait : orgueilleuse et gracieuse, les yeux tantôt tendres, tantôt menaçants, toute entourée d'une atmosphère de froideur et de pureté, comme d'une auréole. Il ferma les yeux et crut aux paroles de Sanine.

— Et si même il a pu exister entre eux quelque chose, ce doit être certainement fini à présent. Mais au fond, quel tort peut te faire un léger marivaudage de la part d'une jeune fille encore libre et qui cherche son bonheur, quand toi-même, et sans fouiller longtemps dans ta mémoire, tu pourrais te souvenir des douzaines d'aventures pareilles sinon pires.

Novikow se tourna du côté de Sanine et la confiance qui emplissait son âme rendait ses yeux transparents et clairs. Un germe d'espérance remuait en lui mais encore si faible et si petit qu'il craignait de l'écraser par un geste ou par une parole imprudente.

— Tu sais, si je... bégaya-t-il, mais il n'acheva pas sa phrase, ne pouvant donner aucune expression à ce qu'il voulait dire; de douces larmes d'attendrissement lui serraient la gorge.

— Eh bien ? fit Sanine, les yeux brillants et élevant la voix avec solennité. Je peux te dire seulement une chose : entre Zaroudine et Lyda rien ne s'est passé...

Novikow le regarda avec ahurissement :

— Je pensais... commença-t-il, sentant qu'il ne pouvait croire aux paroles de Sanine.

— Tu pensais des sottises, répondit Sanine avec une irritation sincère. Tu ne connais donc pas Lyda ? Quel a pu être son amour si elle a si longtemps hésité ?

Novikow lui prit la main, regardant sa bouche d'un air admiratif.

Et un dégoût, une irritation terrible s'emparèrent de Sanine. Pendant quelques instants ses yeux ne quittèrent pas le visage de cet homme, devenu

heureux à la pensée que la femme avec laquelle il voulait s'accoupler, ne s'était encore donnée à personne. Une jalousie impérieuse, bestiale, avide et visqueuse comme un reptile perçait à travers ces bons yeux humains changés par la souffrance et le chagrin sincère.

— Oh ! oh ! fit Sanine d'une voix sinistre, en se levant.

— Eh bien, voici ce que j'ai à te dire : Lyda a été non seulement amoureuse de Zaroudine, mais elle a même eu des relations avec lui et maintenant elle en est enceinte.

Un calme sonore régnait dans la pièce. Novikow regardait Sanine avec un sourire bizarre, et se frottait les mains. Ses lèvres remuaient mais il n'en sortit qu'un cri faible, mais aigu, qui expira aussitôt. Sanine, debout devant lui, le fixait droit dans les yeux et les coins plissés de ses lèvres témoignaient d'une violence contenue.

— Eh bien, pourquoi ne dis-tu rien ? demanda-t-il.

Novikow leva les yeux, et les baissa vivement, souriant toujours de son sourire éperdu.

— Lyda a survécu à un drame horrible, commença lentement Sanine comme s'il se parlait à lui-même. Si le hasard ne m'avait poussé sur son chemin, elle ne serait plus vivante à cette heure, et ce qui, hier encore était une jeune fille belle et florissante, serait couché maintenant, informe, quelque part au fond de la rivière, couvert de fange et dévoré par les écrevisses .. Mais ce n'est pas de sa mort qu'il s'agit... chacun de nous peut et doit mourir... seulement, avec Lyda eut expiré une joie immense, qu'elle apportait dans la vie aux gens qui l'entou-

raient... Elle n'est pas la seule, sans doute... mais si toute la jeunesse féminine disparaissait, le monde deviendrait un tombeau... Pour ma part j'ai presque envie de commettre un crime, chaque fois que je vois une jeune fille absurdement traquée par les gens! Ecoute... cela m'est fort égal que tu épouses Lyda ou que tu ailles au diable, mais je dois te dire que tu es un idiot... Si une seule idée saine vivait en ton crâne, tu n'aurais pas tant souffert et fait souffrir les autres parce qu'une femme libre et jeune a commis l'erreur de se donner à un mâle qui ne la méritait pas, et n'est redevenue libre qu'après avoir accompli l'acte sexuel... Je te le dis, à toi, mais tu n'es pas le seul dans ton genre... vous êtes des millions d'idiots qui transformez la vie en une insupportable prison sans joie et sans lumière... Voyons, toi-même, combien de fois ne t'es-tu pas vautré sur le ventre d'une grue, saoul et crasseux comme un chien? Il y a de la poésie, de la passion et de l'audace dans la chute de Lyda, mais comment appeler tes propres actes?... Alors, de quel droit te détournes-tu d'elle, toi qui te crois un homme intelligent et sensé, qui ne veut pas de barrière entre son esprit et la vie!... Qu'est-ce que son passé pourrait bien te faire, à toi? En est-elle devenue moins belle? te procurera-t-elle moins de jouissance?... Voulais-tu prendre toi-même sa virginité?... Eh bien?...

— Tu sais bien qu'il n'en est pas ainsi... fit Novikow dont les lèvres tremblaient.

— Si, c'est ainsi! s'écria Sanine, sinon, qu'est-ce, s'il te plaît?

Novikow gardait le silence, son âme était sombre

et vide ; mais comme une fenêtre éclairée et lointaine, jetant une petite lueur à travers les champs noirs, un rayon de bonheur douloureux luisait dans la nuit de son cerveau : l'idée du pardon et du sacrifice.

Sanine le regarda et sembla deviner toutes ses pensées.

— Je vois, continua-t-il de la même voix douce je vois que tu penses déjà au sacrifice de toi-même... que tu as déjà trouvé un trou par où passer en rempant. « Je descendrai jusqu'à elle, je la protégerai contre la foule, et ainsi de suite... » Voilà le refrain que tu te chantes... Et tu grandis à tes propres yeux comme le ver sur la charogne !... Eh bien tu mens !... Car à aucune minute tu n'auras renoncé à quoi que ce soit... Si Lyda avait été défigurée par la variole, peut-être ferais-tu un effort pour accomplir une bonne action, mais deux jours après ce bienfait tu aurais fait le malheur de sa vie, accusant le destin, rongeant son âme, lui mettant le désespoir au cœur... Et à présent tu te considères comme une icone... Je crois bien : ton visage est radieux, chacun dira de toi que tu es un saint... Cependant tu ne perdras rien de ce que tu convoites : Lyda a les mêmes bras, les mêmes jambes, la même poitrine et la même passion pour la vie... Oh ! je crois bien qu'il te sera agréable de jouir de son corps, en songeant que tu commets une sainte action ! oh combien !

Sous le poids de ces paroles, quelque chose se serrait et mourait dans l'âme de Novikow, comme un ver écrasé : cette admiration touchante pour lui-même qui avait commencé de s'y épanouir ; et un

nouveau sentiment, plus simple et plus sincère naissait.

— Tu me crois plus mauvais que je ne suis, dit-il avec un reproche attristé. Je ne suis pas aussi stupide que tu le penses... Peut-être... je ne veux pas discuter sur ce sujet, les préjugés sont-ils assez puissants dans mon esprit, mais j'aime Lyda Petrovna... Et si je savais en être aussi aimé, crois-tu que je réfléchirais plus longtemps à ce que...

Le dernier mot il le prononça avec peine, et cette difficulté de s'exprimer lui causa une vive souffrance.

Sanine se calma subitement. Il devint pensif et se mit à arpenter la pièce; puis il s'arrêta près de la fenêtre et, regardant dans le jardin que le crépuscule avait déjà envahi, il dit d'une voix douce :

— Elle est maintenant si malheureuse qu'elle ne doit pas penser à l'amour... Je ne sais pas si elle t'aime ou si elle ne t'aime pas encore... Mais je pense que si tu venais chez elle, tu serais le second homme dans tout l'univers qui ne la condamnerait pas pour son éphémère plaisir... Et alors... qui sait !

Novikow regardait tout devant lui d'un air rêveur. La tristesse et la joie se mêlaient en lui, créant un bonheur touchant et frêle comme l'exquise tristesse des soirs d'été mourants.

— Allons chez elle, dit Sanine. Quoi qu'il en soit, mais ce sera un soulagement pour elle de voir un visage humain au milieu de tous ces masques, cachant des mufles de brutes... Toi, mon ami, tu es passablement bête, il est vrai, mais dans ta stupidité même, il y a quelque chose que les autres

n'ont pas... Et dire que le monde construisit longtemps son bonheur et ses espérances sur de telles inepties!... Viens.

Novikow lui souriait timidement.

— J'irai... Mais cela lui sera-t-il agréable, à elle?

— Ne pense pas à cela, dit Sanine, lui posant la main sur l'épaule. Si tu crois bien faire... fais-le... Plus tard, tu verras...

— Eh bien, allons-y! dit résolument Novikow.

Près de la porte il s'arrêta et regardant Sanine dans le blanc des yeux, il dit avec une expression de force inattendue:

— Et... tu sais... si cela est possible, je ferai son bonheur... C'est là une phrase banale, sans doute, mais je ne puis exprimer autrement ce que je ressens.

— C'est bien, ami, répondit amicalement Sanine, je te comprends ainsi.

XXI

L'été régnait sur la ville. La nuit, une lune ronde et claire planait dans le ciel haut ; l'air lourd, se mêlant à l'odeur des jardins, suscitait des langueurs invincibles.

Pendant la journée les gens travaillaient, s'occupaient d'art, de politique ; ils mangeaient, buvaient, se baignaient, causaient entre eux ; mais dès que la chaleur s'apaisait, que la poussière tombait, lourde et épaisse, et que s'élevait sur l'horizon noir le disque énigmatique de la lune, dès que cette clarté froide et mystérieuse inondait le jardin, toute activité cessait, et, comme s'ils venaient de quitter leurs habits d'apparat, les hommes, libérés, vivifiés, commençaient à vivre d'une vie véritable. Les jardins s'emplissaient du chant des rossignols, les herbes légèrement frôlées par quelque robe de femme, agitaient leurs petites têtes, les ombres s'épaississaient, des bouffées d'amour flottaient langoureusement dans l'air parfumé ; et les yeux tantôt s'allumaient, tantôt s'assombrissaient dans la nuit, les joues se coloraient et les voix se faisaient séduisantes.

Youriï Svarogitch s'occupait avec Schafrow de

politique, de groupement, d'auto-éducation et lisait les livres récents, s'imaginant que sa vie était réellement contenue en ces activités, qu'il ne pouvait trouver que là l'apaisement de ses inquiétudes et de ses doutes. Mais malgré ses lectures et ses travaux d'organisation, tout lui était pénible, car sa vie manquait de flamme. Elle s'allumait en lui, rarement, lorsqu'il se sentait fort, bien portant et désirait une femme.

Auparavant toutes les femmes jeunes et jolies lui avaient semblé également intéressantes et l'avaient pareillement tourmenté; mais voilà que parmi elles il en distinguait une seule, qui réunissait en elle les charmes de toutes les autres, belle et aimée, comme l'est au printemps un jeune bouleau à la lisière du bois.

Elle était de haute stature, sa chair était ferme, vigoureuse ; sa poitrine bougeait à chacun de ses pas ; elle levait franchement sa tête gracieuse au-dessus d'un cou blanc et puissant ; sa voix était sonore, comme son chant était doux, et bien qu'elle lût beaucoup, aimât les efforts de la pensée et fît des vers, son être ne vibrait de la joie de vivre que lorsqu'elle était obligée de faire des efforts physiques, d'appuyer son sein ferme contre quelque chose, de serrer un objet de toute la force de ses mains, de frapper le sol de ses pieds, de rire, de chanter ou de contempler de beaux mâles. Parfois, quand le soleil luisait ou que la lune brillait au milieu du ciel foncé, elle avait envie de se déshabiller vite et de courir à travers l'herbe haute, de se jeter dans l'eau profonde et ondoyante de la rivière, et de chercher ainsi celui qu'elle atten-

dait, en l'appelant d'une voix forte et chantante.

Sa présence troublait Yourïï, éveillant en lui des forces inconnues et disponibles encore. Devant elle ses paroles s'avivaient, ses muscles se tendaient, il se sentait le cœur plus fort, l'esprit plus alerte. Il pensait à elle toute la journée et la cherchait le soir, mais il se cachait à lui-même la véritable nature de ses émotions.

Au fond de son âme il y avait quelque chose de maladif qui rongeait ses forces, allant à l'encontre de tous ses instincts. Chaque sentiment né en lui, il l'arrêtait et l'analysait. Alors ce sentiment se décolorait, se fanait comme une fleur sous la gelée. Toutes les fois qu'il se demandait qui l'attirait vers Karsavina, il se répondait : l'attraction sexuelle. Et sans savoir pourquoi, ce mot évoquait en lui un mépris insupportable.

Cependant, une entente tacite s'était établie entre eux ; les gestes de l'un se reflétaient dans l'autre comme dans un miroir.

Pour Karsavina, elle n'analysait point ce qui se passait en elle, mais son sentiment la rendait joyeuse; elle le craignait et le désirait en même temps ; elle le cachait aux autres avec un soin jaloux, voulant qu'il lui appartînt exclusivement. Et il lui était angoissant de ne pouvoir comprendre tout ce qui se passait dans l'âme et dans le corps de l'homme qu'elle chérissait. Par moments il lui semblait qu'il n'y avait rien entre eux ; alors elle pleurait comme si elle venait de perdre un trésor. Néanmoins, elle ne pouvait pas rester insensible à l'approche et aux regards des autres hommes ; et, surtout quand, persuadée de l'amour de Yourïï, Karsavina goû-

tait la joie des fiancées, elle tourmentait les autres, les troublant et se troublant elle-même par le mystère de ses désirs.

Un frisson particulier parcourait son être lorsque Sanine l'approchait, et qu'elle voyait ses larges épaules, ses yeux clairs et tranquilles, ses mouvements vifs et assurés. Karsavina s'agitait, perdait la tête, s'accusait de libertinage, mais ne pouvait s'empêcher de considérer Sanine avec curiosité.

Le soir même du jour où Lyda avait traversé une si terrible crise, Yourii et Karsavina se rencontrèrent à la bibliothèque.

Ils se saluèrent simplement et chacun s'occupa de ses affaires ; Karsavina choisissait des livres et Yourii parcourait les journaux arrivés de Pétersbourg. Mais il arriva qu'ils sortirent ensemble et marchèrent l'un à côté de l'autre dans les rues déjà désertes, sous la clarté lunaire.

L'atmosphère était très calme et l'on n'entendait seulement, intermittente, la crécelle du garde de nuit ; et, dans les basses-cours, à de rares intervalles, des aboiements de chien. Arrivés sur le boulevard, Yourii et Karsavina distinguèrent un groupe de personnes assises sous les arbres immobiles. Ils entendirent des voix animées et à la lueur des cigarettes allumées, ils virent, des moustaches et des barbes.

Une voix d'homme chantonna au moment où ils passaient :

... Le cœur d'une belle
Est comme la brise des champs...

Ils s'assirent, non loin de la demeure de la jeune fille, sur un banc enfoui dans l'ombre profonde, et de leur place ils voyaient la rue large que la lune éclairait, et au bout, la clôture blanche de l'église dont la croix brillait comme une étoile, au-dessus des tilleuls noirs.

— Regardez, comme c'est beau ! dit Karsavina d'une voix chantante, désignant de la main l'alentour.

Yourii jeta un regard furtif mais heureux, sur l'épaule blanche de sa compagne, qui brillait doucement dans l'échancrure large du col de son costume petit-russien ; et un désir irrésistible lui vint, de la serrer dans ses bras, de coller sa bouche à ses lèvres charnues, entr'ouvertes, si près des siennes. Il sentait qu'il devait le faire tout de suite, parce qu'elle aussi attendait ce geste, le craignait et le désirait.

Mais il perdit la seconde propice, sa résolution faiblit et ses lèvres se crispèrent ironiquement.

— Pourquoi souriez-vous ? demanda Karsavina.

— Comme ça... pour rien..., répondit Yourii en maîtrisant un frisson passionné. Il fait trop beau.

Ils se turent, écoutant attentivement les sons atténués, venus des jardins obscurs.

— Avez-vous jamais été amoureux ? lui demanda-t-elle subitement.

— Oui... répondit lentement Yourii. « Si je le lui disais ? » pensa-t-il, à demi pâmé ; et il ajouta la respiration suspendue : Je le suis à présent.

— De qui? demanda Karsavina frissonnante à la fois de crainte et de certitude.

— Mais de vous ! répondit Yourii, tâchant vainement de badiner ; et se penchant vers elle, il lui regarda droit dans les yeux, et les vit étrangement brillants, dans l'obscurité.

Elle jeta sur lui un rapide coup d'œil : et son visage heureux et apeuré décelait l'attente.

Yourii voulait l'étreindre. Déjà ses épaules douces, un peu fraîches, semblaient frémir sous ses mains, mais il eut peur, perdit encore une fois l'occasion et, ne se sentant pas la force de faire ce qu'il désirait, il feignit un bâillement.

— Il plaisante ! se dit avec douleur Karsavina, et subitement, tout se refroidit en elle sous l'affront.

Son amertume fut telle qu'elle se crispa, serrant les dents pour ne pas pleurer.

— Des bêtises, balbutia-t-elle d'une voix changée, en se levant.

— Je parle sérieusement, dit Yourii, malgré sa volonté... Je vous aime, et vous pouvez me croire, je vous aime avec passion.

Karsavina ramassait ses livres sans répondre.

— Pourquoi ?... pourquoi ? se disait-elle navrée, et aussi mécontente de s'être trahie, et de s'attirer ainsi du mépris.

Yourii lui tendit un livre tombé.

— Il est temps de rentrer... fit-elle tout bas.

Son départ torturait Yourii d'un regret intolérable ; pourtant la brève scène lui parut réussie, originale et belle, très au-dessus des banalités.

Il répondit d'un ton énigmatique :

— Au revoir.

Mais lorsque Karsavina lui tendit sa main Yourii se pencha involontairement et embrassa cette main

molle et tiède, et l'odeur de la chair désirée effleura son visage. Karsavina poussa un petit cri.

— Que faites-vous !

Cependant le contact de ses lèvres avec cette chair de vierge, douce et fraîche lui avait causé une impression si forte, que Yourii pris de vertige ne put que sourire, d'un sourire béat et stupide. Il l'écouta s'éloigner à petits pas pressés.

Bientôt une porte grinça, Yourii s'en retourna gardant sur les lèvres le même sourire. Il aspirait à pleine gorgée l'air pur de la nuit, et se sentait très fort, heureux.

XXII

Mais dans sa chambre étouffante comme une cellule, après la fraîcheur vaste du clair de lune, Youriï se dit que la vie était, malgré tout, ennuyeuse, et les hommes mesquins.

— ... Je viens de lui prendre un baiser !... Quel bonheur, quel héroïsme, ma foi ! Comme c'était digne et poétique, tout cela !... La lune ; le héros séduit la vierge par ses discours ardents et ses baisers ! Fi ! que c'est plat !... Dans ce maudit petit trou, on finit par se diminuer soi-même.

Au temps où il habitait les grandes villes, Youriï se disait toujours qu'il lui suffirait de partir pour la campagne, de se plonger dans une vie saine et rustique, au milieu des paysans, dans les champs inondés de soleil, pour que son existence prît un sens. A présent qu'il y était, la petite cité villageoise lui paraissait un endroit mort ; et la vie n'était acceptable que dans les grandes villes.

— Dans la capitale bruyante, les tribuns sonnent, déclama Youriï avec une emphase inconsciente. Mais s'étant surpris en flagrant délit de joie enfantine il se reprit, et plus bas :

Et puis, après... ça m'est égal... La politique, la science et le reste... Tout cela paraît immense

de loin, mais dans la vie de chaque individu ce n'est qu'un métier comme un autre. La lutte... les efforts titaniques... oui, mais dans la vie contemporaine ce n'est guère possible... Je souffre, je lutte, je surmonte les obstacles... et après ? Quelle sera la fin de tout cela ? Le résultat final du combat est hors de ma vie... Prométhée voulait donner le feu aux hommes, et le donna ! C'est une victoire... Tandis que nous ne pouvous qu'ajouter de petits copeaux à ce feu que nous n'avons pas allumé et que nous n'éteindrons pas non plus.

Et voilà qu'une pensée surgit dans son esprit : la pensée qu'il souffrait parce que lui Yourii n'était pas un Prométhée... Cette idée, ne lui fut pas agréable, mais il s'en empara pour se flageller !

— Quel Prométhée serais-je donc !... moi, qui n'envisage tout qu'à un point de vue personnel... Moi, moi, et encore moi... Je suis aussi faible et nul que tout ces gens que je méprise tant...

Ce parallèle lui fut si déplaisant qu'il s'embrouilla et regarda quelques secondes devant lui d'un air stupide ; il se cherchait une justification.

— Non, je ne suis pas ce que sont les autres, se dit-il enfin, soulagé... Je ne leur ressemble pas, ne fût-ce que par mes pensées... Les Riasantzew, les Novikow, les Sanine ne pensent pas ainsi... Ils sont loin de s'infliger de tels blâmes ; au contraire ; ils sont contents, comme les cochons triomphants de Zarathoustra... Pour eux toute la vie se résume en leur « moi » microscopique et ce sont toujours eux qui me corrompent par leurs vulgarités... Qui reste avec les loups finit par hurler comme eux. C'est naturel.

Yourii marcha par la chambre et, comme il arrive souvent, à mesure que la position de son corps changeait, ses pensées se modifiaient également.

— Allons, bon... C'est entendu... Tout de même il me reste encore à réfléchir sur beaucoup de choses... Quels sont mes relations avec Karsavina?... Car, que je l'aime ou que je ne l'aime pas, que peut-il en sortir ?... Admettons que je l'épouse ou que je m'unisse pour quelque temps à elle... eh bien, serait-ce pour moi le bonheur ?... La tromper serait un crime, et si je l'aime, alors... alors bon ! elle aura des enfants, pensa Yourii en rougissant sans savoir pourquoi... Évidemment, il n'y a là rien de mal, mais tout de même cela me priverait de ma liberté pour toujours !... Le bonheur domestique, la joie des petits bourgeois... Non, cela n'est pas fait pour moi...

Une, deux, trois..., songeait Yourii, essayant de marcher de telle sorte qu'à chaque pas son pied se posât entre la deuxième planche et la troisième... Si j'étais sûr de n'avoir pas d'enfants... Ou si je pouvais aimer mes enfants au point de leur donner ma vie... Mais, cela aussi, est banal... Riasantzew aimera ses enfants... et alors quelle serait la différence entre nous deux ?... Vivre et se sacrifier... Voilà la vraie vie... Oui, mais pour qui me sacrifier ?... Comment ?... J'aurai beau m'élancer sur n'importe quel chemin, et poursuivre n'importe quel but... Où trouverai-je l'idéal pur et certain pour lequel on ne regretterait pas de donner sa vie ?... Non, ce n'est pas moi qui suis faible, mais la vie qui ne vaut pas qu'on l'aime et qu'on se sacrifie pour elle... Alors à quoi bon vivre ?...

Jamais cette conclusion ne s'était aussi nettement imposée au cerveau de Yourii.

Sur sa table il y avait toujours un revolver et chaque fois qu'il s'en approchait, Yourii en fixait l'acier poli.

Il prit l'arme et l'examina minutieusement. Le revolver était chargé. Yourii l'appuya contre sa tempe.

— Voilà... comme ça..., pensa-t-il..., une fois, pan !... et c'est fini. Est-ce bête ou intelligent de se tuer ?... Le suicide est une lâcheté !... ce qui veut dire que je suis un lâche. Le contact du canon froid sur sa tempe brûlante lui était simultanément doux et pénible.

— Et Karsavina ?... se demanda inconsciemment Yourii. Alors, je ne la posséderai pas, j'abandonnerai à quelque autre cette jouissance possible ?

Le souvenir de Karsavina lui fut une volupté, qu'il réprima par un effort de volonté. Et il s'efforça de penser que tout cela n'était que vétilles, point comparables aux idées graves et profondes qui le préoccupaient. Mais c'était se faire violence, et cet effort se vengeait sur lui-même, ôtant toute joie de vivre par l'angoisse qu'il créait.

— Et pourquoi pas, en effet ? se demanda-t-il le cœur battant.

Et, déjà avec une attention en laquelle il ne croyait pas et dont il souriait, il appuya à nouveau le revolver sur sa tempe, et, sans se rendre compte de son geste, arma le chien.

Il se sentit traversé par quelque chose de froid et d'aigu qui le remplit d'une terreur sauvage. Ses oreilles bourdonnèrent et la chambre parut osciller,

comme soulevée tout entière par une force inconnue. Le coup ne partit pas et le claquement métallique du chien qui frappait l'acier retentit, seul. Défaillant, Yourii baissa lentement la main qui tenait l'arme. Chaque fibre vibrait en lui, la tête lui tournait, ses lèvres s'étaient desséchées. Ses mains tremblaient si fort, qu'en voulant poser le revolver sur la table, il le fit sautiller à plusieurs reprises.

— Suis-je beau !... pensa-t-il, et s'étant maîtrisé il alla vers la glace et arrêta son regard sur la surface sombre et polie.

— Cela veut dire que je suis un lâche ?... Non, se dit-il avec orgueil, je ne suis pas un lâche... car ce n'est pas de ma faute, le coup a raté !

Son propre visage le regardait dans la glace; mais il lui apparut solennel et sévère... Et, tâchant de se persuader qu'il n'attachait aucune importance à son acte, il se tira la langue, et recula.

— C'est que le sort ne le veut pas ! prononça-t-il à haute voix, et cette phrase le consola.

— Si l'on m'avait vu ? s'interrogea-t-il craintivement en se retournant.

Mais tout était calme et silencieux. Rien ne remuait derrière la porte fermée. Et il parut à Yourii que, au delà des limites de la chambre, rien n'existait plus et que dans tout l'espace vide et sans bornes lui seul vivait et souffrait. Il éteignit la lampe et s'étonna de voir la clarté rose du matin pénétrer à travers la fente du volet.

Il se coucha. Et pendant son sommeil il crut sentir sur lui quelque chose de volumineux et de pesant et qui brillait d'une sinistre lueur rouge.

— C'est le diable ! Cette pensée traversa son rêve.

Yourii fit des efforts convulsifs pour se délivrer. Mais le rouge ne s'en allait pas ; il ne parlait et ne riait pas non plus, mais ses dents grinçaient. Il n'était pas possible de comprendre si c'était par compassion ou par ironie, et cela devenait une torture...

XXIII

Derrière la fenêtre, le crépuscule descendait, très doux, savourant amoureusement les senteurs des herbes et des fleurs.

Sanine, assis devant une table, relisait, aux dernières lueurs du jour, une nouvelle où il était question de la fin tragique et solitaire d'un vieil évêque, qui se mourait revêtu de ses habits sacerdotaux, chamarré d'or, de brillants et de croix dans la fumée des encensoirs.

Dans la chambre il faisait aussi frais qu'au dehors et l'haleine légère du soir y pénétrant, emplissait la robuste poitrine de Sanine, remuait ses cheveux et caressait ses épaules.

Il lisait, réfléchissait, remuait les lèvres et ressemblait à un grand garçon plongé dans l'étude. Et plus il lisait, plus sa pensée s'attristait : combien il y avait de souffrances dans la vie, combien stupides étaient les hommes et combien il était loin d'eux !

Quelqu'un ouvrit la porte de la chambre et Sanine se retourna.

— Bonjour ! fit-il, mettant de côté son livre. Eh bien, quoi de nouveau ?

Novikow lui serra faiblement la main, et son visage triste se crispait.

— Rien... tout est comme par le passé ! répondit-il s'approchant de la croisée.

De sa place Sanine ne pouvait voir que la haute silhouette de Novikow se découpant en contours flous sur le fond rougeâtre du ciel vespéral. Il la regarda longuement et avec attention.

Quand il avait amené pour la première fois Novikow, confus et souffrant, vers Lyda, pitoyable et défaite, ni l'un ni l'autre n'avaient dit les choses qui les pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Et Sanine sentait qu'ils seraient malheureux en se parlant, qu'ils seraient plus malheureux encore s'ils ne parlaient point. Il sentit encore que ce qui était si clair pour lui, ne serait compris par eux qu'à travers leur souffrance.

Il préféra donc ne rien dire ; d'ailleurs ils se trouvaient dans un cercle vicieux où leur rencontre devenait inévitable.

— Eh bien... s'était dit Sanine, qu'ils souffrent, la souffrance les adoucira et purifiera leur âme... Soit !

Maintenant il sentait que le moment était venu.

Novikow restait près de la fenêtre regardant en silence le soleil qui se mourait. Un sentiment bizarre l'agitait, fait de l'anxiété vague d'une irrévocable perte et du frisson de l'attente d'un bonheur prochain. Par ce crépuscule caressant et triste il se représentait plus vivement Lyda humiliée et offensée par tous ; et il avait un désir persistant de s'agenouiller devant elle, d'embrasser ses mains froides et de la conduire à une nouvelle vie par

l'immensité de son amour miséricordieux. Pourtant il n'avait pas la force d'aller vers elle.

Sanine le comprit. Il se leva lentement de sa chaise, secoua la tête et dit :

— Lyda est dans le jardin... Allons-y.

Novikow sentit son cœur se serrer de bonheur et de sourde tristesse. Son visage se contracta et ses mains tremblaient en lissant ses moustaches.

— Eh bien... quoi ?... Viens-tu ? répéta Sanine, et sa voix calme était décisive comme s'ils allaient traiter une affaire grave qu'ils connaissaient bien.

Novikow comprit que Sanine devinait tout ce qui se passait en lui et en éprouva un grand soulagement et une frayeur enfantine.

— Mais viens donc !... continua doucement Sanine, et le prenant par les épaules il le poussa vers la porte.

— Mais... moi..., bégaya Novikow, subitement attendri en jetant à Sanine un coup d'œil humide.

Le jardin était sombre et parfumé de rosée tiède, Les lueurs verdâtres du jour agonisant apparaissaient parmi les troncs d'arbres, évoquant des fenêtres gothiques. Au-dessus des prés ternis les premières brumes flottaient doucement. On eût dit qu'un souffle invisible et calme errait dans les allées désertes, parmi les arbres muets, les fleurs et l'herbe frissonnante sous ses pas.

Sur les rivages il faisait plus clair ; la rougeur du soir couvrant la moitié du ciel, se reflétait dans la rivière dont le flot limpide serpentait au milieu des prairies noires. Lyda était assise au bord de l'eau et sa silhouette fine et blanche se détachait sur l'herbe en profil mystérieux, incliné sur l'onde.

L'assurance qu'avait éveillée en elle la voix de son frère, était disparue aussi vite qu'elle était venue, et de nouveau la honte et la crainte la dominaient. La pensée qu'elle n'avait plus aucun droit non seulement au bonheur, mais à la vie même, assombrissait son âme. Elle passait des journées entières dans le jardin, un livre à la main, n'osant pas regarder sa mère dans les yeux. Et bien qu'elle se révoltât mille fois par jour, se disant que sa mère n'était rien devant sa propre vie, chaque fois qu'elle s'en approchait, sa voix s'altérait et ses yeux prenaient une expression de timidité coupable. Sa confusion, sa rougeur, sa voix chevrotante avaient naturellement fini par inquiéter sa mère. Et devant les interrogations anxieuses l'obsession des regards fixes de la vieille femme, Lyda se sentait si malheureuse qu'elle se cachait.

Ce soir-là elle était restée immobile sur le rivage, suivant d'un regard inquiet la mort lente du jour et pensant à son excédante douleur.

Elle songeait qu'elle ne comprenait pas la vie. Devant elle se dressait quelque chose d'immense, d'inconcevable et de bizarre, telle une énorme pieuvre gluante.

Une série de livres qu'elle avait lus, avaient eu pour effet d'éveiller en elle toute une suite de pensées larges et claires. Elle se rendait compte que ce qu'elle venait de faire était non seulement peu blâmable, mais bien. Elle n'avait fait de mal à personne en donnant et en goûtant la volupté. Sans cette jouissance elle n'aurait pas su le bonheur de la vie et sa jeunesse fût passée comme les feuilles en automne. L'idée que son union avec un homme

était blâmable parce qu'elle n'avait pas été consacrée par la religion lui semblait ridicule. Il s'ensuivait qu'elle devait jouir de la vie, telle une fleur jetant le pollen par une matinée radieuse de soleil, et, cependant, au fond de son âme elle continuait de souffrir. Un abîme profond se creusait dans son existence. Elle avait beau invoquer les grands principes et les immuables vérités, tout fondait comme de la cire, devant le lendemain d'infamie. Et au lieu de fouler aux pieds les gens qu'elle estimait, Lyda ne voulait que les éviter ou les tromper.

Mais cachant ses larmes devant les autres, Lyda ne pouvait s'empêcher de tendre vers Novikow comme une fleur vers un rayon de chaleur. L'idée qu'il la sauverait lui semblait lâche ; elle se révoltait à la pensée de dépendre de lui, et cependant la conscience qu'elle avait d'être fautive jointe à son amour pour la vie finissaient toujours par étouffer en elle toute autre considération. Au lieu de lutter contre la stupidité humaine, elle tremblait ; au lieu de regarder Novikow droit dans les yeux elle se tenait devant lui craintive comme une esclave. Et dans tout ce que faisait cette jeune fille, il y avait quelque chose de pitoyable, comme les mouvements les gestes gauches d'un oiseau dont on a coupé les ailes et qui ne volera jamais plus.

Quand ses souffrances devenaient insupportables, Lyda se souvenait de son frère avec un étonnement naïf. Son frère n'avait, certes, rien de sacré ; il la regardait elle, sa sœur, avec les yeux d'un mâle ; il était immoral et égoïste, mais c'était aussi le seul homme devant lequel elle ne rougissait pas et pouvait avouer sans honte les secrets les plus

intimes de sa vie. En sa présence tout lui semblait simple et sans gravité : elle était enceinte... et après ? Elle avait une liaison avec un homme, et si cet homme lui plaisait ? On l'humiliait et la méprisait ? elle avait devant elle le soleil et l'espace, et des hommes il y en a partout... Sa mère souffrait ? eh bien, c'était son affaire... Lyda n'avait pas imité la jeunesse de sa mère ; et celle-ci ne la surveillerait plus quand elle serait morte ; pour s'être accidentellement rencontrées sur le chemin de la vie, pour en avoir parcouru ensemble une partie, elles ne devaient pas se mettre en travers de la route l'une de l'autre.

Lyda se rendait compte qu'elle ne serait jamais aussi libre ; elle subissait seulement la fascination de cet homme calme et solide qu'était son frère, ce qui augmentait sa tendresse et son admiration. Alors de nouvelles pensées libres et fortes fermentaient dans son intelligence.

— Si c'était un étranger et non mon frère, se disait-elle, anxieuse... Mais elle étouffait de suite cette hypothèse honteuse et pourtant attrayante.

Puis, elle revenait encore à Novikow espérant le pardon et l'amour.

Des pas retentirent derrière elle ; elle se retourna.

Novikow et Sanine approchaient en silence, marchant directement sur l'herbe haute. Leurs visages étaient indistincts à travers le crépuscule mais Lyda sentit que la minute redoutée était proche. Elle devint aussi pâle et aussi faible que si la vie la quittait.

— Eh bien, voilà ! fit Sanine, je t'amène Novikow. Il te dira lui-même ce qu'il veut te dire. Restez un

peu là ; quant à moi, je vais prendre une tasse de thé !

Il se retourna d'un mouvement brusque et s'éloigna à grands pas. Pendant quelques secondes, on put voir sa chemise blanche, se fondant peu à peu dans l'obscurité, puis il disparut derrière les arbres, et tout redevint calme ; ils avaient l'impression qu'il n'était point parti mais qu'il se tenait caché dans l'ombre immobile des arbres.

Novikow et Lyda l'avaient suivi des yeux, comprenant tous les deux que tout était dit entre eux, et qu'il ne leur restait plus qu'à se le répéter à haute voix.

— Lydia Petrovna, dit Novikow doucement, et le son de sa voix était si triste, si touchant, si sincère, que le cœur de Lyda s'attendrit déjà.

— Lui aussi, le pauvre est digne de pitié... il est bon... pensa la jeune fille avec une joie triste.

— Je sais tout, Lydia Petrovna... continua Novikow sentant grandir en lui la tendresse qu'il éprouvait devant sa propre action et la petite figure affligée de la jeune fille ; mais je ne vous en aime pas moins... et peut-être... pourrez-vous aussi m'aimer un jour... dites... voulez-vous être ma femme ?

« Il ne faut pas lui parler beaucoup de « cela », se disait-il... afin qu'elle ne sache même pas l'holocauste que je lui apporte... »

Lyda se taisait. Autour d'eux on entendait dans le calme le rejaillissement des ondines, accourant sur les roseaux.

— Nous sommes tous les deux malheureux, dit Novikow, malgré lui et sentant que ces paroles ve-

naient du fond de son être ; mais peut-être qu'à deux la vie nous sera plus douce.

Des larmes de reconnaissance montèrent aux yeux de Lyda. Elle leva vers lui son visage et dit :

— Oui... peut-être...

— Dieu le voit ! Je te serai une bonne épouse, je t'aimerai et je te plaindrai toujours... disaient ses yeux.

Novikow perçut ce regard et s'agenouillant devant elle, il embrassa sa main tremblante. Une passion joyeuse s'éveillait en lui, qui se communiqua si vivement à Lyda que la conscience maladive de sa honte disparut tout à coup.

— Et c'est fini !... Je serai de nouveau heureuse... Chéri, pauvret !... pensait-elle, pleurant de bonheur. Elle ne retira pas ses mains de celles de Novikow ; elle se pencha pour embrasser ses cheveux doux et soyeux qui lui avaient toujours plu. Le souvenir de Zaroudine surgit et s'éteignit dans son cerveau.

Quand Sanine revint, pensant qu'il leur avait donné suffisamment de temps pour s'expliquer, il trouva Novikow et Lyda se tenant par la main et causant, lentement, avec confiance. Novikow disait qu'il n'avait jamais cessé d'aimer Lyda et Lyda lui répondait qu'elle l'aimait maintenant. Et c'était la vérité, parce que Lyda désirant l'amour et le bonheur, espérait les trouver en lui, et aimait en lui son désir.

Jamais, leur semblait-il, ils ne s'étaient sentis aussi heureux. Ils regardèrent Sanine avec des yeux confus, joyeux, mais confiants.

— Eh bien, je comprends, dit gravement Sanine

en les fixant de son regard. A la grâce de Dieu ! Soyez heureux !...

Il voulut ajouter quelque chose, mais éternua bruyamment.

— Il fait humide... Prenez garde d'attraper un rhume, fit-il en se frottant les yeux.

Lyda riait, et son rire résonnait au-dessus de la rivière, sonore et joyeux.

— Moi, je m'en vais, déclara Sanine après un court silence.

— Où donc ? demanda Novikow.

— Mais, on est venu me chercher... Svarogitch et cet officier... l'admirateur de Tolstoï... Comment s'appelle-t-il donc ?... C'est un Allemand long... long...

— Von Deïtz ! dit Lyda, riant sans raison.

— C'est cela... Ils sont venus nous inviter à une réunion... Mais je leur ai dit que vous n'étiez pas à la maison.

— Mais pourquoi ? demanda Lyda riant toujours. Peut-être y serions-nous allés également.

— Restez ici, répondit Sanine. Moi-même je n'irais pas si j'avais avec qui rester !...

Et il s'éloigna.

Le soir tombait. Dans l'eau courante les étoiles tremblotèrent.

XXIV

Le soir était obscur. Au-dessus des cimes des arbres les nuages se poursuivaient, se traînaient d'un bout à l'autre du ciel comme pressés d'atteindre un mystérieux but.

Dans les baies verdâtres, ouvertes çà et là parmi les branchages, les étoiles pâlies apparaissaient et disparaissaient sans cesse. En haut tout était rempli d'un mouvement continuel et sinistre ; en bas, la terre s'était figée dans la tension d'une attente.

Et au milieu de ce calme, les voix des hommes qui discutaient paraissaient aiguës et criardes.

— Quoi qu'il en soit, s'écriait Von Deïtz trébuchant gauchement sur ses longues jambes, le christianisme a donné à l'humanité une richesse intarissable ; c'est la seule morale complète et compréhensible.

— C'est entendu... ripostait Yourii qui, marchant derrière lui, branlait obstinément la tête et le regardait d'un air fâché ; mais dans la lutte contre les instincts bestiaux de l'homme, le christianisme s'est montré aussi impuissant que toutes les autres...

— Comment « s'est montré ! » s'exclama Von Deïtz indigné... Tout l'avenir appartient au chris-

tianisme, et vous le traitez comme quelque chose de révolu...

— Le christianisme n'a pas d'avenir ! déclara Yourïï fixant avec une haine raisonnable une tache graisseuse sur le sarrau blanc de l'officier. Si le christianisme n'a pu triompher à l'apogée de son développement, et est tombé entre les mains d'un petit groupe de salauds auxquels il sert d'instrument pour les plus impudentes tromperies, il serait ridicule d'en attendre à présent un miracle... le mot même de « christianisme » est devenu plat et grotesque... L'histoire ne pardonne rien : ce qui est paru une fois sur sa scène, n'y retournera jamais plus !...

Le pavé se voyait à peine à leurs pieds ; parmi les arbres, l'obscurité devenait parfois si épaisse que la possibilité de se heurter aux petits poteaux latéraux irritait les hommes, et leurs voix semblaient d'autant moins naturelles qu'on ne pouvait guère distinguer leurs visages :

— Le christianisme a quitté la scène ?... s'écria Von Deïtz exagérément ahuri et indigné.

— Certainement, continua Yourïï obstiné. Vous en paraissez frappé comme si la supposition même d'une pareille chose était folle. De même que s'est effacée la loi de Moïse et que sont morts les Bouddhas et les dieux grecs, de même le Christ est mort.

C'est la loi d'évolution... qu'est-ce qui vous effraye tant ? Vous croyez donc à la divinité de la doctrine ?

— Assurément non ! fit Von Deïtz, d'un ton offensé, répondant plutôt à la voix insolente de Yourïï qu'à la question elle-même.

— Alors comment voudriez-vous admettre la possibilité d'une loi éternelle créée par l'homme?...

« Idiot ! » pensa-t-il en ce moment de Von Deïtz. La conviction inébranlable de ce que cet homme était infiniment moins intelligent que lui, Yourii, et qu'il ne comprendrait jamais ce qui était pourtant si clair... se mêlait dans son esprit, au désir nerveux de le persuader, de vaincre coûte que coûte dans cette discussion.

— Supposons que ce soit vrai... répliqua le long officier s'agitant et s'irritant aussi. Mais l'avenir a pour base le christianisme, qui, loin d'avoir péri, est à peine en germination...

— Je ne parle pas de cela, répondit Yourii s'embrouillant un peu, ce qui l'exaspéra... je voulais dire...

— Mais non, permettez... l'interrompit Von Deïtz d'un air de triomphe, et craignant de perdre l'avantage il se retourna et s'écarta du trottoir... Vous avez dit précisément...

— Si je vous dis non, c'est que c'est non ! Vous êtes bizarre... riposta Yourii plein de rage à la pensée que cet idiot de Von Deïtz pouvait se croire, une minute, aussi intelligent que lui-même... Je voulais dire...

— Eh, peut-être... Excusez-moi, je vous avais compris autrement, dit Von Deïtz avec un sourire de condescendance en hausant ses épaules étroites. Il faisait voir à Yourii qu'il l'avait attrapé et que tout ce que celui-ci pourrait dire encore ne constituerait qu'une tardive retraite.

Yourii le comprit et se sentit une colère telle que sa gorge brûla.

— Je ne nie pas le grand rôle du christianisme...

— Alors, vous vous contredites ! se récria Von Deïtz triomphant de plus en plus. Il était content de sa supériorité sur Yourii qui ne pouvait comprendre même approximativement ce qui était si harmonieusement arrangé dans sa cervelle à lui, Von Deïtz.

— Il *vous* semble que je me contredis... mais en réalité, ma pensée est absolument logique et ce n'est pas ma faute si vous ne voulez pas me comprendre, s'écria Yourii avec aigreur. Je dis et je disais que le christianisme est un sujet mâché et remâché, ce qui fait qu'on ne peut pas en attendre le salut...

— C'est bien... mais nierez-vous la bienfaisance, l'influence du christianisme, c'est-à-dire ce qui est son fondement direct ?... s'écria Von Deïtz d'une voix élevée, cherchant à rattraper la pensée qui lui échappait.

— Je ne le nie pas...

— Mais moi je le renie... répondit Sanine ironiquement. Il avait marché tout le temps en silence derrière eux, et sa voix calme et railleuse contrastait étrangement avec le ton tranchant des discuteurs.

Yourii se tu ; ce ton tranquille, évidemment moqueur, l'offensait, mais il ne trouvait rien à répondre. Il n'aimait pas discuter avec Sanine, parce que toutes les paroles dont il avait l'habitude de se servir, n'étaient pas du tout celles qu'il fallait prononcer dans une conversation avec lui. Yourii avait toujours l'impression de vouloir renverser un mur en poussant sa surface glissante.

Mais Von Deïtz s'écria d'une voix haute et méchante, en faisant tinter ses éperons :

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Mais, comme ça... répondit Sanine avec une expression insaisissable.

— Comment, comme ça ?... Quand on affirme une telle chose, on doit la prouver.

— Et pourquoi la prouverais-je ?

— Comment « pourquoi » ?

— Je n'ai besoin de rien démontrer... C'est ma conviction personnelle, mais je n'ai nul désir de vous convaincre. Et puis, ce serait inutile.

— Suivant votre raisonnement, dit Yourii réservé, il faudrait anéantir toute la littérature.

— Mais non... pourquoi ?... répondit Sanine, la littérature est une chose considérable, une chose intéressante... La littérature !... La vraie littérature, ainsi que je l'entends, ne fait pas de polémique avec le premier venu qui veut persuader à tout le monde qu'il est intelligent... La littérature reconstruit la vie, pénètre jusqu'au sang même de l'humanité, d'une génération à l'autre. Si on abolissait la littérature la vie perdrait de ses couleurs, serait ternie...

Von Deïtz s'arrêta, laissa passer Yourii devant lui et se rangeant à côté de Sanine lui demanda :

— Non, s'il vous plaît... la pensée que vous avez émise m'intéresse énormément...

— Ma pensée est bien simple, fit Sanine en riant je puis vous l'exposer, si vous voulez. A mon avis, le christianisme a joué dans la vie du monde un triste rôle... Au moment même où l'humanité se sentait incapable de souffrir davantage, où les hum-

bles et les malheureux étaient sur le point de raisonner et de renverser un ordre de choses absurde, pénible, injuste en anéantissant ceux qui vivaient du sang de leurs semblables, juste à ce moment-là, le christianisme apparut humble, paisible et prometteur... Il condamna la lutte, promit la joie intérieure, plongea les hommes dans un doux sommeil, prêcha une religion de non résistance au mal et, pour m'exprimer brièvement, fit évanouir toute énergie humaine. Et ceux qui, grandioses et farouches, avaient grandi dans l'idée de secouer le joug séculaire, s'amollirent et défilèrent, imbéciles et stupides, au milieu des arènes, et, avec un courage digne d'un meilleur usage, s'écorchèrent avec leurs propres mains !... Naturellement, leurs ennemis n'en demandaient pas mieux... Et maintenant il faudra encore des siècles d'oppression pour préparer une nouvelle révolte. Le christianisme a revêtu l'individualité humaine trop indomptable pour être esclave, d'une espèce d'étole de pénitence, cachant sous elle toutes les couleurs de liberté... Il a trompé les forts qui pourraient s'emparer aujourd'hui de leur bonheur, il a transporté le centre de gravité de leur vie dans l'avenir, que personne d'entre nous ne connaîtra... Et ainsi disparaît tout le charme de la vie : l'audace périt, la passion libre périt, la beauté meurt également, et il ne reste plus que le devoir et le rêve absurde d'un futur âge d'or... doré pour les autres, sans doute... Oui le christianisme a joué un triste rôle et le nom du Christ restera pour longtemps encore une malédiction parmi les hommes !...

Von Deïtz s'arrêta subitement et l'on voyait ses longs bras s'agiter dans l'obscurité.

— Euh !... vous savez ! prononça-t-il d'une voix singulière, perplexe et effrayée.

Un sentiment compliqué naissait dans l'âme de Yourii : d'un côté il lui semblait qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans les paroles de Sanine, et que lui-même, Yourii, aurait pu aussi dire ce qu'il pensait ; mais d'un autre côté une peur intense de l'Inconnu l'oppressait. Et cette peur secrète était blessante.

— Et pouvez-vous vous imaginer l'ère sanglante qui serait survenue si le christianisme ne l'avait prévenue ? dit-il à Sanine d'une voix étrangement nerveuse.

— Eh ! fit Sanine avec un geste dédaigneux, sous le voile du christianisme il faudrait voir avant tout les arènes arrosées du sang des martyrs ; et puis on s'est mis à tuer les gens, à les emprisonner, à les enfermer dans les maisons de fous... chaque jour tant de sang coule, et depuis si longtemps, qu'aucune révolution universelle ne serait capable de faire plus !... Et ce qu'il y a de pire dans tout cela, c'est que les hommes n'obtiennent chaque amélioration de leur vie que par des révolutions sanglantes, par l'anarchie, et ne cessent cependant de baser leurs actes sur l'humanitarisme et l'amour du prochain... A la fin ça devient une tragédie idiote, trompeuse, mensongère... ni chair ni poisson ! Quant à moi, je préférerais une catastrophe universelle immédiate à une vie blafarde et végétative qui devrait durer encore deux mille années !...

Yourii ne lui répondit rien. Chose bizarre, sa pensée ne s'arrêtait pas sur le sens des paroles enten-

dues mais sur la personnalité même de Sanine. L'assurance évidente de celui-ci lui semblait insupportable.

— Dites-moi, s'il vous plaît, dit-il suivant aveuglément son impulsion intime et désireux de blesser Sanine, pourquoi parlez-vous toujours comme si vous instruisiez de petits enfants ?

Von Deïtz s'étonna, se troubla, et murmura quelque chose de conciliant, en faisant tinter ses éperons.

— En voilà une bonne, fit Sanine dépité ; de quoi vous êtes-vous fâché ?

Yourii sentait que ce qu'il venait de dire était déplacé et qu'il fallait s'arrêter ; mais son amour-propre blessé au vif l'emportait.

— Vraiment ce ton est désagréable ! poursuivit-il d'un air obstiné et menaçant.

— C'est mon ton habituel, dit Sanine avec une expression singulière faite de dépit et du désir d'apaiser.

— Il n'est pas toujours opportun, continua Yourii élevant involontairement sa voix en la rendant criarde... Je ne sais vraiment pas ce qui vous donne cette assurance...

— Probablement la conscience d'être plus intelligent que vous ! répondit Sanine déjà calmé.

— Yourii s'arrêta, frissonnant de la tête aux pieds :

— Écoutez ! gronda sa voix, et bien qu'on ne distinguât pas son visage on le sentait pâlir.

— Ne vous emportez pas ! l'arrêta doucement Sanine. Je ne veux nullement vous outrager... Je n'ai fait qu'exprimer sincèrement mon opinion. C'est

la même opinion que vous avez de moi, que Von Deïtz a de nous deux, et ainsi de suite... C'est naturel...

La voix de Sanine était si franche et si aimable que Yourii se tut tout de suite, sentant qu'il n'avait vraiment aucune raison de crier. Von Deïtz, souffrant sans doute pour lui, faisait tinter ses éperons, et respirait difficilement.

— Mais moi, je ne vous le dis pas !... marmotta Yourii.

— Et vous avez tort... Voyez, j'écoutais votre discussion tout à l'heure, et je distinguais dans chacune de vos paroles ce même désir que vous aviez l'un et l'autre de vous surpasser... Il ne s'agit donc que des formes... Pour moi, je dis ce que je pense et vous, vous ne dites pas ce que vous pensez... au contraire... Et ce n'est pas intéressant ; si nous étions plus sincères tout deviendrait beaucoup plus amusant !

Von Deïtz rit tout à coup d'un rire criard.

— C'est original ! dit-il, admiratif.

Yourii gardait le silence. Son animosité s'était apaisée ; il se sentait même égayé quoiqu'il lui fût tout de même désagréable d'avoir cédé. Mais il ne voulait pas le montrer.

— Seulement, ce serait trop simple ! déclara Von Deïtz cessant de rire.

— Et vous voulez absolument que ce soit embrouillé et compliqué ? demanda Sanine.

Von Deïtz haussa les épaules et devint pensif.

XXV

Ils dépassèrent le boulevard et entrèrent dans les rues désertes du faubourg. Il y faisait plus clair que sur le boulevard ; le trottoir de planches était nettement visible sur la terre noire.

En haut s'étendait le ciel pâle, étrangement vaste, où tourbillonnaient des nuages et brillaient de rares étoiles.

— C'est ici, dit Von Deïtz en ouvrant une porte basse par laquelle il disparut.

Un instant après on entendit l'aboiement rauque d'un vieux chien et une voix d'homme criant sur le perron :

— Sultan... Tout beau !

Une grande cour vide s'ouvrait devant les trois hommes ; on distinguait au bout la masse noire d'un moulin à vapeur, muni d'une cheminée étroite et noire ; il n'y avait autour que des magasins obscurs ; pas d'arbres, mais un jardin s'étendait sous la fenêtre de la petite maison.

— L'endroit est maussade, fit Sanine.

— Le moulin ne travaille plus depuis longtemps? demanda Youriï.

— Oh, non... depuis longtemps, répondit Von

Deïtz ; ayant regardé en passant par la fenêtre éclairée, il ajouta d'une voix satisfaite : Oh, oh !... Il y a déjà joliment du monde...

Sanine et Yourii jetèrent un coup d'œil à travers la palissade. Dans le carré lumineux on pouvait voir remuer des têtes et flotter la fumée bleue du tabac. Un homme large d'épaules, et aux cheveux crépus apparut à la fenêtre.

— Qui va là ? demanda-t-il tout haut.

— Des nôtres, répondit Yourii.

En gravissant le perron ils se heurtèrent à quelqu'un qui leur serra les mains avec empressement.

— Je croyais que vous ne viendriez plus ! dit une voix joyeuse, avec un fort accent juif.

— Soloveïtchik, Sanine... présenta Von Deïtz, serrant fortement la main froide et tremblante du personnage invisible.

Soloveïtchik riait humblement.

— Très heureux... J'ai déjà tant entendu parler de vous !... Et vous savez, c'est très... disait-il presque inintelligiblement, reculant sans lâcher la main de Sanine.

Il heurta de dos Yourii et marcha sur le pied de Von Deïtz.

— Yakov Adolphovitch, excusez-moi ! s'exclama-t-il quittant Sanine pour s'accrocher à Von Deïtz.

Cela fit qu'ils s'embrouillèrent dans le vestibule obscur, sans parvenir à trouver la porte.

Dans l'antichambre plusieurs chapeaux étaient accrochés à des clous que le soigneux Soloveïtchik avait fixés là spécialement pour cette soirée ; sur le rebord de la croisée de nombreuses bouteilles vert

foncé, contenant de la bière, étaient entassées. L'antichambre se remplissait déjà de fumée.

Soloveïtchik, à la lumière, apparut comme un jeune et mince israélite aux yeux noirs, aux cheveux crépus et aux dents gâtées. Il ne cessait de sourire, d'un sourire timide et complaisant.

Les nouveaux venus furent accueillis par un chœur de voix animées.

Yourii aperçut tout de suite Karsavina assise sur l'appui de la fenêtre, et immédiatement, les choses prirent à ses yeux un aspect joyeux, comme si ce ne fût pas là une réunion dans une chambre enfermée, mais un festin printanier dans une clairière.

Karsavina, un peu gênée, lui souriait gentiment.

— Eh bien, messieurs... je crois que nous sommes au complet, s'écria Soloveïtchik qui tâchait de parler haut et gaiement, mais ne parvenait qu'à forcer douloureusement sa voix frêle. Excusez-moi, Yourii Nikolaïevitch, il paraît que je vous pousse tout le temps, s'interrompit-il courbé et découvrant ses dents dans un sourire.

— Ce n'est rien, dit Yourii indulgent, le retenant par la main.

— Nous ne sommes pas au complet, mais que le diable soit avec les autres, déclara un étudiant dodu et joli garçon, et à l'assurance de sa voix de commerçant, grasse mais forte, on reconnaissait un habitué.

Soloveïtchik bondit vers la table et agita une petite sonnette, souriant avec satisfaction de l'innovation qu'il avait imaginée le matin.

— Euh, laissez donc ! grogna l'étudiant. Vous

inventez toujours toutes sortes de bêtises... Mais c'est là une solennité complètement inutile...

— Moi... ce n'est rien... j'ai... comme ça... balbutia Soloveïtchik avec un petit rire embarrassé, en cachant la sonnette dans sa poche.

— Je pense qu'on pourrait mettre la table au milieu de la pièce, fit le gros étudiant.

— Tout de suite... je vais le faire, s'empressa Soloveïtchik en empoignant le bout de la table dans un effort impuissant.

— La lampe... attention à la lampe ! cria Doubowa.

— Ah, mais mêlez-vous donc de ce qui vous regarde ! s'exclama le gros étudiant se frappant le genou du poing.

— Laissez-moi vous aider, proposa Sanine.

— Oui, s'il vous plaît, fit Soloveïtchik avec tant d'empressement qu'il prononçait siv'plaît.

Sanine plaça la table au milieu de la chambre. Et pendant qu'il le faisait, tous regardèrent attentivement les muscles de son dos et de ses épaules, que l'on voyait remuer librement sous la fine chemise.

— Eh bien, Gogiyenko, vous devez, comme initiateur de cette réunion, prononcer un discours d'inauguration, dit la pâle Doubowa, et ses yeux spirituels brillaient de telle sorte qu'il était difficile de discerner si elle parlait sérieusement ou si elle se moquait de l'étudiant.

— Messieurs, commença Gogiyenko, élevant sa voix de baryton, tout le monde connaissant le but de notre réunion, il me semble que l'on peut se passer d'introduction...

— A proprement parler, je ne le connais point, dit Sanine avec un sourire, mais on m'avait dit qu'il y aurait ici de la bière.

Gogiyenko poursuivit, lui ayant jeté par-dessous la lampe un regard négligent :

— Notre groupement remplira sa mission éducatrice par des lectures mutuelles, suivies de critiques et de travaux originaux...

— Comment, des lectures « mutuelles » ? demanda Doubowa sans qu'on pût encore comprendre si sa question était serieuse ou moqueuse.

Le gros Gogiyenko rougit à peine :

— Je voulais dire, lectures « en collaboration »... Donc, le but de notre groupe est de permettre aux opinions individuelles de se formuler et de contribuer à la constitution dans notre ville d'un groupement du parti social-démocrate...

— Aha-a ! traîna Ivanov en se grattant comiquement la nuque.

— Mais nous nous occuperons de cela par la suite...Au début nous ne poserons pas de si vastes...

Ou étroits... souffla Doubowa.

... Problèmes, continua le gros Gogiyenko, feignant de n'avoir rien entendu. Nous commencerons donc par établir le programme des lectures à faire, à quoi je propose de consacrer la réunion de ce soir.

— Soloveïtchik, vos ouvriers viendront-ils ? demanda Doubowa.

— Mais certainement ! répondit l'interpellé, s'élançant vers elle, comme s'il venait d'être mordu. On est allé les chercher.

— Soloveïtchik, ne criez pas ! l'interrompit Gogiyenko.

— Les voilà qui viennent, dit Schafrow qui écoutait Gogiyenko avec une attention si concentrée qu'elle touchait à la vénération.

On entendit derrière la fenêtre le grincement de la porte et l'aboiement rauque du chien.

— Ils viennent, annonça Soloveïtchik, extasié, et il se jeta hors de la pièce.

— Sul-tan... Tout beau-au! cria-t-il sur le perron d'une voix suraiguë.

Un bruit de pas lourds, de toux et de voix d'hommes résonna derrière la porte, avant qu'elle s'ouvrît. Celui qui entra le premier était un étudiant technologue, trapu et ressemblant beaucoup à Gogiyenko; à part qu'il était brun et laid de visage.

A sa suite avancèrent d'un air embarrassé et gauche, deux hommes aux mains noircies portant des vestons par-dessus leurs chemises rouges malpropres. L'un d'eux était très haut et très mince, au visage d'imberbe et anémié; l'autre avait l'air d'un athlète; large d'épaules, beau, aux cheveux crépus; il regardait autour de lui, comme un jeune paysan venu pour la première fois à la ville. Soloveïtchik se glissa à côté de lui.

— Messieurs, voilà...commença-t-il avec solennité.

— Et allons donc!... l'interrompit Gogiyenko selon son habitude. Bonjour camarades.

— Pistzow et Koudriavyï, annonça l'étudiant technologue.

Il leur semblait à tous assez drôle que le nom de Pistzow [1] fût porté par l'athlète barbu, et celui de Koudriavyï par l'ouvrier mince et pâle.

1. Pistzow signifie en russe celui qui écrit, copiste; Koudriavyï, le frisé.

Les deux hommes firent le tour de la pièce, marchant à grandes enjambées lourdes et prudentes ; ils serrèrent sans plier les doigts, les mains que tous leur tendaient avec une prévenance particulière. Pistzow souriait confusément et Koudriavyï faisait avec son long cou des mouvements tels, qu'il semblait que la chemise l'étranglait. Ensuite ils prirent place, près de la fenêtre, non loin de Karsavina qui restait assise sur l'appui de la croisée.

— Et Nikolaiew, pourquoi n'est-il pas venu ? demanda Gogiyenko mécontent.

— Il lui était impossible de venir ! répondit Pistzow avec obligeance.

— Nikolaiew est ivre-mort, dit Koudriavyï l'air sombre, d'une voix saccadée.

— Ah !... fit Gogiyenko, hochant maladroitement la tête.

Son embarras parut si répugnant à Youriï Svarogitch, qu'il sentit subitement dans le gros étudiant un ennemi personnel.

— Il a pris là un bon parti, fit Ivanov.

Le chien aboya dans la cour.

— Encore quelqu'un, dit Doubowa.

— Peut-être que la police ?... remarqua Gogiyenko feignant l'indifférence.

— Et vous désirez terriblement que ce soit la police, riposta tout de suite Doubowa.

Sanine regarda ses yeux spirituels, son visage qu'entourait agréablement une natte de cheveux descendant sur l'épaule, et pensa :

— Elle est excellente, cette jeune fille !...

Soloveïtchik voulut s'élancer dehors, mais se

ravisant, feignit d'avoir voulu prendre une cigarette.

Gogiyenko remarqua son mouvement et lui dit, ne répondant pas à Doubowa :

— Quel importun vous êtes, Soloveïtchik...

Soloveïtchik devint cramoisi et ses yeux soudain tristes et pensifs clignotèrent, comme si dans sa cervelle timide et embrouillée était enfin surgi cette pensée que son désir de servir tout le monde ne méritait pas d'être si sévèrement maltraité.

— Mais laissez-le donc tranquille ! fit Doubowa dépitée.

Novikow entra rapidement et bruyamment dans la pièce.

— Et me voilà ! s'annonça-t-il en souriant joyeusement.

— Je te vois, répondit Sanine.

Novikow sourit, et lui serrant la main, murmura à son oreille comme pour s'excuser :

— Lydia Petrovna a des invités.

— Ah !...

— Eh bien, nous ne ferons donc que nous conter des histoires? fit d'un air sombre le technologue.

— Peut-être commencerons-nous...

— Est-ce que vous n'avez pas encore commencé ? demanda Novikow avec satisfaction, serrant les mains des ouvriers qui s'étaient promptement levés à son approche.

Ils étaient embarrassés de ce que le docteur qui, à l'hôpital, pendant les consultations, leur parlait avec emphase, leur eût tendu la main comme à des camarades.

— Oui, on commencera avec vous, dit Go-

giyenko entre ses dents, sur un ton désagréable.

— Ainsi, messieurs, nous voudrions tous élargir notre sphère d'idées ; étant d'avis que le meilleur moyen de développement personnel est la lecture en commun, nous avons résolu de constituer un petit cercle...

— C'est ça... soupira Pistzow, regardant gaiement tout le monde de ses yeux noirs et brillants.

— Maintenant se pose cette question : que faut-il lire, au juste ?... Peut-être quelqu'un parmi vous nous proposera-t-il un programme approximatif ?...

Schafrow remit ses lunettes et se leva lentement, tenant dans ses mains un cahier...

— Je pense, commença-t-il d'une voix sèche et ennuyeuse, qu'il faudra diviser nos lectures en deux parties. Il va sans dire que pour nous développer intellectuellement nous avons besoin de deux éléments : l'étude de la vie depuis ses débuts, et l'étude de la vie telle qu'elle est...

— Schafrow a la parole plus rare, dit Doubowa.

— Les premières connaissances s'acquièrent par la lecture des livres ayant un caractère scientifique et historique, les secondes par les belles-lettres, qui nous portent à même la vie...

— Si nous parlons toujours ainsi, nous finirons par nous endormir, l'interrompit de nouveau Doubowa, dont les yeux brillaient d'une lueur railleuse.

— Je tâche de parler de façon que tous me comprennent... répondit Schafrow doucement.

— Bien... que Dieu vous pardonne... parlez comme vous pouvez, dit Doubowa avec un geste d'indifférence.

Karsavina se mit aussi à rire gentiment de Schafrow ; elle renversa la tête laissant à découvert sa gorge pleine et blanche. Son rire était sonore et musical.

— J'ai établi un programme, mais peut-être serait-il trop ennuyeux de le lire, continua hâtivement Schafrow en jetant un coup d'œil à Doubowa. Je proposerais seulement de commencer par l' « Origine de la famille », parallèlement avec l'étude de Darwin ; quant à la littérature : Tolstoï...

— Certainement, Tolstoï ! approuva Von Deïtz, très content de lui-même, en allumant une cigarette.

Schafrow attendit que la cigarette fut bien prise et poursuivit méthodiquement :

— Tchekhow, Ibsen, Knut Hamsun...

— Mais nous avons tous lu cela ! s'étonna Karsavina.

Yourii entendit sa voix pleine avec un ravissement amoureux, et intervint :

— Bien sûr !... Schafrow oublie qu'il n'est pas aux lectures du dimanche... Et puis, quel est ce bizarre mélange de noms : Tolstoï et Knut Hamsun...

Schafrow apporta tranquillement quelques arguments touffus à la défense de son programme mais personne ne le comprit.

— Non, riposta Yourii d'une voix résolue, sentant avec joie le regard de Karsavina peser sur lui, je ne suis pas de votre avis.

Et il se mit à exposer sa manière de voir ; et plus il parlait, plus il s'efforçait de gagner l'approbation de Karsavina, attaquant sans pitié Scha-

frow, même sur les points où il était prêt de s'accorder avec lui.

Le dodu Gogiyenko lui répondit à son tour. Il se croyait le plus instruit, le plus intelligent et le plus éloquent ; en organisant ce petit cercle il avait eu l'espoir d'y jouer le premier rôle. Le succès de Yourïï le toucha et il se crut obligé de le combattre. Ne connaissant pas les opinions de Svarogitch il ne pouvait discuter avec lui sur l'ensemble, et se contenta de répliquer avec irritation, sur les points faibles de Yourïï seulement.

Une longue et interminable discussion s'engagea. L'étudiant technologue, Ivanov et Novikow se mirent à parler tous à la fois ; au milieu de la fumée de tabac on voyait des visages irrités, les paroles s'entre-choquaient dans un chaos, et l'on ne pouvait presque rien distinguer.

Doubowa devenue rêveuse regardait silencieusement la lumière de la lampe. Karsavina distraite, ouvrit la fenêtre du jardin, croisant ses bras sur sa poitrine et adossée au châssis de la croisée, s'oublia à contempler les ténèbres.

Elle ne put d'abord rien distinguer ; ensuite, à travers l'obscurité, surgirent devant ses yeux les arbres sombres, la palissade éclairée du jardin, et plus loin une traînée de lumière s'allongeant sur l'herbe, à travers le sentier... Un vent doux caressait ses mains et ses épaules, agitait légèrement les petites mèches sur sa tempe. Karsavina leva la tête et dans la nuit qui s'éclaircissait de plus en plus, elle distingua à peine le glissement des nuages noirs. Elle songeait à Yourïï, à son amour, et des pensées mélancoliques et heureuses emplissaient

tour à tour sa jeune tête. Il faisait si bon de rester là, le corps livré aux ténèbres fraîches de la nuit, et d'écouter de tout son cœur une certaine voix d'homme, se détachant particulièrement parmi le bruit, comme si elle résonnait plus fort que toutes les autres voix...

Cependant le vacarme grandissait dans la chambre ; et il était évident que chacun se croyant plus intelligent et cultivé que ses voisins voulait leur imposer ses propres lumières. Il y avait en cela quelque chose de si désagréable que même les plus conciliants avaient fini par s'irriter.

— Oui, puisque vous parlez ainsi, disait Yourii craignant de céder en la présence de Karsavina qui écoutait sa voix sans rien entendre de ses paroles, il faudrait remonter aux origines des idées...

— Alors, que faut-il lire, selon vous ? prononça Gogiyenko d'une voix railleuse et hostile.

— Moi... Confucius, l'Evangile, l'Ecclésiaste...

— Les psaumes et les Vies! plaça railleusement le technologue.

Gogiyenko eut un rire malveillant, ne se rappelant pas d'avoir jamais lu aucun de ces livres.

— Voyons, mais que signifie cela ? fit Schafrow, désenchanté.

— Comme dans une église, plaisanta Pistzow.

Yourii rougit, furieux.

— Je ne plaisante pas... Si vous voulez être logique...

— Mais que m'avez-vous dit tout à l'heure sur le Christ ? l'interrompit triomphalement Von Deïtz.

— Ce que je vous en ai dit ?... Si l'on veut étudier la vie, chercher une manière définitive de l'envi-

sager, en se basant sur nos rapports avec nos semblables et avec nous-mêmes, n'est-il pas préférable de remonter jusqu'à l'œuvre titanique de ceux qui, représentant les meilleurs modèles de l'humanité, s'efforçaient d'appliquer, dans leur propre existence, les traits les plus compliqués et aussi les plus simples de la morale humaine...

— Je ne suis pas d'accord avec vous, l'interrompit Gogiyenko.

— Moi je le suis ! interrompit Novikov avec chaleur.

Et des cris assourdissants s'élevèrent de nouveau au point qu'on ne put rien comprendre.

Lorsqu'on avait commencé de parler, Soloveïtchik s'apaisant subitement, s'était retiré dans un coin pour écouter. Son visage avait tout d'abord exprimé une attention avide, un peu enfantine, ensuite un pli amer d'indécision et de souffrance s'était creusé aux coins de sa bouche et de ses yeux.

Sanine gardait le silence, buvait de la bière et fumait. Son visage exprimait l'ennui. Cependant quand, au milieu du vacarme, on finit par percevoir des notes querelleuses, il se leva, éteignit sa cigarette et dit :

— Savez-vous que cela devient tout à fait embêtant ?...

— Même trop... ajouta Doubowa.

— Vanité des vanités et langueur de l'esprit ! dit Ivanov comme s'il n'avait eu que cette pensée et qu'il eût attendu le moment favorable pour l'exprimer.

— Et pourquoi ? demanda méchamment le technologue brun.

Sanine ne fit aucune attention à lui, mais se tournant vers Yourii, il dit :

— Croyez-vous sérieusement qu'on puisse se faire une conception philosophique d'après n'importe quel livre ?

— Mais certainement, répondit Yourii avec un regard étonné.

— Vous le croyez à tort, répliqua Sanine, s'il en était ainsi l'on pourrait transformer toute l'humanité, créer un type humain unique en ne faisant lire aux gens que des ouvrages d'une tendance. La vie elle-même, dans tout son ensemble, dont la littérature et notre pensée ne sont qu'une infime partie, forme les conceptions. Celles-ci ne sont pas la théorie de la vie, mais l'état d'esprit d'un seul individu ; ajoutons encore qu'elles changent tant que l'homme est vivant... Donc, cette conception unique qui vous préoccupe tant ne peut pas exister...

— Comment « ne peut-elle pas ! » s'exclama Yourii fâché.

Le visage de Sanine exprima de nouveau l'ennui.

— Assurément non. Si cette conception était possible, stable et définitive, la pensée humaine s'arrêterait. Mais cela n'est pas ; chaque seconde de vie apporte une nouvelle parole et cette parole, il nous faut l'entendre et la comprendre sans nous assigner d'avance des limites.

Du reste, à quoi bon parler de cela, s'interrompit Sanine, pensez comme vous voulez... Je vous demanderai seulement pourquoi vous, qui avez lu des centaines de livres, depuis l'Ecclésiaste jusqu'à

Mars, vous n'avez pas pu vous former une conception définitive de la vie.

— Et pourquoi croyez-vous cela ? répondit Yourii d'un air offensé, et dans ses yeux noirs une menace brilla :

— Peut-être ma conception n'est-elle pas la bonne mais elle est.

— Alors que cherchez-vous donc à construire ? Pistzow ricana.

— Toi... lui lança avec mépris Koudriavyï, en tendant le cou.

— Comme il est intelligent ! pensa Karsavina, admirant naïvement Sanine.

Elle le regardait et elle regardait aussi Svarogitch ; et tout son corps était pénétré d'une sensation de pudeur troublée et contente, comme si ces deux hommes ne discutaient entre eux que dans le seul but de la posséder.

— Il s'ensuit donc, continua Sanine, que vous n'avez pas besoin de ce que vous cherchez vainement. Pour moi, je comprends et je vois clairement que tous ceux qui se trouvent ici désirent tout simplement forcer les autres d'admettre leur manière d'envisager la vie, craignant surtout d'être dissuadés... A franchement parler, c'est ennuyeux.

— Permettez ! riposta Gogiyenko renforçant sa grosse voix.

— Non, dit avec mécontentement Sanine, vous par exemple qui avez la plus belle conception de la vie, vous qui avez lu beaucoup, ce qu'on voit tout de suite, vous vous emportez parce que tous ne pensent pas comme vous, et, de plus, vous offensez Soloveïtchik qui ne vous a fait aucun mal...

Gogiyenko, effaré, se taisait, regardant Sanine comme s'il venait d'entendre quelque chose de surprenant.

— Youriï Nikolaïevitch, dit gaiement Sanine, ne soyez pas fâché contre moi, si j'ai eu la réplique un peu rude. Je vois que dans votre âme règne un vrai désarroi.

— Un désarroi ? fit Youriï rougissant et ne sachant s'il devait se fâcher ou non. Et de l'avoir touché à son endroit sensible, la voix calme et affable de Sanine le blessait imperceptiblement.

— Vous le savez bien ! répondit Sanine avec un sourire. Quant à cette fantaisie enfantine... il faut s'asseoir dessus, car tout est, même sans cela, déjà assez difficultueux.

— Ecoutez ! s'écria Gogiyenko, devenu tout cramoisi, vous vous permettez beaucoup trop.

— Pas plus que vous.

— Comment ?

— Réfléchissez, dit gaiement Sanine, dans tout ce que vous faites et dans tout ce que vous dites, il y a beaucoup plus de grossièreté que dans ce que je dis, moi...

— Je ne vous comprends pas.

— Dame, ce n'est pas de ma faute !

— Quoi ?

Sanine ne répondit pas, mais prit son chapeau et dit :

— Je m'en vais... Cela devient tout à fait ennuyeux.

— La belle affaire ! Et, en effet, il n'y a plus de bière ! approuva Ivanov en se dirigeant vers l'antichambre.

— Oui, il semble que ça n'ira pas du tout chez nous, fit Doubowa.

— Accompagnez-moi, Youriï Nikolaïevitch, appela Karsavina; et se tournant vers Sanine : au revoir !

Un instant leurs yeux se rencontrèrent ; la jeune fille en éprouva une douce frayeur.

— Hélas ! dit Doubowa en partant. Le petit cercle s'est fané sans même avoir eu le temps de s'épanouir !

— Et pourquoi ? demanda une voix triste, et Soloveïtchik, surgissant de derrière un poteau, se dressa sur leur chemin.

Ce fut seulement en ce moment qu'on se souvint de lui et plusieurs furent frappés de l'expression désolée, éperdue, de son visage.

— Ecoutez, Soloveïtchik, dit Sanine pensif, je viendrai un de ces jours chez vous et nous causerons.

— Je vous en prie, fit Soloveïtchik, courbé avec empressement, d'une voix joyeuse.

Il semblait à tous en sortant de la chambre claire, que l'obscurité était si grande qu'ils ne se voyaient pas l'un l'autre, entendant seulement les voix monter dans la nuit.

Les ouvriers s'en allèrent ensemble et quand ils se furent éloignés, Pistzow eut un rire bas et sournois :

— Voilà... voilà, dit-il... chez eux c'est toujours comme ça... ils se réunissent pour une affaire et chacun tire de son côté... Il n'y a que ce grand-là qui m'ait plu...

— Tu y comprends grand'chose, toi, quand les gens instruits parlent entre eux... répondit Kou-

driavyï d'une voix sourde et irritée, en branlant son cou comme s'il étouffait.

Et Pistzow lui répondit d'un sifflotement assuré et railleur.

XXVI

Soloveïtchik resta encore longtemps immobile sur le perron, et, les yeux fixés sur le ciel obscur où ne brillait aucune étoile, il s'étirait machinalement ses maigres doigts.

Derrière les magasins sombres et faisant bruire leurs toitures de fer-blanc, le vent ployait les cimes des arbres compacts tels des fantômes, attroupés. Au-dessus, comme chassés par une force irrésistible, les nuages couraient, couraient... Leurs masses sombres apparaissaient silencieusement à l'horizon, montaient à une hauteur inaccessible pour s'amonceler en un tas lourd, qui roulait choir dans le précipice d'un nouvel horizon. Il semblait que des troupes noires et immobiles les attendaient à l'autre extrémité de la terre, pour se mettre l'une après l'autre en marche, leurs sombres drapeaux déployés. De temps en temps, le vent agité semblait apporter le bruit de lointains combats.

Soloveïtchik regardait en haut avec un effroi enfantin. Jamais comme cette nuit, il n'avait senti si nettement combien il était petit, malingre, infime, au milieu de cet immense chaos tourbillonnant.

— Oh ! Dieu, Dieu ! soupira-t-il. En face du ciel et

de la nuit il n'était plus le même que sous les yeux du monde. L'empressement inquiet avait disparu de ses gestes ; ses dents gâtées, qu'il découvrait sans cesse, dans un rictus de petit chien qui cherche à plaire, se cachaient maintenant sous ses lèvres minces d'adolescent juif et le regard de ses yeux noirs était maintenant triste et grave.

Il rentra lentement dans la maison, éteignit la lampe superflue, mit avec un effort maladroit la table à sa place et rangea les chaises symétriquement. La fumée de tabac traînait dans la pièce, le plancher était couvert de mégots écrasés et d'allumettes brûlées. Soloveïtchik balaya selon son habitude, avec un plaisir étrange et rêveur, tâchant d'embellir et de rendre plus harmonieux l'endroit qu'il habitait. Puis, il saisit un vieux seau d'eau grasse, y émietta du pain et, courbé, balançant son bras libre, traversa la cour obscure à petits pas.

Pour voir mieux il avait mis une lampe sur sa fenêtre mais il faisait si noir dehors, que Soloveïtchik fut réellement content quand il put s'asseoir près de la niche de Sultan.

Le chien poilu, invisible dans les ténèbres, répandait autour de lui une chaleur moite. A l'approche du jeune homme il soupira et sortit à sa rencontre, faisant résonner sinistrement sa chaîne.

— Ah... Sultan, kss, dit Soloveïtchik s'encourageant au son de sa propre voix. Sultan enfonça à travers les ténèbres son museau froid et humide dans la main de son maître.

— Tiens, tiens... fit Soloveïtchik en posant le seau.

Sultan remua, fit claquer ses mâchoires et se mit

à manger, tandis que Soloveïtchik resté devant lui, souriait dans la nuit.

— Et que pourrai-je faire? pensait-il... Pourrai-je obliger les gens de penser autrement qu'ils le font?... Je m'attendais à ce qu'on me dît comment il faudrait vivre et penser.,. Dieu ne m'a pas donné la voix d'un prophète. Alors que puis-je faire, moi?...

Sultan fit entendre un grognement satisfait.

— Mange donc, mange... tiens! fit Soloveïtchik. Je déferais bien la chaîne pour que tu puisses te promener un peu, mais je n'ai pas la clef et je suis si faible !...

Ce sont tous des gens intelligents et bons, ils savent beaucoup... et ils se conforment à la doctrine du Christ, et... Peut-être tout cela est-il de ma propre faute ; il fallait leur dire un seul mot, mais ce mot je ne pouvais pas le dire !...

Au lointain, derrière la ville se faisait entendre un sifflement prolongé, anxieux. Sultan leva la tête et écouta ; de grosses gouttes, se détachant de son museau tombèrent avec un bruit sonore dans le seau.

— Eh, mange... mange donc... c'est le train qui hurle! dit Soloveïtchik devinant le mouvement du chien.

Sultan soupira péniblement.

— Est-ce que les hommes ne vivront jamais ainsi ? Ou bien, ne peuvent-ils pas le faire !... dit tout haut Soloveïtchik en haussant les épaules avec mélancolie.

Et il se représenta à travers les ténèbres une masse d'hommes, infinie comme l'éternité, qui sor-

taient de l'obscurité pour replonger dans la nuit : une suite de siècles sans commencement et sans fin, une chaîne ininterrompue de souffrance, sans aucun sens et sans remède. Et là-haut, où se trouvait Dieu, un silence éternel.

Sultan renversa le seau vide avec fracas puis entre-choquant sa chaîne, il remua la queue.

— Ah, tu as mangé ? Eh bien...

Soloveïtchik caressa le dos ébouriffé du chien ; il sentit ce corps vivant se tortiller joyeusement sous sa main ; puis se dirigea vers la maison.

Derrière lui Sultan faisait cliqueter sa chaîne. Un instant la cour parut s'éclaircir, mais le grand bâtiment du moulin n'en fut que plus sombre, avec sa cheminée élancée vers le ciel et les hangars étroits ressemblant à de grands cercueils. Une longue raie de lumière s'étendait de la fenêtre à travers le jardinet et l'on y distinguait les petites têtes mystérieuses des fleurs, immobiles, craintivement engourdies sous le ciel ténébreux où les nuages violents déployaient lugubrement leurs immenses bannières noires.

Angoissé, épouvanté de sa solitude, ayant la sensation d'une perte irréparable, Soloveïtchik rentra dans sa chambre, s'assit près de la table et pleura.

XXVII

Le corps d'un libertin tressaille au seul mot « femme » comme la pointe d'un nerf mise à nu. Invariablement devêtue et s'offrant, la femme se dressait devant Wolochine à chaque minute de son existence ; et toute robe collant sur le corps souple, rond et dodu d'une femelle, l'excitait au point de provoquer un frisson douloureux dans ses genoux.

En quittant Pétersbourg il y avait laissé une multitude de femmes dorlotées et luxueuses qui, chaque nuit, martyrisaient son corps de caresses exaltées et lubriques ; et maintenant qu'il voyageait pour des affaires importantes et dont dépendait l'existence d'une foule d'hommes qui travaillaient pour lui, Wolochine ne voyait encore que les petites femelles fraîches et voluptueuses de la province où il se trouvait. Il se les représentait timides et craintives, fortes comme des champignons de bois et il flairait de loin leur parfum de jeunesse et de pureté.

Et, bien qu'il trouvât choquante pour lui la société de Zaroudine, Wolochine, après s'être débarrassé d'un tas de gens affamés et sales, s'empressa de parfumer et de vêtir d'étoffes claires et pures comme la neige, son triste corps décrépit. Ensuite

il loua une voiture et se dirigea, frémissant d'impatience, vers la demeure de Zaroudine.

L'officier, assis devant la fenêtre donnant sur le jardin, était en train de boire du thé froid.

— Quelle belle soirée ! répétait-il mentalement, mais sa pensée était ailleurs et il se sentait gêné, effrayé et honteux.

Il craignait Lyda. Depuis le jour de leur explication il ne l'avait pas revue et maintenant elle se dressait devant lui tout autre qu'aux moments de leur idylle.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas encore terminé... Il faudra avoir affaire à l'enfant... Ou bien dois-je plutôt m'en moquer?... se demanda Zaroudine inquiet.

— Que peut-elle faire à cette heure?

Il croyait voir le beau visage vindicatif de la jeune fille, ses lèvres fines et pincées, ses yeux sombres énigmatiques.

— Si elle me jouait un mauvais tour ?... Une femme comme elle ne pardonne pas si facilement... Il fallait, à tout prix...

La perspective d'un gros scandale apparaissait confusément aux yeux de Zaroudine ; et une lâcheté serrait son cœur.

— Mais à proprement parler, que pourrait-elle faire ? se demandait-il parfois ; et tout lui paraissait alors simple et inoffensif. Se noyer ?... Eh bien, que le diable l'emporte... je ne peux pas l'en empêcher de force ?... Proclamer qu'elle a été ma maîtresse ?... Et puis, après ?... Cela prouverait tout au plus que je suis un bel homme... Je ne lui ai pas promis de l'épouser... C'est drôle, ma foi ! conclut Zaroudine

en haussant les épaules. Mais une sensation pénible l'oppressa de nouveau... Ça va donner lieu à des cancans, si bien qu'on ne pourra plus aller nulle part ! dit-il, en approchant distraitement de sa bouche le verre de thé froid et trop sucré.

Il était propre, parfumé et beau comme toujours mais il lui semblait que sur son visage, sur son sarrau blanc, sur ses mains et même sur son cœur, une tache sale s'étendait, à chaque minute plus large.

— Bah ! cela se passera avec le temps... ce n'est pas la première fois !

Wolochine entra délibérément, faisant craquer ses semelles neuves et découvrant ses petites dents dans un sourire de condescendance. Et subitement la chambre s'emplit toute de parfums, d'odeurs de tabac et de musc, qui expulsèrent la fraîcheur aromatique du jardin vert.

— Ah ! Pavel Lvovitch ! s'exclama Zaroudine se levant brusquement, un peu effrayé.

Wolochine salua, s'assit près de la fenêtre et alluma un cigare. Zaroudine, le voyant si assuré, si élégant et si propre, éprouva une légère envie et s'efforça de prendre un air aussi désinvolte ; mais ses yeux fuyaient avec inquiétude devant le regard de son hôte : depuis que Lyda lui avait jeté en face le mot « brute » Zaroudine avait l'impression que tout le monde avait entendu et qu'au fond, on se moquait de lui.

Wolochine, souriant, bavarda spirituellement de choses insignifiantes ; mais il lui était difficile de continuer sur ce ton et le mot « femme » finit par percer, comme impatient, à travers tous les récits

de Pétersbourg, et ceux concernant sa fabrique qui chômait.

Profitant du moment où il allumait un nouveau cigare, il se tut et regarda expressivement dans les yeux de Zaroudine.

Ils se comprirent tout de suite. Wolochine remit ses binocles et sourit, découvrant ses dents. Son sourire se refléta sur le joli visage, devenu subitement impertinent de Zaroudine.

— Et vous, je pense que vous ne perdez pas votre temps ici, demanda Wolochine en clignant de l'œil.

Zaroudine répondit par un mouvement d'épaules, négligemment vantard.

— Oh ! Quant à ça...

Ils rirent et gardèrent quelques instants le silence. Wolochine attendait avidement des détails tandis qu'une petite veine battait convulsivement à son jarret gauche. Zaroudine réfléchissait non pas aux détails qu'attendait Wolochine, mais à ceux qui le tourmentaient sans discontinuer.

Il se tourna légèrement vers le jardin et tambourina des doigts sur l'appui de la croisée.

Mais Wolochine attendait en silence et Zaroudine sentit la nécessité de prendre le ton indispensable à son compagnon.

— Je sais, commença-t-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent, qu'à vous autres habitant la capitale, les femmes d'ici paraissent extraordinaires... Vous vous trompez. Il est vrai qu'elles ont de la fraîcheur, mais il leur manque le chic... ce n'est pas exactement ça... il leur manque l'art d'aimer...

Wolochine s'était transformé en une seconde; ses yeux brillaient, sa voix s'altérait.

— Oui, certainement... Mais à la fin du compte cela devient tout de même embêtant... Nos Pétersbourgeoises n'ont pas de corps... vous comprenez?... Ce ne sont que des boules de nerfs, mais elles n'ont pas de corps... tandis qu'ici...

— C'est vrai, approuva Zaroudine, s'animant à son tour et retroussant ses moustaches avec suffisance.

— Otez le corset de la Pétersbourgeoise la plus select... et vous verrez... Tenez, voulez-vous ?... Connaissez-vous cette nouvelle anecdote ? s'interrompit brusquement Wolochine...

— Laquelle ?... fit Zaroudine se penchant vers lui, intéressé.

— Voilà... C'est très caractéristique... Une cocotte parisienne...

Et Wolochine raconta avec art, insistant sur les détails, une anecdote raffinée et obscène, dans laquelle sa lubricité dénudée, et la poitrine maigre d'une femme figuraient un sablat tel que Zaroudine finit par rire d'un rire nerveux, étirant son corps comme si on venait de le piquer...

— Oui, le plus important chez une femme c'est la poitrine !... Une femme qui n'a pas un joli buste n'existe pas pour moi ! acheva Wolochine en roulant ses yeux blancs.

Zaroudine se souvint de la poitrine de Lyda, si blanche, si tendre, si rose avec les bouts fermes de ses seins, semblables à quelques beaux fruits inconnus. Il se souvint aussi qu'elle aimait qu'il embrassât sa poitrine et subitement, il lui fut

désagréable de parler avec Wolochine de ce sujet.

Mais cette sensation parut à Zaroudine indigne d'un homme et d'un officier ; faisant un effort sur lui-même il répondit avec affectation :

— Chacun son goût... Pour moi, ce que j'aime le plus dans une femme, c'est le dos et la sinuosité des lignes...

— Oui, traîna nerveusement Wolochine.

— Vous savez que certaines femmes, et surtout les très jeunes...

L'ordonnance, marchant pesamment avec ses bottes, entra pour allumer la lampe et pendant qu'il s'occupait, près de la table, faisant tinter le verre et frottant les allumettes, Zaroudine et Wolochine gardèrent le silence. A la lumière naissante de la lampe on ne voyait briller que leurs yeux et le point rouge des cigarettes.

Mais quand le soldat fut parti ils continuèrent leurs propos et le mot « femme » évocateur de nudité et d'impudeur, prenait pour eux des significations perverses jusqu'à l'absurdité. La vantardise du mâle, s'étant emparée de Zaroudine, l'aiguillonnait ; il désirait surpasser Wolochine, lui parler de la femme superbe qu'il avait possédée. Et, dévoilant de plus en plus sa lascivité secrète, Zaroudine finit par causer de Lyda.

Il l'étala toute nue sous les yeux de Wolochine, découvrant les replis les plus intimes de ce corps de femme ; il lui parla d'elle comme d'une bête amenée sur un marché. Et leur imagination grimpait sur elle, la touchait, la pétrissait, profanait de son poison fétide ce beau corps de jeune fille, faite pour la jouissance. Ils n'aimaient pas la femme

d'un amour reconnaissant pour les délices qu'elle leur donnait ; au contraire ils tâchaient de l'humilier, de l'outrager, de lui causer la douleur la plus abominable.

Dans la chambre, emplie de fumée, il commençait à faire chaud. Une odeur lourde, troublante et malsaine s'exhalait de leurs corps couverts de sueur, leurs yeux étaient brillants, et leurs voix entrecoupées et haletantes, comme le sifflement de bêtes enragées. La nuit tombait lentement derrière la fenêtre, une claire nuit d'été, mais le monde avec ses couleurs, ses sons et ses richesses, s'évanouissait à leurs yeux, qu'emplissait l'image d'une femme nue. Bientôt leur imagination devint si impérieuse qu'une envie ardente les envahit de voir Lyda, cette Lyda qu'ils n'appelaient maintenant ni Lydia ni Lyda, mais simplement Lydka.

Zaroudine donna l'ordre d'atteler et ils se dirigèrent vers l'extrémité de la ville.

XXVIII

La lettre que Zaroudine avait envoyée à Lyda Sanina, dans laquelle il lui demandait la permission de la voir, faisant gauchement et vaguement allusion aux récents événements, tomba par hasard entre les mains de Maria Ivanowna, la femme de chambre ayant oublié la missive sur la table de la cuisine.

Et pour Maria Ivanowna une ombre sinistre et déshonorante sembla couvrir l'image pure de sa fille. Son premier sentiment fut une perplexité affligée ; ensuite elle se souvint de sa propre jeunesse, de l'amour, de la trahison, de tous les drames qu'elle avait traversés à l'époque de son mariage... Et une longue chaîne de souffrances, forgée des lois et des règlements des hommes, surgit devant elle, comme si elle l'eût traînée jusqu'à la vieillesse.

C'était une bande grise que tachaient par endroits l'ennui, le chagrin, les rêves et les désirs formés et étouffés dans le cours de journées monotones.

La conscience que sa fille avait peut-être fait une brèche au mur solide entourant cette vie grise, et qu'elle arrivait à un tournant orageux où le bonheur se heurtait à la souffrance et la mort, remplit la vieille femme d'épouvante. Et sa terreur se trans-

forma en colère. Si elle avait pu le faire elle aurait prit Lyda à la gorge et la pliant jusqu'au sol, elle l'aurait ramenée dans le couloir gris de sa vie, où ne s'ouvraient sur le monde ensoleillé que des petites fenêtres étroites et grillées ; elle l'aurait obligée de recommencer cette vie qu'elle avait vécue elle-même.

— Basse, vilaine, mauvaise fille ! pensa Maria Ivanowna laissant tomber dans un geste de désespoir, ses mains sur ses genoux.

Mais la pensée réconfortante et commode que les limites permises n'avaient pas été dépassées, lui passa subitement par l'esprit. Son visage prit une expression stupide et rusée. Elle lut et relut la lettre, sans toutefois pouvoir rien déduire de son style froid et maniéré. Alors, sentant son impuissance, la vieille femme pleura amèrement ; puis après avoir arrangé sa coiffure elle fit venir la bonne.

— Dounka, dis-moi, Wladimir Petrovitch est-il chez lui ? demanda-t-elle.

— Comment ? répondit de loin Dounka d'une voix sonore.

— Sotte que tu es, je te demande si le barine est à la maison.

— Il vient de passer à l'instant dans le cabinet... Ils écrivent une lettre, dit Dounka comme si la lettre en question dût lui procurer une grande joie.

Maria Ivanowna la fixa droit dans les yeux et dans ses propres prunelles décolorées luit une flamme astucieuse.

— Et toi-même, vilaine, si tu transmets encore des billets, je te ferai une leçon telle que tu oublieras même tes propres lettres.

Assis près de la table, Sanine écrivait. Maria Ivanowna était si peu habituée à le voir occupé de la sorte, qu'elle s'intéressa, malgré son chagrin :

— Qu'est-ce que tu écris là ?

— Une lettre, répondit Sanine en levant vers elle sa tête gaie et tranquille.

— A qui ?

— Mais... à un journaliste de mes connaissances... Je veux aller chez lui... à la rédaction.

— Tu écris donc ?

— Je fais de tout.

— Et pourquoi veux-tu aller là?

— Je m'ennuie chez vous, maman ! répondit Sanine avec un sourire sincère.

Maria Ivanowna se sentit légèrement blessée.

— Merci, fit-elle ironiquement.

Sanine la regarda attentivement. Il voulait lui dire qu'elle ne devait pas être assez simple pour ne pas comprendre que rester toujours à la même place, était ennuyeux pour un homme surtout quand il n'avait aucune occupation ; mais il préféra se taire.

Maria Ivanowna sortit son mouchoir et le froissa longuement entre ses doigts séniles. S'il n'y avait pas eu la lettre de Zaroudine qui plongeait son âme dans un chaos de doutes et de craintes, elle eût certainement fait à son fils des reproches amers au sujet de sa rudesse... Mais elle se borna à tracer ce parallèle :

— Oui... l'un comme un loup a envie de s'élancer hors de la maison, tandis que l'autre !...

Elle acheva d'un geste dédaigneux.

Sanine leva la tête avec curiosité. Sans doute, le

vieux drame de la vie approchait-il du dénoûment.

— Et qu'en savez-vous? fit-il, jetant la plume.

Soudain Maria Ivanowna eut honte d'avoir lu la lettre de sa fille. Une rougeur de brique couvrit ses joues, et elle dit d'une voix hésitante mais fâchée:

— Grâce à Dieu, je ne suis pas aveugle. Je vois...

Sanine réfléchit.

— Vous ne voyez rien, dit-il; et pour vous le prouver, je vous félicite du prochain mariage de votre fille... Elle voulait vous le confier elle-même, mais enfin tant pis...

Il eut le regret de voir s'introduire dans la jeune vie de Lyda une nouvelle souffrance: la tendresse stupide d'un être sénile, capable de faire périr un homme dans les tourments les plus raffinés. Maria Ivanowna se redressa.

— Quoi ?

— Lyda se marie.

— Et avec qui? s'exclama la vieille femme d'une voix à la fois joyeuse et méfiante.

— Avec Novikow... naturellement.

— Ah!... et comment ?...

— Mais que le diable l'emporte ! s'écria Sanine brusquement irrité. Est-ce que cela nous regarde?... Pourquoi vous disposez-vous toujours à épier l'âme d'autrui?

— Mais, c'est seulement parce que je ne comprends pas, Wolodia, se justifia la mère, confuse et hésitante, tandis que, malgré elle, son cœur chantait une chanson d'allégresse: Lyda se marie, Lyda se marie...

Sanine haussa sévèrement les épaules.

— Q'est-ce que vous ne comprenez pas ? Elle aimait quelqu'un, maintenant elle en aime un autre, demain elle en aimera un troisième... Eh bien, que Dieu soit avec elle !

Maria Ivanowna s'indigna :

— Qu'est-ce que tu dis là ?

Sanine s'adossa à la table et se croisa les bras sur la poitrine.

— Et vous-même, est-ce que vous n'avez aimé qu'un seul homme, dans toute votre vie ? demanda-t-il d'un air fâché.

Maria Ivanowna se leva et son visage ridé prit une expression d'orgueil froid.

— On ne parle pas ainsi à sa mère ! prononça-t-elle d'une manière tranchante.

— Qui ?

— Comment... qui !

— Qui ne parle pas ainsi ? répéta Sanine en la regardant du coin de l'œil.

Et en examinant sa mère il remarqua pour la première fois avec netteté combien ses yeux étaient nuls, et combien était disgracieux son chignon, semblable à une crête de poule.

— Personne ne doit me parler ainsi, dit-elle d'une voix molle.

— Eh bien, je parle pourtant, voilà tout, répondit Sanine tranquillisé ; et se détournant il se rassit.

— Vous avez pris votre part dans la vie et n'avez aucun droit d'empêcher Lyda d'en faire autant, prononça-t-il en se remettant à écrire.

Maria Ivanowna gardait le silence. Elle regardait Sanine avec ébahissement, tandis que son chignon en crête de poule remuait drôlement sur sa tête...

Mais, effaçant momentanément les souvenirs de sa vie passée, les nuits voluptueuses de sa jeunesse, elle ferma les yeux et se posa une question : Comment ose-t-il parler ainsi à sa mère ? Mais avant qu'elle eût pu se donner une quelconque, Sanine se retourna, lui prit la main et lui dit d'une voix douce :

— Laissez donc tout cela... Quant à Zaroudine, vous le chasserez, parce qu'il est réellement capable de commettre toutes sortes de vilenies...

Cette douceur apaisa Maria Ivanowna.

— Que Dieu soit avec toi, dit-elle. Je suis heureuse... Sacha Novikow m'a toujours plu. Bien entendu on ne peut plus recevoir Zaroudine, ne fût-ce que par égard pour Sacha.

— Ne fût-ce que par égard pour Sacha, approuva Sanine les yeux rieurs.

— Et où est Lyda ? demanda Maria Ivanowna joyeuse et tranquillisée.

— Dans sa chambre.

— Et Sacha? ajouta la mère, prononçant le petit nom de Novikow avec tendresse.

— Je ne sais vraiment pas... Il est allé... commença Sanine, mais Dounka apparut en ce moment à la porte en disant :

— Victor Sergueïevitch est là... avec un barine étranger.

— Ah ! mets-les dehors par les deux épaules, conseilla Sanine.

Dounka esquissa un sourire indécis.

— Que me dites-vous, barine!.. Mais le peut-on ?...

— Certainement qu'on le peut... Que diable avons-nous à faire avec eux ?...

Maria Ivanowna se redressa, comme rajeunie; ses yeux avaient pris une expression malveillante. Une transformation complète et subite venait de se faire en son âme, avec une facilité étonnante, comme si au jeu elle venait d'escamoter adroitement une carte: autant son cœur s'échauffait auparavant au nom de Zaroudine, alors qu'elle pensait au mariage possible de l'officier avec sa fille, autant elle éprouvrait pour lui de l'hostilité, maintenant qu'il ne pouvait être que l'amant de Lyda, puisqu'un autre était sur le point d'épouser la jeune femme.

Quand sa mère se fut tournée du côté de la porte, Sanine se dit, en voyant son profil raide, son œil gris chargé de malveillance: « En voilà une bête! »

Puis, il plia ses papiers et la suivit. Il était curieux de voir le dénouement de cette situation embrouillée.

A leur vue, Zaroudine et Wolochine se levèrent et saluèrent avec une courtoisie exagérée, privés tout à coup de cette liberté dont Zaroudine avait joui auparavant dans la maison. Wolochine était un peu gêné, venu qu'il était avec la pensée arrêtée de voir Lyda et forcé de la cacher.

Malgré son air dégagé et son effronterie affectée, le visage de Zaroudine décelait une certaine anxiété. Il sentait qu'il avait mal fait de revenir et en même temps il avait honte de se sentir craintif; il ne pouvait se représenter comment se passerait sa rencontre avec Lyda, mais ne voulait à aucun prix découvrir son inquiétude à Wolochine, devant lequel il tenait à passer pour un bourreau des cœurs, résolu et cynique. Par moment il haïssait même Wolochine, mais ne pouvait s'empêcher de le suivre,

comme s'il était attaché à lui par une chaîne, sans avoir la force de lui dévoiler ses pensées.

— Chère Maria Ivanowna, dit Zaroudine en montrant ses dents blanches avec affectation, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami, Paul Lvovitch Wolochine...

Il adressa à Wolochine un sourire complaisant en lui faisant un signe à peine perceptible du coin de ses lèvres et de ses yeux.

Wolochine salua et répondit à Zaroudine toujours par un sourire, mais plus visible et presque insolent.

— Enchantée, fit Maria Ivanowna froidement, et Zaroudine remarqua de suite l'expression hostile de ses yeux tournés vers lui. Son aplomb disparut à l'instant et son acte, perdant tout à coup son aspect folâtre, lui apparut inadmissible, absurde.

— Euh, il ne fallait pas venir, pensa-t-il se rappelant pour la première fois ce que la société de Wolochine lui avait fait oublier : Lyda allait arriver d'un moment à l'autre, cette même Lyda enceinte de lui, la mère de l'enfant qui, de toute façon, devrait venir un jour au monde... Que lui dirait-il ? Comment la regarderait-il ?... Le cœur de Zaroudine se serra sous une pression insupportable.

— Et si la mère le sait déjà ?... se demanda-t-il plein d'effroi, n'osant pas regarder Maria Ivanowna. Il remuait nerveusement sur son siège. Puis, allumant une cigarette, il bougea des mains et des pieds, tandis que son regard fuyait.

— Euh ! il ne fallait pas venir !...

— Etes-vous pour longtemps chez nous ?... demanda Maria Ivanowna à Wolochine d'une voix froide et majestueuse.

— Oh, non ! répondit Wolochine, regardant sans gêne cette vieille dame provinciale ; puis, retournant la paume de sa main, il posa adroitement son cigare dont la fumée montait au visage de la vieille femme.

— Vous vous ennuierez chez nous... habitué comme vous l'êtes à Pétersbourg...

— Non, pourquoi donc ?... Je me plais beaucoup ici... C'est une petite ville si patriarcale...

— Il faudra que vous vous promeniez dans les environs... il y a des environs magnifiques... Les bains en plein air, le canotage...

— Oh, je n'y manquerai pas, madame ! s'exclama Wolochine, en appuyant d'une voix railleuse mais déjà ennuyée sur le mot « madame ».

La conversation languissait ; tous avaient des masques souriants, mais les regards étaient hostiles et ennuyés. Wolochine lançait à Zaroudine des coups d'œil dont le sens était clair non seulement pour l'officier, mais aussi pour Sanine qui les observait attentivement.

L'idée que Wolochine ne verrait plus en lui un homme adroit, spirituel, effronté et capable de tout rendit à Zaroudine tout son aplomb.

— Et Lydia Petrowna où est-elle donc ? demanda-t-il, affectant l'indifférence.

Maria Inanowna le considéra avec un étonnement contrarié : « Est-ce que cela te regarde puisque tu ne l'épouses pas ! » disaient ses yeux.

— Je ne sais pas, probablement dans sa chambre, répondit-elle de plus en plus froide.

Wolochine lança à Zaroudine un nouveau regard.

— Ne pourrait-on prier cette Lyda de venir vite,

la vieille drôlesse n'est point intéressante! disait ce regard.

Zaroudine ouvrit la bouche, et retroussa sa moustache, décontenancé.

— J'entends dire tant de choses flatteuses au sujet de votre fille, que j'espère avoir l'honneur de lui être présenté, fit Wolochine découvrant ses dents gâtées et se frottant les mains. Tout son corps se penchait en avant.

En considérant Zaroudine, Maria Ivanowna devina instinctivement ce que le petit homme impertinent et chétif pouvait penser de sa Lyda tendre et pure. Cette pensée lui fut si aiguë qu'elle lui rappela immédiatement le terrible pressentiment de la chute de Lyda et une terreur s'empara d'elle. Elle en perdit la tête complètement, et ses yeux devinrent en cet instant, plus doux, plus humains.

« Si on ne les chasse pas d'ici, pensait Sanine, ils pourront causer encore beaucoup de chagrin à Novikow et à Lyda... »

— J'ai entendu dire que vous quittiez la ville ? demanda-t-il tout à coup, en fixant pensivement le plancher.

Zaroudine s'étonna de ce qu'un expédient aussi simple ne se fut pas encore présenté à son esprit.

« Ah ! prendre congé pour un mois ou deux... » pensa-t-il, et il se hâta de répondre :

— Oui, j'ai l'intention de m'en aller... Il faut se reposer, prendre un peu d'air... Vous comprenez qu'en restant toujours à la même place on finit par en avoir assez...

Sanine se mit subitement à rire. Toute cette conversation où personne ne disait ni ce qu'il pensait,

ni ce qu'il sentait, où chacun déployait tant de dissimulation en pure perte, avait fait naître en lui cet accès de gaieté. Et un sentiment gai, libre, rejaillit péremptoirement, de son âme.

Sanine prononça la première phrase qui lui passa par la tête :

— Je vous souhaite un vent propice.

Alors, comme si un costume sévère et empesé fût tout à coup tombé de leur corps, les trois personnes se transformèrent instantanément. Maria Ivanowna pâlit et devint plus petite ; dans les yeux de Wolochine une lâcheté bestiale passa rapidement, Zaroudine se leva d'un air bête et mal assuré. Un mouvement vif se produisit dans la chambre.

— Quoi ? demanda Zaroudine d'une voix étouffée.

Wolochine souriait d'un petit sourire effacé et de ses yeux clignotants et peureux cherchait son chapeau. Sanine ne répondit pas à Zaroudine mais ayant trouvé le chapeau de Wolochine il le lui tendit malicieusement. Wolochine ouvrit sa bouche d'où sortit un son mince et pincé, semblable à un cri plaintif.

— Comment dois-je comprendre cela ? s'écria avec désespoir, Zaroudine qui perdait tout à fait la tête. Un scandale ! songeait-il épouvanté.

— Mais comprenez-le ainsi, dit Sanine : Votre présence est ici complètement superflue et vous rendriez à tout le monde un grand service en décampant au plus tôt.

Zaroudine fit un pas en avant. Son visage devint terrible et ses dents se découvrirent sinistrement comme celles d'une bête fauve.

— Ah ! c'est comme ça... fit-il d'une voix rauque.

— Va-t'en ! lui répondit Sanine sur un ton bref, ferme et méprisant.

Et il y eut dans sa voix une menace si terrible que Zaroudine recula, se tut, roulant des yeux bêtement.

— Le diable sait ce que c'est !... marmotta tout bas Wolochine en se dirigeant vers la porte la tête profondément rentrée dans ses épaules.

Mais Lyda apparut sur le seuil.

Jamais elle ne s'était sentie si humiliée, jamais elle n'avait eu à ce degré la conscience amère de ressembler à une esclave qu'on traînerait toute nue au marché, parmi des mâles se battant pour elle.

Au moment où elle apprit l'arrivée de Zaroudine et de Wolochine, elle eut l'intuition de ce que signifiait cette visite, et elle en ressentit une si grande humiliation qu'elle sanglota nerveusement. Et elle s'enfuit dans le jardin, vers la rivière, avec l'idée subitement revenue, du suicide.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce que cela ne finira donc jamais?... Mon crime est-il donc si abominable qu'il ne me puisse être jamais pardonné et que chacun aura le droit... s'écria-t-elle en se tordant les mains.

Mais le jardin était si clair, si serein, les fleurs étaient si éclatantes, les abeilles et les oiseaux y voltigeaient si paisiblement, le ciel était si bleu, l'eau était si brillante sous les laiches ; et Mill, le fox-terrier était si content de la voir courrir, que Lyda revint à elle en une seconde. Elle eut la pensée que les hommes couraient toujours aussi avidement après elle ; elle se souvint encore de l'impression

que son corps tendu produisait sur eux et elle eut subitement conscience de sa force.

— Eh bien, quoi ? se dit-elle. Qu'est-ce que cela peut me faire ?... Il est vrai que je l'aimais... lui... maintenant nous nous sommes séparés et personne n'osera jamais me mépriser.

Elle revint promptement sur ses pas et se dirigea vers la maison.

Et elle apparut à la porte, tout à fait différente d'elle-même, telle qu'elle avait l'habitude de paraître aux yeux des étrangers. Au lieu de sa coiffure habituelle et compliquée, ses cheveux tombaient mollement sur son dos en une natte splendide ; au lieu d'une toilette moderne et raffinée, son buste n'était que légèrement couvert d'une camisole transparente, dans laquelle son beau corps se mouvait librement, et sous cet aspect familial elle était irrésistiblement charmante.

Souriant d'un sourire qui la faisait ressembler à son frère, Lyda franchit le seuil et dit d'une voix fraîche, aux notes virginales :

— Me voilà... Où allez-vous donc ?... Victor Sergueïevitch, laissez donc votre képi.

Sanine gardait le silence, regardant sa sœur avec des yeux largement ouverts.

— Que signifie cela ? se demandait-il, curieux.

La chambre parut tout à coup emplie d'un fluide doux, irrésistible et tendre. Comme une dompteuse qui pénètre dans la cage au milieu des bêtes menaçantes, Lyda soumit les hommes subitement.

— Voyez-vous, Lydia Petrovna... commença Zaroudine embarrassé.

Mais dès qu'elle entendit sa voix, une expression triste et pitoyable se glissa sur la figure de Lyda. Elle lui jeta un coup d'œil rapide et se sentit malheureuse. Une tendresse physique monta en elle ; son cœur désirait malgré lui quelque espoir. Mais ce désir se transforma aussitôt en une nécessité cruelle de montrer à Zaroudine ce qu'il perdait en elle et combien elle était encore belle, malgré le chagrin et l'humiliation qu'il lui avait fait subir.

— Je ne veux rien voir, répondit Lyda avec un accent impérieux, un peu théâtral, en fermant presque ses beaux yeux.

Quant à Wolochine, la tiédeur délicieuse émanant de ce corps de femme, négligemment vêtu, amollit tout son être. Il passa sa langue pointue autour de ses lèvres desséchées, ses petits yeux se rétrécirent, et, sous son costume souple et clair, son corps fut baigné d'une extase physique alanguie.

— Mais présentez-vous donc... dit Lyda tournant vers lui des yeux de vierge, ombrés de cils.

— Wolochine... Pavel Lvovitch... balbutia Zaroudine.

« Et dire que cette beauté-là a été ma maîtresse ! » se dit-il avec un transport sincère, auquel se mêlait le désir de se vanter devant Wolochine et la conscience amère d'une perte irrévocable.

Lyda se retourna lentement vers sa mère :

— Maman, on vous demande par là... dit-elle.

— Je ne... voulut commencer Maria Ivanowna.

— Je te le dis ! insista Lyda avec des larmes plein la voix.

Maria Ivanowna se leva. Sanine regardait Lyda et ses narines se dilataient.

— Messieurs, allons dans le jardin... Il fait trop chaud ici ! dit Lyda ; et sans regarder si on la suivait ou non, elle se dirigea vers le jardin.

Les hommes la suivirent, comme hypnotisés, on eût dit qu'elle les tenait attachés par ses tresses, les conduisant de force là où elle voulait. Wolochine excité et enchanté marchait le premier, oubliant tout pour ne songer qu'à elle.

Arrivée sous la tonnelle, Lyda prit place dans le fauteuil à bascule, allongea ses petits pieds couverts de bas noirs transparents et chaussés de souliers jaunes. Deux êtres semblaient lutter en elle : le premier pudique, suffocant de honte et d'angoisse, l'autre consciemment provocant, et qui affectait les poses excitantes. Et le premier regardait avec dégoût, la vie, les hommes, et soi-même.

— Allons, Pavel Lvovitch... quelle impression peut vous faire notre pauvre ville? demanda Lyda baissant ses cils.

Wolochine se frotta vivement les doigts.

— L'impression que doit probablement éprouver un homme qui rencontrerait dans l'épaisseur d'un bois une fleur somptueuse ! répondit-il.

Une conversation légère et frivole, où tout ce qu'on disait était mensonge, s'engagea entre eux. Sanine ne parlait pas mais observait les véritables sentiments qui se trahissaient sur les visages, dans les gestes, dans les voix. Lyda souffrait. Wolochine jouissait cruellement et incomplètement de sa beauté et de l'odeur de femme qui se répandait autour d'elle. Zaroudine détestait déjà Lyda, Sanine, Wolochine, et tout le monde ; il désirait partir mais il restait, pour faire quelque chose de grossier ;

cependant il ne pouvait que griller des cigarettes. Une envie ardente d'agir en sorte que Lyda apparût nettement comme sa maîtresse, l'oppressait et le désespérait.

— Alors vous dites que vous vous plaisez chez nous et que vous ne regrettez pas d'avoir quitté Pétersbourg? demanda Lyda.

C'était un supplice que s'imposait ainsi la jeune fille, et elle s'étonnait de rester encore parmi ces hommes.

— Mais au contraire! répondit Wolochine agitant ses mains avec coquetterie tandis que ses yeux détaillaient la poitrine de Lyda.

— Sans phrases! fit Lyda avec un geste coquet et impérieux ; et de nouveau deux êtres luttèrent en elle : l'un provoquant la rougeur sur son visage, et l'autre la poussant à bomber davantage sa poitrine sous le regard impudent de Wolochine.

— Tu penses peut-être que je suis très malheureuse... que je suis anéantie... Mais non... tiens, regarde... Si vous êtes tels, je veux être pareille à vous!... semblait-elle dire à Zaroudine, bien qu'elle fût tourmentée par des larmes intérieures.

— Oh, Lydia Petrovna! déclara Zaroudine avec haine, de quelles phrases s'agit-il donc?

— Vous dites?... demanda sèchement Lyda ; puis changeant de ton elle s'adressa de nouveau à Wolochine.

— Parlez-moi de la vie pétersbourgeoise... Car chez nous on ne vit pas... on végète...

L'officier sentit que Wolochine souriait légèrement de son côté et ne croyait plus que Lyda fût sa maîtresse à lui, Zaroudine.

— Ah ! ah ! ah !... c'est bien ! se dit-il avec méchanceté.

— Notre vie ?... cette « fameuse vie pétersbourgeoise »...

Wolochine qui avait le bavardage facile, faisait l'impression d'un petit singe bête qui parlerait dans une langue futile et incompréhensible.

— Qui sait ? pensait-il avec un secret espoir, en regardant le visage, la poitrine et les larges hanches de Lyda.

— Je vous donne ma parole d'honneur, Lydia Petrovna, que notre vie est très ennuyeuse et terne... Et jusqu'à ce jour je pensais que la vie était partout ennuyeuse, à la campagne aussi bien qu'à la ville.

— En vérité ? dit Lyda en fermant à demi ses yeux.

— Une belle femme seule est capable de rendre la vie supportable... Et si vous connaissiez les femmes des grandes villes !... Vous savez, je suis persuadé que si quelque chose sauve jamais le monde, c'est la beauté, ajouta inopinément Wolochine croyant cette phrase profonde et très bien placée.

Son visage avait pris une expression excitée et stupide. Il bavardait d'une voix saccadée, revenant sans cesse à la femme, dont il parlait de telle sorte qu'on eût dit qu'il la déshabillait et la violentait à chaque instant... Et Zaroudine ayant remarqué l'expression de Wolochine sentit naître en lui une jalousie confuse ; tour à tour il rougissait, pâlissait, et, ne pouvant rester en place, se promenait, d'un bout à l'autre de l'allée.

— Nos femmes sont toutes si pareilles, banales et... chiffonnées !... On ne trouve point parmi elles

une beauté capable de faire naître une vraie inclination, un sentiment d'adoration pur et sincère tel qu'on en éprouve devant les statues ; c'est pourquoi il faut descendre précisément dans les endroits frustes où la vie est encore semblable à une terre non labourée, et peut donner des fleurs splendides.

Sanine se gratta la nuque et changea ses pieds de place.

— Mais pourquoi s'épanouiraient-elles ici, où il n'y a personne pour les cueillir ! objecta Lyda.

— Ah ! ah ! pensa Sanine avec intérêt, voilà où elle voulait en venir !...

Ce jeu à la fois fin et grossier, l'intéressait beaucoup...

— C'est-à-dire ?...

— Mais oui, je parle sérieusement... Qui cueille vos tristes fleurs ?... Quels hommes sont ceux-là dont nous faisons des héros ! prononça Lyda avec tristesse.

— Vous êtes impitoyable à notre égard ! répondit involontairement Zaroudine.

— Lydia Petrovna a raison, soutint Wolochine avec animation ; mais aussitôt, il se ressaisit.

Lyda considéra Zaroudine avec des yeux où brillait un désir de vengeance, de l'angoisse et de la tristesse. Wolochine se remettant à bavarder, ses paroles sautaient, et s'égrenaient comme un troupeau d'avortons, accourus Dieu sait d'où.

Il disait qu'une femme ayant un beau corps, pouvait se montrer toute nue dans la rue sans exciter des désirs vils ; et l'on sentait qu'il désirait que cette femme fût Lyda et qu'elle se montrât nue, seulement pour lui.

La jeune fille, l'interrompait toujours en riant, et son rire vif, sonore, était mouillé de larmes offensées.

Il faisait chaud et le soleil regardait sous la verdure du jardin. Les feuilles des arbres remuaient lentement, si lentement comme sous le coup, elles aussi de désirs ardents. Et sous ces feuilles était assise une jeune femme enceinte qui, accablée par des larmes et de secrètes douleurs essayait de venger sa passion meurtrie ; mais elle sentait qu'elle n'y réussissait pas bien et souffrait de sa honte impuissante. Il y avait encore un mâle chétif et tourmenté d'un désir voluptueux qu'il cachait et montrait tour à tour ; et un autre qui souffrait d'une jalousie agressive et humiliante.

Assis à l'écart, dans l'ombre verte et molle de la tonnelle, Sanine les observait, calme.

— Je crois qu'il est temps de nous en aller ! dit enfin Zaroudine qui sentait sa situation intolérable.

Dans le rire, dans les yeux et jusque dans le frisson qui contractait parfois les doigts de Lyda, il croyait sentir autant de soufflets, et il souffrait de la haïr, de jalouser Wolochine et aussi de savoir la perte irrévocable.

— Déjà ? demanda Lyda.

Wolochine heureux, rapetissait ses yeux en souriant ; sa langue pointue passait sur ses lèvres.

— Que faire !... Il paraît que Victor Sergueïevitch ne se porte pas très bien ! fit-il d'une voix moqueuse, se croyant vainqueur.

Lorsque, sur le point de partir, Zaroudine se fut penché sur la main de Lyda, il chuchota subitement :

— Je te dis adieu.

Jamais il n'avait haï Lyda comme en cet instant. Ses paroles firent naître une tendresse vague dans le cœur de Lyda, comme un désir de se séparer de lui en lui témoignant une reconnaissance triste pour toutes les jouissances qu'ils avaient goûtées. Mais elle réprima ce sentiment au fond de son âme et répondit d'une voix haute et cruelle :

— Adieu !... Bon voyage... Pavel Lvovitch, ne nous oubliez pas !

Elle entendit Wolochine prononcer d'une voix trop peu discrète :

— En voilà une femme ! Elle grise comme du champagne !

Quand le bruit de leurs pas s'effaça, Lyda se rassit sur le fauteuil à bascule. Mais une transformation s'était opérée en elle : elle restait là courbée, et des larmes, amères coulaient sur son visage. Et Sanine en la contemplant se souvint d'une image triste et pensive de jeune fille russe avec sa natte magnifique, son expression désolée et ses larges manches de mousseline, qui assise sur un rocher, essuyait des larmes sur ses joues. Et parce que cette image naïve était si différente de la véritable Lyda avec sa coiffure moderne et son élégante robe de dentelles, elle lui parut doublement touchante.

— Allons, qu'as-tu donc? dit-il s'approchant et lui prenant la main.

— Laisse-moi... Quelle chose terrible que la vie ! répondit Lyda. Et courbant la tête jusqu'à ses genoux elle se cacha le visage dans ses mains. Sa natte glissant mollement sur son épaule, traînait jusqu'en bas.

— Fi donc ! dit Sanine d'un air fâché. Comment peut-on se chagriner pour de pareilles puérilités.

— Est-il possible... qu'il n'existe pas... des gens meilleurs ? murmura de nouveau Lyda.

Sanine sourit :

— Bien sûr que non... L'homme est mauvais par nature... Ne t'attends à rien de bon de sa part... et sa méchanceté ne te causera pas de douleur...

Lyda leva la tête et le regarda de ses beaux yeux rougis par les larmes.

— Et toi-même, ne t'attends-tu à rien de bon de sa part ? demanda-t-elle calmée et pensive.

— Assurément non, répondit Sanine, je vis seul.

XXIX

Le jour suivant, Dounka accourut les cheveux au vent et les pieds nus, près de Sanine qui nettoyait les allées du jardin. Et, répétant probablement les paroles d'autrui, elle dit avec une expression figée dans ses yeux bêtes :

— Wladimir Petrovitch, messieurs les officiers désirent vous voir...

Sanine n'en fut nullement surpris ; il s'attendait à une provocation de la part de Zaroudine.

— Ils le désirent vivement ? demanda-t-il sur un ton plaisant.

Mais Dounka savait probablement quelque chose de terrible car, au lieu de prendre un air timide comme elle en avait l'habitude, elle fixa Sanine droit dans les yeux avec une expression de compassion intimidée.

Sanine mit de côté sa pelle, resserra sa ceinture et se dirigea vers la maison en se balançant légèrement selon sa coutume.

— Quels imbéciles... Sont-ils assez idiots !... se disait-il pensant avec dépit à Zaroudine et à ses témoins ; cette réflexion n'était pas une insulte à leur adresse, mais l'expression sincère de son opinion.

Comme il traversait la maison il aperçut Lyda debout sur le seuil de sa chambre. La jeune fille était pâle d'anxiété et ses yeux souffraient. Ses lèvres remuaient sans qu'aucun son en pût sortir ; en ce moment elle se sentait la femme la plus malheureuse et la plus criminelle qui fût ici-bas.

Angoissée et défaite, Maria Ivanowna était affalée sur un fauteuil dans le petit salon, le visage effaré ; le peigne qui retenait sa coiffure pendait lamentablement de côté. Elle aussi regarda Sanine avec des yeux suppliants et craintifs, elle aussi remuait des lèvres sans pouvoir prononcer une parole.

Sanine lui sourit, eut une velléité de s'arrêter, mais continua son chemin.

Dans le salon, Tanarow et Von Deïtz étaient assis près de la porte vitrée, dans une attitude empesée ; ils tenaient leurs jambes repliées sous leur chaise, et semblaient terriblement gênés dans leurs sarraux blancs et leurs étroites culottes bleues de cavaliers. Lorsque Sanine pénétra dans la pièce ils se levèrent lentement, hésitants, comme s'ils ne savaient quelle contenance observer.

— Bonjour, messieurs, dit Sanine d'une voix élevée, leur tendant la main.

Von Deïtz resta confondu pendant une seconde, Tanarow s'inclina et serra la main de Sanine avec une inclinaison si exagérée, que celui-ci put voir de haut la nuque de l'officier.

— Allons, que me direz-vous de bon ? demanda Sanine qui avait observé attentivement l'empressement extraordinaire de Tanarow et qui était surpris de voir avec quelle assurance celui-ci s'acquittait de cette ridicule cérémonie.

Von Deïtz se redressa, essaya de donner une expression de froideur à sa physionomie chevaline et redevint confus. Tanarow, d'habitude réservé et timide, parla fermement, avec assurance...

— Notre ami Victor Sergueïevitch Zaroudine nous a fait l'honneur de nous charger de vous demander des explications en son nom, prononça-t-il. Et l'on eut dit qu'on venait de mettre en mouvement une machine.

— Ah ! fit Sanine gravement comique, ouvrant largement la bouche.

— Oui, monsieur, continua Tanarow d'un air obstiné et ferme, en fronçant un peu ses sourcils. Il trouve que votre conduite n'a pas été tout à fait...

— Mais oui... je comprends, fit Sanine perdant patience, je l'ai mis dehors par les deux épaules... et ce n'est pas « tout à fait »...

Tanarow fit un effort pour bien saisir ce qu'on lui disait, mais ne comprenant pas les phrases de Sanine, il continua :

— Oui, monsieur... Il exige que vous repreniez vos paroles.

— Oui... oui... se crut obligé d'ajouter le long Von Deïtz en changeant ses pieds de place comme un héron.

— Mais comment pourrais-je les reprendre ? Parole jetée prend la volée !

Tanarow gardait un silence perplexe, les yeux fixés sur Sanine.

— Quels yeux méchants ! pensa celui-ci.

— Nous ne sommes pas ici pour plaisanter... reprit brusquement Tanarow, rougissant, comme s'il

venait de comprendre quelque chose d'offensant. Voulez-vous oui ou non retirer vos paroles ?

Sanine ne répondit pas.

— Un véritable crétin ! pensa-t-il attristé, puis attirant à lui une chaise il s'assit.

— Peut-être aurais-je repris mes paroles pour faire plaisir à Zaroudine et pour le calmer, commença-t-il d'un ton sérieux, d'autant plus que cela ne me coûterait absolument rien. Mais, primo : Zaroudine qui est bête ne comprendrait pas mon intention, et au lieu de se tenir tranquille il ferait le malin ; secundo : Zaroudine ne me plaît guère. Et dans ces conditions, je préfère ne pas reprendre mes paroles.

— Ainsi donc, monsieur... fit Tanarow entre ses dents.

Von Deïtz lui lança un regard effaré et les dernière s couleurs s'évanouirent de sa figure allongée. Il devint jaune, comme pétrifié.

Tanarow éleva la voix et lui donnant une inflexion menaçante :

— Dans ce cas...

Avec un brusque afflux de haine Sanine considéra son front, sa culotte étroite et l'interrompit :

— Dame ! je l'ai dit une fois pour toutes... Je sais ce qui pourrait en résulter... seulement je ne me battrai pas avec Zaroudine.

Von Deïtz se retourna vivement, Tanarow se redressa et d'une voix méprisante, appuyant sur chaque syllabe :

— Et pour-quoi ?

Sanine éclata de rire. Sa haine disparut aussi vite qu'elle était venue.

— Mais... D'abord parce que je ne veux pas tuer Zaroudine ; ensuite et surtout parce que je ne veux pas être tué moi-même...

— Mais... commença Tanarow, crispant ses lèvres.

— Je ne veux pas, et voilà. Sanine se leva : Ai-je donc besoin de vous expliquer pourquoi ? Je ne veux pas me battre... et après ?

Un profond mépris pour l'homme qui refusait de se battre en duel se mêlait chez Tanarow à la conception inébranlable que personne autre que le militaire, n'était capable d'avoir assez de courage et de noblesse pour accomplir cet acte. C'est pourquoi le refus de Sanine au lieu de le surprendre le satisfaisait.

— C'est votre affaire, dit Tanarow ne cachant plus son mépris, mais lui donnant au contraire un accent plus prononcé, mais je dois vous prévenir...

— Je le sais aussi, rit Sanine, mais je ne conseille pas à Zaroudine...

Tanarow sourit, prenant son képi.

— Quoi, monsieur ?

— Je ne lui conseille pas de me toucher... parce que je lui flanquerais une râclée telle, que...

— Écoutez, s'écria Von Deïtz s'allumant ; je ne peux pas vous permettre... Vous vous moquez de nous... Est-il possible que vous ne compreniez pas que refuser un cartel... c'est... c'est...

Il était devenu rouge comme une brique et ses yeux fermes lui sortaient des orbites, tandis qu'une légère frange de salive mouillait ses lèvres décolorées.

Sanine examina sa bouche avec curiosité. Il dit :

— Et dire que cet homme se croit un adorateur de Tolstoï !

Von Deïtz secoua la tête et trembla.

— Je vous prierai... s'écria-t-il d'une voix aiguë, ayant honte de le faire ainsi en face d'un ami avec lequel il discutait à une époque encore récente, des questions si intéressantes, je vous prierai de laisser ce qui... ne concerne nullement cette affaire.

— Mais si, répondit Sanine, ça la concerne beaucoup...

— Et je vous en prie encore, cria Von Deïtz avec un gémissement hystérique... C'est tout à fait... en un mot...

— Mais, fichez-moi la paix ! dit Sanine en se reculant avec mécontentement devant Von Deïtz qui l'éclaboussait de salive... Pensez ce que vous voulez... Quant à Zaroudine, dites-lui qu'il est un imbécile...

— Vous n'avez pas le droit ! hurla Von Deïtz d'une voix désespérée et sanglotante.

— Bien, monsieur, bien monsieur... prononçait Tanarow satisfait. Allons...

— Non, criait Von Deïtz de la même voix plaintive en balançant ses longs bras... Comment ose-t-il... c'est... c'est...

Sanine le regarda un instant, esquissa un geste d'indifférence et se dirigea vers la porte...

— Nous rapporterons tout cela exactement à votre ami, dit Tanarow à sa suite.

— C'est cela ! rapportez-lui tout, exactement, répondit Sanine sans se retourner. Et il sortit.

— En voilà un imbécile ! Mais il lui suffit de monter sur son dada favori pour devenir raison-

nable et réservé ! pensait Sanine écoutant la voix de Tanarow exhortant au calme Von Deïtz qui hurlait toujours.

— Non, je ne puis permettre cela... criait le long officier, s'apercevant avec tristesse qu'il avait perdu, grâce à cette affaire, une connaissance intéressante.

— Wolodia, appela doucement Lyda de sa porte.

— Eh bien ? demanda Sanine en s'arrêtant.

— Viens ici... j'ai besoin de toi.

Sanine pénétra dans la chambre de sa sœur. Les branches vertes des arbres, bouchant presque la croisée, faisaient régner dans la pièce une demi-obscurité verdâtre Dans l'air traînaient une odeur de poudre de riz et un léger parfum de femme.

— Comme il fait bon chez toi ! dit Sanine poussant un soupir de soulagement.

Lyda était debout, le visage appuyé contre la vitre, et les reflets verts du jardin tremblaient mollement sur ses épaules et sur ses joues.

— Eh bien, que me veux-tu ? demanda Sanine caressant.

Mais Lyda garda le silence et sa respiration était pénible et précipitée.

— Mais qu'as-tu donc ?

— Tu ne... te... battras pas en duel ? demanda Lyda d'une voix étouffée, sans se retourner vers lui.

— Non, répondit Sanine d'un ton bref.

Lyda se taisait.

— Et puis, après ?

Le menton de Lyda se mit à trembler. Elle se retourna brusquement et prononça vite d'une voix sourde :

— Je ne peux pas comprendre cela.

— Ah ! s'exclama Sanine se renfrognant, je le regrette pour toi.

La stupidité humaine, l'entourant de toutes parts, s'exhalant des bons aussi bien que des méchants, des beaux aussi bien que des laids, finissait par se lasser. Il se retourna et sortit.

Lyda le regarda disparaître ; puis se saisissant la tête des deux mains, elle se jeta sur le lit, sa longue natte noire s'éparpilla gracieusement sur la couverture blanche. Lyda était en ce moment si belle, si souple, si forte, que malgré sa détresse et ses larmes, elle semblait admirablement jeune et vibrante de santé. A travers la croisée le jardin s'étendait frais, vert, baigné du soleil ; la chambre était claire et joyeuse ; mais Lyda, elle, ne voyait rien.

XXX

C'était par une soirée singulière, par une de ces rares soirées qui semblent descendre sur la terre, venant du ciel bleu et majestueusement transparent. Le soleil était déjà couché, mais il faisait encore très clair ; l'air était étonnamment pur et léger. Quoique le temps fût sec, une abondante rosée mouillait les jardins ; la poussière qui se levait à peine, flottait paresseusement dans la transparence vespérale ; il faisait à la fois étouffant et frais. Les sons s'égrenaient légers, rapides, ailés.

Sanine, sans chapeau, vêtu de sa large blouse bleue légèrement verdie aux épaules, passa par une rue poudreuse, et pénétra dans la longue impasse, encombrée d'orties, où demeurait Ivanov.

Ivanov, sérieux, avec ses larges épaules et ses cheveux longs, droits comme de la paille, était assis devant la fenêtre du jardin où la verdure lavée de la poussière du jour verdissait encore sous la rosée. Ivanov bourrait des tubes à cigarettes ; à un mètre autour de lui, l'odeur forte du tabac donnait envie d'éternuer.

— Bonjour, dit Sanine, s'accoudant à l'appui de la fenêtre.

— Bonjour.

— On m'a provoqué en duel.

Ivanov resta imperturbable.

— Bonne affaire! Qui et pourquoi?

— Zaroudine... je l'ai chassé de la maison ; et il s'en est offensé.

— Bon, fit Ivanov, tu vas donc te battre? Bats-toi, je serai ton témoin.... Emporte par un coup de feu le nez à l'ami...

— Pourquoi... Le nez est une noble partie du corps... Je ne me battrai pas, répliqua Sanine en riant.

Ivanov aquiesça :

— Et c'est encore bien, pourquoi se battre?

— Pourtant ma sœur Lyda raisonne autrement.

— Parce qu'elle est sotte, riposta Ivanov avec conviction. Combien y a-t-il de cette sottise en chaque homme!

Il bourra sa dernière cigarette et l'alluma aussitôt. Les autres, il les glissa dans un étui de cuir et ayant soufflé les détritus de tabac, escalada la fenêtre.

— Quelle œuvre allons-nous accomplir?

— Allons chez Soloveïtchik, proposa Sanine.

— Qu'il aille paître! Ivanov fronçait les sourcils.

— Qu'y a-t-il?

— Je ne l'aime pas. C'est un morveux.

— Est-il beaucoup plus morveux que tous les autres? fit Sanine dédaigneux. Qu'importe, allons.

— Eh bien, allons. Qu'est-ce que cela me fait? consentit Ivanov, car il se ralliait toujours à tout ce que disait Sanine.

Et ils s'en allèrent par la rue, tous deux, vigoureux et larges d'épaules, devisant gaiement.

Mais Soloveïtchik n'était pas chez lui. Le pavillon était fermé, la cour déserte et morte. Près du hangar, Sultan remuait sa chaîne, aboyant sur ces étrangers qui, pour des raisons inconnues, marchaient dans sa cour.

— Quelle abomination ici, dit Ivanov. Allons sur le boulevard.

Ils partirent, ayant fermé la porte. Sultan après avoir poussé deux ou trois derniers aboiements s'assit devant sa niche et contempla mélancoliquement sa cour déserte, le moulin inactif, et les petits sentiers blancs, serpentant dans le gazon poudreux.

Dans le jardin public, la musique jouait, comme de coutume. Sur le boulevard il faisait déjà frais. Les promeneurs étaient nombreux et leur foule noire comme la haute herbe des steppes, parsemée des robes et des chapeaux de femmes, se mouvait en vagues, qui tantôt se déversaient dans l'ombre du jardin, tantôt s'éloignaient de son portail de pierre.

A peine entrés dans le jardin, Sanine et Ivanov, qui se tenaient par le bras, se heurtèrent à Soloveïtchik. Celui-ci se promenait sous les arbres, pensif, les mains derrière le dos, les yeux baissés.

— Nous avons été chez vous, dit Sanine.

Soloveïtchik rougit timidement et balbutia, avec humilité :

— Ah ! excusez-moi, je ne savais pas que vous viendriez... autrement j'aurais attendu... Je suis sorti faire une petite promenade.

Ses yeux étaient attristés et brillants.

— Venez avec nous, proposa Sanine, caressant, en lui prenant la main.

Soloveïtchik s'efforça de paraître gai, offrit son bras avec joie, rejeta son chapeau en arrière, et macha comme si au lieu de donner le bras à Sanine il portait quelque objet précieux. Sa bouche sembla s'allonger jusqu'aux oreilles.

Devant les soldats, aux visages empourprés, et qui soufflaient dans leurs instruments de cuivre, sonores au point d'en être assourdissants, le chef d'orchestre se démenait, brandissant son bâtonnet. Il posait évidemment. A l'entour la foule se pressait, une foule simple : des clercs, des lycéens, des jeunes gars bottés, et des jeunes filles aux mouchoirs éclatants. Dans les allées, se mêlaient, comme pour un quadrille infini, les groupes chatoyants de demoiselles, d'étudiants et d'officiers.

A la rencontre des trois jeunes hommes venaient Doubowa, Schafrow et Svarogitch. Ils se sourirent, échangèrent des saluts. Sanine et ses deux compagnons firent le tour du jardin, et rencontrèrent de nouveau l'autre groupe. Maintenant, Karsavina y figurait, grande, svelte dans sa robe claire. De loin encore, elle sourit à Sanine, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps ; et dans ses yeux se lisait une sympathie coquette.

— Pourquoi vous promenez-vous seuls ? dit Doubowa, venez avec nous.

— Prenons une allée de traverse, proposa Schafrow, ici c'est une vraie bousculade...

Et le groupe alerte et joyeux des jeunes gens entra dans la pénombre épaisse d'une allée silen-

cieuse, dont les échos furent troublés par les voix et les rires ininterrompus.

Ils avaient atteint le bout du jardin et se disposaient à revenir sur leurs pas, quand apparurent à un tournant Zaroudine, Tanarow et Wolochine.

Sanine vit de suite que l'officier ne s'attendait pas à cette rencontre, et se troublait. Son beau visage s'assombrit et toute sa silhouette se cambra. Tanarow eut un sourire farouche.

— Cet escogriffe est encore ici ? s'étonna Ivanov, désignant des yeux Wolochine.

Celui-ci ne les voyait pas, s'étant retourné pour voir passer Karsavina qui marchait un peu en avant.

— Mais oui, rit Sanine.

Zaroudine crut que ce rire lui était adressé, et cela lui fit l'impression d'un coup. Il s'emporta, suffoqué et poussé par une force puissante, se détachant de son groupe, il marcha à grands pas vers Sanine.

— Que voulez-vous ? lui demanda celui-ci, devenant tout à coup sérieux, et observant attentivement la petite badine que Zaroudine brandissait avec affectation.

« Quel imbécile ! » pensait-il contrarié et pris de pitié.

— J'ai deux mots à vous dire... murmura Zaroudine d'une voix rauque. On vous a transmis mon cartel ?

— Oui. Sanine haussa imperceptiblement les épaules, ne cessant pas d'observer le moindre mouvement des mains de l'officier.

— Et vous êtes bien décidé à refuser... d'agir comme tout homme estimable doit agir en pareille

circonstance? prononça Zaroudine, indistinctement mais plus fort. Il ne reconnaissait déjà plus sa voix et s'en effrayait comme du manche froid de sa badine qu'il venait de sentir âprement, entre ses doigts humides. Mais il n'avait plus la force de se détourner du chemin troublant qui venait de s'ouvrir devant lui. Il lui sembla qu'il n'y avait soudainement plus d'air dans le jardin.

Tous s'étaient arrêtés et attendaient perplexes, pressentant quelque chose de grave.

— En voilà encore... commença Ivanov, s'avançant pour se mettre entre Sanine et Zaroudine.

— Certainement, je refuse, répondit Sanine, étrangement tranquille, plongeant son regard aigu dans les yeux de Zaroudine.

L'officier soupira lourdement, comme s'il soulevait un poids.

— Encore une fois... vous refusez? fit-il d'une voix plus forte et qui résonnait métalliquement.

— Aïe, aïe... il va le frapper... Oh, comme c'est mal... aïe, aïe ! sentit Soloveïtchik plutôt qu'il ne le pensa.

— Mais quoi, est-ce que... balbutia-t-il, se courbant devant Sanine.

Sans doute Zaroudine ne le vit-il même pas tandis que grossièrement et facilement il le repoussait. Il n'y avait devant lui que les prunelles calmes et sévères de Sanine.

— Je vous l'ai déjà dit, fit Sanine de la même voix.

Autour de Zaroudine, hommes et choses tournoyèrent. Il entendit derrière lui des pas pressés, un cri de femme, et eut la sensation désespérée de

tomber dans un gouffre. D'un geste saccadé il brandit sa badine, maladroitement, trop haut.

Mais au même instant Sanine, détendant ses muscles avec une violence terrible, lui assénait un coup de poing en plein visage.

— Bien ! s'écria involontairement Ivanov.

La tête de Zaroudine tomba sans force, sur son épaule ; et quelque chose de chaud et de trouble, perçant instantanément ses yeux et son cerveau, lui inonda la bouche et le nez.

— Ah... un son plaintif, angoissé sortit de ses lèvres, tandis que perdant sa badine et sa casquette, l'officier tombait sur ses mains, ne voyant, n'entendant plus, n'ayant conscience de rien, sauf d'une honte irréparable et d'une douleur brûlante à l'œil.

Dans l'allée tranquille et ombreuse, ce fut une agitation étrange, sauvage.

Karsavina les mains aux tempes, les yeux fermés, avait poussé un cri perçant : « Aïe, aïe ! » Yourïi en proie à un sentiment d'horreur et de honte méprisante, regarda Zaroudine accroupi sur le sol, en même temps que Schafrow se jetait vers Sanine. Wolochine perdant son pince-nez et s'embarrassant dans les buissons, s'éloigna en courant, tout droit à travers l'herbe humide, où son pantalon blanc noircit de suite jusqu'aux genoux. Tanarow, en fureur, les dents serrées, les yeux baissés s'élança vers Sanine, mais Ivanov le prit aux épaules, par derrière et le rejeta de côté.

— Ce n'est rien... ce n'est rien... Qu'il... dit Sanine dégoûté, d'une voie basse et méchamment gaie. Il s'était planté d'aplomb, les jambes écartées, et

respirait avec peine. Des grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Zaroudine se leva chancelant et murmura entre ses lèvres gonflées, mouillées, tremblantes, des sons inarticulés. Dans ces balbutiements on distingua soudain, ridicules et écœurantes, de vagues menaces envers Sanine. Tout le côté gauche du visage de Zaroudine gonflait rapidement, l'œil se fermait ; du nez et de la bouche, le sang coulait, les lèvres se tiraillaient, et tout son corps frémissait comme pris de fièvre. Il ne ressemblait plus au bel homme élégant qu'il était quelques instants auparavant. Ce coup effroyable semblait lui avoir brusquement enlevé tout ce qu'il y avait en lui d'humain, pour en faire quelque chose de pitoyable, de monstrueux et de craintif. Il ne tenta ni de fuir, ni de se défendre. Claquant des dents, crachant du sang et ôtant inconsciemment avec ses mains frissonnantes le sable qui souillait ses genoux, il tituba pour retomber.

— Quelle horreur, quelle horreur ! répétait Karsavina, voulant partir au plus vite de ce lieu.

— Allons-nous-en, dit à Sanine Ivanov qui levait les yeux pour ne pas voir Zaroudine dégoûtant et lamentable.

— Allons Soloveïtchik !

Mais Soloveïtchik ne bougeait pas de place. Les yeux grands ouverts, stupide, il regardait Zaroudine, le sang, le sable sale sur la toile blanche. Il tremblait et agitait ses lèvres.

Ivanov fâché, le tira par la main, mais Soloveïtchik avec une force surprenante s'échappa, se cramponna des deux mains à un tronc d'arbre

comme si on eût voulu l'entraîner de force et sanglota :

— Pourquoi l'avez-vous... Pourquoi !...

— Quelle saleté ! dit Yourii enroué, juste en face de Sanine.

Celui-ci déjà maître de lui, sourit dédaigneusement, et sans regarder Zaroudine :

— Oui, c'est une saleté... Mais eût-il mieux valu qu'il me frappât ?

Il eut un geste indifférent et partit, très vite par l'allée. Ivanov, méprisant, considéra Yourii, alluma une cigarette et suivit lentement Sanine. Même à son dos large, et à ses cheveux droits on pouvait voir combien ce qui s'était passé suscitait en lui de dédain.

— Que l'homme peut être bête et méchant ! prononça-t-il.

Sanine se retourna silencieusement et pressa le pas.

— Comme des bêtes ! dit Yourii avec tristesse ; et sortant du jardin il se retourna vers sa masse ténébreuse.

Le jardin était tel qu'il l'avait vu bien des fois, pensif, sombre et beau ; mais maintenant, par ce qui s'y était passé, il semblait être séparé du reste du monde, et être devenu inquiétant et désagréable.

Schafrow soupira profondément ; par-dessus son pince-nez, il jetait autour de lui des regards effrayés, comme si désormais l'on pouvait s'attendre de partout à l'attaque et à la violence.

XXXI

En un instant, la vie de Zaroudine avait terriblement changé de face. Autant elle était légère, facile et insouciante auparavant, autant elle lui apparaissait, maintenant, difforme, effrayante, insurmontable. Comme si ayant jeté son masque de claire désinvolture elle laissait voir la gueule monstrueuse d'un fauve.

Pendant que Tanarow le ramenait à la maison, dans une voiture, Zaroudine exagérait sa douleur et sa faiblesse, pour ne pas être obligé de lever les paupières. Il lui semblait que cela écartait pour un instant la honte dont les mille yeux guettaient son premier regard.

En tout, dans le dos maigre de l'izvostchik, dans les silhouettes des passants, aux fenêtres où se tenaient des figures curieuses et mauvaises, dans le bras même de Tanarow le soutenant par la taille, Zaroudine sentait un mépris silencieux mais franc. Et cette sensation lui était si inattendue, si torturante que par instant il se pâmait réellement. Alors, il lui semblait qu'il devenait fou ; et il voulait ou mourir ou se réveiller...

Son cerveau refusait d'admettre ce qui était ar-

rivé ; non ce n'était pas ainsi, il y avait en quelque incident, quelque chose qu'il ne comprenait pas mais qui rendait la situation tout autre, moins épouvantable moins irréparable. Mais le fait évident se dressait devant lui ; et son âme était de plus en plus noire de désespoir.

Zaroudine se sentait soutenu, entrevoyait ses mains sales et sanglantes, éprouvait un malaise douloureux.

Parfois quand la voiture penchait au tournant des rues Zaroudine entr'ouvrait les yeux et reconnaissait à travers des larmes troubles les maisons, l'église, les gens. Tout cela avait le même aspect qu'à l'ordinaire, mais lui semblait à présent infiniment lointain, étranger et hostile. Les passants s'arrêtaient le regarder avec ahurissement et Zaroudine fermait les yeux, perdant presque conscience sous la honte et le désespoir. La route était longue, sans fin ; durerait-il longtemps ce supplice ?

— Plus vite, au moins, plus vite ! songeait-il tristement. Mais aussitôt il se souvenait de son ordonnance, de la maîtresse du logement, des voisins, et se disait que mieux valait voyager ainsi, voyager indéfiniment sans ouvrir les yeux.

Tanarow honteux pour Zaroudine ne regardait pas de son côté, consacrant toutes ses forces à montrer par quelque moyen incompréhensible qu'il n'était pour rien dans tout cela, qu'on ne l'avait pas frappé, lui. Il était rouge, éperdu, couvert de sueur froide.

D'abord il s'indigna, murmura quelques mots de consolation affectée puis se tut, prononçant seulement entre ses dents, de rares paroles pour presser le cocher. D'après cela et d'après l'appui irré-

solu de son bras qui par instant le repoussait plutôt, Zaroudine devinait ses sentiments. Et le fait que Tanarow, si nul, si au-dessous de lui avait soudainement reçu le droit d'avoir honte pour lui, vint renforcer en son cerveau la notion que tout était fini.

Zaroudine ne put pas traverser la cour sans soutien ; Tanarow et l'ordonnance effrayé, accouru à leur rencontre les mains tremblantes, le transportèrent. Y avait-il du monde dans la cour, Zaroudine ne le vit pas. On le coucha sur le divan et personne ne sut ce qu'il fallait faire. On resta devant lui bouche bée sans considérer que ces présences lui causaient une souffrance indicible. Enfin l'ordonnance se ressaisit, se remua, apporta de l'eau chaude, un essuie-mains et lava attentivement le visage et les mains de Zaroudine. Celui-ci craignait de rencontrer ses yeux ; mais le visage du soldat n'était ni méchant, ni méprisant, ni ironique, mais seulement effrayé et apitoyé comme celui d'une bonne vieille femme.

— Où vous êtes-vous arrangé ainsi, votre noblesse? Ah ! mon Dieu ! comment peut-on ! marmottait-il tout bas.

— Eh bien... ce n'est pas ton affaire ! cria Tanarow empourpré, et aussitôt il se retourna gêné.

Il alla vers la fenêtre et machinalement prit une cigarette mais s'étant demandé s'il pouvait fumer devant Zaroudine, il cacha promptement son étui.

L'ordonnance point intimidé, s'étant mis au port d'armes, par habitude, l'importunait :

— Faut-il appeler un docteur ?

Tanarow, déconcerté, écarta ses doigts et répondit d'une voix changée :

— Je ne sais pas, vraiment...

Mais Zaroudine entendit et s'épouvanta de ce que le médecin pût voir son visage :

— Il ne faut personne ! dit-il faiblement, tâchant de se persuader qu'il allait mourir.

Maintenant son visage lavé n'était plus effrayant mais laid et pitoyable. Tanarow mû par une curiosité animale, lui jeta un coup d'œil de côté et de suite, regarda ailleurs. Ce mouvement, presque imperceptible, Zaroudine le perçut avec une netteté extraordinaire, comme il percevait tout autour de lui, et il faillit en étouffer de désespoir. Il voulut fermer davantage sa paupière close et cria d'une voix grêle, déchiquetée :

— Laissez... laissez-moi...

Tanarow lui jeta un coup d'œil effrayé et tout à coup se sentit envahi par une méchanceté méprisante.

— Il crie encore, vas-y ! pensa-t-il cruel.

Zaroudine se tut et s'immobilisa, les yeux clos. Tanarow tapota des doigts l'appui de la fenêtre, tirailla ses moustaches, se retourna, regarda encore la fenêtre et éprouva le désir froid de partir.

— C'est embarrassant, diable !... attendre qu'il dorme ? on peut alors... pensa-t-il avec une tristesse hostile.

Un quart d'heure passa ainsi. De temps en temps Zaroudine bougeait. Tanarow supportait à peine cette attente. Enfin Zaroudine se calma, définitivement.

— Je crois qu'il dort ! pensa Tanarow, sans sincérité, en le regardant sournoisement. Il s'est endormi.

Il bougea, faisant à peine cliqueter ses éperons. Zaroudine ouvrit rapidement les yeux. Une seconde Tanarow s'arrêta, mais déjà Zaroudine avait compris son intention et Tanarow en eut conscience. Et il se passa entre eux une chose indéfinissable... Zaroudine ferma les yeux, faisant semblant de dormir; Tanarow se persuadant lui-même qu'il y croyait et convaincu en même temps qu'ils s'étaient compris tous les deux, se courba maladroitement et sortit de la pièce sur la pointe des pieds, honteux, hésitant, comme un traître surpris.

La porte se referma. Le sentiment affectueux et constant qui avait uni les deux hommes, disparaissait pour toujours. Zaroudine et Tanarow sentirent que désormais parmi les vivants ils n'existeraient plus l'un pour l'autre.

Dans la chambre voisine Tanarow respira plus librement, se sentant à nouveau libre et dispos. De ce qui venait de se rompre entre lui et Zaroudine, il n'avait nul regret.

— Ecoute, dit-il précipitamment à l'ordonnance, comme s'il tenait à remplir cette dernière formalité, je m'en vais; s'il arrive quelque chose, fais le nécessaire... Tu entends?...

— J'entends! répondit le soldat, ahuri.

— Eh bien, ça suffit... Là-bas... tu changeras les compresses plus souvent.

Il descendit le perron à pas pressés et soupira encore de soulagement, lorsqu'il fut entré dans la rue large et déserte. Il était déjà tard, et Tanarow fut content de ce que les passants ne pouvaient voir la rougeur de son visage.

— Mais il se peut que je sois aussi mêlé à cette

sale histoire, pensa-t-il, et un froid le prit au cœur, tandis qu'il pénétrait sur le boulevard. Pourtant, qu'y ai-je fait ? se tranquillisait-il, tâchant de ne pas se souvenir qu'il s'était jeté sur Sanine et qu'il avait été si bien repoussé par Ivanov qu'il avait failli tomber.

— Ah, diable ! quelle sale mésaventure ! songeait Tanarow, les sourcils froncés. Tout cela pour cet imbécile ! Il se souvint de Zaroudine : fallait-il qu'il se commît avec toutes sortes de canailles ! Quelle histoire galeuse !

Et plus il pensait que tout cela avait été mauvais et humiliant, plus sa taille médiocre, sa poitrine et ses épaules surélevées, sa culotte étroite, ses bottes élégantes et sa tunique blafarde dans l'obscurité, se redressaient en silhouette menaçante.

Chaque passant lui semblait moqueur, et il eût suffi d'une légère allusion à ce qui le préoccupait pour qu'il se jetât, sabre levé, sur le premier venu. Mais il rencontrait peu de gens, et ceux-ci passaient, ombres furtives, longeant les murs du boulevard assombri.

Chez lui, Tanarow remis, se souvint du geste d'Ivanov.

— Pourquoi ne lui ai-je pas tapé dans la gueule ? C'est ce qu'il aurait fallu faire... il est regrettable que le sabre ne soit pas permis !... sans ça !... Pourtant j'avais en poche mon revolver ! Le voilà... J'aurais pu le tuer comme un chien... Ah ! j'ai oublié le revolver... Certainement, je l'ai oublié sinon je l'aurais tué sur place... Mais c'est bien tout de même, que je l'aie oubliée... Ç'aurait été justice... peut-être quelqu'un d'entre eux avait-il aussi un

revolver et... le diable sait ce qu'il en serait advenu... et pourquoi aurais-je subi... Comme ça personne n'a su que j'avais un revolver... et peu à peu ça passera...

Tanarow, après un attentif coup d'œil autour de lui, déposa son arme dans le tiroir de sa table.

— Aujourd'hui même il faut aller chez le colonel pour lui expliquer que je ne suis pour rien dans cette affaire.

Mais il eut brusquement l'envie nerveuse, insurmontable, vaniteuse même dans une certaine mesure, d'aller tout raconter au mess, lui témoin oculaire.

Dans le mess abondamment éclairé, au centre de la ville noire, les officiers surexcités et indignés se pressaient. Ils savaient déjà la rencontre du jardin, et au fond la chute de ce Zaroudine qui les rabaissait constamment par son allure pimpante et mondaine, les satisfaisait. Ils reçurent Tanarow avec curiosité, et celui-ci se sentant le héros de la journée leur décrivit la scène en détail. Dans sa voix et ses petits yeux étroits, on devinait un sentiment vindicatif et inconscient : une rancune pour le joug de l'ancien ami, pour les servitudes d'argent, pour la désinvolture de Zaroudine, pour sa perfection même, rancune qui se donnait libre cours dans cette incessante répétition du récit humiliant pour Zaroudine.

Et Zaroudine absolument seul, étranger à l'univers, gisait chez lui, sur un canapé.

L'ordonnance qui avait appris d'un bavard l'aventure, avait le même visage de vieille femme effrayée et apitoyée. Il apprêta le samovar, courut chercher du vin, chassa de la pièce le setter heureux du re-

tour de son maître. Puis, sur la pointe des pieds, il s'approcha de Zaroudine.

— Votre noblesse !... vous devriez boire un peu de vin, proposa-t-il d'une voix à peine perceptible.

— Ah ! quoi ? fit Zaroudine ouvrant et fermant vite les yeux, d'un ton qu'il crut avilissant mais qui n'était que pitoyable. Il remua encore ses lèvres gonflées, et grommela :

— Le miroir... donne...

L'ordonnance soupira, et docilement apporta le miroir et les bougies.

— A quoi ça lui sert-il de se regarder ? pensa-t-il désapprobateur.

Zaroudine s'examina dans la glace et gémit. Il voyait devant lui un visage gonflé, éborgné, bleu, pourpre, noir, avec une moitié de moustache claire, ébouriffée.

— Ah... prends ! marmotta-t-il. Et brusquement il éclata en sanglots hystériques.

— De l'eau... donne...

— Votre noblesse ! pourquoi vous abattre ainsi ! ça guérira... commença le soldat, offrant de l'eau dans un verre malpropre, sentant le thé froid et sucré.

Zaroudine ne buvait pas, mais traînait ses lèvres sur les bords du verre, renversant la boisson sur sa poitrine.

— Va-t'en ! dit-il.

Il lui sembla que seul au monde l'ordonnance compatissait à son malheur ; mais le sentiment de reconnaissance qu'il en éprouva fut de suite étouffé par la notion qu'un domestique même pouvait à présent le plaindre.

Le soldat clignant des yeux avec un besoin visible de pleurer, sortit sur le perron où il s'assit sur une marche et se mit à caresser l'échine soyeuse du chien accouru. Le setter posa sur ses genoux sa jolie tête et le regarda de bas en haut de ses yeux sombres et expressifs. Dans la nue, les étoiles scintillaient. Le soldat sentit monter en lui une tristesse épouvantée, comme le pressentiment d'un effroyable malheur.

— Eh, la vie !... la vie !... pensa-t-il amèrement, et il songea à son village.

Zaroudine s'était tourné convulsivement vers le dossier du divan, ne sentant pas que l'essuie-main mouillé glissait sur son visage.

— Et voilà la fin ! répétait-il avec des sanglots intérieurs. Qu'est-ce qui est fini ? tout, toute la vie.,. tout... ma vie est perdue... pourquoi ? parce que je suis déshonoré... battu comme un chien... dans la figure... je ne puis plus rester au régiment !...

Zaroudine se vit avec une netteté extraordinaire, accroupi au milieu de l'allée, marmottant des menaces insensées, pitoyable, petit. Il revivait encore et encore ce moment horrible, et la vision en était de plus en plus précise et meurtrière. Tous les détails se représentaient à lui ; et ses menaces absurdes, prononcées juste au moment où passait près de lui la robe blanche de Karsavina, lui étaient particulièrement honteuses.

— Qui m'a relevé ? Zaroudine ne voulait pas penser et embrouillait intentionnellement ses idées. Tanarow ? ou ce petit juif qui les accompagnait ? Tanarow ? A-a... Ce n'est pas là, le principal... Où est-il alors ?... toute la vie est gâchée et je ne puis

rester au régiment... et le duel?... il ne se battra pas... je ne pourrai rester au régiment...

Zaroudine se souvint comment un jury d'officiers dont il avait fait partie, avait chassé du corps deux officiers, pères de famille, qui avaient refusé de se battre.

— On me le proposera aussi.., Poliment, sans me tendre la main, ceux-là mêmes qui... Et plus personne ne sera fier de ce que j'aurai pris son bras sur le boulevard... personne ne m'enviera plus, ne copiera mes manières... non ce n'est pas cela!... la honte, le déshonneur voilà le principal!... Pourquoi? parce qu'on m'a frappé? Mais on me battait bien au corps... Le gros Schwarz me cassa une dent, un jour et... il n'y eut rien! Nous fûmes ensuite d'excellents amis!... et personne ne m'a méprisé! pourquoi n'en est-il pas ainsi maintenant? n'est-ce pas la même chose? le sang a coulé de même, je suis tombé de même... Alors?

A cette question pleine de tristesse, Zaroudine ne trouvait pas de réponse. Il se sentait couvert de boue, sans voir ni comprendre rien.

— S'il avait accepté le duel et m'avait envoyé une balle au visage, c'eût été plus laid et plus douloureux qu'ainsi, pourtant personne ne me mépriserait pour cela, et tous me plaindraient. Donc entre une balle et le poing... quelle est la différence? pourquoi?...

— Voilà Von Deïtz qui prétendait devant moi que, lorsqu'on vous frappe à la joue gauche, il faut tendre la joue droite, et qui, d'autre part, s'est indigné, parce que « l'autre » avait refusé le duel... Somme toute ils sont seuls coupables de ce que j'ai

voulu le frapper... Mon seul tort fut de ne pas en avoir le temps... Mais c'est insensé, injuste... Et quand même, la honte !... et je ne puis pas rester au régiment.

Zaroudine se prit à la tête, la balançant sur le coussin et observa machinalement la douleur fatigante de ses yeux. Soudainement, il sentit gronder en lui un flot de haine qui l'effraya lui-même.

— Prendre le revolver, se jeter sur lui et le tuer... une balle, puis une autre... Et le bourrer de coups de talon dans la figure, quand il s'écroulera... en pleine figure, dans les dents, dans les yeux !...

La compresse tomba lourdement sur le plancher, avec un bruit mou. Zaroudine ouvrit des yeux effarés et vit la chambre blafarde, la cuvette, l'eau, la serviette mouillée, et la fenêtre noire, béante, qui le regardait comme un œil énigmatique.

— Non, c'est égal... rien ne me relèvera ! pensa-t-il calmé dans un désespoir impuissant. C'est égal, tous ont vu, comme on me frappait au visage et comme j'étais accroupi... battu, battu... Reçu dans la gueule !... et il n'y avait pas moyen, il n'y a pas moyen de rendre... Jamais je ne serai plus libre, heureux...

Quelque chose d'aigu et d'extraordinairement clair remua dans son cerveau.

— Mais est-ce que j'ai jamais été libre ? Mais je péris justement parce que ma vie ne fut jamais libre, mienne... Serais-je allé moi-même à ce duel, l'aurais-je frappé de ma propre volonté ?... On ne m'aurait pas frappé et tout serait heureux, bien... Qui donc et quand, imagina que l'offense doit être lavée avec du sang ? pas moi, n'est-ce pas ?... voilà,

je l'ai lavée... on l'a lavée sur moi avec du sang... Alors?... je ne comprends pas, mais il faut quitter le régiment!...

La pensée impuissante et inhabile voulait se lever et tombait comme un oiseau aux ailes coupées ; et quelle que fut la direction de son effort elle revenait toujours à cette certitude, qu'il fallait quitter le régiment à cause de ce déshonneur...

Zaroudine se souvint d'avoir vu un jour une mouche tombée dans un crachat épais ; elle se débattait affreusement sur le plancher ; elle engluait ses pattes et ses ailes et traînait derrière elle la glu étouffante. Et il était évident que pour elle tout était fini quoique la pauvre bestiole rempât encore et se dressât sur ses pattes, perdant ses forces. Alors Zaroudine tressauta, et voulut chasser ce souvenir ; mais une sorte de conscience secrète lui rappelait cette malheureuse bestiole. Après, ce fut sans doute le délire : Zaroudine aperçut devant lui deux moujicks qui s'injuriaient et se battaient. L'un frappa son adversaire à l'oreille, et celui-ci, un vieux grisonnant, se leva en essuyant avec le revers de sa manche le sang qui lui coulait du nez, puis dit, convaincu : « En voilà un imbécile ! »

. . . . . .

La nuit passait. Derrière la fenêtre le silence était lourd, comme si Zaroudine eût été seul au monde à vivre et à souffrir.

Sur la table, la bougie brûlait en fondant, et sa flamme égale montait impassiblement. Zaroudine regardait cette flamme d'un œil brillant de fièvre et de désespoir ; mais tout enveloppé du brouillard noir de ses pensées enchevêtrées il ne la voyait pas.

Parmi le chaos des souvenances, et des idées, une chose était plus manifeste que tout le reste, et passait en onde sonore jusqu'à son cœur même : la compréhension maladive de sa solitude absolue. Là-bas des milliers d'hommes vivaient, étaient joyeux, riaient peut-être, parlaient même de lui, et il était seul. En vain Zaroudine appelait-il l'un après l'autre les visages connus. Ils apparaissaient pâles, étrangers, indifférents et leurs traits froids ne décelaient que de la curiosité et une joie méchante. Alors Zaroudine osa à peine se souvenir de Lyda.

Elle fut devant lui, telle qu'il l'avait vue la dernière fois : avec de grands yeux d'où la gaieté était partie, la chair molle, affaiblie sous la blouse d'intérieur, et la tresse défaite. En son visage Zaroudine ne sentit ni méchanceté ni mépris, mais un reproche attristé. Il se rappela comme il l'avait repoussée au moment de sa plus grande douleur. Il conçut l'immensité de cette perte et cela mit en son âme comme une lame de couteau.

— Sans doute, souffrait-elle plus que moi ; et je l'ai repoussée... et même j'ai voulu qu'elle se noie, qu'elle meure !...

Comme vers un dernier refuge, tout son être fut attiré vers elle. Une seconde il lui parut que ses souffrances présentes rachetaient tout le passé ; mais Zaroudine savait qu'elle ne viendrait jamais, que tout était fini ; et le vide encore s'ouvrit autour de lui...

Zaroudine leva sa main, la mit doucement sur sa tête et ne bougea plus, yeux fermés, dents serrées, ne voulant plus rien voir, entendre ou sentir. Mais bientôt sa main tomba, il se leva et s'assit.

La tête lui tournait douloureusement, sa bouche brûlait, ses pieds et ses mains tremblaient. Zaroudine se leva et chancelant sous le poids de sa tête alourdie, alla vers la table.

— Tout est perdu, tout est perdu... la vie, Lyda et tout...

L'éclair d'une pensée l'illumina un instant ; il comprit tout à coup que dans cette vie disparue, il n'y avait eu au fond, rien de beau, de bon ni d'aisé, mais qu'au contraire tout y avait été embrouillé, sali, sot. Le Zaroudine superbe qui avait droit à toutes les jouissances n'existait plus ; il n'y avait qu'un corps sans force, abandonné, qui souffrait la douleur et l'humiliation.

— Il n'est plus possible de vivre, pensa nettement Zaroudine, pour vivre encore il faudrait abolir tout le passé, commencer une autre vie, devenir un homme tout autre, et je ne puis pas !

Zaroudine tomba lourdement la tête sur la table, et sinistrement éclairé par la flamme de la bougie, s'immobilisa, inerte.

*
* *

Le soir même, Sanine alla chez Soloveïtchik.

Le jeune israélite, seul, assis sur le perron de sa maison, regardait dans la cour triste et déserte où dans l'herbe qui se fanait serpentaient les sentiers blanchâtres.

Les magasins fermés, avec leurs énormes serrures rouillées, les fenêtres ternes du moulin, cette place large et vide où la vie semblait arrêtée de-

puis plusieurs années inspiraient une mélancolie accablante.

Sanine fut tout de suite frappé par la figure étrange de Soloveïtchik : le jeune homme ne souriait plus, ne découvrait plus ses dents avec complaisance, selon sa coutume, et ses traits exprimaient la désolation. Au fond de ses yeux noirs brillait la flamme d'une pensée fiévreuse et inquiète.

— Bonjour, fit-il avec indifférence en serrant faiblement la main de Sanine. Il leva de nouveau son regard vers le ciel pâli sur lequel les toits noirs des hangars se découpaient tristement.

Sanine s'assit de l'autre côté du perron, alluma une cigarette et longuement, en silence, regarda Soloveïtchik, avec l'intuition que quelque chose d'extraordinaire se passait en lui :

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il.

Soloveïtchik porta lentement sur lui, ses yeux tristes.

— Ah ! je suis ici... Le moulin ne marche plus, et j'étais employé au bureau. Maintenant je demeure ici. Tous sont partis et je suis resté seul...

— Cette solitude doit vous être pénible ?

Soloveïtchik remua faiblement son bras.

— Tout m'est égal, dit-il après un court silence.

Ils se turent. Seul le bruit des chaînes entrechoquées dans la niche troublait le silence.

— Ce n'est pas ma solitude qui me pèse, commença subitement Soloveïtchik d'une voix agitée. Non pas la solitude, mais autre chose me pèse... là et ici.

Il indiqua tour à tour son front et sa poitrine.

— Et qu'est ce qui vous manque? demanda tranquillement Sanine.

— Écoutez, poursuivit Soloveïtchik de plus en plus haut et se passionnant, aujourd'hui vous avez frappé un homme, lui cassant la figure... peut-être même avez-vous brisé sa vie... Je vous prie de ne pas m'en vouloir si je vous parle ainsi... mais je n'ai pas cessé d'y penser... tenez, je suis resté assis à cette même place et j'ai beaucoup pensé et j'ai souffert... je vous en prie, répondez-moi.

Et son habituel sourire complaisant contracta pour un instant son visage.

— Demandez-moi tout ce que vous voulez, sourit Sanine... Vous avez peur de m'offenser, n'est-ce pas?... Allez, il n'en sera rien... ce qui est fait est fait. Et si je croyais avoir mal agi, je le dirais moi-même.

Soloveïtchik parla avec animation.

— Je voulais vous demander ceci : Savez-vous que vous avez peut-être tué cet homme!...

— Je n'en doute presque pas, répondit Sanine pour un homme tel que Zaroudine, il était impossible d'en sortir autrement qu'en me tuant où en se faisant tuer. Mais avec moi il a laissé échapper le moment psychologique... il était trop assommé pour me tuer immédiatement après le coup et plus tard il n'en aura plus le courage. Son compte est bon.

— Et vous me le dites tranquillement?

— Que signifie ce « tranquillement », demanda Sanine. Je ne puis assister tranquillement à la mort d'une poule, et lui, c'est un homme... Frapper est douloureux... Il est vrai qu'il m'est un peu agréable de constater ma propre force. Cependant c'est

mal, quand je dis mal, je parle de la grossièreté de l'acte; mais ma conscience est tranquille... Je suis l'instrument de la destinée. Zaroudine succombe parce que toute son existence était inclinée sur cette pente... Et il est étonnant que tous ceux qui lui ressemblent ne périssent pas aussi comme lui... Les hommes apprennent à tuer leurs semblables et à dorloter leur propre corps, sans savoir pourquoi... ce sont des fous, des idiots... Et si on lâchait les fous dans la rue ils s'égorgeraient entre eux... En quoi suis-je coupable de m'être défendu contre un de ces fous?

— Mais vous l'avez tué, s'obstinait Soloveïtchik.

— Bah! il n'a qu'à en appeler à Dieu qui nous a poussés tous les deux sur la même route...

— Mais vous auriez pu le retenir, lui saisir les mains...

Sanine leva la tête.

— On ne raisonne pas dans des cas pareils, dit-il. Et puis, à quoi cela aurait-il servi? La loi de sa vie lui ordonnait la vengeance à tout prix. Je ne pouvais pas le tenir par le bras pendant tout un siècle... Et cela n'eût été pour lui qu'un outrage de plus...

Soloveïtchik fit un geste bizarre et se tut.

Les ténèbres les enveloppaient de partout. La nappe rouge du couchant, coupée par les toits sombres pâlissait, s'éloignait. Des ombres noires s'amassaient au-dessus des magasins emplissaient la cour, évoquant des êtres énigmatiques et terribles, venus comme pour occuper toute la nuit la place abandonnée à leur vie mystérieuse. Les bruits sourds de leurs pas inquiétèrent sans doute Sultan, car le

chien sortit tout à coup de sa niche, alarmé, entre-choquant ses chaînes.

— Peut-être avez-vous raison, dit Soloveïtchik mélancoliquement, mais était-ce absolument nécessaire? Peut-être eût-il mieux valu que vous supportiez le coup.

— Comment mieux! dit Sanine, subir un coup est toujours mal! Alors pourquoi... en vertu de quoi?

— Non, écoutez-moi, interrompit Soloveïtchik en faisant de la main un geste suppliant, peut-être que c'eût été mieux...

— Pour Zaroudine, oui, certainement.

— Et pour vous aussi... et pour vous aussi, songez-y.

— Ah! Soloveïtchik, fit Sanine avec un léger dépit, trève de vieux contes sur la victoire morale... D'ailleurs ces contes sont très grossiers... Le triomphe moral n'est pas de tendre notre joue gauche mais d'avoir raison devant notre propre conscience. En dehors de cela, tout n'est qu'une question de circonstances... Il n'est de pire esclavage — et l'esclavage est ce qu'il y a de plus horrible — que celui de l'homme dont tout l'être jusqu'à la moelle des os se révolte, mais qui obéit quand même, au nom de quelque chose de plus fort que lui.

Soloveïtchik se prit subitement la tête entre ses deux mains, mais Sanine ne pouvait voir dans les ténèbres l'expression de son visage.

— J'ai l'esprit faible! prononça-t-il d'une voix plaintive. Je ne puis rien comprendre et je ne sais pas du tout comment il faut vivre.

— Et pourquoi le sauriez-vous? Vivez comme un oiseau vole : quand il veut agiter son aile droite, il

l'agite. Quand il lui faut tourner autour d'un arbre, il le fait.

— Mais, c'est un oiseau, et moi, je suis un homme ! se dit Soloveïtchik avec une gravité naïve.

Sanine se mit à rire et son rire viril emplit pour un moment d'une vie joyeuse les recoins sombres de la cour déserte.

Soloveïtchik l'écouta et hocha la tête.

— Non, fit-il d'une voix désolée, ce ne sont là que des paroles... vous ne m'apprendrez pas comment je dois vivre... Personne ne me l'apprendra.

— C'est la vérité ! Personne ne vous l'apprendra. L'art de vivre implique un talent, et celui qui ne le possède pas périt ou abîme sa vie...

— Que vous êtes calme ! et vous me dites cela comme si vous saviez tout... Et... n'en soyez pas fâché... Avez-vous toujours été aussi calme ? demanda Soloveïtchik avec une curiosité ardente.

— Oh, non ! fit Sanine en hochant la tête. La vérité est que j'ai toujours été calme de tempérament, mais j'ai traversé des moments où les doutes me harcelaient affreusement. Il fut un temps où je rêvais très sérieusement à l'idéale vie chrétienne...

Sanine se tut, Soloveïtchik tendait le cou vers lui et le regardait comme dans l'attente d'une explication extrêmement importante.

— J'avais à cette époque un camarade, étudiant en mathématiques, Ivan Landé. C'était un homme étonnant, d'une force morale invincible et chrétien non pas par conception, mais par nature même. Sa vie reflétait tous les actes du christianisme : quand on le frappait, loin de se défendre, il pardonnait à ses ennemis ; il considérait chaque homme comme

un frère et se gardait de tout contact charnel... Vous souvenez-vous de Semenov ?

Soloveïtchik approuva de la tête avec une joie naïve. Tout ce qu'il entendait lui était incomparablement important. Voilà qu'au milieu de tant de gens qu'il connaissait, se dessinait tout à coup l'image qu'il attendait et qui l'attirait comme la flamme attire les papillons. Ses yeux brillaient attentifs et anxieux.

— Eh bien, en ce temps-là, Semenov était très malade... Il vivait tout seul en Crimée où il donnait des leçons. Là, dans la solitude, opprimé par le pressentiment de sa mort prochaine, il tomba dans un lugubre désespoir. Landé, en apprenant cela, résolut de sauver l'âme du malade. Il partit sur-le-champ, et comme il était pauvre et que personne ne voulait rien prêter à un « fou », il se mit en route, pour parcourir à pied une distance de plus de mille verstes !... Mais il mourut...

— Et vous... dites-moi, je vous en prie... reconnaissez-vous la grandeur de cet homme ? s'écria Soloveïtchik agité et les yeux extatiques.

— On en discuta beaucoup en son temps, répondit pensivement Sanine, les uns ne le croyant pas assez chrétien le désapprouvaient, les autres le prenaient tout simplement pour un fou ; d'autres encore ne voulaient pas reconnaître sa force morale, sous prétexte qu'il n'avait point lutté, que ce n'était pas un prophète... mais moi, je le considérais autrement... A ce moment-là je subissais son influence jusqu'à la sottise !... Une fois un étudiant me gifla... tout d'abord la tête me tourna, mais Landé se trouvait là et, justement je le regardais...

Je ne sais plus ce qui se passa en moi, mais je me levai en silence et partis... D'abord mon acte me remplit d'un orgueil immense, puis je me mis à haïr de toutes mes forces l'étudiant qui m'avait frappé... Et cela non pas parce qu'il m'avait frappé, mais parce que mon attitude lui causait un grand plaisir... Peu à peu, la fausseté de ma position m'apparut nettement et je me mis à réfléchir. Pendant deux semaines je fus comme fou, et je finis par ne plus être fier de la fausse victoire morale que j'avais remportée.

Et à la première raillerie de mon adversaire, je le battis jusqu'à ce qu'il perdît connaissance... Ce fut la rupture morale entre Landé et moi. J'ai fait plus attention à sa vie et je n'ai pas tardé de me convaincre qu'elle était terriblement pauvre et malheureuse...

— Oh ! que me dites-vous là !... s'écria Soloveïtchik. Mais étiez-vous capable de vous imaginer la richesse de ses émotions !

— Ses émotions étaient on ne peut plus monotones ; le bonheur de sa vie était d'accepter avec résignation tous les malheurs et sa richesse morale de se refuser n'importe quelle richesse ici-bas. C'était un pauvre volontaire, un fantasque, vivant au nom de ce qu'il ignorait lui-même.

Soloveïtchik se tordit les mains.

— Vous ne savez pas combien vous me faites mal !

— Vous êtes hystérique, Soloveïtchik ! remarqua Sanine avec étonnement. Je ne vous dis rien d'extraordinaire et cependant mes paroles semblent vous navrer...

— Beaucoup !... Je pense toujours et je pense et

ma tête éclate à force de penser... Est-il possible que tout cela ne soit qu'une simple erreur !... Je suis comme enfermé dans une chambre obscure... et personne ne me conseille ce qu'il faut faire... dites pourquoi l'on vit ! dites-le-moi !

— Personne ne le sait...

— Mais est-il donc impossible de vivre pour l'avenir ? afin que plus tard, au moins, les hommes aient un siècle d'or !...

— Jamais il n'existera un siècle d'or. Si la vie et les hommes pouvaient en un instant devenir meilleurs, ce serait le bonheur, mais cela ne se peut pas. Les améliorations ne se produisent que par degrés à peine sensibles, et l'homme ne voit que la marche qu'il doit gravir et celle qu'il vient de passer... Nous n'avons pas vécu la vie des esclaves de Rome, ni celle des sauvages de l'âge de pierre, c'est pourquoi nous ne sommes pas capables d'apprécier le bonheur de notre civilisation ; s'il y a jamais un siècle d'or, l'homme de ce siècle ne croira pas différer de son père, son père de son aïeul, ce dernier de son bisaïeul et ainsi de suite... L'homme va toujours sur le chemin éternel, et paver la route qui mène au bonheur c'est la même chose que vouloir ajouter de nouvelles unités à un nombre infini...

— C'est dire que tout est vide... qu'il n'y a rien...

— Je pense qu'il n'y a rien.

— Et votre Landé ? Comment expliquez-vous...

— J'aimais Landé, dit gravement Sanine, je l'aimais, non pas pour ses actes, mais parce qu'il était sincère et que rien, ni le ridicule ni la douleur, ne pouvait l'arrêter... Pour moi, Landé valait par

lui-même, et lorsqu'il mourut toute sa valeur disparut.

— Et ne croyez-vous pas que de pareils hommes ennoblissent la vie ? qu'ils peuvent avoir des disciples ?...

— A quoi bon l'ennoblir ? Et puis, pour imiter Landé il faudrait avoir le même tempérament que lui ! Le Christ était sublime, les chrétiens sont nuls. Ils ont fait de son idée belle un dogme mort.

Sanine se tut, un peu las d'avoir tant parlé. Soloveïtchik aussi se taisait et tout autour d'eux était plongé dans le silence. Seules les étoiles scintillait sur le ciel vaste, semblaient poursuivre entre elles, une conversation infinie et sans paroles.

Tout à coup Soloveïtchik se mit à chuchoter quelque chose et ce chuchotement était étrange et désagréable.

— Que dites-vous ? demanda Sanine en frissonnant.

— Dites-moi, marmotta Soloveïtchik, dites-moi, que pensez-vous d'un homme qui ne sait où aller et qui toujours pense et pense, et qui souffre toujours de ce que tout lui semble terrible et dépourvu de sens... Dites-moi, cet homme ne ferait-il pas mieux de mourir ?

Sanine s'assombrit, devinant nettement l'interrogation secrète du jeune israélite.

— Comment ?... Je crois qu'il vaudrait mieux pour lui mourir... Pourquoi souffrirait-il ?... Celui-là seul fait bien de vivre, qui trouve une jouissance dans le fait même de vivre. Mais pour ceux qui souffrent, il n'est pas de meilleur remède que la mort.

— Je le pensais aussi ! dit Soloveïtchik avec force, en s'accrochant à la main de Sanine.

Il faisait nuit noire, et à travers l'obscurité, le visage du petit juif apparaissait blanc comme celui d'un cadavre.

— Vous êtes un mort, dit en se levant Sanine l'âme involontairement troublée. Eh bien, pour un mort, le tombeau est ce qu'il y a de mieux... Adieu...

Soloveïtchik ne parut pas l'entendre et resta immobile. Sanine se tut, attendit un peu avant de s'éloigner lentement. Près de la porte il s'arrêta de nouveau, écoutant. Tout était calme autour de lui ; sur le perron la silhouette de Soloveïtchik se détachait confusément dans l'obscurité. Un pressentiment désagréable se glissait dans le cœur de Sanine.

— C'est égal, pensait-il, de vivre ainsi ou de mourir... S'il ne le fait pas aujourd'hui, il le fera demain...

Il se retourna rapidement et ouvrant la porte grinçante, il sortit dans la rue.

En arrivant sur le boulevard, Sanine entendit de loin des sons inquiétants ; quelqu'un causait bruyamment à travers les ténèbres, se lamentant et pleurant. Sanine s'arrêta. Une silhouette sombre accourait vers lui. Son cœur se serra.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il tout haut.

L'homme s'arrêta une seconde et Sanine distingua la figure inintelligente et bouleversée d'un soldat.

— Mais que t'est-il donc arrivé ? cria Sanine alarmé.

Le soldat marmotta quelques paroles à voix basse

et s'éloigna en courant, sans interrompre son indistincte lamentation. La nuit et le calme l'engloutirent comme une apparition.

— Mais c'est l'ordonnance de Zaroudine, se souvint tout à coup Sanine, et une pensée surgie comme une lueur rouge illumina son cerveau.

— Zaroudine s'est brûlé la cervelle !...

Un froid léger effleura les tempes de Sanine, immobile dans la nuit. Et il semblait qu'entre le mystère de cette nuit et l'âme de cet homme fort, une lutte courte et terrible se livrait.

La ville dormait, les trottoirs blancs et les arbres noirs se détachaient vaguement dans l'obscurité ; les fenêtres semblaient des yeux sombres attentifs et stupides.

Tout à coup Sanine secoua la tête, sourit, et les yeux durs, regarda droit devant lui.

— Je n'en suis pas coupable, prononça-t-il à haute voix... Un de plus ou de moins !...

Et il marcha, en avant, tachant le sol de sa grande ombre noire.

La nouvelle que deux hommes s'étaient suicidés dans la même soirée, se répandit dans la petite ville avec rapidité.

Yourïï Svarogitch en fut informé par Ivanov. Yourïï venait de rentrer de sa leçon et dessinait un portrait à Lyalya. La jeune fille passait, vêtue d'une camisole claire et légère, la gorge nue ; et la roseur de ses bras apparaissait à travers les manches de la blouse transparente. Le soleil inondait la chambre, mettant des étincelles d'or dans les cheveux de la jeune fille. Et elle était jeune, gaie, pure, comme un petit oiseau d'or.

— Bonjour, fit Ivanov en entrant et en jetant son chapeau sur une chaise.

— Tiens, c'est vous... Et que nous direz-vous de bon?... demanda Youriï avec un sourire accueillant.

Il était d'une humeur charmante, ayant enfin trouvé une leçon qui lui permettait de ne plus en appeler à son père, et de vivre de son propre travail; et puis, la proximité de Lyalya jolie et heureuse lui communiquait une joie naturelle.

— Bien des choses, dit Ivanov avec une expression vague dans ses yeux gris, un s'est pendu, un autre s'est brûlé la cervelle et le diable a emporté le troisième afin qu'il ne traîne pas...

— C'est-à-dire? s'étonna Youriï.

Le troisième est de mon invention pour compléter l'effet; quant aux deux premiers, c'est exact... Zaroudine s'est suicidé cette nuit, et il y a un instant, je viens d'apprendre que Soloveïtchik s'est pendu... Voilà!

— Ce n'est pas possible! s'écria Lyalya se levant brusquement. Ses yeux, malgré son effroi, flambaient de curiosité.

Youriï mit vivement sa palette de côté et se rapprocha d'Ivanov, épouvanté et surpris.

— Vous plaisantez?

— Comment pourrais-je plaisanter! répondit Ivanov en agitant son bras.

Il tâchait de se donner un air de philosophique indifférence. mais il était visiblement impressionné.

— Pourquoi Zaroudine s'est-il suicidé? Est-ce parce que Sanine l'avait frappé? Et Sanine le sait-il? demanda fébrilement Lyalya.

— Probablement... Sanine le sait depuis hier soir, répondit Ivanov.

— Et qu'en dit-il ? demanda involontairement Yourii.

Ivanov haussa les épaules. Il n'avait jamais discuté avec Yourii au sujet de Sanine. Et s'irritant déjà à l'avance :

— Rien... et que voulez-vous que ça lui fasse ?

— Mais tout de même... puisqu'il en est la cause... remarqua Lyalya.

— Et après ?... Pourquoi cet imbécile a-t-il cherché noise à Sanine qui n'y est pour rien ? Toute cette histoire est triste, en vérité, mais ne doit être attribuée qu'à la sottise de Zaroudine.

— Oh ! les causes en sont bien plus profondes, répondit Yourii d'un air morne. Zaroudine vivait dans un certain milieu...

— Le fait qu'il vivait dans un milieu stupide dont il subissait l'influence, nous prouve encore que c'était un imbécile, répliqua Ivanov haussant les épaules.

Yourii ne répondait pas, mais se frottait les doigts, machinalement. Il lui était désagréable d'entendre parler ainsi d'un mort.

— Eh bien... je comprends pour Zaroudine... mais Soloveïtchik !... Voilà ce que je ne me serais jamais imaginé... dit Lyalya, indécise, en relevant ses sourcils.

— Pourquoi s'est-il ?...

— Dieu le sait, répondit Ivanov, il a toujours été un peu toqué...

En ce moment arrivèrent simultanément Riasantzew en voiture et Karsavina à pied. Ils se ren-

contrèrent près de la porte, et quand ils furent sur le perron, on put entendre la voix élevée et interrogative de Karsavina et celle de Riasantzew, bruyamment joviale, comme elle l'était chaque fois qu'il causait avec des jeunes femmes. Karsavina pénétra la première.

— Anatoliï Pavlovitch vient de là-bas, fit-elle d'un air intéressé et inquiet.

Riasantzew apparut à son tour, riant comme d'habitude. Il allumait une cigarette en marchant.

— Oh, la, la, quelles histoires! dit-il, remplissant toute la chambre de sa voix sonore, et de sa franche gaieté. Si cela continue, notre ville n'aura plus de jeunesse.

Karsavina s'assit silencieusement sur une chaise; son visage était triste et déconcerté.

— Eh bien, racontez-nous ça, pria Ivanov.

— C'est très simple, dit Riasantzew, riant toujours, mais avec moins de gaieté. Hier soir, en sortant du cercle, j'aperçois tout à coup un soldat qui venait vers moi en courant... Sa noblesse, me dit-il, s'est tuée... Je monte vite dans une voiture et je file... Tout le régiment y était déjà rassemblé... Quant à lui, il était couché sur le lit, le sarrau déboutonné...

— Et où s'est-il tiré la balle? demanda Lyalya, se suspendant à son bras.

— Dans la tempe... le plomb a traversé le crâne, tenez... là... et est allé trouer le plafond.

— C'était un browning? demanda inconsciemment Youriï.

— Oui... une scène atroce : le mur était éclaboussé de sang et de cervelle... et puis son visage

était défiguré... C'est terrible comme il a dû être frappé...

Et Riasantzew haussa les épaules en riant.

— L'autre est robuste...

Ivanov approuva de la tête avec une satisfaction involontaire.

— Assez, un solide garçon !

— Quelle infamie ! fit Yourii écœuré.

Karsavina le regarda timidement.

— Mais, à mon avis, il n'est pas si coupable. Il ne pouvait pas se laisser frapper... fit-elle remarquer.

Riasantzew répondit avec un vague dépit.

— Oui, mais il a cogné trop brutalement... Et puis on lui avait proposé de se battre en duel...

— Vous m'étonnez !... s'exclama Ivanov révolté, en haussant les épaules...

— Mais non... le duel est sot, dit Yourii pensif.

Karsavina s'empressa d'approuver :

— Certainement.

Yourii crut entendre dans ses paroles qu'elle était contente de pouvoir justifier Sanine, et cela le dépitait.

— Et cependant c'est mal de... riposta-t-il, ne sachant plus quoi inventer pour humilier Sanine.

— C'est bestial, souffla Riasantzew.

Bien que Yourii pensât que Riasantzew lui-même ne valait guère mieux qu'une bête rassasiée, il entendit avec satisfaction le fiancé de sa sœur critiquer Sanine, en présence de Karsavina.

Mais Karsavina découvrant une expression de mécontentement sur le visage de Yourii finit par se taire, quoique la force et la hardiesse de Sanine lui fissent secrètement plaisir et qu'elle trouvât

tout à fait injustifiés les propos de Riasantzew sur la civilisation ; de même que Youriï elle pensait qu'il ne lui appartenait pas de parler ainsi.

Mais Ivanov devenu irascible continua la discussion.

— En voilà une idée !... Emporter le nez d'un homme avec un coup de revolver, c'est ça que vous appelez la haute culture civilisée ?

— Vous préférez alors un coup de poing dans le visage ?

— Mais oui, je crois que cela vaut beaucoup mieux !... Un coup de poing n'a jamais des conséquences très graves... Tout au plus, peut-il faire sortir une bosse qui n'est pas bien difficile à guérir... Un coup de poing !... Mais ça n'a jamais fait de mal à personne...

— Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il alors ? demanda Ivanov en crispant dédaigneusement ses lèvres plates. Je crois, moi, qu'en général il ne faut point se battre du tout... Mais une fois qu'on y est, il est préférable d'éviter toutes sortes de mutilations spéciales. C'est évident.

— Mais il lui a presque crevé un œil, ce n'est peut-être pas une « mutilation spéciale ? » demanda Riasantzew ironique.

— Un œil... naturellement... ça fait souffrir... mais enfoncer un œil est toujours moins grave que de perforer les intestins ! Cela au moins, ne peut pas causer la mort...

— Mais Zaroudine est mort...

— C'est parce qu'il l'a voulu lui-même.

Youriï tiraillait sa petite barbe.

— Je vous avoue franchement, que personnellement je ne puis rien dire de péremptoire sur cette question, dit-il, satisfait de parler avec tant de sincérité... et je ne sais pas comment j'aurais agi moi-même à la place de Sanine. Se battre en duel est naturellement fort bête, mais se battre à coups de poing n'en est pas plus joli.

— Mais que doit faire celui qui s'y voit forcé ? demanda Karsavina.

Yourii haussa tristement les épaules.

— Non, celui qui me fait de la peine, c'est Soloveïtchik, dit Riasantzew après un court silence. Mais l'expression gaie et insouciante de son visage démentait ses paroles.

Et tout d'un coup tous se rendirent compte qu'ils ne s'étaient pas encore intéressés à Soloveïtchik et ils en furent gênés.

— Et savez-vous où il s'est pendu ?... Sous le hangar, tout près du chenil... Il avait débarrassé le chien de sa chaîne et c'est avec cette chaîne même qu'il s'est pendu...

Karsavina et Yourii crurent entendre une voix grêle retentir à leurs oreilles : « Sultan, tout beau !... »

— Et, ce qu'il y a de plus curieux, continua Riasantzew ne pouvant plus voiler la gaîté de ses yeux, c'est qu'il a laissé un billet... dont j'ai pris la copie... Un document humain, n'est-ce pas ?...

Il sortit un carnet de sa poche.

Riasantzew lut :

« Pourquoi vivrais-je, quand je ne sais même pas comment il faut vivre !... Des hommes tels que moi ne savent pas faire le bonheur de leurs sembla-

bles. » Il s'interrompit brusquement et fort mal à propos.

Et dans la pièce le silence régna comme si une ombre pâle la traversait, lentement. De grosses larmes montèrent aux yeux de Karsavina ; Lyalya rougit prête à pleurer ; Youriï eut un sourire douloureux et se tourna du côté de la croisée.

— Et voilà... c'est tout !... ajouta distraitement Riasantzew.

— Que voulez-vous de plus ? répondit Karsavina, les lèvres tremblantes.

Ivanov se leva et marmotta, prenant des allumettes sur la table :

— Une grande sottise, oui !

Karsavina s'indigna :

— Comment n'avez-vous pas honte de parler ainsi ?

Youriï ayant jeté un regard dédaigneux sur les cheveux longs et droits du jeune homme se détourna.

— Et voilà ce qui en est de Soloveïtchik, reprit Riasantzew avec, dans les yeux, le même éclat joyeux. Je pensais que c'était un... passez-moi cette expression... un petit juif de rien du tout. Mais, fichtre ! il s'est révélé ! Il n'y a pas d'amour plus sublime que celui qui vous pousse à sacrifier votre âme pour vos amis...

— Mais lui n'a rien sacrifié de son âme à ses amis !... répliqua Ivanov. Il regardait de travers, étonné de le mépriser et de le haïr, le visage rond de Riasantzew, et les petits plis de son gilet, tendu sur son ventre bedonnant.

— C'est égal...

— Ce n'est pas égal du tout, riposta Ivanov obstiné, les yeux méchants... C'est l'acte d'un morveux et rien de plus...

La haine étrange qu'il éprouvait pour Soloveïtchik produisit sur tous un effet désagréable. Karsavina se leva, salua, et s'approchant de Yourii elle lui chuchota d'une voix intime, comme si elle lui faisait une confidence :

— Je m'en vais... il m'est tout simplement odieux.

— Oui, approuva Yourii, il est d'une cruauté...

Lyalya et Riasantzew s'en allèrent. Ivanov fuma silencieusement sa cigarette, pensif, son regard méchant fixé sur un coin de la chambre, puis s'en alla également.

Pendant qu'il marchait dans la rue, agitant les bras selon son habitude, il pensait, irrité et hostile :

— Et ces imbéciles-là qui s'imaginent que je ne suis pas en état de comprendre ce qu'ils comprennent !... C'est admirable !... Je connais leurs sentiments bien mieux qu'eux-mêmes... Je sais qu'il n'y a pas d'amour plus élevé que celui qui oblige l'homme à donner sa vie pour son semblable... Mais qu'on se pende rien que pour n'avoir pu être utile à personne... voilà qui est absurde !

Il se souvint des livres innombrables qu'il avait lus et avant tout, de l'Evangile. Et il s'efforça de chercher dans ses lectures l'explication de la mort de Soloveïtchik. Il tournait mentalement les pages des livres, qui semblaient s'ouvrir à l'endroit même qu'il cherchait, lui parlant en leur langue morte de ce dont il avait besoin. Sa pensée travaillait, confondant les phrases lues dans les livres avec ses propres idées, si bien qu'il ne savait plus

ce qui lui appartenait en propre, et ce qu'il prenait aux œuvres des autres.

Arrivé à la maison il se jeta sur le lit et, ses longues jambes étendues, il se mit à réfléchir. Puis il s'endormit et ne se réveilla que tard dans la soirée.

XXXII

Yourïï assista de sa fenêtre aux funérailles de Zaroudine. Il entendit la marche funèbre qu'exécutait la fanfare et vit dans ses moindres détails le triste cortège ; le cheval du défunt suivait le corbillard, couvert d'une housse noire ; le képi de l'officier était posé sur le cercueil. Il y avait beaucoup de fleurs, beaucoup de femmes tristes et pensives, de la musique mélancolique et attendrissante. Yourïï en fut profondément attristé.

Le soir il se promena longtemps avec Karsavina, et bien que ses beaux yeux le regardassent avec douceur et que son jeune corps se tendît vers lui, il n'en était pas moins accablé.

— Combien il est terrrible de penser, dit-il, fixant ses yeux sombres droit devant lui, oui, combien il est terrible de penser que, brusquement Zaroudine n'est plus... Il y avait autrefois un officier beau, insouciant, gai, qui semblait ne pouvoir jamais disparaître, et que les douleurs, les doutes, les souffrances de la vie n'effleuraient même pas... Et il arrive que cet homme traverse un jour un drame terrible, que lui seul a connu, et à la suite duquel il est réduit en poussière... Maintenant il n'existe

plus et n'existera plus jamais... Et ce képi posé sur le couvercle de sa bière...

Yourii se tut, morne, regardant le sol. Karsavina marchait d'un pas léger, l'écoutant avec attention, et ses jolies mains potelées tiraient distraitement la dentelle de son ombrelle blanche. Elle ne pensait pas à Zaroudine, mais toutes les fibres de son jeune corps jouissaient de la proximité de Yourii. Cependant, pour lui faire plaisir, elle prenait une expression affligée et soucieuse.

— Oui, c'était triste à voir... Et la musique jouait douloureusement...

Tout à coup Yourii parla, avec obstination :

— Je n'accuse pas Sanine ! il ne pouvait pas agir autrement... Mais il est terrible que les chemins des deux individus les fassent se croiser de telle sorte que l'un ou l'autre soit forcé de céder... C'est terrible que le vainqueur ne se rende pas compte de ce qu'il y a d'épouvantable dans sa victoire... il efface un homme de la surface de la terre, et il a raison...

— Oui, il a raison... voilà... et... prononça Karsavina si animée que sa poitrine ronde en fut tout agitée...

— Non, mais je dis que c'est horrible, l'interrompit Yourii, hostile et jaloux à la vue de sa poitrine frémissante et de son visage animé.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-elle d'une voix timide et déconcertée... Ses yeux s'éteignaient et ses joues devenaient rosées.

— Parce qu'un autre à sa place éprouverait de la souffrance, des hésitations, des doutes, son âme serait tourmentée par une lutte affreuse... Mais lui

est calme comme si rien n'était arrivé... Je le regrette, dit-il, mais ce n'est pas de ma faute... Comme s'il ne s'agissait là que d'une simple faute...

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Karsavina baissant la tête, et craignant évidemment de fâcher son compagnon.

— Je n'en sais rien, mais l'homme n'a pas le droit de se transformer en bête ! dit rudement Yourii et dans sa voix perçait la souffrance.

Ils marchèrent longtemps sans parler ; Karsavina souffrait d'avoir, pour un instant, rompu cette intimité si chère à son âme; Yourii sentait que ce qu'il venait de dire là était quelque peu embrouillé, et souffrait de son amour-propre blessé.

Il se sépara bientôt d'elle pour rentrer. Il la laissa dans un état de mécontement et d'effroi. Mais lui se réjouissait de l'attitude désolée de Karsavina, comme s'il venait de se venger sur la femme aimée de quelque outrage grave qu'elle lui avait fait subir.

A la maison son malaise s'accrut. Au dîner, Lyalya racontait ce que lui avait dit Riasantzew : pendant qu'on détachait le cadavre de Soloveïtchik de sa chaîne, un gamin s'écriait derrière la clôture :

— Le juif s'est pendu !... Le juif s'est pendu !...

Nikolaï Egorovitch riait d'un gros rire et obligeait Lyalya de répéter :

— Alors... « le juif s'est pendu... » hein ?...

Yourii s'enferma dans sa chambre. Et pendant qu'il corrigeait le cahier de son élève, il pensait, rempli d'une haine atroce :

— De quelle férocité les hommes ne sont-ils pas capables ! Comment pourrait-on se sacrifier pour ce troupeau stupide et cruel ?...

Mais il se souvint qu'il fallait juger les gens avec plus d'indulgence et eut honte de sa colère :

— Ce n'est pas de leur faute. « Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Mais qu'ils le sachent ou non, ce sont des brutes, des brutes !... se disait-il. Il se souvint de Soloveïtchik.

— N'importe... l'homme est effroyablement seul dans la vie !... Ce pauvre Soloveïtchik, qui vivait au milieu de nous, et qui avait un si grand cœur... souffrant pour tout le monde, prêt à tous les sacrifices... Et ni moi ni personne ne le remarquait, ne l'estimait pour cela. Au contraire, on le méprisait. Pourquoi ?... Parce qu'il ne savait ou ne pouvait s'exprimer, parce qu'il était trop distrait et un peu importun. Mais son air distrait et importun ne provenait que de son désir ardent de se rapprocher de nous, de secourir et de contenter tout le monde... C'était un saint et nous l'avons pris pour un imbécile !...

Yourii arpenta fiévreusement la chambre en proie à un inexprimable remords. Des pensées troubles bougeaient en son cerveau. Puis il s'assit, prit la Bible et l'ouvrit au hasard, à l'endroit familier où les pages étaient un peu chiffonnées. « Nous sommes venus au monde par hasard et après nous tout restera de même que si nous n'avions pas existé ; le souffle de nos narines est de la vapeur, et notre parole est l'étincelle que font jaillir les mouvements de notre cœur.

« Et quand s'éteindra cette étincelle, le corps sera réduit en poussière et l'esprit se répandra comme de l'air raréfié.

« Et notre nom sera oublié avec le temps ; per-

sonne ne se souviendra plus de nous : et notre corps ne laissant pas plus de trace qu'un nuage, se dissipera, comme le brouillard se dissipe sous les rayons du soleil.

« Car notre vie est une ombre qui passe, et nous ne reviendrons plus après la mort ; car le sceau une fois posé, il n'y a plus de retour. »

Yourii ne lut pas plus loin parce qu'il était dit ensuite qu'il n'y avait pas de raison pour penser à la mort, et qu'on devait jouir de la jeunesse et de la vie ; or cela ne correspondait pas à ses pensées maladives.

— Comme c'est vrai, inévitable et terrible ! pensa-t-il. Et il essaya de se représenter comment son esprit se dissiperait-il après la mort. Mais il n'y réussit pas.

— C'est épouvantable ! Me voilà assis là, vivant, ayant soif de vie et de bonheur, et je lis ma sentence de mort irrécusable... Je lis et je ne veux même pas protester.

Il se prit aux cheveux et balança son corps désespérément, comme une bête enragée. Les yeux fermés, le cœur las et meurtri il interpellait un être invisible ; il le suppliait avec une haine et une épouvante qu'il n'osait pas s'avouer.

— Qu'est-ce que l'homme t'a donc fait pour que tu le nargues ainsi ? Pourquoi te caches-tu de lui, si tu existes ? Pourquoi m'as-tu fait tel, que si je croyais même en toi, je n'aurais pas confiance en ma foi ? Et si tu me répondais je ne saurais pas si c'est toi qui parles à mon cœur ou si c'est moi-même qui me répond... Si j'ai raison de vouloir vivre, pourquoi me reprends-tu ce droit que toi-

même m'as donné ?... Si tu as besoin de nos souffrances, eh bien ! nous les subirons par amour pour toi. Mais nous ne savons même pas qui de nous ou de l'arbre est plus nécessaire au monde...

— Quant à l'arbre, il existe pour lui un espoir... Même coupé, il peut faire pousser ses racines, ouvrir ses bourgeons et revivre ainsi. Tandis que l'homme meurt sans espoir de retour. Je m'endormirai et ne me réveillerai plus ; et jamais personne ne saura ce qu'il m'est arrivé... Peut-être revivrai-je encore, mais je ne le saurai pas... Si je savais que je ressusciterai après des milliards et des milliards d'années, j'attendrais avec patience et résignation que tous ces siècles s'écoulent dans les ténèbres éternelles.

Il lut encore :

« A quoi servent à l'homme tous les travaux qu'il accomplit sous le soleil ?

« Les générations viennent et s'en vont, la terre seule, est éternelle.

« Le soleil se lève et le soleil se couche, pressé de se retrouver à l'endroit où il s'est levé.

« Le vent souffle vers le midi, s'en va vers le sud, tourne et retourne sur son passage pour revenir dans ses cercles.

« Ce qui a été sera, ce qui a été fait se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

« On ne se souvient pas du passé, et ceux qui vivront plus tard ne se souviendront pas de ce qui aura été avant eux.

« Moi, l'Ecclésiaste, je fus roi sur Israël à Jérusalem. »

— Moi, l'Ecclésiaste je fus roi !... répéta Yourii

d'une voix haute, presque menaçante, et une angoisse inexplicable grondait en lui. Il regarda autour de lui avec effroi : quelqu'un ne l'avait-il pas entendu ? Il prit une feuille de papier et se mit à écrire :

« Je commence ce billet que ma mort terminera. »

— Fi ! quelle banalité, fit-il, et dégoûté il repoussa le papier avec tant de force que la feuille s'envola, tournoya quelques instants dans l'air et retomba sur le plancher.

— Soloveïtchik, le petit, le pitoyable Soloveïtchik ne s'est pas dit qu'il était banal de ne pas pouvoir comprendre la vie...

Or Yourii ne s'apercevait pas qu'il prenait justement exemple sur cet homme qu'il appelait pitoyable et petit.

— Eh bien, quoi !... Tôt ou tard je finirai de la même manière... Puisqu'il n'y a pas d'autre issue !...

Yourii s'arrêta, sa pensée chavirait, il sentait quelque chose s'affaiblir dans son âme. Puis, il perdit le fil de ses idées.

— Des sornettes ! fit-il à haute voix avec colère.

La lumière de la lampe mourait doucement ; un petit cercle terne et rougeâtre se dessinait à peine sur le plafond.

— Pourquoi ne suis-je pas mort lorsque j'étais tout petit et que je suis tombé malade ? Je serais tranquille maintenant.

Mais se reprenant aussitôt, Yourii frissonna.

— Alors je n'aurais pas vu ce que j'ai vu plus tard ?... Non, cela aussi aurait été terrible...

Yourii branla la tête et se leva.

— C'est à devenir fou...

Il s'approcha de la fenêtre, la poussa ; mais le volet, retenu par le crochet, ne s'ouvrit pas. Yourïï prit un crayon et poussa le crochet.

Le volet s'ouvrit facilement mais avec bruit, et une bouffée d'air frais entra par la croisée.

Yourïï regarda d'un air stupide le ciel où l'aurore naissait déjà.

Le matin était diaphane. Les sept étoiles de la Grande Ourse blêmissaient ; l'étoile du matin d'un bleu de cristal tendre planait, auréolée d'aurore rose. Une brise fraîche, soufflant de l'est, faisait flotter le brouillard matinal au-dessus du jardin vert foncé, tout couvert de rosée ; et le brouillard s'accrochait aux bardanes et au trèfle blanc, ondoyait au-dessus de la rivière transparente, enveloppait les nénuphars et les lis blancs semés sur le rivage. Le ciel se couvrait de légers nuages teintés de rose ; puis les étoiles pâlirent et s'anéantirent tout à fait dans la profondeur de la voûte d'azur. Le brouillard moite et blanchâtre, descendant sans cesse se répandait parmi les arbres, du jardin vert et humide, où régnait encore une pénombre floue mais lucide. Un étrange son argentin semblait résonner dans l'air purifié.

Tout était si beau et si calme, qu'on eût dit que la terre se parait de toutes ses beautés pour attendre le feu du soleil ; le soleil n'était pas encore paru, mais une lumière rose vibrait déjà au ciel.

Yourïï se coucha, inquiet du jour ; il avait mal à la tête, et ses yeux clignotaient douloureusement comme blessés par une lueur trop vive.

XXXIII

Le soleil venait à peine de se lever quand Ivanov et Sanine sortirent de la ville.

La rosée brillait sous les rayons du soleil. Des deux côtés de la route, sous les vieux saules minces, de nombreux pèlerins, avec leurs mouchoirs rouges et blancs, leurs chaussures de tulle, leurs chemises multicolores brillant au soleil, se dirigeaient lentement vers le monastère. Les cloches tintaient joyeusement dans l'air et leurs sons purs flottaient par-delà des steppes, jusqu'au bois calme qui, tel un mirage, mettait à l'horizon une tache bleue et profonde. Les sonnettes d'une troïka tintaient au milieu de la route et les voix grossières des pèlerins s'élevaient dans l'air matinal.

— Nous sommes sortis de trop bonne heure ! remarqua Ivanov. Sanine alerte et gai regardait alentour.

— Eh bien, nous attendrons, dit-il.

Ils s'assirent sur le sable à l'ombre d'une haie et allumèrent des cigarettes qu'ils savourèrent.

Les paysans cheminant derrière leurs charrettes, allaient vers la ville. Ils se retournaient de leur côté. Les femmes et les filles cahotant dans les

chariots vides les désignaient avec des yeux moqueurs et des éclats de rire. Ivanov n'y faisait aucune attention, mais Sanine échangeait avec elles des sourires.

Enfin sur le perron d'une petite maison blanche, au toit vert criard, le marchand de vin se fit voir ; c'était un homme de haute taille, habillé d'un simple gilet. Il ouvrit la porte avec bruit et sans cesser de bâiller. Une femme, la tête couverte d'un mouchoir rouge, se glissa derrière lui.

— Voilà notre affaire... Allons-y, dit Ivanov.

Ils achetèrent au marchand une bouteille d'eau-de-vie, et des concombres verts à la femme au mouchoir rouge.

— Mais, dis donc, l'ami, que tu es riche ! s'étonna Ivanov quand Sanine sortit sa bourse.

— C'est un acompte, sourit Sanine. A la grande indignation de ma mère je me suis fait engager comme secrétaire par un agent d'assurances. De cette manière j'ai pu avoir un peu d'argent et le blâme maternel.

— Maintenant on se sent plus à son aise, dit Ivanov lorsqu'ils furent sortis de nouveau sur la route.

— Oui... Si l'on se déchaussait un peu ?...

— Ça va.

Ils se déchaussèrent et marchèrent pieds nus. Leurs pieds enfonçaient profondément dans le sable mou et tiède. Et cette marche leur était une véritable jouissance.

— Bon ! fit Sanine content.

Le soleil dardait sur eux des rayons de plus en plus chauds. Ils sortirent de la ville et suivirent la

route. L'horizon était lucide. Sur les fils télégraphiques les hirondelles se reposaient. Un train de voyageurs, aux wagons bleus, verts et jaunes passa, en ralentissant sur le remblai. Des figures bouffies et chiffonnées apparaissaient aux fenêtres et sur les plates-formes des wagons. Deux jeunes filles aux chapeaux clairs et aux visages roses étaient debout sur la dernière plate-forme et considérèrent longuement avec surprise ces gens qui marchaient nu-pieds et semblaient heureux. Sanine leur sourit et tout à coup se mit à danser sur le sable. Ensuite ils cheminèrent sur l'herbe tendre et humide d'une prairie qui côtoyait la grande route.

— Quel délice ! fit Ivanov.

— Vive la vie ! approuva Sanine.

Ivanov le regarda de travers ; il lui semblait que Sanine aurait dû tout de même se rappeler que peu de jours s'étaient écoulés depuis les funérailles de Zaroudine. Mais Sanine ne se souvenait probablement de rien, cette insouciance ne déplaisait d'ailleurs pas à Ivanov.

Derrière la prairie la même route recommençait avec les mêmes chariots dans lesquels étaient assises les mêmes femmes rieuses. Plus loin, se montrèrent des arbres et l'eau luisant sous le soleil ; puis la colline où était situé le monastère. Sur la tour du cloître une croix dorée scintillait comme une étoile.

Le long du rivage apparaissaient plusieurs canots où avaient pris place des paysans vêtus de gilets et de chemises de couleurs.

Ivanov et Sanine louèrent aussi un canot.

Ivanov se mit aux rames, Sanine au gouvernail

et le canot glissa rapidement le long des berges, traversant tantôt l'ombre, tantôt la lumière, et laissant derrière lui de longs sillages qui fendaient la surface argentine de l'eau. Ivanov ramait régulièrement, vigoureusement, soulevant des vagues qui berçaient le canot. Parfois les rames touchaient les branches d'arbres penchées sur la rivière ; alors les feuilles frémissaient longuement au-dessus de la profondeur sombre des ondes. Sanine appuyait sur le gouvernail avec tant d'exubérance et de force, que la rivière, bouillonnante, faisait tournoyer le canot dans l'étroit espace libre, entre les buissons penchés. En cet endroit, l'eau était si claire qu'on en voyait le fond, recouvert de cailloux jaunes et où des petites bandes de gardons rapides allaient et venaient sans cesse.

— C'est un bel endroit pour aborder ! dit Ivanov, et sa voix résonna fortement sous les branches foncées.

Le canot aborda avec un léger grincement contre de l'herbe épaisse. Un oiseau s'envola à son approche. Ivanov sauta sur le rivage.

... O, race humaine, couvrez la terre...

chanta-t-il d'une voix de basse si puissante que l'air en vibra.

Sanine sauta après lui et s'enfonça jusqu'aux genoux dans l'herbe molle du rivage.

— On ne pouvait pas trouver mieux, s'écria-t-il.

— On est bien partout sous le soleil, répondit Ivanov qui retirait du canot l'eau-de-vie, le pain, les concombres et un petit paquet de hors-d'œuvre.

Il posa le tout sur un monticule à l'ombre d'un gros tronc d'arbre. Lui-même s'assit par terre, à proximité.

— Lucullus déjeune chez Lucullus, dit-il.

— Et il est heureux!

— Pas tout à fait, ajouta Ivanov avec un mécontentement plaisant, il a oublié les verres.

— Flûte! on va s'arranger sans eux.

Et, tout imprégné de chaleur, de lumière et de la verdure qui s'étendait autour de lui, il grimpa sur un arbre et, choisissant une branche encore verte, il se mit à la couper avec son canif. Le bois céda facilement et des copeaux blancs et parfumés tombèrent sur l'herbe verte. Ivanov le regardait en souriant.

La branche tomba sur l'herbe avec un craquement léger. Sanine sauta de l'arbre et se mit à creuser la branche, tout en ayant soin de ne pas entamer l'écorce. Et il en fabriqua une jolie petite coupe.

— Moi, frère, je pense me baigner après, dit Ivanov en regardant attentivement son travail.

— Voilà de l'ouvrage bien fait, fit Sanine en lançant le verre en l'air après un dernier coup de canif.

Ils s'assirent sur l'herbe, burent l'eau-de-vie, mangèrent les concombres verts, succulents et parfumés.

— Je ne peux plus attendre, je vais me baigner, dit Ivanov.

Il se déshabilla prestement et comme il ne savait pas nager il entra dans l'eau, à l'endroit transparent, pur et peu profond où le fond était recouvert de sable jaune.

— Comme on est bien ici ! s'exclama-t-il, sautant sur place et faisant jaillir autour de lui l'eau fraîche et brillante.

Sanine le regarda faire, puis s'étant déshabillé à son tour, sans se dépêcher, il sauta brusquement dans l'eau et se mit à nager.

— Tu vas te noyer ! lui cria Ivanov.

— Pas de danger, répliqua Sanine égayé.

Leurs voix joyeuses vibraient au-dessus de la rivière et de la prairie verte.

Ils sortirent de l'eau et se roulèrent, tout nus, dans l'herbe fraîche.

— Voilà qui est parfait ! dit Ivanov, offrant au soleil son dos large où scintillaeint de petites gouttelettes d'eau. Construisons deux tentes, veux-tu ?...

— Qu'elles aillent au diable ! s'écria Sanine. J'en ai assez des arbres qui me cachent le soleil.

— Ouf !... Dansons le brik-brik, s'exclama Ivanov esquissant sur l'herbe des entrechats baroques.

Sanine l'imita, riant à gorge déployée.

Leurs corps nus miroitaient au soleil : sous les peaux tendres les muscles roulaient en bosses.

— Ouf !... fit Ivanov, essoufflé.

Sanine dansa encore quelques secondes, tout seul, et finit par culbuter par terre, la tête la première.

— Viens, sinon j'achève la vodka tout seul, lui cria Ivanov.

Ils se vêtirent et vidèrent la bouteille.

— Ce qu'un peu de bière fraîche nous ferait du bien ! fit Ivanov rêveusement.

— Partons.

— Oui.

Ils descendirent la rive en courant, s'installèrent dans le canot et voguèrent.

— Il fait chaud, dit Sanine clignant des yeux sous le soleil et s'étendant au fond du canot.

— Il pleuvra, fit Ivanov. Tiens donc le gouvernail... que diable !

— Tu rameras bien seul, répondit Sanine.

Ivanov l'éclaboussa des gouttes d'eau irisées de soleil.

— Merci, fit Sanine.

En passant devant une île verte ils entendirent des rires et des cris de femmes. C'était un jour de fête et des habitants de la ville y étaient venus se promener et se baigner.

— Des jeunes filles se baignent, dit Ivanov.

— Allons voir, proposa Sanine.

— Nous nous ferons remarquer.

— Mais non, abordons ici et passons par l'endroit où sont tendus les filets.

— Ivanov en rougit légèrement.

— Mais...

— Viens !

— Mais... j'ai honte, fit Ivanov d'un air badin, en haussant les épaules.

— Et de quoi?

— Non, ce sont des jeunes filles... Ce n'est guère convenable.

— Tu es un imbécile. Tu n'aimes donc pas les voir?

— Mais ce sont des demoiselles... et...

— Allons-y.

— Laisse donc.

— Fi! dit Sanine. Il n'y a pas d'homme qui ne désire voir une jolie femme nue...

— C'est vrai, acquiesça Ivanov. Mais si tu raisonnes comme ça, pourquoi ne vas-tu pas les regarder carrément ?... Pourquoi le fais-tu en cachette ?

— Mais, parce que cela a plus de charme ! fit avec gaieté Sanine.

— Certes, c'est très agréable... mais tu ferais mieux de t'en abstenir...

— Par chasteté alors ?

— Si tu veux...

— Non pas si je veux... mais je ne vois pas d'autre raison.

— Eh bien, soit, par chasteté...

— Mais nous ne la possédons pas cette chasteté !..

— Si l'œil te séduit, arrache-le, dit Ivanov.

— Ne dis pas des sottises comme Svarogitch, riait Sanine. Dieu ne nous a pas donné notre œil pour l'arracher.

Ivanov haussa les épaules.

— C'est ainsi, frère, dit Sanine en pilotant le canot vers le rivage, tu serais un homme chaste seulement au cas où la vue d'une femme n'exciterait en toi aucun désir... Et je serais le premier à admirer ta chasteté sans toutefois l'imiter. Et il est probable que je t'amènerais à l'hôpital... Mais si tu t'efforces d'étouffer en toi tes désirs naturels, ta chasteté ne vaut rien...

— C'est encore vrai... Mais si l'on donnait libre cours à ses désirs, qu'adviendrait-il de l'homme ?

— Quels ennuis ? Si la volupté nous conduit parfois au malheur, elle n'en est pas fautive en elle-même.

— Admettons... mais trêve d'explications ! trêve d'explications, ami !...

— Eh bien, viens-tu ?

— Est-ce que je...

— Tu es un sot... voilà... Va plus doucement ! dit Sanine.

Ils rampèrent à plat ventre dans l'herbe parfumée, écartant avec prudence la laîche.

— Regarde, frère ! s'écria Ivanov exalté.

Derrière des chemisettes, des jupes et des chapeaux de toutes les couleurs, entassés sur l'herbe, des jeunes filles se baignaient. Les unes étaient plongées dans l'eau qu'elles faisaient rejaillir, s'éclaboussant les unes sur les autres, et les gouttes multicolores caressaient leurs épaules rondes, leurs mains et leurs seins. L'une d'elles, souple, élancée et gracieuse se tenait debout sur le rivage ; le soleil inondait de clarté sa chair rose. Elle riait ; et le rire faisait légèrement trembler son ventre rose et sa gorge virginale.

— Oh, frère! fit Sanine avec un transport sincère...

Ivanov se recula avec effroi.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Plus doucement... c'est Karsavina.

— C'est vrai ! et moi qui ne la reconnaissais pas !... comme elle est séduisante ! dit Sanine à haute voix.

Ivanov sourit avidement.

— Ou-oui.

Des cris et des rires retentirent au même instant dans le groupe de baigneuses ; on les avait entendus, peut-être vus. Karsavina effrayée s'élança gracieuse, dans l'eau transparente, de laquelle n'émergeait plus que son visage rose et ses yeux brillants.

Sanine et Ivanov se sauvèrent à toutes jambes, embrouillant leurs pas dans la laîche.

— A-ah ! qu'il fait bon vivre en ce bas monde ! dit Sanine en s'étirant. Et d'une voix forte, il chanta :

Là-bas, derrière l'île, vers le large,
Au milieu des ondes vastes du fleuve !...

Le rire perlé des femmes retentit encore longtemps derrière les arbres Arrivé au canot, Ivanov constata, regardant le ciel :

— Il y aura de l'orage.

Les arbres s'étaient déjà assombris et l'ombre glissait rapidement sur la rivière.

— Attention !... cours, frère...

— Mais où ? demanda Sanine.

Le vent ne soufflait pas, les nuages descendaient de plus en plus bas. L'odeur de l'herbe était devenue plus forte, l'ombre s'épaississait.

— Nous allons être trempés ! Donne-moi de quoi fumer, en dédommagement ! dit Ivanov.

La petite lueur jaune de l'allumette brilla à travers le brouillard plombé. Le vent tourbillonnait maintenant avec furie et éteignit l'allumette. Une grosse goutte de pluie tomba sur le canot, une autre s'aplatit sur le front de Sanine et la pluie claqua rageusement sur les feuilles des arbres et la surface agitée de l'eau. Le nuage venait de crever et l'averse tombait, drue, couvrant tous les sons de son magnifique bruit torrentiel.

— Ça fait du bien ! dit Sanine remuant les épaules sur lesquelles collait sa chemise trempée d'eau.

— Pas mal, répondit Ivanov se repliant sur lui-même comme une chouette mouillée.

Les nuages ne s'éclaircissaient pas, mais la pluie se calma un peu; les gouttes d'eau tombaient toujours, mais moins égales, arrosant l'herbe et rebondissant comme des petits clous sur la surface de la rivière. Des éclairs rapides, traversant l'air sombre, descendaient quelque part derrière le bois.

— Je crois qu'il est temps de rentrer, fit Ivanov.

— Rentrons, si tu veux.

Ils poussèrent au large et le canot se glissa sur l'eau noire, au-dessus de laquelle flottait un nuage lourd. Les éclairs étaient devenus plus nombreux et leur lueur sinistre découpait des traits droits sur le ciel foncé. La pluie cessa complètement, mais l'orage grondait encore dans l'air opaque. Des oiseaux passaient rapidement par-dessus la rivière presque au ras de l'eau. Les arbres sombres se découpaient nettement sur le ciel de plomb.

— Ouf ! fit Ivanov.

Quand ils atteignirent le sable, plus foncé sous la pluie, l'obscurité était devenue plus épaisse.

— Attention ! Ça va éclater !

Le gros nuage descendait, oscillant dans l'atmosphère, et il semblait vouloir toucher la terre de son ventre blanchâtre.

Soudain, le vent souffla violent; le ciel sembla se déchirer avec fracas, des éclairs luirent et les grondements lourds du tonnerre emplirent l'obscurité de bruits chaotiques.

— Oh-ho-ho ! s'exclama Sanine tâchant de couvrir le fracas de la tempête, mais il n'entendait pas sa propre voix.

Quand ils parvinrent aux champs, il faisait complètement noir. Les éclairs parfois dessinaient des figures bizarres dans l'air sombre, où le tonnerre roulait. Le ciel tout entier semblait gronder de courroux.

— Oh... oh... oh... criait Sanine.

— Eh bien ? répondit Ivanov de toute sa force. Un éclair fulgurant lui montra le visage joyeux de Sanine.

Ivanov était moins content ; il craignait un peu l'orage.

Un nouvel éclair sillonna la nue. Sanine ouvrit ses bras et, se sentant très fort, plein de santé et de force, cria à tue-tête, tâchant d'accompagner de sa voix puissante le roulement sourd du tonnerre, qui se répercutait d'un bout à l'autre du vaste ciel.

XXXIV

Le soleil brillait ardemment, un beau soleil printanier ; mais dans le calme doux enveloppant les arbres, dont les feuilles jaunissaient par endroits, l'automne faisait sentir son approche. Il perçait dans le chant languissant des oiseaux, dans le bourdonnement alourdi des gros insectes, qui volaient au-dessus des fleuves. L'herbe commençait à se faner ; seules, les mauvaises plantes croissaient abondamment.

Youriï se promenait lentement par les allées du jardin. Ses yeux largement ouverts regardaient le ciel, les feuilles jaunes et vertes, les sentiers calmes et l'eau glaciale, comme s'il les voyait pour la dernière fois, il essayait de les garder en lui-même, afin de ne les jamais oublier.

Une tristesse confuse dont il ne savait pas les causes pesait sur son cœur. Chaque instant semblait éloigner de lui quelque chose de précieux, qu'il sentait ne devoir jamais plus revoir mais qu'il aurait dû retenir. Il voyait passer sa jeunesse dont il n'avait point joui ; et il se disait qu'elle ne reviendrait plus ; ses forces ne s'étaient employées à aucune activité grande et utile, bien qu'à certain moment de sa vie, il se fût trouvé au centre même de cette action

désirée, mais elle avait passé outre sans que Yourii s'en rendît compte. Et pourtant il était convaincu d'avoir en lui des forces capables de soulever un monde, et un esprit embrassant les plus larges horizons. Cependant Yourii ne pouvait s'expliquer d'où lui venait cette foi, qu'il n'aurait d'ailleurs avouée à personne. Mais elle existait en lui, irrévocable et ferme, ne le quittait pas, même lorsqu'il se sentait incapable de tenter quoi que ce fût.

— Eh bien, quoi... se disait-il, regardant tristement l'eau où se reflétait les rivages de dentelle jaunes et rouges, peut-être mon attitude est-elle la meilleure et la plus intelligente !

Sa propre image, celle d'un homme d'esprit affiné, restant pensivement debout à côté de la vie, à contempler avec un sourire ironique et triste la vanité de l'existence, lui parut belle. Il n'avait, lui, rien de frivole ; et au fond de son âme il désirait qu'on le vît et qu'on l'admirât dans cette pose. Mais bientôt il eut honte de ses propres pensées.

Une angoisse l'oppressait, et dans le calme transparent du jour d'or ses pensées vagues s'embrouillaient.

— Voilà Lyalya qui court, se dit Yourii apercevant quelque chose de rose qui apparaissait et disparaissait vivement derrière les buissons verts. Heureuse Lialitchka ! Elle vit au jour le jour, tel un papillon, n'ayant besoin de rien et ne se tourmentant jamais... Ah ! si je pouvais vivre comme elle !...

Mais ce souhait n'était pas sincère car, au fond, il n'aurait pas changé ses tourments, ses hésitations et ses angoisses contre la vie simple et saine d'une Lyalya.

— Youra, Youra! criait Lyalya d'une voix sonore et chantante, bien qu'elle ne fût plus qu'à trois pas de lui, puis avec un air mystérieux, et complice, elle tendit à son frère une étroite enveloppe rose.

— De la part de qui, demanda Yourii mécontent, et pressentant quelque chose.

— De Zinotchka Karsavina, prononça solennellement Lyalya en le menaçant du doigt.

Une vive rougeur colora les joues de Yourii. Voir sa sœur lui tendre d'un air heureux cette missive parfumée et rose, lui semblait terriblement ridicule. Il se renfrogna. Quant à Lyalya, elle marcha à côté de lui avec cet enthousiasme particulier que les sœurs sentimentales manifestent à l'égard de leurs frères aînés. Elle gazouilla qu'elle aimait beaucoup Karsavina et qu'elle serait plus heureuse encore quand elle les verrait mariés.

A ce mot malheureux de mariage Yourii devint écarlate et ses yeux prirent une expression méchante. Tout le roman provincial, avec ses missives roses, les inévitables sœurs-confidentes, son mariage légal, son ménage, son épouse et ses enfants, apparut à ses yeux, horriblement terre à terre et odieux.

— Ah!... laisse-moi, je t'en prie, avec tes sornettes! dit-il d'une voix haineuse qui stupéfia Lyalya.

— Pourquoi fais-tu de ces grimaces? fit-elle d'un air offensé... Allons, amoureux et amoureux... Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire dans votre aventure?... Et elle ajouta par simple esprit de vengeance féminine, le touchant à l'endroit qui lui était le plus douloureux : Je ne comprends vrai-

ment pas pourquoi vous voulez tous être des héros exceptionnels.

Elle rejeta en arrière la traîne rose de sa jupe et montrant négligemment ses bas ajourés s'en alla vers la maison, avec l'allure d'une princesse outragée.

Yourii l'ayant suivie de ses yeux noirs et méchants, déchira l'enveloppe.

« Yourii Nikolaïevitch, pouvez-vous et voulez-vous aller aujourd'hui au monastère?... J'y serai, avec ma tante. Elle communie et ne sortira pas de l'église. Moi, je m'ennuie, et voudrais vous parler de bien des choses. Venez. C'est peut-être mal de ma part de vous écrire. Mais venez tout de même. »

Oubliant tout ce qu'il avait pensé jusque-là, Yourii lut et relut la lettre, agité par une joie presque physique. Cette jeune fille si pure et si gracieuse trouvait donc moyen de lui découvrir naïvement son amour dans une phrase si claire et si courte. Elle s'en venait à lui confiante et craintive; ne pouvant plus lutter contre sa tendresse, elle s'abandonnait volontairement à l'homme aimé, sans rien penser de ce qui pourrait en advenir. Yourii frissonna d'attente voluptueuse; son corps palpitait à l'idée de la sentir serrée contre lui, de respirer son doux parfum de femme, de regarder longuement dans ses yeux noyés des larmes claires.

Il essaya de sourire ironiquement, mais ne réussit pas; le bonheur fondait tout son être et il se sentait si léger, qu'il avait envie de s'envoler, tel un oiseau, au delà des cimes des arbres, dans l'espace azuré, empli de soleil.

Pendant toute la journée il se sentit si gai et si

fort que chaque mouvement de son corps lui causa une jouissance délicieuse.

Vers le soir il prit une voiture et partit pour le monastère. Il souriait à tout le monde, quoique une timidité involontaire l'oppressât à chaque rencontre.

Arrivé au port il loua un canot qui, conduit par un paysan vigoureux, le mena vers la colline.

Lorsque le canot fut sorti du détroit et glissa rapidement sur l'eau large et tranquille et que l'odeur humide de la rivière caressa le visage de Yourii, il se rendit compte qu'il était heureux et que son bonheur n'avait d'autre cause que la petite enveloppe rose.

— Mais... n'est-ce pas au fond assez simple ? croyait-il nécessaire de se dire. Elle vivait dans un monde si petit... Un roman de province ?...Eh bien, que ce soit un roman de province...

L'eau coulait sans bruit, léchant doucement les bords du canot et la haute colline grandissait. Le crépuscule faisait flotter des ombres dans l'air humide qu'imprégnait l'odeur de la forêt proche. Enfin le canot s'arrêta, en grinçant sur le sable ; Yourii en descendit, donna d'un geste timide cinquante kopecks au batelier et gravit la berge à petits pas.

La pénombre envahissait déjà le bois, s'étendant au loin sur la montagne. Une brume épaisse s'élevait paresseusement de la terre, cachant les feuillages jaunes de la forêt qui paraissait ainsi verte et épaisse comme en été. Dans la cour du monastère il faisait calme comme dans une église. Les peupliers sévères semblaient prier ; des moi-

nes habillés de noir, se glissaient à travers l'ombre du soir. Sous le porche de l'église les lueurs des cierges scintillaient. Une odeur traînait dans l'air, et l'on n'aurait su distinguer si c'était une odeur d'encens, ou si cet arome provenait des feuilles fanées des peupliers.

— Ah ! bonjour Svarogitch ! brailla quelqu'un derrière Yourïï.

Yourïï se retourna : Schafrow, Sanine, Ivanov et Pietre Ilitch se trouvaient devant lui. Ils traversèrent la cour parlant haut. Les moines noirs regardaient craintivement de leur côté et les peupliers mêmes semblaient troublés dans leur calme rigide, par cette bande tapageuse.

— Nous aussi nous allons par là ! dit Schafrow en s'approchant de Yourïï qu'il vénérait.

— Bonne affaire, marmotta Yourïï à contre-cœur.

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas ? le supplia presque Schafrow se rapprochant davantage.

Yourïï se recula, impatient.

— Non... vous m'excuserez... Mais je ne suis pas seul.

— Eh bien, quoi ! venez avec nous ! répéta Ivanov le saisissant par le bras avec une bonhomie vulgaire.

Yourïï résista et pendant quelques secondes ils se tirèrent les bras comiquement.

— Non, ma foi, je ne pense pas... Peut-être viendrai-je après, dit Yourïï avec plus d'impatience. Les manières d'Ivanov l'irritaient et l'humiliaient.

Ivanov ne remarqua rien.

— Eh bien, soit !... Alors, nous vous attendrons.

— C'est bien... c'est bien.

Ils s'éloignèrent riant et gesticulant ; puis tout redevint calme autour de Yourii qui, ôtant sa casquette d'un geste à la fois railleur et timide, pénétra dans l'église.

Il contourna une des sombres colonnes et aperçut tout de suite Karsavina vêtue d'une chemisette grise et coiffée d'un chapeau de paille rond qui lui donnait l'air d'une personnalité. Yourii frissonna ; tout en elle lui était cher et délicieux, sa chemisette, son chapeau, ses cheveux noirs tordus en turban au-dessus sa nuque blanche, et son air de pensionnaire, tout ce qu'il voyait de cette jeune fille svelte et potelée, le charmait.

Elle sentit l'approche du jeune homme et se retourna vers lui ; dans ses yeux foncés qu'elle tenait baissés, naissait une joie craintive.

— Bonjour, dit Yourii, baissant insuffisamment la voix. Il ne savait s'il était convenable ou non de lui tendre la main dans une église.

Plusieurs pèlerins se retournèrent de leur côté et Yourii intimidé regarda leurs visages parcheminés. Il rougit, mais Karsavina, comprenant sa confusion lui vint en aide d'un sourire discret qu'accompagna la tendre menace de ses yeux amoureux. Yourii répondit par un sourire heureux et se tut ne trouvant pas de paroles.

Karsavina qui ne le regardait plus, se signait très souvent. Cependant Yourii savait qu'elle ne pensait qu'à lui seul, et cela formait entre eux un lien secret qui les remplissait de joie.

L'intérieur sombre de l'église, les voix étranges qui psalmodiaient des prières, les lueurs vacillantes des cierges, les soupirs des pèlerins et le bruit

sonore des pas sur les dalles, près de la porte toute cette austérité solennelle impressionna Yourïï et son cœur battit plus fort...

Il restait debout, presque immobile, considérant sans détourner les yeux, la gorge blanche, les cheveux noirs et la taille gracieuse de sa compagne, et un sentiment de bonheur traversait son être attendri. Alors il prit une attitude telle, que tout le monde put comprendre ; bien qu'il ne crût ni au chant, ni au prêche, ni aux lueurs mystiques des cierges, il avait pour toutes ces choses une douce indulgence. Yourïï finit par comparer son état d'esprit, heureux et simple, aux tourments de la matinée.

— Alors on peut vraiment être heureux ? se dit-il avec un sourire intérieur. Naturellement, se répondit-il. Et tout ce que j'ai pensé au sujet de la mort, de la vanité de l'existence, etc., est vrai, est juste, mais n'empêche pas l'homme de se sentir parfois heureux... Je le sais aussi, grâce à cette admirable jeune fille que je ne connaissais pas il y a peu de temps.

Yourïï eut encore une pensée amusante. Peut-être s'étaient-ils rencontrés, lui petit garçon, elle petite fille ; ils s'étaient rencontrés pour se séparer immédiatement après, sans qu'il ait soupçonné un seul instant que, plus tard, elle lui serait si chère, qu'ils s'aimeraient et qu'elle se dévêtirait pour lui offrir sa nudité...

Cette dernière pensée fut inattendue au point qu'il en rougit et n'osa plus regarder Karsavina, pendant quelques instants.

Mais la jeune fille, qu'il venait de déshabiller

dans son imagination, restait devant lui, gracieuse et pure dans sa chemisette grise, sous son chapeau rond, et priait Dieu silencieusement pour qu'il l'aimât toujours aussi passionnément qu'elle-même l'aimait.

Et ce fut sans doute cette pureté virginale qui pénétra le cœur de Yourii; son impudicité se dissipa faisant place à un calme exquis.

Des larmes d'attendrissement montèrent à ses yeux. Il se leva et voyant briller en haut l'or de l'inconostase, la lumière des cierges et, plus haut encore, les deux solives de la croix, il s'exclama mentalement avec un sentiment d'exaltation depuis longtemps oublié :

— Si tu existes, ô Dieu ! fais qu'elle m'aime et que je l'aime toujours comme en ce moment...

Il eut un peu honte de son élan, mais en sourit, indulgent :

— C'est... pour rien ! pensa-t-il.

— Venez, murmura Karsavina, et son chuchotement était aussi faible qu'un soupir.

Ils sortirent dans la cour de l'église, solennels et émus, comme s'ils emportaient en leur âme, les voix qui chantaient des prières, le scintillement des lustres et les soupirs des agenouillés. Ils traversèrent côte à côte la clôture, et sortant par une vieille porte se trouvèrent sur la crête du mont. Personne n'était là ; le vieux mur blanc et les tourelles décrépites semblaient les séparer de l'univers. A leurs pieds, ondoyaient les cimes des chênes et plus loin, plus bas, la rivière miroitait comme une glace, tandis que, au delà de l'horizon sombre, les champs et les prairies se perdaient au loin.

Ils atteignirent en silence le bord des roches où ils s'arrêtèrent ne sachant que faire. Tous deux sentaient qu'ils devaient faire quelque chose, mais ne l'osaient pas ; il leur semblait qu'ils n'auraient jamais assez de courage... Mais Karsavina leva la tête et ses lèvres se posèrent sur les lèvres de Yourii, d'une manière simple, naturelle, sans qu'ils y aient pensé. La jeune fille pâlit et trembla ; lui l'étreignit en silence, sentant pour la première fois sous sa main son corps souple et tiède.

Yourii eut l'impression qu'une cloche invisible sonnait l'heure de leur rencontre.

Elle se dégagea de lui avec douceur, sourit et se mit à parler.

— Ma tante s'apercevra de mon absence... Attendez-moi... je reviens...

Plus tard Yourii ne put se rappeler si elle avait prononcé ces paroles tout près de lui, ou si elle les avait criées d'une voix sonore au fond des bois, d'où la douce brise du soir les avait apportées à ses oreilles, comme un chuchotement de caresse.

Il s'assit sur l'herbe et se passa la main dans ses cheveux.

— Comme tout cela est bête et délicieux, pensait-il. Il ferma les yeux et haussa les épaules comme pour repousser loin de lui toutes ses pensées, ses doutes et ses tourments.

Arrivée derrière la porte, Karsavina s'arrêta. Son cœur battait fort, une rougeur vive colorait ses joues. De sa main elle comprima sa poitrine palpitante, puis elle ferma les yeux et s'appuya, en chancelant, contre le mur.

Enfin elle rouvrit ses paupières et promenant

autour d'elle un regard énigmatique, soupira et, retroussant sa jupe noire, se remit à courir vers l'hôtel. Et ayant distingué la silhouette cassée de sa vieille tante qui l'attendait, assise sur le perron, elle cria de loin :

— Me voici, tante ! me voici !

XXXVII

D'abord l'horizon s'assombrit ; puis la rivière s'évanouit, dans une brume, et l'on entendit les hennissements des chevaux monter de la prairie ; puis s'allumèrent des feux épars.

Yourii restait à la même place et attendait, comptant distraitement les lueurs rouges.

— Un, deux, trois... en voilà encore... très loin, à l'horizon... on dirait une petite étoile. Et dire qu'autour de ce feu les paysans sont assis faisant la garde de nuit ; ils causent entre eux, en faisant cuire des pommes de terre. Là-bas le feu brûle gaiement, les flammes s'agitent, les chevaux hennissent... tandis que d'ici on ne peut voir qu'une petite étincelle prête à s'éteindre...

Il lui était impossible de réfléchir à quoi que ce fût, tant le bonheur embrouillait ses pensées. Et comme il était resté longtemps assis, il sentait la force s'accumuler dans son corps comme s'il se préparait à une action d'éclat. Il croyait encore sentir le jeune corps de Karsavina palpiter entre ses bras, voir ses lèvres fraîches entr'ouvertes et il se disait par moments, un peu effrayé :

— Mais elle doit venir à l'instant...

Ainsi il demeurait assis sur la roche, écoutant le hennissement lointain des chevaux, le bruit que faisaient les oies au delà de la rivière et mille autres bruits insaisissables que le soir produisait dans le bois et qui vibraient doucement au-dessus de la terre se confondant en une rumeur mystérieuse.

Il entendit des pas rapides derrière lui, ainsi que le frôlement d'une robe, et n'eut pas besoin de se retourner; il sentait que c'était *elle*, et grisé d'amour et de désir il s'effraya de songer au moment fatal. Il sentait déjà l'haleine entrecoupée de la jeune fille. Elle s'arrêta tout près de lui. Alors, se retournant brusquement vers elle, Yourïï la saisit entre ses bras vigoureux, et joyeux de se sentir audacieux, la porta jusqu'au gazon.

— Nous allons tomber, murmura-t-elle d'une voix que le bonheur et la pudeur étouffaient.

Yourïï la serra contre lui; elle lui semblait tantôt grande et majestueuse comme une femme, tantôt délicate et fragile comme une enfant. Ses mains, en passant à travers la robe de Karsavina, lui effleuraient doucement les jambes, et ce contact excitant l'effraya.

En bas il faisait noir sous les arbres, et en haut la lumière douce du crépuscule tremblait. Yourïï déposa la jeune fille sur l'herbe, s'assit à côté d'elle. Et comme ils se trouvaient sur une pente, ils avaient l'air d'être couchés l'un à côté de l'autre. Dans l'obscurité la bouche de Yourïï se colla contre les lèvres molles de la jeune fille et les longs baisers brûlèrent leurs corps exquisement énervés. Il y eut un moment de démence absolue, où l'instinct des bêtes les domina complètement.

Karsavina, frissonnante ne résista pas quand les mains de Yourii touchèrent ses jambes comme personne encore ne les avait touchées.

— M'aimes-tu ? demanda-t-elle d'une voix haletante, et son chuchotement semblait étrange dans les ténèbres, comme une voix mystérieuse, venue du bois.

— Que fais-je donc ? se demanda tout à coup Yourii, épouvanté.

Une clarté glaciale inonda son cerveau engourdi ; subitement tout lui sembla vide, pâle et triste comme une journée d'hiver, quand la force et la vie sont parties...

Elle ouvrit ses yeux noyés d'une ivresse inconnue et tout son être se tendit vers le mâle avec une interrogation muette. Mais tout à coup elle vit son visage hagard, elle se vit elle-même, et envahie par une honte intolérable, elle rabattit ses vêtements et s'assit.

Mille sensations contradictoires bouleversaient Yourii. Il sentait que s'arrêter juste à ce moment était ridicule. Avec des mouvements faibles et maladroits il voulut la renverser encore, mais décontenancée à son tour, elle lui résista mollement, et ce fut une bousculade brève.

Yourii percevait âprement leur situation risible et écœurante ; et de nouveau, au moment précis où la jeune fille épuisée allait céder, il la lâcha. Karsavina haletait telle une bête traquée.

Un silence se fit, lourd, sans issue ? Soudain il dit :

— Pardonnez-moi... je suis fou...

La respiration de la jeune fille devint encore plus

haletante et il comprit que ce qu'il venait de dire lui était outrageant. Son corps s'amollit couvert de sueur, et il bredouilla des paroles confuses et dénuées de sens. Il lui parla en phrases embarrassées des sentiments qu'il éprouvait à son égard, des doutes qui le tourmentaient. Mais sa voix sonnait faux et ayant conscience de sa maladresse il finit par se taire, n'ayant plus qu'un désir, celui de la quitter, d'en finir avec cette insupportable situation.

Elle le comprenait sans doute, ou éprouvait la même chose, car elle retint son haleine, pour murmurer d'une voix suppliante :

— Il est temps... je dois aller...

— Que faire?... que faire?... se demandait Yourii glacé.

Ils se levèrent sans se regarder. Yourii faisant un dernier effort pour racheter ses maladresses, l'étreignit faiblement. Et tout d'un coup un sentiment vaguement maternel s'éveilla en elle; comme si elle se sentait plus forte, la jeune fille se serra contre Yourii et, le regardant droit dans les yeux, avec un sourire affectueux, qui réconfortait :

— Au revoir... Venez demain chez moi... Elle l'embrassa si tendrement, mais d'un baiser si ardent que le jeune homme eut un vertige; et dans son âme éperdue, un sentiment de gratitude et de vénération s'éveilla.

Yourii écouta longtemps le bruit de ses pas qui s'éloignaient; il prit sa casquette pleine de terre et de feuilles mortes, la secoua, se coiffa, et faisant un grand détour pour éviter le sentier où elle devait passer, il se dirigea vers l'hôtel.

— Eh bien, pensait-il, marchant dans les ténè-

bres, fallait-il donc que je salisse cette jeune fille si pure et si sainte ?... fallait-il que j'agisse avec elle comme aurait agi à ma place la première brute ?... Que Dieu la garde... C'eût été par trop vilain... et je me suis montré incapable de commettre une vilenie... Comme c'eût été bestial... tout à coup... sans paroles... comme une bête ! et son bonheur, sa force, faisaient place au dégoût.

Mais au fond de lui-même, il se sentait navré par une tristesse honteuse et stérile. Même ses mains et ses pieds lui semblaient se mouvoir gauchement ; et sa casquette le coiffait comme un bonnet...

— Suis-je donc incapable de vivre ? se demanda-t-il brusquement désespéré.

XXXVI

Une odeur de pain, de samovar et d'encens traînait dans le large couloir de l'hôtel du monastère. Un moine agile et musculeux passa rapidement, emportant quelque part un samovar gros comme une courge.

— Je vous demande pardon, mon père, lui dit Yourïï, gêné d'avoir prononcé ce mot, et croyant le moine aussi décontenancé de l'avoir entendu.

— Vous désirez, demanda ce dernier sur un ton poli et calme, regardant Yourïï à travers la vapeur qui s'échappait du samovar.

— Une compagnie de jeunes gens de la ville doit se trouver ici?

— C'est au numéro sept, répondit le moine, comme s'il se fût attendu à cette question. Donnez-vous la peine de passer par là, sur ce petit balcon...

Yourïï ouvrit la porte de la chambre numéro sept. La pièce était vaste, assombrie par la fumée de tabac. Derrière la porte, sur le balcon, il faisait plus clair, et l'on entendait un tintement de bouteilles. Des gens remuaient là, parlant haut.

Yourïï entendit la voix de Schafrow :

— La vie est une inguérissable maladie!

Ivanov lui répondit vivement :

— Et toi, tu es un incurable imbécile ! Quel faiseur de phrases !

L'arrivée de Yourïï fut accueillie par des exclamations joyeuses. Schafrow fit un bond de sa chaise, faillit entraîner la nappe et serrant de ses deux mains la main de Svarogitch marmotta amoureusement :

— Que c'est bien à vous d'être venu !... Merci... Je suis fort content !... en vérité !

Yourïï s'assit entre Sanine et Pietre Ilitch et se mit à regarder autour de lui. Le balcon était brillamment éclairé par deux lampes et une lanterne, et il semblait qu'aux confins de la lumière un mur imperméable et noir se dressait. Cependant, Yourïï pouvait encore distinguer la lueur verdâtre du crépuscule, la silhouette de la montagne, les cimes des arbres les plus rapprochés et, au loin, la surface somnolente de la rivière ternie.

Des papillons et des scarabées, accourus du bois, tournoyaient autour des lampes, tombaient, se levaient, grimpaient lentement sur la table, où se brûlant les ailes, ils mouraient d'une mort bête.

A les voir périr, Yourïï s'attrista.

— Ne sommes-nous pas pareils à ces insectes ? se dit-il. Nous nous élançons également vers chaque idée brillante et après nous être longtemps débattus autour d'elle, nous mourons en souffrant. Nous nous imaginons que l'idée est l'expression de la volonté universelle, mais au fond elle n'est qu'un effet de la combustion de notre cerveau.

— Eh bien ! buvons-nous ? lui demanda Sanine, inclinant vers lui la bouteille d'un geste amical.

— Mais oui, accepta Yourii, se disant qu'après tout c'était tout ce qui lui restait à faire.

Ils trinquèrent. La vodka parut dégoûtante à Yourii, comme un poison brûlant et amer. Il frissonna et goûta des hors-d'œuvre, mais le goût désagréable ne passait pas et les hors-d'œuvre lui restaient dans la gorge.

— Non... n'importe quoi, le bagne ou la mort, mais il faut sortir d'ici, se dit-il. Où aller ? Partout, c'est la même chose et on ne peut pas se fuir soi-même. Quand l'homme arrive à se placer au-dessus de la vie, la vie ne le satisfait nulle part et sous aucune forme... Que ce soit dans ce petit village ou à Pétersbourg... tout m'est égal.

— A mon avis, l'homme n'est rien par lui-même, criait Schafrow.

Yourii considéra son visage inintelligent et ses petits yeux ternis agrémentés de lunettes rondes ; il se dit qu'un tel homme, en effet, n'était rien par lui-même.

— L'individu est un zéro ! Seuls, ceux qui se manifestent comme créés par la masse, et ne cessent de sentir avec elle ; ceux qui ne s'opposent pas à la foule comme aiment à le faire les « héros » bourgeois, ont une force réelle...

— Et où voyez-vous leur force ? demanda Ivanov mécontent et presque ivre, en s'accoudant sur la table couverte de verres. Serait-ce dans leur lutte contre le gouvernement actuel ?... Oui !... Mais dans la lutte pour le bonheur personnel, en quoi la masse peut-elle les aider ?

— Oh ! vous, vous êtes un « surhomme ». Vous avez besoin d'un bonheur spécial à vous seul ! Mais

nous, gens de la foule, nous pensons que c'est dans la lutte pour le bonheur commun que nous trouverons notre bonheur propre... Le triomphe de l'idée... voilà le bonheur.

— Et si l'idée est fausse ?

— Ça ne fait rien. Schafrow branla la tête avec obstination. Il faut croire.

— Zut ! fit Ivanov méprisant, chaque homme croit que ce dont il s'occupe est la chose la plus importante du monde et la plus indispensable. Même le tailleur pour dame est de cet avis... Tu le savais, mais il paraît que tu l'as oublié. Il appartient à un ami de te le rappeler.

Youriï considéra avec une haine involontaire le visage pâle et baigné de sueur, les grands yeux gris ternes d'Ivanov et demanda, crispant ses lèvres :

— Et en quoi consiste, selon vous, le bonheur ?

— Mais sans doute, il ne consiste pas à sangloter éternellement ni à se dire à chaque instant : « Tiens, je viens d'éternuer... Oh ! ai-je bien fait ou non d'éternuer ?... Cela ne causera-t-il aucun tort à personne ?... Ai-je bien accompli ma destinée en éternuant ?... »

Et Youriï lut si clairement dans les yeux d'Ivanov une belle haine à son égard, qu'il trembla à l'idée qu'Ivanov se croyait peut-être plus intelligent et voulait se moquer de lui.

— Ah ! nous verrons ça, se dit-il.

— Ce n'est pas un programme, déclara-t-il tout haut en tâchant de donner à son visage une expression de mépris et de répugnance envers toute discussion.

— Avez-vous absolument besoin d'un pro-

gramme ? Si je veux et si je peux faire quelque chose je le fais... Voilà mon programme.

— Il est beau, ma foi ! se révolta Schafrow. Mais Yourii haussa les épaules et se tut.

Pendant quelque temps ils burent en silence. Enfin Yourii n'y tenant plus se tourna vers Sanine et se mit à lui exposer sa conception du bien. Il ne regardait pas Ivanov quoique ce fût pour ce dernier qu'il parlât. Il semblait à présent à Yourii qu'il n'avait qu'à prononcer quelques mots suivis pour exprimer entièrement une pensée que personne ne pourrait contredire. Mais à peine avait-il dit que l'homme ne pouvait vivre sans dieu, et que s'il en niait un il devait en chercher un autre, qu'Ivanov dit par-dessus ses épaules :

— Et ta sœur !...

Yourii ne répondit pas et continua de développer sa thèse. Échauffé par la discussion, il ne se rendait pas compte qu'il défendait justement ce dont il avait toujours douté. Au matin même de cette journée Yourii s'était déjà posé le problème de sa foi qu'il n'avait point résolu, et voilà qu'il le discutait maintenant avec assurance, comme si tout était pour lui parfaitement établi.

Schafrow l'écoutait avec vénération : Sanine souriait et Ivanov le regardait à demi tourné sur sa chaise. A chaque expression que Yourii croyait originale et précise, il disait, dédaigneusement :

— Ça aussi, c'est connu !

Yourii s'emporta.

— Eh bien, vous savez cela aussi, « c'est connu » !... Il n'y a rien de plus facile, quand on ne trouve rien à riposter, que de s'exclamer, que « c'est

connu » sans chercher plus loin. Mais si vous ne faites que répéter ces mêmes paroles, eh bien, j'aurai le droit de vous répondre que vous ne connaissez absolument rien.

Ivanov pâlit et ses yeux prirent une expression méchante :

— Ça se peut, dit-il avec une raillerie non dissimulée. Nous n'y connaissons rien, soit... ni les doutes tragiques, ni l'impossibilité de vivre sans Dieu, ni l'homme nu sur la terre nue...

Ivanov qui avait emphatiquement prononcé ces phrases, s'écria tout à coup d'une voix rauque et sévère :

— Inventez quelque chose de plus neuf !...

Youriï sentit dans ce persiflage une certaine vérité. Il se souvint, soudain, la masse de livres qu'il avait lus sur l'anarchie, le moralisme, l'individualisme, le surhomme, les transformations chrétiennes, et bien d'autres choses encore. Tout était connu, en effet, mais tout n'en restait pas moins comme par le passé, et Youriï y réfléchissait avec malaise. Cependant l'idée de céder et de se taire ne traversa même pas son esprit. Il se mit donc à parler avec rudesse, sentant lui-même qu'il cherchait plus à blesser Ivanov qu'à défendre sa pensée.

Ivanov se mit dans une colère terrible ; son visage devenait de plus en plus pâle, les yeux lui sortaient de la tête, et sa voix retentissait, grossière et sauvage.

Sanine intervint alors, l'air dépité et maussade.

— Laissez donc, messieurs... comment cela ne vous ennuie-t-il pas ?... Voyons, on peut ne pas haïr un homme parce qu'il pense d'une manière différente...

— Ce n'est pas la pensée qui m'énerve, mais l'hypocrisie, répliqua vivement Ivanov : Il veut nous persuader que son esprit est plus fin et plus profond que le nôtre, et non pas...

— De quel droit parlez-vous ainsi ?... Pourquoi, est-ce précisément qui désire moi plutôt que vous-même...

— Ecoutez ! s'écria Sanine d'une voix impérieuse : Si vous voulez vous battre, allez vous battre ailleurs... Nous ne sommes pas ici pour écouter votre querelle absurde.

Yourii et Ivanov se turent. Rouges et échauffés ils évitaient de se regarder. Pendant quelque temps le silence régna dans la pièce. Puis Pietre Ilitch chantonna doucement :

Peut-être que sur ces collines
On posera bientôt, le cercueil de Rouslan.

— Sois tranquille, on le posera en son temps ! grommela Ivanov.

— Soit, fit Pietre Ilitch docile. Il cessa de chanter et versa à Yourii un verre de vodka. Assez discuté ! marmotta-t-il ensuite. Vous feriez mieux de boire.

— Bah ! je me fiche de tout, se dit Yourii portant son verre à la bouche et le vidant d'un seul coup.

Et, chose bizarre, en cet instant il sentit le désir ardent qu'Ivanov remarquât son geste et en prît de l'estime pour lui. Et si Ivanov eût fait cela, Yourii aurait éprouvé pour lui de la sympathie et même de la tendresse ; mais Ivanov ne faisait aucune attention à lui... Alors Yourii se renfrogna subitement, et sentant la vodka se répandre dans

son corps, fut pris d'un tel dégoût que l'odeur du liquide qu'il venait de boire lui donnait des nausées.

— C'est un gaillard, Yourïï Nicolaïevitch, ma foi ! s'écria Schafrow, mais Yourïï eut honte d'être loué par Schafrow.

Maîtrisant à peine le dégoût physique que soulevait en lui la vodka, frissonnant de tout son corps, Yourïï tâtonna sur la table à la recherche des hors-d'œuvre qui se trouvaient là. Tout lui répugnait comme du poison.

— Oui, je me garderai bien d'appeler de tels hommes des hommes, dit Pietre Ilitch d'une voix basse et solennelle, au moment où Yourïï reprit sa lucidité.

— Vraiment, t'en garderas-tu ? bravo, petit oncle ! fit Ivanov malveillant. Et, bien qu'il n'eût pas entendu le commencement de la conversation Yourïï devina bien qu'il s'agissait de lui, et des hommes pareils à lui.

— Oui, je m'en garderai bien !... un homme doit être... un général ! déclara sentencieusement Pietre Ilitch.

— Ce n'est pas toujours possible... Et vous-même ?... répondit Yourïï sans regarder le vieux.

— Moi ?... Moi, je suis un général dans mon âme.

— Bravo ! clama Ivanov avec une telle fureur, qu'effrayé au son de sa voix un oiseau de nuit s'envola lourdement dans le soir obscur, avec un bruit de branches cassées.

— Peut-être ne l'êtes-vous que dans votre âme seulement ! fit remarquer Yourïï, tâchant de mettre dans ses paroles une ironie froide et tranquille. L'idée

que tous étaient contre lui, et qu'on voulait l'offenser sans cesse, emplissait son cœur d'amertume.

Pietre Ilitch lui lança, de travers, un regard solennel.

— Je fais ce que je peux, quoi !... Et ce n'est déjà pas si mal que de l'être seulement dans l'âme... Il y a des hommes vieux, savants et pauvres comme moi, qui sont des généraux dans leur âme... il y en a d'autres jeunes et forts, qui sont des généraux dans la vie... Chacun a son destin... Mais les hommes qui sanglotent lâchement tout le temps... et bien, je me garderai bien de les appeler des hommes.

Yourii prononça quelques paroles qui se perdirent au milieu des rires et du bruit des voix ; et cependant sa réplique lui sembla écrasante.

Il la répéta encore plus haut, mais on ne l'entendit pas davantage, l'offense lui faisait mal jusqu'aux larmes et il lui sembla que tous le méprisaient.

— Du reste, je suis complètement saoul, pensa-t-il tout à coup et en même temps il comprit qu'il était vraiment saoul et qu'il ne fallait plus boire.

La tête lui tournait, les lumières des lampes et de la lanterne dansaient devant ses yeux, le champ de sa vue s'était bizarrement rétréci. Et dans la pièce, la conversation était si bruyante qu'il ne pouvait rien comprendre.

— Tu dis un rêve ? demanda Pietre Ilitch avec gravité.

— Un rêve singulier, répondit Ivanov.

— Ils sont comme ça les rêves, affirma le chantre.

— Vois-tu... hier soir, avant de m'endormir j'avais pris un livre, pensant que la lecture allait net-

toyer mon cerveau trop chargé de toutes sortes d'idées. Un petit chapitre me tombe sous les yeux, un chapitre sur l'anathème, en quels temps, en quels lieux, et contre quelles personnes il était porté. Je vois que c'est une chose intelligente, touchante... Mais je lis, je lis, et cela devient de plus en plus terrible... J'arrive à l'endroit où il était dit contre qui et pour quel motif est prononcé l'anathème. Alors sans m'étonner, je vois que c'est moi qui serais frappé d'anathème. Puis, j'ai fumé une cigarette et me suis assoupi. Or avant de m'endormir il me semblait vaguement que depuis le commencement des siècles tous les hommes m'avaient toujours maudit... mais cela me laissait assez froid... J'étais bien tranquille. Je m'endormis... et pendant mon sommeil j'eus l'impression que mon œil droit n'était pas un œil, mais le pape Pie X, et mon œil gauche une espèce de patriarche universel, et que tous les deux se maudissaient réciproquement. Cette confusion étrange finit par m'éveiller...

— C'est tout ? demanda Sanine.

— Non... je me suis endormi de nouveau...

— Alors ?

— Eh bien, ma tranquillité m'avait quitté, il me semblait être dans une maison... Etait-ce la mienne, était-ce une maison étrangère ? je ne le savais pas. Je marchais d'un coin à l'autre dans une grande chambre... Tout près de moi se trouvait l'oncle Ilitch... Il me parlait, je l'écoutais, mais c'était comme si je ne le voyais pas...

« J'ai remarqué, me disait Pietre Ilitch, comment prie une cuisinière », et moi je songeai qu'elle devait prier à la cuisine, sur le poêle... Elle y vit,

elle y prie. « Nous ne pouvons l'imaginer nettement mais l'homme est simple de cœur, comprends-tu sim-imple... Quand elle prie pour tous, rien ne se fait ; mais quand elle dit mon nom, le vôtre, celui de Sanine alors... » Quand Pietre Ilitch en arriva là, je sentis que quelque chose d'extraordinaire allait se passer... « Enfin, ce n'est pas pour rien que depuis le jour de la création les gens simples ont toujours prié... » Et je me dis fort à propos, que Dieu lui-même était apparu à la cuisinière. Mais Pietre Ilitch disparaissait, pour réapparaître. « Elle eut une vision. » Je me sentais très bien, parce que quoique ce ne fût pas Dieu, il était tout de même agréable d'avoir presque deviné. « Une vision, rien qu'une vision... » Et le petit oncle disparut complètement. Je m'inquiétais, la vision ne m'émouvait pas, mais cela... Pour le recréer, il était nécessaire de détruire ce qui bouchait le coin de la pièce... Une simple souris ; elle rongeait et rongeait encore, d'un air réjoui... Je devins triste... la souris grignotait, rythmiquement, grignotait... Ici je me réveillai...

— Tu aurais mieux fait de ne pas te réveiller, observa Sanine.

— Je me le suis dit aussi, mais il était trop tard.

Malgré le ton badin d'Ivanov on voyait que son rêve l'avait impressionné. Il sourit et porta à sa bouche un verre de bière. Tous se taisaient ; des ténèbres semblaient ramper vers le balcon. Un sentiment d'ennui avait remplacé la gaieté, et ce songe incompréhensible et baroque, perçant la raillerie incrédule, versait dans les cœurs une angoisse imprécise...

— Oui, dit solennellement Pietre Ilitch, vous êtes tous malins comme des diables... mais il y a quelque chose, il y a... Vous ne le connaissez pas et il vous parle...

Etait-ce l'obscurité qui les entourait ou le mystère évoqué de la vie et de la mort, qui pesait sur les cerveaux troublés par la vodka ? Mais tous étaient comme dans l'attente d'un événement terrible et imprévu.

— Et si, réellement, il y avait quelque chose ? se demandait chacun.

Sanine se leva et sur son visage, toujours calme, on ne lisait que l'ennui. Il bâilla, et négligemment :

— Toujours des frayeurs et des frayeurs ! Vous voulez à tout prix, vous, avoir peur de quelque chose... Quand nous mourrons, nous verrons...

Il alluma lentement une cigarette et s'en alla vers la porte. Sur le balcon le bruit des discussions recommença. Autour des lampes, les papillons continuaient à voltiger et à mourir.

Sanine sortit dans la cour. La nuit bleue pénétra délicieusement son corps brûlant. La lune apparut derrière le bois, telle un œuf d'or suspendu, et sa lumière féerique glissait à peine sur la terre noire. Derrière le jardin, d'où venait une odeur de poires et de prunes, s'élevait le mur blanc d'un autre hôtel dont une fenêtre éclairée semblait regarder Sanine à travers les feuilles vertes.

Un bruit de pieds nus marchant sur l'herbe frappa tout à coup les oreilles de Sanine et quelques instants après la silhouette d'un gamin se dessina à ses yeux.

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda Sanine.

— Mademoiselle Karsavina, l'institutrice, répondit le gamin d'une voix grêle.

— Et pourquoi ? questionna Sanine, et le nom de Karsavina évoqua immédiatement l'image de la jeune fille, debout sur le rivage et baignée par la clarté du soleil.

— Je lui apporte une lettre, répondit le gamin.

— Ah! elle doit être dans l'autre hôtel, par là... Vas-y.

Et de nouveau les pieds nus du gamin claquèrent contre la terre comme les pattes d'une petite bête. L'enfant disparut dans la nuit si rapidement qu'il sembla s'être caché derrière un buisson.

Sanine le suivit lentement, aspirant avec force l'air épais comme du miel. Il s'approcha de la fenêtre éclairée de l'autre hôtel ; une raie de lumière, tombant en plein sur son visage calme et pensif, éclaira aussi les poires lourdes qui faisaient des taches dans le feuillage. Sanine se hissa sur la pointe des pieds, prit un fruit et le porta à sa bouche ; en même temps il jeta un regard rapide dans la croisée.

Il vit Karsavina en chemise de nuit et sur ses épaules rondes et satinées, des gemmes de lumière glissaient. Ses yeux étaient fixés par terre, ses paupières tremblaient, un sourire à la fois confus et joyeux entr'ouvrait sa bouche rouge. Ce sourire frappa Sanine ; il lui semblait tendre, et passionné, comme le sourire d'une jeune fille attendant un long baiser.

Il la regardait toujours sous l'empire d'un sentiment plus fort que sa volonté.

Karsavina se souvenait de la scène qui s'était

passée tout à l'heure entre elle et Yourii, et ce souvenir lui était à la fois délicieux et douloureux.

— Mon Dieu, se demandait-elle avec la sensation de pureté que doit éprouver une fleur à peine épanouie, suis-je vraiment si perverse ?

Mais l'émotion délicieuse qu'elle avait ressentie en s'offrant à Yourii lui revint à l'esprit pour la centième fois,

— Chéri ! chéri !... s'exclama-t-elle mentalement pâmée et rougissante de le désirer ; et Sanine vit de nouveeau le tremblement de ses paupières et le sourire de ses lèvres roses.

La jeune fille avait éloigné de sa mémoire la scène ridicule qui avait suivi son étreinte passionnée ; elle l'avait écartée par instinct, sentant que c'était là pour elle un motif de désenchantement.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda Karsavina levant la tête.

Sanine distingua nettement son cou tendre et blanc.

— J'apporte une lettre, s'écria le gamin derrière la porte.

Karsavina se leva et ouvrit. Le gamin, les jambes souillées de boue fraîche jusqu'aux genoux, pénétra dans la chambre en retirant précipitamment sa casquette.

— C'est mademoiselle qui m'envoie, dit-il.

« Zinotchka, écrivait Doubowa à Karsavina, rentre, si tu peux, dès ce soir. L'inspecteur scolaire est arrivé ; demain il sera chez nous. Il serait désagréable que tu ne sois pas là. »

— Qu'y a-t-il ? demanda la vieille tante.

— Nionta m'écrit de venir, l'inspecteur est arrivé, répondit Karsavina réfléchissant.

Le gamin se frottait les pieds l'un contre l'autre.

— Elle m'a dit de vous dire qu'il fallait venir sans faute.

— Iras-tu ? demanda la tante.

— Comment puis-je aller... seule... dans cette obscurité...

— La lune vient de se lever, répliqua le gamin, il fait très clair.

— Il faut aller, dit Karsavina, hésitante.

— Vas-y... autrement tu aurais encore des ennuis...

— Eh bien, j'irai, dit la jeune fille en secouant la tête résolument.

Elle s'habilla, mit son chapeau et s'approcha de sa tante.

— Au revoir, ma tante.

— Au revoir, ma petite. Que le Seigneur te garde.

— Et toi, viendras-tu avec moi? demanda Karsavina au gamin.

L'enfant prit un air confus et se mit de nouveau à frotter ses jambes.

— C'est que je suis avec maman; elle est là, chez les moines, dans la blanchisserie...

— Voyons, Gricha, je ne puis pas aller toute seule...

— Eh bien, allons-y, se décida tout à coup le gamin, en secouant sa tignasse.

Ils sortirent. La nuit enveloppa la jeune fille dans des voiles diaphanes.

— Quelle bonne odeur! fit-elle, mais se heurtant,

au même instant, contre Sanine, elle poussa un faible cri.

— C'est moi, fit-il en riant.

Karsavina lui tendit sa main tremblante.

— Comme tu es peureuse! fit le gamin indulgent.

La jeune fille riait.

— C'est qu'il fait si noir, s'excusa-t-elle.

— Où allez-vous?

— A la ville. On a envoyé me chercher.

— Et vous y allez seule?

— Non, le petit m'accompagne... C'est mon chevalier.

— Chevalier! répéta Gricha d'un air content, en frappant la terre de ses pieds nus.

— Et vous-même, que cherchez-vous ici? demanda la jeune fille.

— Ah! nous sommes ici pour boire.

— Qui ça vous?

— Schafrow, Svarogitch, Ivanov...

— Youriï Nikolaïevitch est avec vous? demanda Karsavina, en rougissant. Il lui était aussi agréable et pénible de prononcer tout haut le nom de l'homme qu'elle aimait que de regarder dans un précipice.

— Pourquoi?

— Parce que... Je l'ai rencontré, répondit-elle rougissant davantage. Eh bien, au revoir...

Sanine retint gentiment la main qu'elle lui tendait.

— Je vous passerai, moi, sur l'autre bord... Cela vous épargnera un long détour.

— Mais non, vous êtes trop bon, répondit la jeune fille avec une timidité inexplicable.

— Oui, qu'il vous passe en canot, parce que la digue est trop sale, fit d'une voix autoritaire Gricha, qui regardait ses jambes crottées.

— Alors soit... Et toi, retourne chez ta mère.

— Et tu n'auras pas peur d'aller seule à travers champs ? demanda Gricha avec assurance.

— Mais je l'accompagnerai jusqu'à la ville, fit remarquer Sanine.

— Et vos amis ?...

— Ils resteront ici jusqu'à l'aube ; ils m'ont déjà assez embêté !

— Vous êtes bien aimable, dit Karsavina. Va-t'en, Gricha.

— Adieu, mademoiselle.

Le gamin disparut de nouveau, comme s'il venait de se cacher derrière les arbustes. Sanine et Karsavina restèrent seuls.

— Donnez-moi votre bras, proposa Sanine. Sans cela, vous pourriez glisser sur la montagne.

Karsavina lui donna son bras, et sentit avec un trouble étrange les muscles durs de Sanine. Tout en se bousculant dans l'obscurité, percevant à chaque pas la tiédeur et la souplesse de leurs corps, ils descendirent, à travers le bois, vers la rivière. Le sentier était complètement sombre ; les ténèbres enveloppaient les arbres, les dérobant aux yeux des jeunes gens, si bien que le tout apparaissait comme une masse silencieuse, chaude et noire.

— Oh ! comme il fait noir !

— Cela ne fait rien, murmura doucement Sanine à l'oreille de Karsavina et sa voix tremblait un peu. J'aime mieux le bois la nuit... Pendant la nuit l'homme perd dans le bois son visage habituel et

devient plus mystérieux, plus hardi, plus attrayant... La terre s'éboula sous leurs pieds et ils faillirent tomber.

Et de marcher à travers les ténèbres, de sentir si près d'elle le corps souple et ferme de ce bel homme qui lui avait toujours plu, Karsavina se sentait agitée. Elle était devenue très rouge et sa main brûlante tremblait dans celle de Sanine. Elle riait souvent d'un rire bref et strident.

En bas il faisait plus clair, la lune se reflétait déjà dans la rivière. La fraîcheur de l'eau effleura leurs visages et le bois sembla reculer de plus en plus dans les ténèbres, comme s'il eût fui devant la rivière.

— Où est votre canot ?

— Le voilà.

Le canot se dessinait nettement sur la surface claire de l'eau. Pendant que Sanine était occupé à installer les rames, Karsavina balançant légèrement ses bras, passa du côté du gouvernail et prit place. La lune bleue et les reflets indécis de l'eau l'éclairaient mystérieusement. Sanine poussa le canot et s'y élança d'un seul bond. Le canot glissa sur le sable et s'avança au large, en plein clair de lune, laissant derrière lui des sillons peu profonds.

— Donnez, j'aime à ramer moi-même, fit Karsavina qui se sentait sous l'empire d'une force exigeante et singulière.

— Eh bien, allez-y, sourit Sanine, debout au milieu du canot.

De nouveau souple et légère, elle passa devant lui, en touchant à peine, du bout de ses doigts, sa main tendue. Cependant, Sanine la regardait d'en

bas ; la poitrine de la jeune fille avait presque effleuré son visage et ses narines s'étaient emplies de l'odeur enivrante de ce jeune corps de femme.

Ils glissaient le long de la rivière. Le ciel bleu, où la lune régnait se réflétait rêveusement dans l'eau et le canot semblait voguer à travers l'espace lucide. Karsavina se tenait toute droite, et bombant sa poitrine elle remuait faiblement les rames dont l'eau rejaillissait ; Sanine, assis au gouvernail, considérait longuement la poitrine de la jeune fille, où il eût si ardemment désiré poser sa tête brûlante, ses mains potelées qui auraient si bien entouré son cou, son corps plein de langueur et de jeunesse contre lequel on pouvait si follement se serrer.

La lune éclairait le visage blanc aux sourcils noirs et aux yeux brillants de Karsavina ; ses rayons glissaient sur sa chemisette blanche couvrant sa poitrine, et sur sa jupe à travers laquelle les genoux ronds se dessinaient vaguement. Et Sanine eut l'impression de flotter avec elle dans l'infini plus loin, toujours plus loin dans le royaume des contes, hors des lois humaines, raisonnables et étroites.

— Qu'il fait beau aujourd'hui ! prononça Karsavina, en regardant autour d'elle.

— Oui, il fait beau ! murmura Sanine tout bas.

Tout d'un coup elle se mit à rire.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de jeter mon chapeau dans la rivière et de défaire ma natte, dit-elle, obéissant à un élan inconscient.

— Eh bien, faites-le, dit Sanine, plus bas encore.

Mais elle se tut, subitement gênée.

Mille souvenirs confus, évoqués par la nuit, la chaleur et l'espace se levaient dans le cœur de la jeune

fille. Il lui semblait que Sanine ne pouvait pas savoir ce qui se passait en elle, et cela rendait ses sentiments plus riches et plus compliqués. Puis tout à coup elle éprouva un désir irrésistible de lui faire savoir qu'elle n'était pas toujours si calme et si modeste ; qu'elle pouvait aussi être tout à fait autre, impudente et provocante ; et ce désir la troubla tellement qu'une chaleur d'ivresse parcourut son corps.

— Vous connaissez Yourii Nikolaïevitch depuis longtemps ? demanda-t-elle d'une voix sonore, sentant un besoin invincible de glisser vers l'abîme.

— Non, répondit Sanine. Et pourquoi me le demandez-vous ?

— Oh, pour rien... N'est-ce pas que c'est un garçon brave et intelligent ?

Elle avait prononcé cette phrase d'une voix timide et enfantine comme si elle eût voulu obtenir quelque chose de la part d'une personne plus âgée qu'elle et qui avait le droit de la caresser ou de la punir.

Sanine la regarda avec un sourire.

— Oui...

Au son de sa voix Karsavina devina qu'il souriait et rougit jusqu'aux larmes.

— Non, vraiment... Il est si... Il paraît qu'il souffre beaucoup, prononça-t-elle difficilement.

— Sans doute... Oui, en vérité il est malheureux, acquiesça Sanine, le plaignez-vous ?

— Naturellement, répondit Karsavina, feignant la naïveté.

— Oui, c'est compréhensible... Seulement vous comprenez mal le mot « malheureux ». Vous pensez

qu'un homme moralement mécontent, et qui réfléchit avec épouvante sur chaque sujet, n'est pas tout simplement un homme pitoyable et malheureux, mais un homme extraordinaire et peut-être même un homme supérieur... Son irrésolution à tout propos vous semble un beau trait qui lui donne le droit de se croire meilleur que les autres et qui, surtout, lui donne droit non seulement à votre compassion, mais aussi à votre estime et à votre amour...

— Et comment en serait-il autrement ? demanda la jeune fille, cette fois, sincèrement naïve.

Jamais elle n'avait parlé aussi longtemps avec Sanine. Elle avait toujours entendu dire que c'était un original, et sentait en sa présence comme l'approche de quelque chose de nouveau, d'attrayant, de troublant.

Sanine éclata de rire.

— Il y eut une époque où l'homme vivait d'une vie étroite et bestiale, sans se rendre compte ni de ce qu'il faisait ni de ce qu'il sentait. Ensuite, vint la période de la vie consciente et son premier effet fut de pousser l'homme à évaluer ses sentiments, ses besoins et ses désirs ; c'est à ce degré-là que s'est arrêté Youriï Svarogitch. C'est le dernier des Mohicans, le dernier représentant d'une période d'évolution humaine qui disparaît pour l'éternité. Il a absorbé en lui toutes les énergies de son temps, il en est empoisonné jusqu'au fond de l'âme... Il n'a pas de vie proprement dite ; toute chose provoque dans son esprit une interminable dispute sur la question de savoir si ce qu'il fait est bon ou mauvais. Et il pousse cela jusqu'au ridicule... S'il se met en rapport avec un parti politique, il se demande s'il n'est

pas humiliant pour lui de se mettre au même rang que les autres, et alors il quitte ce parti, mais il souffre toujours, car il se demande si ce n'est pas aussi humiliant pour lui de se tenir à l'écart du mouvement universel !... Du reste, il y a beaucoup de gens pareils, on pourrait dire qu'ils forment la majorité... Yourii Svarogitch ne fait exception que par son intelligence qui est supérieure à celle des autres, et sa lutte intérieure n'est plus ridicule, mais prend parfois des proportions réellement tragiques... Les doutes d'un Novikow quelconque ne font que l'engraisser, ses souffrances ne lui font pas grand'chose, tandis que Svarogitch porte, vraiment, une catastrophe dans sa poitrine...

Sanine s'arrêta tout à coup. Sa voix élevée et les paroles qu'il venait de prononcer, avaient dispersé en lui l'enchantement de tout à l'heure et il le regrettait.

Il se tut, préférant regarder le visage blanc aux beaux sourcils noirs et le sein ferme de la jeune fille.

— Je ne comprends pas, commença Karsavina n'osant trop parler. Vous parlez de Yourii Nikolaïevitch comme s'il était responsable d'être tel qu'il est et non pas un autre... Si la vie ne satisfait pas un homme, c'est qu'il est au-dessus d'elle...

— L'homme ne peut pas être au-dessus de la vie, n'en étant lui-même qu'une parcelle, riposta Sanine. Il peut ne pas être satisfait de la vie, mais les causes de son mécontentement sont en lui-même et non pas en dehors de lui. L'homme se plaint de la vie surtout lorsqu'il n'ose pas prendre toutes les richesses qu'elle lui donne. Il y a des personnes qui, res-

tées toute leur existence enfermées, n'osent pas se délivrer de leur prison, tel un oiseau captif depuis de longues années qui n'ose plus s'envoler de sa cage, même si les portes lui sont ouvertes... L'homme est un ensemble harmonieux de corps et d'esprit et l'approche de la mort le trouble naturellement. Cependant nous violons trop souvent cette union par la manière difforme dont nous envisageons la vie.

Nous stigmatisons les désirs de notre corps par le mot « bestialité », et parce que nous avons honte de nos désirs, nous les revêtons de formes humiliantes, rétrécissant ainsi notre champ d'action... Ceux d'entre nous qui sont faibles par leur nature même, ne le remarquent pas et se traînent, enchaînés ; mais ceux qui sont faibles à cause de la manière fausse dont ils envisagent la vie, eh bien, ceux-là sont des martyrs ; la force refoulée en dedans d'eux veut sortir, leur corps proteste contre l'abstinence à laquelle ils le condamnent et les voilà voués à d'horribles souffrances. Ils mènent une vie incertaine et anxieuse, s'accrochent irrésolument à chaque nouvelle idée, se forgent un idéal moral et à la fin du compte ils ont peur de revivre, peur de vibrer.

— Oui, oui, s'écria Karsavina avec une force inattendue.

Une foule de pensées nouvelles s'élevait inopinément en elle. Elle regarda autour d'elle avec des yeux brillants et, tout ce qu'elle voyait et qu'elle sentait : la surface immobile de la rivière où la lune se reflétait, et le bois obscur, et l'air qu'elle respirait, tout cela semblait se répandre au-dedans d'elle,

la remplissant de désirs et de fougue, la soulevant presque dans un élan confus vers la force, vers le bonheur.

— Je rêve toujours au temps heureux, poursuivit Sanine, au temps où rien ne s'interposera entre l'homme et son bonheur ; où l'homme goûtera librement, sans crainte, de toutes les jouissances possibles...

— Mais que serait-ce? Le retour à la barbarie ?

— Non. L'époque où l'homme ne vivait que pour son ventre était barbare et grossière ; notre époque à nous, soumise à l'esprit n'est, elle, que faible et ridicule. Mais l'humanité n'a pas inutilement vécu ; elle a élaboré de nouvelles conditions de vie, où, s'il n'y a pas de place pour la bestialité, il n'y en a pas non plus pour l'ascétisme...

— Dites-moi... et l'amour... impose-t-il des devoirs ? demanda brusquement Karsavina.

— Non. Les obligations pénibles que l'amour impose à l'homme ont pour seule raison la jalousie qui est à son tour suscitée par l'esclavage. Toute servitude est cause de mal... Les hommes doivent jouir de l'amour sans crainte, sans limite, sans interdiction... Quand il en sera ainsi, les formes mêmes de l'amour s'élargiront pour susciter une chaîne infinie d'éventualités, de surprises, d'enchantements.

— Moi, je n'ai eu peur de rien ! pensa Karsavina avec orgueil. Et tout à coup elle regarda Sanine, comme si elle le voyait pour la première fois.

Assis au gouvernail, grand, fort, les yeux sombres, il était vraiment beau, avec ses larges épaules

immobiles. Karsavina le regardait fixement avec un intérêt passionné.

Elle pensait qu'elle avait devant elle tout un monde de sentiments et de forces inconnues, et un violent désir de le connaître s'empara subitement d'elle.

— Il est intéressant !

Cette pensée lui vint sournoisement. Elle se sourit à elle-même, agitée par un frisson nerveux.

Lui, sentant probablement l'éveil de cette curiosité féminine, respira plus vite, et avec plus de force.

Comme ils passaient dans un étroit chenal le le canot tourna lentement sur lui-même et les rames, accrochées dans les branches, tombèrent des mains impuissantes de la jeune fille.

— Je ne peux pas ramer... Ici. c'est difficile... dit-elle d'une voix brisée qui vibra longuement dans l'obscurité où bruissaient les ondes invisibles.

Sanine se leva et alla vers elle.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec un effroi inexplicable.

— Passez-les-moi... je...

La jeune fille se leva à son tour et voulut passer au gouvernail. Le canot se balançait tellement que Karsavina faillit tomber. Elle se raccrocha à Sanine, l'ayant fortement heurté de sa poitrine. Et en ce moment par un mouvement imperceptible si peu conscient qu'elle ne l'avait pas cru possible, elle prolongea leur contact, comme si elle eût voulu se serrer contre lui.

Il sentit à l'instant, en tout son être le charme féerique de cette proximité : et sa chair, à elle,

le comprit, perçut la violence de son désir et s'en enivra avant de bien se rendre compte des choses...

Une exclamation de surprise et de joie échappa à Sanine :

— Ah !

Et il la serra contre lui, dans une étreinte si passionnée, qu'elle se trouva soudain renversée en arrière. Elle eut un geste instinctif pour rattraper son chapeau qui tombait et ses cheveux, dont la natte défaite, flottait. Le canot oscilla plus fort ; sous lui, des vagues invisibles s'enfuyaient vers le rivage.

— Que faites-vous !... cria Karsavina d'une voix affaiblie... Laissez-moi... de grâce... Mais que faites-vous donc... chuchota-t-elle haletante après un moment de silence. Elle tâchait vainement de se dégager de ses bras d'acier. Mais Sanine écrasait sa poitrine souple contre la sienne et la serrait si ardemment qu'elle ne sentait plus rien... Puis, tout obstacle entre eux disparut. Autour d'eux, il y avait les ténèbres où traînait une odeur d'eau et de roseaux ; un froid bizarre et fiévreux régnait dans le silence. Karsavina sombra dans un abîme ; ses mains impuissantes tombèrent ; elle se trouva allongée au fond du canot ne voyant plus rien, n'ayant plus conscience. Elle s'abandonnait avec une douleur voluptueuse à l'âpre jouissance de subir la force et la volonté du mâle.

XXXVII

Mais bientôt après elle reprit conscience et vit les taches claires que la lune semait sur la surface noire de l'eau ; elle comprit qu'elle était presque couchée au fond du canot ; elle vit aussi le visage de Sanine dont les yeux brillaient, elle sentit qu'il l'étreignait et que son genou découvert touchait la rame.

Alors elle se mit à pleurer lentement, irrésistiblement sans pouvoir se dégager d'entre les bras de Sanine auquel elle restait docilement soumise.

Elle pleurait, sur quelque chose d'irrévocablement disparu ; elle pleurait par peur, et par pitié pour elle-même et par tendresse pour lui ; sa tristesse ne venait ni de son esprit ni de son cœur, mais du fond de son jeune corps nouvellement épanoui.

Le canot prit le large et glissa, à peine éclairé, sur l'eau sombre dont les vagues murmuraient doucement.

Sanine la prit dans ses bras et la fit s'asseoir sur ses genoux. Et Karsavina lui obéit, faible et décontenancée comme un enfant. Elle entendait ainsi

que dans un rêve sa voix douce qui la consolait. Il la tutoyait, et son accent était plein de tendresse, de force contenue et de reconnaissance.

— Il ne me reste plus qu'à me noyer, se disait-elle, écoutant ses paroles comme si elle répondait à une interrogation sévère : « Qu'as-tu fait, et que penses-tu faire désormais ? » lui demandait une voix.

— Que faire maintenant ? demanda-t-elle enfin à haute voix.

— Nous verrons, répondit Sanine.

Elle voulut se laisser glisser de ses genoux mais il l'attira de nouveau et elle lui obéit humblement. Il lui semblait bizarre de n'éprouver pour Sanine ni haine, ni dégoût.

Plus tard, chaque fois que Karsavina se souvint de cette nuit, elle lui apparut comme un rêve. Autour d'elle il faisait calme, silencieux, immobile ; la clarté de la lune tamisée par les cimes des arbres avait quelque chose de fantastique et d'irréel. Les ténèbres qui enveloppaient le bois et le rivage la regardaient comme des yeux noirs, sans fond. Elle n'avait ni la force ni la volonté de se rappeler qu'elle aimait un autre homme ; elle ne pouvait repousser la poitrine virile de Sanine. Et elle ne se défendit pas lorsqu'il recommença à l'embrasser ; elle s'abandonna à sa nouvelle étreinte les yeux fermés et comme en s'éloignant de plus en plus vers un autre monde, étrange, mais mystérieusement attrayant. Par moment, elle avait l'impression de ne rien voir et de ne rien entendre, mais elle *sentait*, et chaque violence faite à son corps docile, elle la percevait profondément avec une jouissance douloureuse, mêlée de curiosité.

Le désespoir caché lui chuchotait des pensées timides.

— A présent tout, tout m'est égal... se disait-elle ; mais son corps tressaillait à chaque contact de Sanine et une avidité secrète de savoir ce que cet homme si étranger et si proche, si fort et si ennemi, pourrait encore faire avec elle, la tenait en éveil.

Plus tard lorsque, l'ayant lâchée, il s'assit à côté d'elle et se mit à ramer, Karsavina les paupières à demi baissées, désirait sa mort, et frissonnait à chaque mouvement des bras de Sanine, régulièrement tendus et détendus au-dessus de sa poitrine.

Le canot aborda avec un grincement léger. Karsavina ouvrit les yeux.

Elle vit le champ, l'eau, le brouillard. La lune lui semblait terne comme un fantôme prêt à s'évanouir devant le jour. La brise fraîche de l'aube se faisait déjà sentir.

— Veux-tu que je t'accompagne, lui demanda tendrement Sanine.

— Non... j'irai toute seule... répondit machinalement Karsavina.

Sanine la souleva dans ses bras et la porta hors du canot. Cet effort lui procura une grande jouissance physique ; en ce moment il l'aimait, et éprouvait pour elle une tendresse reconnaissante. Après l'avoir serrée sur sa poitrine, il la déposa sur le sol, Karsavina chancela.

— Ma beauté ! s'exclama Sanine avec tant d'émotion que toute son âme sembla tendre vers elle dans un élan de passion, de tendresse et de pitié.

Elle sourit de fierté inavouée.

Sanine lui prit les mains et l'attirant vers lui :

— Embrasse-moi !

— Tout m'est égal, à présent... Et pourquoi m'est-il si proche et si cher !... Tout m'est égal... il vaut mieux ne plus penser...

Des phrases incohérentes passaient par la tête de Karsavina, pendant qu'elle l'embrassait longuement sur les lèvres.

— Eh bien, adieu, murmura-t-elle confusément, sans savoir ce qu'elle disait.

— Chérie... ne m'en veux pas... dit Sanine, avec un accent de douce prière.

Et pendant qu'elle traversait la digue, chancelante, et s'embarrassant dans sa robe, Sanine la suivit tristement des yeux ; et il eut pitié des souffrances inutiles qu'elle devrait subir et qu'il se sentait impuissant à écarter d'elle.

La jeune fille disparut bientôt dans le brouillard. Elle allait vers l'aube. Et quand il ne la vit plus, Sanine sauta brusquement dans le canot et fit bouillonner l'eau sous le choc puissant et triomphal des rames. Au large de la rivière, dans le brouillard blanc et mouvant du jour naissant, Sanine lâcha les rames et se dressa brusquement de toute sa hauteur pour pousser un grand cri de joie.

Et le bois et le brouillard semblèrent s'animer pour lui renvoyer le même cri.

XXXVIII

Comme si elle avait été assommée, Karsavina s'assoupit immédiatement. Elle s'éveilla de bonne heure après un court sommeil. Elle était malade et glacée, elle avait l'impression que sa détresse ne s'était pas endormie avec son corps, mais qu'elle avait veillé et veillerait toujours. Karsavina jeta autour d'elle un regard ahuri, désireux de saisir chaque détail afin de se rendre compte de ce qui avait changé depuis la veille.

Mais elle vit la lumière calme du matin, les icones, les fenêtres et le plancher, les meubles tels qu'elle les connaissait, et la tête blonde de Doubowa, profondément endormie. Tout était comme à l'ordinaire ; seule, sa pauvre robe chiffonnée et jetée sur une chaise lui parlait de l'aventure.

Une pâleur mortelle couvrit son visage où les sourcils noirs se dessinèrent nettement.

Tout ce qui lui était arrivé, elle le revivait avec une précision maladive ; mais ce qu'elle voyait surtout, c'était son retour à la maison le matin ; la traversée des rues désertes et silencieuses du faubourg. Le soleil s'élevant au-dessus des toits et des clôtures, grises sous la rosée qui les couvrait, brillait

d'un éclat vif, comme toujours. Les fenêtres closes semblaient la regarder, malveillantes ; elle croyait que les rares passants qu'elle rencontrait se retournaient pour la suivre des yeux. Et elle marchait sous le soleil matinal, s'embarrassant dans sa longue jupe, tenant mollement dans sa main inerte un réticule de peluche verte. Elle marchait le long des clôtures, à pas inégaux et chancelants, ainsi qu'une criminelle. Elle était tellement anéantie que si toute la race humaine se fût, à ce moment, répandue sur son chemin avec des bouches ouvertes et des regards haineux, l'accompagnant des rires et des clameurs cinglantes comme des coups de fouet, elle serait restée indifférente et n'aurait pas cessé de marcher du même pas chancelant et inégal, avec l'esprit égaré.

Déjà pendant qu'elle cheminait à travers les champs, lorsque s'était éteint le bruit des rames frappant l'eau, Karsavina s'était rendu compte du terrible fardeau qui pèserait désormais sur ses faibles épaules de femme, et sa détresse avait été sans bornes.

La nuit passée prenait dans sa mémoire l'aspect d'une nuit d'enivrement. Quelque chose d'extraordinaire de puissant et d'inconnu était survenu ; mais voilà que maintenant elle ne pouvait pas comprendre comment tout s'était passé, comment elle s'était oubliée à ce point, elle qui aimait un autre homme.

Le cœur serré par un malaise atroce Karsavina se glissa hors de sa couverture et s'habilla sans bruit, et son corps devenait d'une froideur cadavérique dès que Doubowa remuait dans son lit.

Puis, elle s'assit à la fenêtre et fixa de ses yeux immobiles les arbres verts et jaunes du jardin que baignait le soleil matinal.

Les pensées tourbillonnaient dans sa tête comme une fumée noire emportée par le vent ; son âme était lourde de détresse et de désespoir.

Là où se mouvaient autrefois des images claires, pleines d'une vie riche et forte, s'enchevêtraient maintenant des images monstrueuses. L'idée du suicide surgissait dans son esprit tourmenté ; son cœur se serrait à la pensée que l'amour pur et caressant qu'elle portait à Yourii était à présent irrémédiablement détruit. Des visages d'hommes connus et inconnus grimaçaient devant elle parmi une buée sombre.

Tantôt l'idée lui venait de se jeter au cou de Yourii, de s'agenouiller devant lui, de lui donner sa vie en pleurant, puis de s'en aller pour toujours ; tantôt la possibilité seule d'une entrevue avec lui l'épouvantait. Alors elle souhaitait de mourir à l'instant même, sans bouger. Par moments, la pensée qu'elle pourrait tout réparer traversait son âme comme un baume ; mais bientôt après, elle se souvenait du corps ardent de l'homme qu'elle venait de serrer dans ses bras, et écrasée par l'inexorable force du passé, Karsavina, la poitrine appuyée contre le rebord de la croisée, sentait mourir sa volonté.

Tout à coup elle entendit le mouvement et le cri étonné de Doubowa qui se réveillait.

— Tiens, tu t'es déjà levée ?... Voilà qui est stupéfiant.

Le matin, au moment où Karsavina venait de

rentrer, Doubowa à moitié endormie lui avait seulement demandé :

— Pourquoi es-tu dans un tel désordre ? et elle s'était rendormie. Maintenant elle pressentait quelque chose d'inaccoutumé et les pieds nus, en chemise de nuit elle s'approcha de son amie :

— Qu'as-tu donc ? Serais-tu indisposée ? demanda-t-elle d'une voix soucieuse de sœur aînée.

Karsavina se courba ainsi que sous un coup ; mais se ressaisissant elle répondit d'une voix gaie, tandis qu'un sourire flottait sur ses lèvres roses :

— Je me sens très bien ; seulement je n'ai guère dormi.

Le premier mensonge était prononcé qui écartait à jamais la jeune fille innocente et pure qu'elle avait été. Un autre être se réveillait maintenant en elle, un être faux et menteur. Pendant que Doubowa faisait sa toilette, Karsavina la regardait à la dérobée ; son amie lui semblait maintenant pure et claire, et elle-même laide comme un reptile écrasé. Et cette impression lui était pénible au point que la partie même de la chambre où se mouvait Doubowa lui paraissait éclairée par le soleil, tandis qu'elle-même se croyait plongée dans l'ombre. Karsavina se souvint en même temps comme elle se croyait auparavant plus belle et plus pure que son amie ; et l'angoisse la faisait pleurer intérieurement des larmes brûlantes comme des gouttes de sang.

Mais tout cela ne l'empêchait pas de paraître calme et même joyeuse. Elle s'habilla à son tour, d'une jolie robe bleue, se coiffa de son chapeau, et l'ombrelle à la main se dirigea vers l'école,

ayant repris sa démarche habituelle. Elle y resta jusqu'à l'heure du déjeuner, puis revint à la maison.

Chemin faisant elle rencontra Lyda Sanina.

Et toutes les deux jeunes, belles et gracieuses elles s'arrêtèrent un moment pour causer, souriantes, éclairées par les rayons du soleil. Mais une hostilité douloureuse soulevait la poitrine de Lyda, contre cette jeune fille heureuse et insouciante, tandis que Karsavina enviait à son tour le bonheur que devait ressentir Lyda de se savoir si belle, si libre et si joyeuse.

Toutes les deux croyaient leur sort injuste.

— Je suis mieux qu'elle et cependant elle est si heureuse et je suis si malheureuse ! pensait chacune de son côté.

Après le déjeuner, Karsavina prit un livre, s'assit près de la fenêtre et regarda, indifférente et immobile, la lumière des derniers jours d'été qui inondait le jardin. Sa crise aiguë venait de s'apaiser ; elle était tombée dans une lassitude indifférente et maladive.

— Eh bien, soit... je mourrai... C'est tout ce qui me reste à faire... se répétait-elle avec apathie.

Elle vit Sanine avant qu'il ne la remarquât.

Il traversait le jardin, grand et calme, écartant de la main les branches que son geste semblait saluer. Karsavina tressaillit, se recula et serrant le livre contre la poitrine, regarda avec des yeux farouches Sanine qui s'approchait lentement de la croisée.

— Bonjour, fit-il en lui tendant la main, et avant qu'elle eût le temps de prendre une résolution

Sanine répéta d'une voix caressante : Bonjour, vous dis-je...

Sa voix empêcha Karsavina de crier, de se lever et de partir, comme elle eût voulu le faire ; elle répondit tout bas, perdant toute volonté :

— Bonjour...

Elle le savait fort, capable de faire d'elle tout ce qu'il voudrait.

Sanine dit en s'accoudant à la fenêtre.

— Voulez-vous venir un moment dans le jardin ?... J'ai à vous parler.

Karsavina possédée par une force étrangère, ne savait que faire :

— Je vous attendrai par là ! dit encore Sanine.

Elle approuva seulement de la tête; elle avait honte de lui répondre quoi que ce fût.

Sanine s'éloigna sans se presser. Karsavina eut peur de le regarder ; pendant quelques secondes elle resta immobile, les mains jointes ; puis sortit, effarée, retroussant même sa robe pour mieux marcher.

Le soleil se glissant parmi les feuilles jaunes des arbres, éclairait royalement le jardin pareil à une nappe dorée. Karsavina vit de loin Sanine, debout au milieu du sentier. Il lui souriait, et son sourire la troubla ; il lui semblait que sa robe ne la cachait plus de lui et qu'il voyait son corps dévêtu. Cette sensation l'épouvanta. Elle s'avança vivement et s'arrêta tout près de lui, ayant peur qu'il ne la vît de la tête aux pieds.

Sanine lui prit ses mains et s'installant sur un tronc de vieux pommier, l'attira sur ses genoux.

Il la voyait de côté, et admirait son profil fin,

son épaule ronde, son sein ferme et tendu. Une vénération exaltée pour sa beauté le soulevait ; puis, comme s'il s'inclinait devant elle, il se pencha et embrassa doucement un pan de sa robe, à travers laquelle brillait la chair fraîche. Karsavina frissonna mais n'eut pas la présence d'esprit de reculer. Sa force et sa hardiesse triomphaient aisément d'elle ; mais elle le vainquait par sa tendresse et sa beauté ; et tous deux se craignaient. Sanine eût voulu lui dire des paroles douces et rassurantes, mais craignant qu'au premier son de sa voix elle ne se sauvât, il se taisait. Elle attendait en silence, la respiration haletante.

— Que me veut-il ?... Que fera-t-il ?... se demandait-elle, pâmée de peur et de honte... Veut-il encore... Non, non... je m'échapperais, je fuirais !

— Zinotchka, dit enfin Sanine, et l'inflexion de sa voix était maladroite et tendre.

Karsavina leva rapidement son regard sur son visage et rencontra les yeux brûlants de Sanine qui la considéraient avec effroi. Et elle sentit instinctivement que c'était lui qui avait peur d'elle maintenant ; ce sentiment la rassura et elle n'éprouva plus de honte à rester assise sur ses genoux.

Sanine poursuivit :

— Je ne sais pas si j'ai bien fait de venir vous voir ; peut-être me croyez-vous trop coupable envers vous... Mais je ne pouvais pas ne pas venir... c'eût été vous outrager... Je désire que vous me compreniez... et que vous n'éprouviez pour moi ni haine ni dégoût... Car enfin... que pouvais-je faire ?... comment résister ?... Un moment j'ai senti que tout disparaissait entre nous et que si je laissais échap-

per cet instant de ma vie, il ne reviendrait plus, jamais... Vous auriez passé à côté de moi et j'eusse été privé à jamais de cette jouissance... de cet immense bonheur... Vous êtes si belle et si jeune...

Karsavina gardait le silence. Son oreille transparente, à demi recouverte par ses cheveux, était rose et ses paupières tremblaient.

Et lentement, sur le même ton doux et tremblant, Sanine lui parla, avec des paroles hésitantes, du grand bonheur qu'elle lui avait donné, et de cette nuit qui resterait dans sa vie comme un conte enchanté. Et il était très évident qu'il souffrait de ne pas pouvoir faire disparaître son chagrin et lui faire comprendre combien elle devait être joyeuse de lui avoir tant embelli la vie.

— Vous souffrez maintenant, mais hier... quel bonheur, disait-il... Et les souffrances existent seulement parce que l'homme a fixé un prix à son propre bonheur... Car si nous vivions autrement cette nuit resterait dans notre mémoire comme une des plus précieuses émotions de la vie...

— Si nous vivions autrement... dit Karsavina machinalement; et malgré elle, elle sourit.

Elle crut que tout à coup le soleil brillait plus fort; que les oiseaux chantaient plus allégrement; que son âme se réveillait claire et forte de son engourdissement... Mais cette sensation disparut bientôt devant les images sombres de l'avenir.

Et Karsavina se représenta tout à coup sa vie future, sa pauvre vie flétrie, déshonorée, infâme. Elle vit dans le lointain des visages grimaçants et railleurs, et son âme devint lourde, haineuse.

— Allez-vous-en et laissez-moi! dit-elle d'une

voix rude ; elle pâlissait, serrant les dents ; et comme pour se venger de lui avoir souri tout à l'heure elle repoussa Sanine et se leva.

Sanine se désolait. Nulle parole ne pourrait la consoler, rien ne pourrait empêcher ses souffrances et sa misère futures. Il comprenait sa colère et lui donnait raison ; mais il eût tout fait pour lui épargner les douleurs et la honte qui pesaient sur elle, et qui n'avaient d'autre cause que le bonheur que sa beauté et sa grâce avaient accordé à un homme.

Un instant il eut l'intention de lui proposer son nom et son aide, mais il se ravisa ; ce n'était pas ce qu'il fallait, c'était trop mesquin.

— Eh bien, que la vie aille son train ! se dit Sanine.

Elle était à quelques pas, debout, les mains tombées, le front couronné de ses admirables cheveux, réfléchissant à quelque chose. Un pli profond barrait son front.

— Je sais, lui dit Sanine, que vous aimez Yourii Svarogitch... Peut-être est-ce ce qui vous fait tant souffrir.

— Je n'aime personne, murmura Karsavina angoissée, et en se tordant douloureusement les mains.

Son visage était bas et contracté ainsi que sous l'empire d'une souffrance physique, et la conscience de sa faute, revenue en la présence de celui qui en était la cause, l'exaspérait. Un chaos de pensées confuses régnait dans son esprit.

— Comment faire !... se disait-elle. J'aime Yourii, je l'aime tant que son souvenir me brise le cœur... L'idée que, désormais, je ne serai plus digne de lui

m'épouvante autant que la mort... et cependant.

Sanine était maintenant pour elle un souvenir de force déchaînée, de jouissance terrible où la douleur se mêlait au désir d'une intimité prochaine et profonde ; par moments elle éprouvait aussi un autre désir, celui d'être tourmentée sans répit, jusqu'à l'anéantissement. Mais une tendresse soudaine l'adoucit.

— C'est de ma faute, se dit-elle, je suis une créature vicieuse, mauvaise !

Elle avait envie de pleurer, de se repentir, de cingler à coups de fouet ce beau corps blanc qui s'était montré plus fort que son esprit, que son amour, plus fort que tout.

Une seconde elle eut l'impression que cette douleur la tuerait, mais elle revint à elle n'éprouvant plus qu'un morne désespoir.

Et quand Sanine la supplia :

— Ne me gardez pas rancune... Vous êtes toujours aussi belle qu'auparavant et le même bonheur que vous m'avez donné, vous le donnerez aussi à l'homme aimé... peut-être plus encore... Quant à moi, je vous souhaite toutes les félicités... et vous serez toujours dans mon souvenir telle que vous m'apparûtes hier soir.. Adieu... Et si un jour vous avez besoin de mon aide, appelez-moi... Je vous donnerais jusqu'à ma vie, si je le pouvais !

Karsavina leva vers lui ses grands yeux et un vague regret remua dans son cœur.

— Bah ! tout se passera bien, se dit-elle soudain, et la vie lui apparut moins horrible. Pendant une minute ils se regardèrent droit dans les yeux ; et du fond de leurs cœurs montait une douceur. Un

secret restait enseveli dans leurs âmes, un secret que nul ne connaîtrait jamais et qui demeurerait à jamais lumineux.

— Eh bien, adieu... dit Karsavina d'une voix basse et virginale.

Une joie intense éclaira le visage de Sanine. Elle lui tendit la main, mais il se fit qu'ils s'embrassèrent simplement et chaleureusement comme un frère et une sœur.

Karsavina accompagna Sanine jusqu'à la porte, et le regarda tristement partir. Elle s'en revint dans le jardin et s'étant couchée dans l'herbe, joignit les mains derrière la nuque.

L'herbe un peu fanée mais aromatique murmurait autour d'elle. Karsavina fermant les yeux s'engourdit sans pensées. Un travail obscur s'opérait dans son cœur, la ramenant à la vie heureuse et magnifique que l'avenir lui promettait.

Le souvenir de Yourii apparaissait parfois, épouvantable et noir ; mais Karsavina le refoulait précipitamment au fond de son esprit, se disant :

— Il ne faut pas y penser. Il ne faut plus penser à rien...

Et elle s'engourdit de nouveau dans une attente vague.

XXXIX

Ce jour-là Yourii se leva tard, mal disposé, un mauvais goût dans la bouche, une douleur lancinante aux tempes. Tout d'abord il ne put se rappeler que des cris et des bruits de verres, la lumière blafarde des lampes qu'effaçait la clarté diaphane du matin. Puis, il se souvint encore que Schafrow et Pietre Ilitch avaient regagné leurs chambres en chancelant et que lui et Ivanov — ce dernier pâle mais solide comme toujours — étaient restés longtemps encore sur le balcon, sans faire aucune attention au lever de soleil radieux, ni au ciel bleu, ni aux prairies et à la rivière, brillant à leurs pieds, dorée par le soleil.

Ils discutaient. Ivanov démontrait triomphalement à Yourii que les hommes tels que lui, qui ne savent pas vivre n'osant rien prendre à la vie, feraient mieux de mourir sans trace. Ivanov ne cessait de répéter méchamment la phrase de Pietre Ilitch : « De tels homm es je me garderai bien de les appeler des hommes » ; et il riait d'un rire farouche. Yourii ne s'offensait plus de ces paroles et il répondait seulement que les hommes tels que lui avaient une vie raffinée et complexe à cause de la

profondeur de leurs émotions et que, du reste, Ivanov avait raison de lui dire que le meilleur, pour eux, était de disparaître. Puis il devint insupportablement triste, eut envie de pleurer et de se confesser. Il se souvint avec honte qu'il avait été sur le point de conter à Ivanov la scène qui s'était déroulée avec Karsavina, mais Ivanov était si ému qu'il ne devait plus se rappeler de son attitude, et Yourii souhaitait maintenant de toute son âme que cela fût vraiment ainsi.

Finalement Ivanov sortit dans la cour en hurlant et tout s'embrouilla autour de Yourii : l'ivresse le dominait, il ne voyait plus qu'une nappe sale sur laquelle traînaient des bouts de radis et des verres avec des restes de bière. Ensuite, la tête penchée sur la poitrine, il s'assoupit, navré d'être abandonné par tout le monde.

Ivanov revint, et avec lui Sanine. Sanine était gai, bruyant, tout à fait dégrisé. Il regardait Yourii d'un air étrange, tantôt amical, tantôt railleur. Yourii se souvint encore d'un canot glissant dans l'eau à travers un brouillard laiteux et s'arrêtant sur le sable inondé de soleil... Et c'était tout... Il avait la tête lourde et des nausées lui soulevait le cœur.

— Le diable sait comme c'était dégoûtant ! se dit-il. Il ne me manquait plus que de me saouler.

Et secouant avec dégoût tous ces souvenirs, ainsi qu'on secoue la boue collée sur les chaussures, Yourii réfléchit sur ce qui s'était passé dans le bois.

Tout d'abord il perçut l'obscurité mystérieuse des grands arbres noirs, les rayons pâles de la lune, le corps blanc un peu frais de la jeune fille, qui res-

tait à côté de lui, les yeux fermés, l'odeur de son corps qui l'excitait jusqu'à la rage.

A ce souvenir des frissons de volupté le parcoururent, mais une minute après, l'effroi serra son cœur, car il se rappela, dans tous ses détails, l'abominable scène où il avait tâché de renverser la jeune fille sur l'herbe. Elle se débattait, le bousculait, essayait de se dégager mais lui, bien que se disant que ce qu'il faisait là était répugnant, et qu'il ne voulait, ne pouvait pas, continuait à lui faire violence...

Youriï frémit de honte et ses nerfs sentirent même la lumière du jour. Il désirait se plonger dans les ténèbres, rentrer sous terre afin de ne plus voir la clarté du jour qui lui rappelait tant de détails odieux. Mais un instant après, il se persuadait qu'il avait bien fait de mettre un frein au puissant élan de sa passion et ne se reprochait plus que le fait de s'être oublié pendant un court moment.

Avec un effort violent, presque physique, comme s'il venait de vaincre un homme beaucoup plus fort que lui, Youriï analysa son sentiment et trouva qu'il avait agi comme il fallait agir.

— C'eût été lâche de profiter de sa faiblesse.

Mais une nouvelle question encore plus tourmentante surgit devant lui.

— Et après?... Et dans un chaos de pensées et de désirs contradictoires, une seule réponse se cristallisa :

— Il faut rompre avec elle... La posséder, jouir de son corps et la lâcher ensuite, je n'en suis pas capable, je suis trop honnête homme pour le faire... Et je prends trop à cœur les souffrances d'autrui

pour en causer moi-même... Alors, quoi ?... l'épouser ?...

Ce mot était la banalité même. Comment, lui Yourii, avec sa complexion si originale, lui, nourrit de tant de grandes pensées et de subtiles souffrances, se créerait un bonheur bourgeois, aurait soin d'une femme, d'enfants, d'un ménage ?... Allons donc !... Il rougit à cette idée comme sous une injure grave.

— Alors la repousser et partir ?

L'image de la jeune femme devant lui, surgit. Se représentant son existence sans elle il se sentit au cœur une si vive blessure et autour de lui un tel vide que tout son corps sembla s'affaisser. Et il s'exclama mentalement, dans un éclat de douleur rageuse :

— Mais je l'aime !... Comment pourrais-je briser mon propre bonheur ?... C'est monstrueux !... absurde !... Alors, que faire ?... Me marier ?... De nouveau cette pensée suffit à le remplir de honte. Et, pour échapper à ses pensées, il se mit à lire une imitation de l'Ecclésiaste qu'il avait écrite lui-même quelques jours auparavant :

« Il n'y a dans ce monde ni bien ni mal.

« Les uns disent : Le bien est ce qui est naturel à l'homme et l'homme a raison dans ses désirs.

« Mais ce n'est pas la vérité, car tout nous est naturel ; rien ne naît de l'obscurité ni du vide, tout a la même source.

« D'autres affirment : Le bien nous vient de Dieu. Mais c'est encore faux, car si Dieu existe, tout vient de lui, même le blasphème.

« D'autres encore : Le bien est ce qui fait du

bien aux hommes. Comment l'expliquer? Ce qui est agréable aux uns, est désagréable aux autres : l'esclave veut sa liberté, le maître la servitude de son esclave; le riche veut la conservation de ses biens, le pauvre la ruine du riche ; l'oppressé veut vaincre, l'oppresseur veut la soumission de l'oppressé ; celui qui est haï veut être aimé, le vivant veut ne pas mourir, celui qui vient au monde veut que les autres meurent pour lui céder leur place sous le soleil; l'homme veut la perte des bêtes, les bêtes ne veulent pas périr... Et cela dure depuis le commencement des siècles et durera jusqu'à la fin des siècles, et personne n'a droit au bien, au détriment de ses semblables...

« Les hommes ont l'habitude de se dire qu'il vaut mieux faire le bien et s'aimer entre eux, que d'engendrer le mal et la haine. Mais cela est faux : car s'il existe pour eux une récompense il vaut mieux, certes, faire le bien et se sacrifier pour leurs semblables... mais s'il n'y a pas de récompense, il est préférable pour l'homme de prendre sa part de bonheur sous le soleil ?...

« Et voici encore un exemple de l'hypocrisie humaine : On dit d'un homme qui ruine sa vie pour les autres : ton esprit te survivra car il sera conservé dans les œuvres des hommes comme une semence éternelle... Mais cela est faux, car on sait que dans le courant des siècles l'esprit créateur va de pair avec l'esprit destructeur et nous ignorons ce qui restera après nous.

« Et encore : Les hommes se préoccupent de la manière dont on vivra après eux et ils trouvent bon que les enfants recueillent les fruits de leurs tra-

vaux. Mais nous ne savons pas ce qui sera après nous, et nous ne pouvons pas nous imaginer la multitude des êtres qui passeront sur nos traces. Nous ne pouvons ni les aimer, ni les haïr, comme nous ne pouvons aimer ni haïr ceux qui étaient avant nous. Entre les temps les liens sont rompus.

« On dit : Rendons les hommes égaux devant la source des joies et des souffrances et donnons-en à tous la même ration. Mais l'homme ne peut pas recevoir des joies et des peines, des maux et des jouissances au-dessus de ses forces et comme les cœurs des hommes sont différents, leurs rations le sont aussi ; ils ne sont donc point égaux et leurs cœurs pourront jamais battre à l'unisson.

« L'orgueil nous fait dire : Les grands et les petits.

« Mais chaque homme est une aurore et un couchant, un sommet et un abîme, un atome et un univers.

« On dit : L'esprit humain est vaste ! Mais c'est une fiction, car notre vue est limitée et l'homme ne voit ni la folie ni la raison dans l'univers infini.

« Que sait l'homme ?

« Adam savait qu'il devait manger, boire, se vêtir et conserver sa semence pour la race future ; et nous savons la même chose et de même nous conservons notre semence pour la race future. Mais Adam ne savait pas comment tromper son épouvante, ni conjurer la mort, et nous ne le savons pas davantage. On a créé les sciences, mais on a pas su concevoir du bonheur.

« L'homme dans tous ses vêtements, depuis ses chaussures jusqu'à sa couronne, n'a qu'un seul

but : celui d'épargner à son corps les douleurs et la mort. Mais Caïn n'a-t-il pas fait tomber Abel d'un seul coup de bâton, et l'homme le plus inculte ne peut-il pas anéantir l'homme le plus instruit ? Mathusalem n'a-t-il pas vécu plus longtemps que le reste des hommes ?... et cependant il est mort. Et Job, malgré sa résignation, ne fut-il pas rongé par le chagrin ?... Est-ce que tous les hommes les plus heureux, de même que les plus malheureux ne finissent pas par mourir comme leurs ancêtres ?... Et cela était autrefois et est encore aujourd'hui, où des hommes se proclament dieux de la science, se vantent et s'enorgueillissent !

« De même, ils seront dévorés par les vers. »

Un frisson parcourut le dos de Youriï et la vision des vers blancs, fourmillant à travers toutes les couches de la terre, le troubla. Cependant, ce qu'il avait écouté lui semblait extrêmement important.

— Mais tout cela est vrai ! et dans son âme l'orgueil se mêla d'angoisse.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda dans le jardin, dont les sentiers étaient déjà dorés de feuilles mortes ; d'autres feuilles jaunes se détachant lentement des branches, tournoyaient dans l'air calme pour tomber sans bruit, sur le sol. Les couleurs jaunâtres de la mort, étaient partout ; toutes les feuilles mouraient et mouraient aussi des millions d'insectes qui ne vivaient que de lumière et de chaleur.

Youriï ne put comprendre ce calme et la mort sereine de l'été emplit son âme d'une inexplicable colère.

— Voilà... il crève et rayonne encore comme si on venait de lui offrir une friandise! pensa-t-il, en tâchant de trouver des paroles grossières pour exprimer sa colère.

Et derrière la fenêtre, s'étendait le jardin doré par le soleil; plus loin la rivière reflétait le beau ciel automnal vert et bleu; plus loin s'étendaient les champs; et plus loin encore au delà des champs brillait une autre rivière, reflétant dans ses eaux pures le bois, dont les arbres semblaient renversés, les rivages, le sentier calme, sur lequel quelqu'un marchait doucement.

XL

Le vieux chantre, le viel ivrogne, Pietre Ilitch chemine solitaire...

L'automne est venu, et la campagne a le silence et l'abandon d'un petit cimetière où l'on aurait couché les joies mortes ; l'automne est venu avec sa grâce et sa beauté pénétrantes. Des dentelles aux fins réseaux parent les arbres, et au-dessous d'elles le houblon suspend ses rouges guirlandes.

A travers la découpure d'or des feuillages plus clairsemés à présent, les petites maisons du village, semblables à des jouets d'enfants, regardent vers la plaine. Sur les plates-bandes dénudées, les asters rouges méditent solitaires, en hochant avec froideur leurs belles petites têtes ; les balcons et les bancs verts semblent avoir gardé encore les traces de la vie bruyante et joyeuse, qui vient de finir, et il semble que cette vie soit étrange, faite seulement de bonheur, de rêve et de gaieté. Parfois comme un oiseau que ses frères migrateurs ont délaissé, il passe dans une allée déserte une femme dont le visage est triste, pensif et voilé de mystère, et qui paraît extraordinairement belle.

Les portes et les fenêtres se sont fermées sur le silence.

Pietre Ilitch marche lentement dans les sentiers en soulevant au bout de sa canne les feuilles mortes qui couvrent la terre.

Il ne vient jamais dans ces endroits tant qu'ils sont peuplés et bruyants. Peut-être que les hommes avec leurs rires et leurs frais visages lui font inconsciemment sentir sa vieillesse, son indigence et sa laideur ; puis ils l'empêchent d'écouter en paix ce que lui seul peut entendre.

Il longe les chalets, s'assoit sur un banc abandonné et longuement regarde devant lui, jusqu'à ce que le ciel d'automne commence à s'obscurcir. Et peut-être sent-il passer le souffle de l'éternité sur ce lieu de la fragile joie humaine.

Puis il descend vers la rivière, et sous les chênes verts et jaunes, devenus graves, il contemple le cristal de l'eau, il se couche sur l'herbe sèche et reste ainsi des heures entières la tête appuyée sur la terre, épiant ses bruits assourdis, et respirant son haleine moite.

Les lieux les plus sauvages et les plus inaccessibles le connaissent ; il gagne les endroits où la vallée est si étroite que la montagne semble vouloir étreindre et écraser la rivière, mais en vain : la rivière y défie la montagne et frissonne toute, d'un rire d'azur et d'argent ; et la montagne se renfrogne, et les arbres bruissent avec hostilité.

Dans ces parages il arrive que des chênes géants, roulant du haut des pentes escarpées, se précipitent dans l'onde avec fracas. Mais leurs branches se brisent, s'éparpillent et disparaissent dans les courants d'eau profonde et vive.

Mille petites rides frisent la surface claire du

fleuve ; le bleu du ciel et les verdures de la terre s'y mirent tour à tour. On dirait qu'une main active et mystérieuse s'amuse à y tracer des signes illisibles, à les effacer, puis à les écrire encore pour les effacer de nouveau. Personne ne saura jamais lire cette écriture divine, mais elle pénètre Pietre Ilitch jusqu'au fond de son âme. Il y est attentif et fervent des heures entières et elle lui assure cette sérénité et cette paix qui sied au soir de la vie humaine. Les arbres, la rivière, les champs, le ciel et la terre l'emplissent d'une émotion profonde que sa vie indigente et ivre ne lui a jamais accordée. Et pendant ces promenades, l'attitude du vieux chantre est solennelle et méditative.

Lorsqu'il retourne sur ses pas et qu'il croise quelqu'une de ses rares connaissances, il se met à lui conter gravement quelque chose où il s'efforce en vain d'exprimer ce qui lui demeure inexprimable. Et il conclut invariablement par cette phrase :

— L'hiver... il y fait si beau... Le calme... les flocons volent, volent... les bouvreuils chantent...

Sa voix, atteignant une plénitude sonore se répand dans l'air apaisé et l'on sent qu'en dépit de sa misère, cet homme éprouve jusqu'aux plus subtiles beautés de la vie, et que, dès qu'il est libéré de son gagne-pain, de la vodka ou de la maladie, il sait remplir si bien son existence que son âme est heureuse...

XLI

— L'automne... Déjà l'automne... Ensuite ce sera l'hiver, la neige... le printemps, l'été, encore l'automne... L'hiver, le printemps, l'été... Quelle angoisse... Et, que ferai-je alors, moi ?... La même chose qu'à présent. Yourïï sourit avec détresse. Dans le meilleur cas je m'abrutirai et ne penserai plus à rien !... Et plus tard ce sera la vieillesse, la mort !

Les mêmes pensées qui l'avaient tant de fois assailli, se pressèrent dans son cerveau. Il se dit que la vie passait à côté de lui, qu'il n'y avait pas d'existence exceptionnelle, que la vie des héros mêmes était pleine d'ennuis, d'activité languissante et ses résultats sans bonheur. Il se souvint qu'il vivait toujours dans l'attente d'un événement nouveau, considérant le moment présent comme une période de transition, mais il se rendit compte que ce serait ainsi pendant toute son existence.

— Un exploit, un exploit ! les mains de Yourïï se crispèrent. Pour brûler de suite et disparaître sans languir et sans trembler !

Mille exploits, plus héroïques les uns que les autres se présentèrent à son esprit, mais derrière

chacun d'eux, Yourii voyait une tête de mort. Il ferma les yeux et se figura nettement une matinée grise à Pétersbourg, des murs de briques mouillés, et le gibet détachant sa silhouette mince sous un ciel gris et couvert... Il s'imagina encore le canon d'un revolver contre sa tempe... et les nagaïkas lui cinglant le visage, le dos... et ses reins mis à nu.

— Et c'est vers ça qu'il faut aller ? Et je devais subir tout cela ? se demanda Yourii, avec un geste désolé.

Les beaux exploits disparaissaient fondus quelque part ; devant Yourii sa propre impuissance grimaçait. Et tout à coup il eut conscience que tous ces rêves n'étaient que des divagations enfantines.

— Pourquoi sacrifierais-je ma vie, pourquoi subirais-je les outrages et la mort ?... Pour que les ouvriers du XXXIIe siècle ne manquent ni de nourriture ni de satisfactions sexuelles ?... Mais le diable soit avec tous les ouvriers et les non-ouvriers de l'univers !...

Et de nouveau Yourii sentit une animosité inexplicable grandir dans son âme ; ensuite il eut la sensation qu'une lassitude morne lui montant au cerveau, et son corps fléchit oppressé par une apathie étouffante.

— Je voudrais que quelqu'un me tue... pensa Yourii avec indolence. Qu'il me tue d'un coup, par derrière, sans que je le sente venir... Fi, quelles bêtises me passent par l'esprit... Pourquoi quelqu'un et non pas moi-même ?... Suis-je vraiment trop lâche pour en finir une fois pour toutes avec cette vie qui ne me cause que des tourments ? Il faudra bien mourir un jour... Alors ?...

Mais il se regarda de haut en bas avec mépris. Un sourire de raillerie crispait ses lèvres :

— Des mots, rien que des mots... Tu fais le fier, frère, tu es maître de penser tout ce que tu veux... Mais quant à le faire !...

Il éprouva en face de soi un petit froid de lâcheté et de curiosité.

— Mais on peut essayer... Comme ça, pour rire... pas sérieusement... Ce n'est pas pour me... mais comme ça... par pure curiosité...

Il prit d'un geste furtif le revolver dans le tiroir, et la crainte absurde que ce soir, sur le boulevard, Doubowa, Schafrow, Sanine et surtout Karsavina pussent savoir à quelles expériences ridicules il perdait son temps, le fit hésiter.

Il cacha précieusement le revolver dans sa poche et sortit dans le jardin, sur le perron. Les marches de l'escalier étaient jonchées de feuilles mortes ; Yourii les remua du bout de ses bottines, et écoutant le murmure faible de la verdure, il se mit à siffler une mélodie languissante.

— Que fais-tu là ? lui demanda plaisamment Lyalya qui, un livre et son ombrelle à la main, traversait justement le jardin, pour rentrer à la maison. Elle venait d'un rendez-vous qu'elle avait eu avec Riasantzew près de la rivière, et marchait toute fraîche, heureuse du souvenir de ses baisers. Personne ne les empêchait de se voir, mais dans le silence du jardin désert il y avait un mystère si doux que leurs baisers en étaient plus hardis et éveillaient en Lyalya d'autres désirs.

— Tu as l'air d'enterrer ta jeunesse, ajouta-t-elle en passant devant lui.

— Tu dis des sottises, répondit Yourii dépité, et dès ce moment il sentit l'approche de quelque événement impérieux.

Il se débattait comme une bête agonisante, sans trève ni repos. La cour l'irritait ; Yourii se dirigea vers la rivière, sur laquelle flottaient des feuilles mortes et des toiles d'araignée. Il jeta dans l'eau une branche sèche et regarda longuement les cercles formés autour d'elle et qui faisaient frissonner les feuilles jaunes. Il s'en alla de nouveau vers la maison et s'arrêta devant les parterres, pour considérer tristement les dernières fleurs rouges qui se balançaient au milieu de leurs sœurs fanées. Il revint vers le fond du jardin.

Là tout était jaune et les branches des arbres apparaissaient dans le feuillage rouillé, telles des dentelles noires.

Le chêne, seul, conservait toutes ses feuilles vertes ; sous l'arbre un grand chat roux assis sur le tronc se chauffait au soleil.

Yourii caressa tendrement son dos soyeux, et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Ma vie est perdue... perdue... perdue... répétait-il machinalement. Ses paroles lui parurent insensées, mais il n'en sentit pas moins une pointe fine pénétrer son cœur.

— Mais non, tout cela est stupide !... Ma vie est dans l'avenir... Je n'ai que vingt-six ans, s'écria-t-il mentalement, délivré pour un instant du brouillard opaque où il se débattait comme une mouche dans une toile d'araignée.

— Ce n'est pas de mon âge qu'il s'agit... Mais de quoi, alors ?... se désespérait-il.

Le souvenir de Karsavina lui revint à la mémoire, en même temps que la pensée pénible de leur prochaine rencontre. Comment pourraient-ils se regarder en face après la scène infâme du bois ? et comment éviter de se rencontrer dans cette petite ville ? Sous le coup d'un inexprimable malheur, Yourii se dit qu'il vaudrait mieux mourir.

Le chat bombait doucement son dos, ronronnant en sourdine, comme un samovar bouillant. Yourii le regarda attentivement et se mit à marcher de long en large devant le banc.

— Ma vie est usée... détestablement usée... Et puis, je ne puis plus la revoir... Mieux vaut mourir...

La vie lui sembla disparue à jamais. Un instant il s'était cru heureux à la pensée d'une femme... mais ce moment lumineux avait disparu pour ne plus revenir...

Et tout d'un coup l'avenir se présenta clairement à l'esprit de Yourii : une vie terne, blafarde. Ni nuit, ni lumière : le vide ! et lentement... lentement...

— Mieux vaut mourir...

Le cocher passa lourdement, chargé d'un seau plein d'une eau, sur laquelle surnageaient des feuilles mortes. La femme de chambre sortit de la maison et s'arrêtant sur le perron, elle cria à Yourii quelques mots qu'il ne comprit pas.

— Ah ! oui... C'est bien... dit-il, en comprenant enfin que la femme de chambre l'appelait pour déjeuner.

— Déjeuner ?... se demanda-t-il effrayé... Déjeuner... Alors tout sera comme auparavant, et il me faudra de nouveau souffrir et me demander quelle

attitude prendre vis-à-vis de Karsavina?... Et je serai de nouveau tourmenté par mes pensées?... Allons, il me faut faire vite... on m'appelle à déjeuner... et je n'aurais plus le temps...

Une hâte étrange s'empara de lui; des frissons lui coururent dans les mains, dans les pieds, dans la poitrine. Yourii eut conscience que rien ne lui arriverait, que c'était seulement ainsi... mais en même temps une épouvante faisait tinter ses oreilles. La femme de chambre, les mains cachées sous son tablier blanc, restait toujours sur le perron, avec le désir visible de goûter profondément l'air du jardin automnal.

Sournoisement Yourii se cacha derrière le chêne afin qu'elle ne le vît pas et de suite, en un geste brusque, inattendu de lui-même, il dirigea le revolver contre sa poitrine et tira...

— Manqué, pensa-t-il joyeusement.

Le désir de vivre et la peur de mourir se combattaient dans son esprit. Il n'avait pas entendu la détonation; mais il vit en haut la cime du chêne, le ciel bleu et, en bas, le chat roux, s'enfuyant quelque part, effrayé.

La femme de chambre poussa un cri et s'élança dans la maison; immédiatement après, Yourii crut distinguer autour de lui une multitude de gens affolés. Quelqu'un lui versait de l'eau froide sur la tête; et sur son front s'était collée une feuille jaune qui le gênait beaucoup. Des voix alarmées résonnèrent à ses oreilles; quelqu'un pleurait et criait:

— Youra, Youra... pourquoi?...

— C'est Lyalya qui pleure, pensa Yourii, puis ouvrant les yeux, il commença à se débattre et à

crier, avec un désespoir sauvage de bête blessée.

— Le docteur... faites-le venir vite...

Mais, avec une épouvante indescriptible, il comprit que tout était déjà fini... fini sans espoir. Les feuilles collées sur son front devenaient de plus en plus lourdes, écrasant ses tempes. Yourii tendit le cou, afin de voir n'importe quoi au travers d'elles, mais les feuilles mortes grandissaient de plus en plus vite et finirent par couvrir toutes choses...

Et Yourii n'eut plus conscience de ce qui se passait en lui..

XLII

Ceux qui ne le connaissaient pas et ceux qui le connaissaient ; ceux qui l'aimaient aussi bien que ceux qui le méprisaient ; et tous ceux, enfin, qui n'avaient jamais pensé à lui, plaignirent Yourii Svarogitch, décédé.

Personne ne pouvait s'expliquer son acte ; mais tous croyaient le comprendre et, au fond de leurs âmes, partageaient ses pensées. Le suicide semblait beau et la beauté appelait des larmes, des couronnes et de bonnes paroles.

Le père ayant eu une attaque, n'assista pas aux funérailles de son fils, et Lyalya ne put pas le quitter un seul instant. Riasantzew, seul, représenta la famille et conduisit le deuil. Et devant tous ceux qui assistaient à l'enterrement, l'image de Yourii grandissait, surtout à cause de la solitude où il avait vécu.

Beaucoup de fleurs d'automne, sans parfum, couvraient le cercueil, et au milieu de toutes ces fleurs blanches, rouges et vertes, le visage du défunt semblait réellement calme.

Lorsque le cortège passa devant la maison de Dou-

bowa et de Karsavina, elles sortirent de leur demeure et s'y joignirent. Karsavina était abattue et morne comme si on l'eût conduite à un châtiment infâme. Bien qu'elle fût certaine que Youriï avait ignoré son acte, il lui semblait pourtant qu'entre sa chute et la mort du jeune homme existait un lien secret qui attristerait tout le reste de son existence. Aussi se sentait-elle profondément malheureuse. Toute la nuit, elle avait pleuré et caressé mentale ment l'image de l'être aimé perdu à jamais ; vers le matin son cœur était plein d'un amour désespéré pour Svarogitch, et de haine pour Sanine.

Sa liaison fortuite avec ce dernier lui semblait un rêve monstrueux ; tout ce que lui avait dit Sanine et qu'elle avait cru un moment lui était maintenant odieux ; elle avait l'impression d'être tombée dans un précipice, sans espoir de salut. Et quand Sanine s'approcha d'elle, elle lui jeta un regard de dégoût et de haine et détourna la tête.

Sanine, serrant ses doigts froids et mous devina tout ce qu'elle éprouvait à son égard ; et tout à coup il la sentit étrangère à jamais. Il rejoignit Ivanov qui venait pensif derrière lui en secouant tristement ses longs cheveux jaunes.

— Ecoute, comme Pietre Ilich s'efforce de chanter ! dit Sanine rêveur.

Déjà loin d'eux, en avant, immédiatement après le cercueil, s'élevaient les chants funèbres, où l'organe tremblant de Pietre Ilitch traînait mélancoliquement.

— Comme c'est singulier ! commença Ivanov. C'était un faible, un irrésolu... et cependant il a eu le courage de...

— Je pense, ami, lui répondit Sanine, que trois secondes avant le coup, il ne savait pas encore ce qu'il devait faire... Telle vie, telle mort...

— C'est vrai ! Mais, tout de même, cet homme a trouvé une issue ! dit Ivanov d'une voix presque inintelligible. Son visage se rasséréna comme s'il venait de saisir quelque chose de préparé pour le calmer.

L'automne régnait dans le cimetière ; les arbres semblaient couverts par une pluie de rouille. Par endroits, l'herbe restait encore verte sous la couche de feuilles mortes. Les croix des tombes ressortaient en blanc sur ce fond décoloré ; les marbres funéraires étaient gris ou noirs, les grilles dorées brillaient sous le soleil. Le convoi s'avança parmi les tombes.

La terre noire reçut le cercueil, et se referma sur lui. Mais longtemps après, des gens se pressèrent encore au-dessus de la fosse, chantant des chants attristés, et avides de pénétrer les ténèbres de leurs destins.

Au moment tragique, où le cercueil disparut sous la terre et qu'entre les vivants et la mort se dressa un obstacle impassible, Karsavina éclata en sanglots bruyants, et cette voix de femme, vibrant douloureusement dans le cimetière calme, fut particulièrement déchirante.

La jeune fille ne pensait pas que des gens l'entouraient auxquels elle livrait son secret ; mais tout le monde devina que l'horreur de la mort rompait définitivement tout ce qu'il y avait eu entre cette belle jeune femme rêvant de donner sa jeunesse et sa beauté, et le cadavre enseveli ; personne n'offensa

sa douleur. Les têtes s'inclinèrent un peu plus respectueuses et apitoyées...

On emmena Karsavina, dont les sanglots s'éteignirent dans le lointain en pleurs lents. Un monticule s'élevait maintenant au-dessus de la fosse qui gardait sa proie, et sur laquelle on enfonça rapidement des sapins verts.

A ce moment Schafrow s'agita.

— Monsieur... il faudrait faire un discours... Messieurs, on ne peut pas partir sans discours... dit-il à tous d'une voix plaintive, l'air effaré.

— Demandez à Sanine... proposa Ivanov, perfide.

Schafrow le fixa avec étonnement mais comme le visage d'Ivanov restait impassible, il le crut.

— Sanine... Sanine... où est Sanine, messieurs? répétait-il en cherchant partout de ses yeux myopes. Ah !... Wladimir Petrovitch... Faites-nous donc un petit discours... on ne peut pas partir sans un petit discours...

— Faites-le vous-même, répondit sombrement Sanine, qui croyait toujours entendre la voix sonore et les sanglots de Karsavina.

— Si je pouvais le faire je l'aurais fait... N'était-ce pas en effet un homme re-mar-quable ?... Je vous en prie... deux mots...

Sanine le fixa droit dans les yeux, et dit d'une voix dépitée :

— A quoi bon ? Le monde a un imbécile de moins, voilà tout.

Sa voix âpre résonna nettement à toutes les oreilles. D'abord tous restèrent stupéfaits, ne sachant s'ils devaient entendre ou non : mais Doubowa s'écria d'une voix stridente :

— C'est odieux !

— Pourquoi ? demanda Sanine hausant les épaules.

Doubowa voulut lui crier encore quelque chose et faire un geste, mais d'autres jeunes filles l'entourèrent. Et tout le monde se mit à remuer, parlant et gesticulant en désordre. On ne voyait que des figures échauffées et troublées. Puis, comme si un vent venait de les balayer avec les feuilles mortes, les assistants se répandirent hors du cimetière. Schafrow courut d'abord en avant; mais se ravisant il revint tout à coup en arrière. Riasantzew bredouillait quelle chose en agitant ses bras avec indignation.

Sanine considéra distraitement le visage colérique d'un monsieur qui portait des lunettes. Il fit demi-tour et retourna vers Ivanov.

Ivanov regardait, les yeux vagues. En adressant Schafrow à Sanine, il pressentait bien un incident, mais ne s'attendait pas à ce qu'il prît de telles proportions. D'un côté toute cette histoire le ravissait par sa rudesse même, d'un autre il en était désagréablement frappé. Et ne sachant pas quel parti prendre il laissait errer son regard, indécis, pardessus les croix, vers les champs lointains.

Un collégien qu'il n'avait pas encore aperçu, s'agitait depuis plusieurs minutes près de lui. Ivanov s'emporta, et le fixant de ses yeux froids :

— Vous vous croyez peut-être très décoratif ?

Le collégien rougit :

— Ce n'est guère spirituel !

— Il ne s'agit pas de l'être... Allez au diable !

Et ses yeux prirent une expression si méchante que le collégien pâlit, et s'écarta.

Sanine souriant faiblement regardait le groupe; il dit, faisant un geste las, la voix empreinte d'une vraie tristesse :

— Les imbéciles !

Ivanov, honteux d'avoir hésité ne fût-ce qu'un moment, prit une expression impassible et s'appuyant sur sa canne :

— Le diable les emporte... Allons-nous-en !

— Eh bien, allons...

Ils passèrent devant Riasantzew qui, au milieu d'un petit groupe, les regarda avec hostilité, et se dirigèrent vers la sortie. De loin encore Sanine remarqua un autre groupe formé de gens qu'il ne connaissait pas et qui restaient attroupés comme des moutons, les têtes rentrées. Au milieu d'eux Schafrow parlait et gesticulait, mais il se tut à la vue de Sanine. Tous les visages se retournèrent du côté de ce dernier avec une expression faite d'indignation qui voulait être noble, de timidité et de curiosité.

— C'est un complot contre toi ! dit Ivanov.

Sanine se renfrogna au point qu'Ivanov fut étonné de l'expression de son visage. Et quand se détachant du groupe des étudiants et des jeunes filles Schafrow, rouge comme un coquelicot, et clignotant de ses yeux myopes se dirigea vers Sanine, celui-ci s'arrêta brusquement, comme s'il se préparait à assommer le premier venu.

Probablement Schafrow, le comprit-il ainsi puisqu'il devint tout blanc et s'arrêta plus loin qu'il ne l'eût fallu. Les étudiants et les jeunes filles groupés derrière lui, avaient l'air d'un troupeau de moutons derrière un bouc.

— Que vous faut-il encore ? demanda Sanine sans élever la voix.

— Nous... rien... s'embrouilla Schafrow mais le groupe de mes camarades veut vous exprimer son blâme collectif et...

— Qu'ai-je besoin de votre opinion ? siffla Sanine entre ses dents avec une expression mauvaise. Vous m'avez demandé de dire quelque chose sur feu Svarogitch, et lorsque je vous ai dit ce que j'en pensais sincèrement vous venez m'exprimer votre indignation ?... C'est bien... Si vous n'étiez pas des gamins pleurnichards et bébêtes je vous démontrerais que j'ai raison, que la vie de Svarogitch fut réellement sotte, qu'il se tourmentait pour rien et que sa mort est insensée... mais vous... vous m'ennuyez tout simplement avec votre incompréhension... Allez au diable... Et fichez-moi la paix, hein !...

Et Sanine marcha droit devant lui, écartant tous ceux qui lui barraient la route.

— Ne bousculez pas, je vous prie ! protesta Schafrow d'une voix mince et stridente de coq sur ses ergots ; il était rouge jusqu'aux larmes.

— C'est une infâme... prononça quelqu'un qui n'acheva pas.

Dans la rue, Sanine et Ivanov gardèrent longtemps le silence.

— Pourquoi fais-tu peur aux gens ? dit enfin Ivanov. Après tout, tu es un homme dangereux.

— Si ces jeunes gens, amateurs de liberté, s'obstinaient à te tracasser continuellement avec leurs niaiseries, tu leur ferais encore plus de peur, répon-

dit Sanine sérieusement. Du reste, que le diable les emporte !

— Ne pleure pas, ami, dit Ivanov à la fois grave et badin. Une idée... Allons acheter de la bière, nous la boirons en faisant des vœux pour l'âme de feu Yourii :

— Si tu veux, répondit Sanine indifférent. Ce pendant que nous ferons la course tout le monde s'en ira ; nous reviendrons boire au cimetière, près de la tombe... Nous aurons l'agrément, et le défunt aura l'honneur !

— Soit.

Quand ils revinrent, le cimetière était désert. Pas un être vivant excepté eux ; les croix et les monuments funéraires se dressaient, immobiles et raides, dans l'air apaisé. Voici que les feuilles mortes bruirent et un serpent noir, gluant, rampa sur le sentier.

— Un reptile ! fit Ivanov frissonnant.

Dans l'herbe, auprès de la tombe à peine refermée, et qui dégageait encore une odeur de terre remuée, ils jetèrent de lourdes bouteilles de bière.

XLIII

— Sais-tu ? dit Sanine lorsque, deux heures plus tard, ils sortirent dans la rue assombrie par le crépuscule.

— Quoi ?

— Accompagne-moi à la gare... Je m'en vais.

Ivanov s'arrêta.

— Comment ?

— Je m'ennuie ici...

— Tu as peur, peut-être ?

— Et de quoi ?

— Alors ?

— Ne me pose pas de sottes questions ! Je veux partir et c'est tout... Tant qu'on ne connaît pas les gens on s'attend de leur part à de l'imprévu. Il y avait ici des gens intéressants... Karsavina semblait intéressante, Semenov se mourait, Lyda avait l'air de prendre un chemin peu banal.. A présent je m'ennuie. J'en ai assez de tous... Que cela te suffise. Comprends-moi : j'ai subi ces gens-là tant que j'ai pu les subir... Je n'en puis plus.

Ivanov le regarda longuement.

— Bah !... Allons... dit-il. Tu vas faire tes adieux à ta famille ?

— Zut. C'est justement ma famille qui m'ennuie plus que tous les autres.

— Mais tu dois emporter tes bagages?

— Ils ne sont pas lourds... Attends-moi dans le jardin; je vais rentrer dans la chambre d'où je te passerai ma valise, par la fenêtre. Si l'on m'aperçoit on m'accablera de questions... et il faudra les consoler...

— Ah! fit Ivanov baissant la tête. Mais il fit un geste bref: « A Dieu va! » Ça m'ennuie beaucoup... mais, enfin...

— Viens avec moi.

— Où?

— N'importe où... On verra après.

— Mais je n'ai pas d'argent.

Sanine rit.

— Moi non plus.

— Non, vas-y tout seul... Dans quinze jours s'ouvriront les classes... Je serai plus tranquille.

Ils se regardèrent fixement les yeux dans les yeux. Ivanov se sentit mal à l'aise et son corps se ploya comme s'il venait de se voir, difforme, dans une glace. Sanine se détourna.

Ils traversèrent la cour. Sanine pénétra dans la maison, Ivanov attendit dans le jardin, envahi par le crépuscule; une odeur de pourriture traînait dans l'air. L'herbe et les feuilles mortes répandues par terre bruissaient sèchement. Ivanov s'approcha de la chambre de Sanine; la croisée en était sombre et béante.

En traversant sans bruit le salon, Sanine s'arrêta devant le balcon. Des voix parvinrent à ses oreilles.

— Mais que me veux-tu donc? disait la voix de

Lyda, et Sanine fut frappé de son accent terne et lassé.

— Je ne veux rien, répondit Novikow d'une voix qu'il s'efforçait vainement de rendre calme. Seulement il me paraît étrange de constater que tu as l'air de te sacrifier pour moi... Alors... que...

La voix cristalline de Lyda répondit, et dans le soir il sembla que des larmes s'y étranglaient : Oui, bien... c'est toi, toi, qui te sacrifies... Oui, toi... Je le sais... Alors, que me veux-tu de plus ?

On entendit Novikow faire : « hum, hum », déconcerté et confus.

— Pourquoi ne veux-tu pas me comprendre ?... Puisque je t'aime... c'est que je ne me sacrifie pas... Mais toi-même, tu as l'air de te sacrifier en m'épousant... Dans ce cas quelle vie nous préparons-nous ?

La voix de Novikow était maintenant claire et sonore, comme s'il avait trouvé le meilleur moyen de convaincre Lyda.

— Comprends-moi... nous ne pouvons vivre qu'à une seule condition : c'est que ni l'un ni l'autre ne s'imagine qu'il fait un sacrifice... De deux choses l'une : ou nous nous aimons, et notre union sera raisonnable et naturelle, ou nous ne nous aimons pas, et alors...

Lyda se mit tout à coup à pleurer.

— Mais qu'est-ce que tu as donc ?... fit Novikow, surpris et irrité. Je ne te comprends pas ?... Il me semble que je ne t'ai rien dit d'outrageant... Cesse donc ! J'ai pensé à nous deux en te parlant ainsi... Mais pourquoi pleures-tu donc ?... On ne peut plus rien te dire...

La voix étouffée et pitoyable de Lyda résonna comme une plainte muette...

Sanine se renfrogna et entra dans sa chambre.

— Eh bien, Lyda aussi est finie... Peut-être eût-elle vraiment mieux fait de se noyer... Ou bien, qui sait? Peut-être leur vie changera-t-elle...

Posté derrière la fenêtre, Ivanov l'entendait fouiller et remuer hâtivement des papiers; et comme il entendit tomber quelque chose :

— Auras-tu bientôt fini? demanda-t-il impatienté.

Il s'ennuyait et il lui était pénible de rester derrière la fenêtre sombre, dans la clarté pâle du crépuscule, en face du jardin énigmatique. Ce bruit léger lui rappelait son rêve.

— Tout de suite, répondit Sanine si près de la fenêtre qu'Ivanov frissonna. Un instant après son visage pâle apparut dans la croisée.

— Tiens ça.

Sanine sauta légèrement sur le sol et reprit sa valise.

— Eh bien, allons-nous-en...

Ils traversèrent le jardin. Dans le crépuscule froid et blême, la terre semblait glacée. L'espace paraissait plus vaste à cause des arbres dépouillés. Au delà de la rivière la rougeur du soir mourait; l'eau brillait sinistrement, au fond du jardin.

Ils arrivèrent à la gare, où sur les voies ferrées enchevêtrées et noires brillaient les feux des signaux. Le train sifflait, des gens affairés couraient de toutes parts, se bousculant et faisant claquer les portières. Ils s'interpellaient avec des voix rauques ou criardes. Des paysans farouches se promenaient sur les plates-formes.

Dans le buffet de la gare Ivanov et Sanine burent.

— Eh bien! bon voyage, dit Ivanov.

— Mon voyage, ami, est toujours le même, sourit Sanine. Je ne demande rien à la vie, je n'attends rien d'elle... Et notre fin n'est jamais heureuse : la vieillesse et la mort.

Ils sortirent sur le quai et s'arrêtèrent dans un endroit écarté.

— Eh!... adieu!

— Adieu! Et sans qu'ils l'eussent voulu, ils s'embrassèrent.

Un sifflement prolongé, un bruit de ferraille, et le train s'ébranla.

— Eh! frère! Que je t'aimais, que je t'aimais! cria soudain Ivanov. Tu es le seul homme digne de ce nom que je connaisse.

Sanine ricana :

— Et toi le seul qui l'aima.

Il sauta sur les marches du wagon.

— Allons, cria-t-il gaiement, adieu!

— Adieu!

Les wagons défilèrent longuement devant Ivanov comme s'ils l'invitaient à sauter dans le train, puis la lanterne rouge jaillit dans l'obscurité, et tout disparut.

Ivanov le suivit de ses yeux ennuyés et tristes.

Il parcourut mélancoliquement les rues de la ville, examinant les lumières atones et régulières des réverbères.

— Il ne me reste plus qu'à me saouler, se dit-il, et la vision de sa vie incolore le suivit dans le cabaret.

XLIV

Les lampes des wagons s'étiolaient dans l'atmosphère suffocante ; et parmi les taches d'ombre et de lumière diffuse qu'ils projetaient, des gens aux visages fripés, aux vêtements chiffonnés, bougeaient.

Sanine était assis à côté de trois moujicks. A son entrée ils causaient et l'un d'eux, caché dans la pénombre, disait :

— Ainsi, dis-tu, ça va mal...

— On ne peut plus, répondait d'une voix retentissante, un moujick brun, voisinant avec Sanine. Les gens ne vont pas s'embarrasser pour nous. On peut dire ce que l'on veut ; mais du moment que l'on arrive aux faits, le plus fort nie le sang du plus faible.

Sanine devina le sujet de la conversation.

— Et vous qu'attendez-vous ? dit-il.

Le vieillard se tourna vers lui, les mains ballantes.

— Que faire !

Sanine se leva et changea de place. Il connaissait ces gens, vivant comme des bestiaux, et qui n'avaient ni la force d'en finir ni celle d'exterminer les autres, et continuaient à traîner leur existence de brutes, dans l'espoir vague d'un miracle dans l'attente

duquel des milliards d'hommes semblables étaient déjà morts...

C'était la nuit. Tous dormaient. En face de Sanine cependant, un petit commerçant injuriait sa femme. Celle-ci se taisait, craintive, les yeux agrandis par la peur.

— Attends un peu, charogne, je t'en ferai voir, sifflait-il.

Sanine somnolait déjà quand un gémissement le réveilla. Le bourgeois retira promptement la main, mais Sanine eut le temps de le voir pincer la poitrine de la femme. Il dit, fâché :

— Tu es une brute, petit frère !

L'homme effrayé se taisait, le regardant de ses petits yeux méchants. Et il semblait grincer des dents.

Sanine écœuré, alla sur la plate-forme. En traversant le wagon il vit des gens couchés les uns sur les autres. Déjà le jour venait et une lumière bleue apparaissait aux fenêtres, qui faisait paraître livides les visages endormis ; et des ombres douloureuses passaient au dessus, leur conférant une expression de souffrance impuissante.

Sur la plate-forme, Sanine aspira une pleine gorgée d'air.

— L'homme est une sale bête ! et il désira partir de suite, ne fût-ce que pour s'éloigner un instant de ces hommes, de ce train, de cet air renfermé, de cette fumée, de ce fracas...

L'aube rouge s'allumait à l'horizon. Blafardes et maladives les dernières ombres de la nuit fuyaient en arrière, disparaissant sans trace, dans le lointain bleu foncé de la steppe.

Sanine ne réfléchit pas longtemps ; il descendit sur le marchepied, et ne se préoccupant pas de sa valise, sauta par terre.

Le train bondit derrière lui, sifflant et tonnant ; des mottes de terre éclatèrent sous ses pieds et il tomba sur le sable mouillé. La lanterne rouge du train était déjà loin, quand Sanine se releva en riant.

— Voilà qui est bien ! cria-t-il, heureux.

L'espace était vaste, large. L'herbe encore verte s'étendait dans toutes les directions, en un champ illimité et stérile dont l'horizon se perdait dans les brumes matinales.

Sanine respirait aisément et ses yeux gais admiraient la terre infinie. Il s'en alla à grands pas vers la clarté radieuse de l'aurore. Et quand la steppe éveillée éclata en flammes de couleurs vertes et bleues ; quand la coupole d'azur s'illumina et que juste, devant les yeux de Sanine, le soleil incandescent monta dans la nue, il sembla que le jeune homme marchait à sa rencontre.

Fin

483

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq octobre mil neuf cent dix

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET